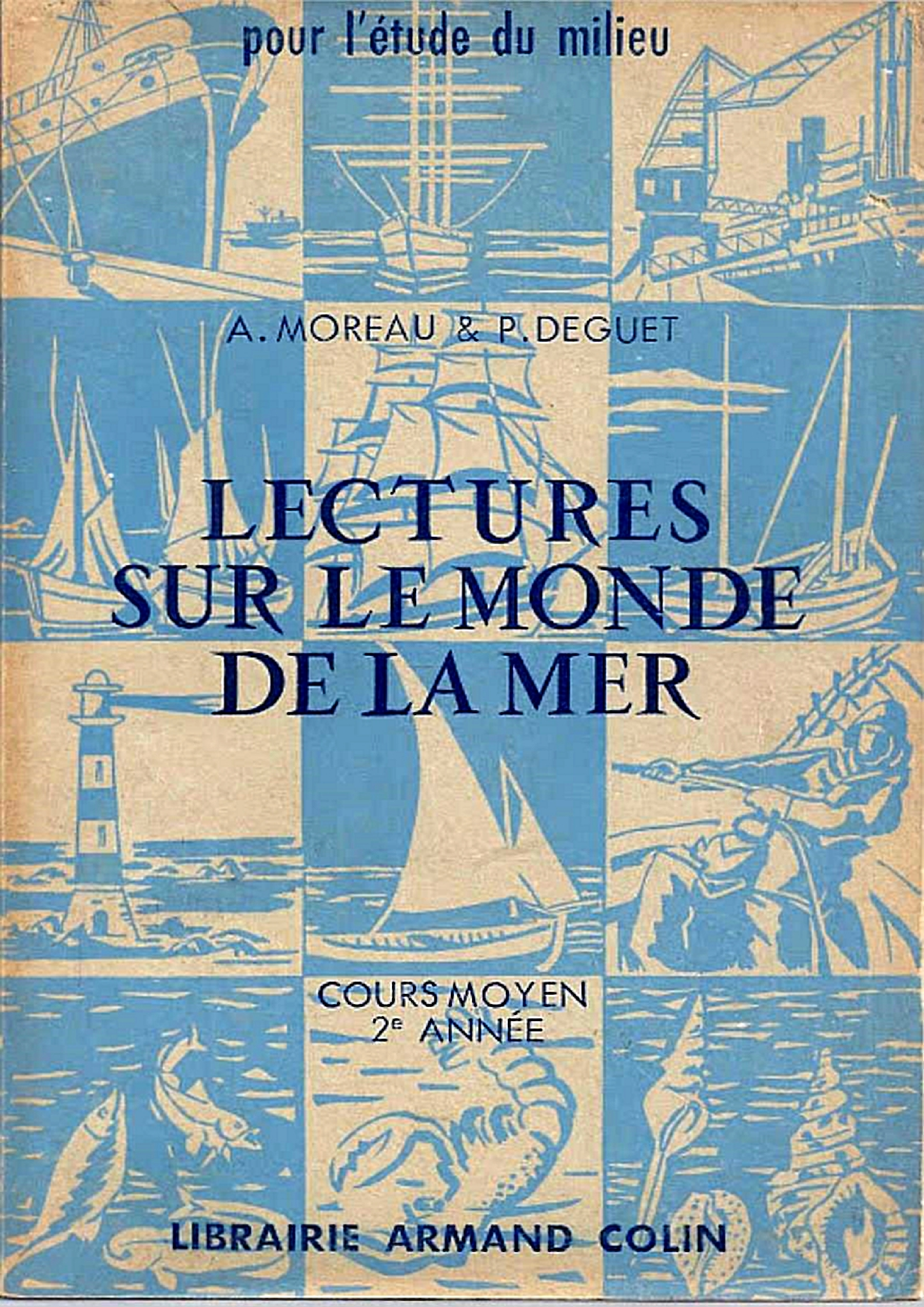

pour l'étude du milieu
A. MOREAU & P. DEGUET
LECTURES SUR LE MONDE DE LA MER
COURS MOYEN
2e ANNÉE
LIBRAIRIE ARMAND COLIN

pour l'étude du milieu...

A. MOREAU
Directeur d'Ecole Normale

P. DEGUET
Directeur d'Ecole Annexe

Lectures sur
LE MONDE DE LA MER

Cours moyen 2me année

LIBRAIRIE ARMAND COLIN
103 - BOULEVARD SAINT-MICHEL - PARIS
1954

PRÉFACE

Ce livre de lectures, destiné au cours moyen deuxième année, se propose d'**évoquer le milieu marin**. Notre ambition a été de réunir de beaux textes, intéressants, significatifs, accessibles aux enfants, leur faisant connaître, par le tableau et le récit, l'infini de la mer, la diversité de ses aspects, de la vie qui est en elle, de l'activité humaine qu'elle suscite, — et aussi sa beauté et la puissance de l'attachement qu'elle inspire.

Il nous semble qu'**un tel recueil répond à un intérêt présent**. La mer a toujours suscité une ardente curiosité dans l'esprit de l'homme et des sentiments profonds dans son cœur. Mais, depuis un siècle, cette curiosité, cette admiration contemplative, cette attirance souvent invincible, et aussi les sentiments de l'homme dans sa lutte contre la mer, se sont singulièrement développés. Ils se sont exprimés souvent, et magnifiquement, dans l'art et dans la littérature. Ils ne se sont pas affaiblis à notre époque, bien au contraire. La mer est l'objet d'un

des grands intérêts actuels de l'homme et aussi de l'enfant, que ce soit celui qui habite les rivages marins, ou celui qui, vivant loin d'elle, se passionne cependant pour sa vie diverse et mystérieuse.

C'est surtout par le moyen du récit que nous avons voulu la faire connaître à l'enfant. Le roman est aujourd'hui un « miroir du monde ». Et nous n'avons pas à rappeler ici le charme et la puissance du récit sur l'imagination et l'âme de l'enfant. Certaines des pages qui suivent sont des tableaux, que nous avons retenus pour leur beauté et leur puissance évocatrice. Mais c'est principalement à travers les péripéties d'une action que nous avons voulu **faire aimer aux enfants le monde de la mer.**

Nous avons souvent fait appel à des **ouvrages récents**, susceptibles d'ajouter des pages encore inédites — sous cette forme — à des textes déjà connus. Cependant, nous avons voulu, aussi comprendre, dans cette anthologie, des « **textes classiques** » qui nous ont paru y avoir nécessairement leur place... Comment évoquer l'univers marin sans interroger l'œuvre d'écrivains qui, dans la plénitude de leur talent ou avec la puissance du génie, ont décrit les océans, conté la vie et les aventures des « travailleurs de la mer » : Hugo, Loti, Peisson, Conrad, Vercel ?

L'appareil pédagogique qui suit chacun des extraits n'a pas pour objet de proposer aux maitres une certaine manière de conduire la leçon ; l'instituteur seul a qualité et compétence pour organiser son enseignement, selon le niveau de sa classe et le parti qu'il veut tirer de ces pages pour l'enrichissement et la formation de la pensée des enfants. Notre dessein a été de lui apporter une aide et de lui permettre, quand il le jugera utile, de faire travailler seuls ses élèves.

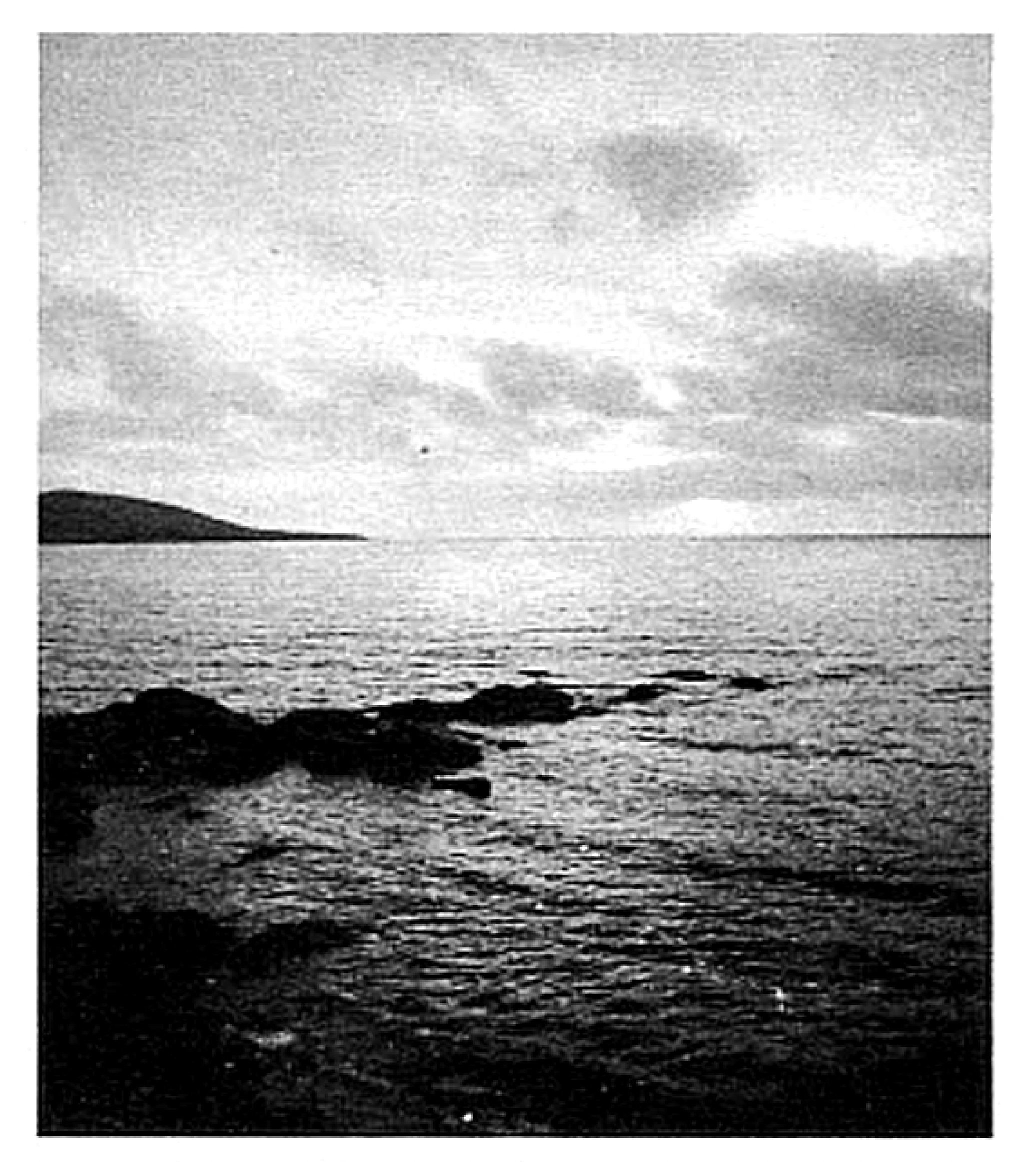
Il était inévitable que de nombreux termes techniques se retrouvent fréquemment dans ces extraits. Un **lexique**, placé à la fin du livre, en donnera l'explication.

L'ordre de publication des textes a été inspiré par le souci de la variété. Une deuxième table des matières indiquera une classification logique des extraits choisis.

Si, comme nous le souhaitons, ce livre intéresse nos écoliers et leur fait aimer le monde de la mer, nous aurons conscience d'avoir fait œuvre utile.

LES AUTEURS.

PREMIÈRE RENCONTRE AVEC LA MER



CE CRÉPUSCULE TOMBANT D'UN CIEL COUVERT...

Un grand écrivain français, Pierre Loti, qui fut officier de marine, nous dit ici ce qu'il éprouva quand, étant enfant, il vit la mer pour la première fois.

1 - Je voudrais essayer de dire maintenant l'impression que la mer m'a causée, lors de notre première entrevue, — qui fut un bref et lugubre tête-à-tête...

J'étais arrivé le soir, avec mes parents, dans un village de la côte saintongeaise, dans une maison de pêcheurs louée pour la saison des bains. Je savais que nous étions venus là pour une chose qui s'appelait la mer, mais je ne l'avais pas encore vue (une ligne de

dunes me la cachait, à cause de ma très petite taille) et j'étais dans une extrême impatience de la connaître. Après le dîner donc, à la tombée de la nuit, je m'échappai seul dehors. L'air vif, âpre[1], sentait je ne sais quoi d'inconnu, et un bruit singulier, à la fois faible et immense, se faisait derrière les petites montagnes de sable auxquelles un sentier conduisait.

Tout m'effrayait, ce bout de sentier inconnu, ce crépuscule tombant d'un ciel couvert, et aussi la solitude de ce coin de village... Cependant, armé d'une de ces grandes résolutions subites, comme les bébés les plus timides en prennent quelquefois, je partis d'un pas ferme...

2 - Puis, tout à coup, je m'arrêtai, glacé, frissonnant de peur. Devant moi, quelque chose apparaissait, quelque chose de sombre et de bruissant qui avait surgi de tous les côtés en même temps et qui semblait ne pas finir; une étendue en mouvement qui me donnait le vertige mortel[2]... Évidemment c'était ça; pas une minute d'hésitation, ni même d'étonnement que ce fût ainsi, non, rien que de l'épouvante; je reconnaissais et je tremblais. C'était d'un vert obscur presque noir; ça semblait instable[3], perfide[4], engloutissant; ça remuait et ça se démenait partout à la fois avec un air de méchanceté sinistre[5]. Au-dessus, s'étendait un ciel tout d'une pièce, d'un gris foncé, comme un manteau lourd...

3 - Nous restâmes un moment l'un devant l'autre, moi fasciné[6] par elle. Dès cette première entrevue sans doute, j'avais l'insaisissable pressentiment[7] qu'elle finirait un jour par me prendre malgré toutes mes hésitations, malgré toutes les volontés qui essayeraient de me retenir... Ce que j'éprouvais en sa présence était non seulement de la frayeur, mais surtout une tristesse sans nom, une impression de solitude désolée, d'abandon, d'exil... Et je repartis en courant, la figure très bouleversée, je pense, et les cheveux tourmentés par le vent, avec une hâte extrême d'arriver auprès de ma mère, de l'embrasser, de me serrer contre elle, de me faire consoler de mille angoisses anticipées[8], inexpressibles qui m'avaient étreint le cœur à la vue de ces grandes étendues vertes et profondes.

Pierre Loti : *Le Roman d'un Enfant.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *âpre :* qui a une rudesse désagréable. Ainsi, une surface *âpre* au toucher. Un fruit qui n'est pas mûr fait éprouver une vive sensation d'amertume et d'acidité : on dit qu'il est *âpre*. Ici, le contact de l'air sur les joues était une sensation trop forte et par là peu agréable : le contraire de la caresse d'un vent léger.

2. *vertige :* étourdissement momentané tel qu'on peut l'éprouver en regardant les choses d'une grande hauteur : le bas d'un précipice, la rue vue d'un étage élevé. Ici, l'immense étendue mouvante faisait éprouver à l'enfant une sorte d'étourdissement terrible, qu'il appelle un *vertige* mortel.

3. *instable :* qui n'est pas stable, qui ne demeure pas dans la même place, dans la même position : la mer est sans cesse en mouvement.

4. *perfide :* qui agit en traître. Au petit garçon qui la découvre, la mer semble un ennemi qui agirait traîtreusement.

5. *sinistre :* qui présage le malheur ; l'air de méchanceté de la mer fait penser aux malheurs qu'elle peut produire.

6. *fasciné* - Quelqu'un est *fasciné* par une personne, par une chose, quand il ne peut plus en détacher ses regards. C'est ce qu'éprouve ce jeune enfant qui regarde la mer pour la première fois.

7. *pressentiment* - Avoir un *pressentiment*, c'est savoir ou plutôt sentir qu'un événement va survenir — sans qu'on puisse dire pourquoi il va se produire, ni l'annoncer avec certitude — ; c'est une sorte de divination. Ainsi, l'enfant pressent que la mer *le prendra,* c'est-à-dire qu'il sera marin.

8. *angoisse anticipée* - L'*angoisse* est une inquiétude profonde et très douloureuse. Elle est *anticipée* si on l'éprouve avant que se soit produit l'événement qui la causera. Ainsi, un marin peut être *angoissé* au moment d'un naufrage, ou même quand souffle une violente tempête. L'*angoisse* de l'enfant est *anticipée* parce que la seule vue de la mer — avant toute tempête et tout naufrage, et alors qu'il n'est qu'un enfant — suffit pour la lui faire éprouver.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. « Je voudrais *essayer* de dire... » - Pourquoi l'auteur a-t-il dit : *essayer* ? Pourquoi a-t-il écrit : *Je voudrais* et non pas : *Je veux* ?

2. Il nous parle d'une *entrevue*, d'un *tête-à-tête*. Que veut-il nous montrer ?

3. Comment vous expliquez-vous que l'enfant ait été *fasciné* par la mer ?

4. L'enfant a hâte d'arriver près de sa mère, de *se serrer contre elle*. Pourquoi ?

TRAVAUX

1. Relevez les circonstances qui ont préparé l'enfant à éprouver de l'épouvante. Ces circonstances n'auraient-elles pas pu être différentes ? Lesquelles, par exemple?

2. Relevez toutes les expressions qui nous font sentir que, pour cet enfant, la mer est un être.

3. Vous-même, avez-vous déjà vu la mer? Vous rappelez-vous ce que vous avez éprouvé quand vous l'avez contemplée pour la première fois ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Cherchez, sur la carte de France, la côte saintongeaise. Quelles sont les villes importantes de cette côte ?

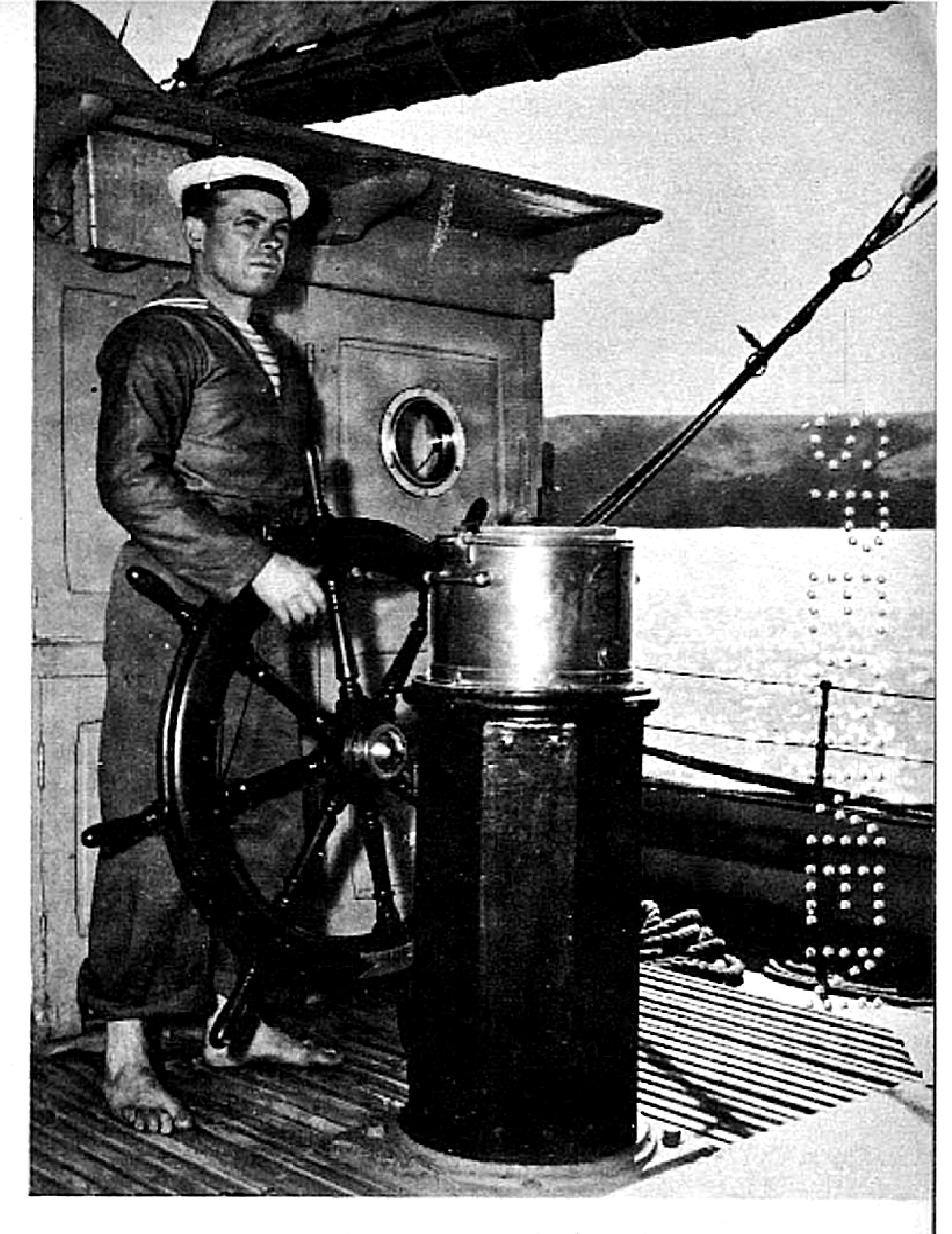
2. Les parents de Pierre Loti avaient loué une maison de pêcheurs. Comment vous la représentez-vous ? Pourquoi avaient-ils loué cette maison plutôt qu'une villa ? Où habitaient les pêcheurs pendant ce temps-là ?

Le marin

1 - Un marin doit voir. Cela semble une vérité de La Palice[1]. Et pourtant, dans le brouillard ou la nuit, la neige ou le mauvais temps, qui le préviendra du danger qui va surgir dans une seconde, si déjà ses yeux n'ont pas perçu, dans le chaos[2] qui l'entoure, l'amorce[3] d'une catastrophe ?

Le marin doit posséder des sens, des muscles, des nerfs à toute épreuve. Il passe indifféremment du chaud au froid, de l'humide au sec. Il est gelé ou il étouffe. Il se nourrit, lorsqu'il le peut, d'aliments frais, mais pendant combien de semaines successives ne sera-t-il pas obligé d'ingérer[4] des conserves douteuses, des boissons avariées, du pain moisi ? Pendant que le passager, dans sa cabine, se plaint si le calorifère fonctionne mal, l'officier de quart[5], sur la passerelle, reçoit la neige ou les grêlons. Et quand, sur la mer, il fait froid, croyez qu'il fait réellement froid. Qu'il pleuve ou qu'il vente, vous ignorez sur terre la brutalité des éléments qui sont arrêtés par vos montagnes, vos maisons, vos volets. Sur mer, rien ne s'oppose au galop des forces dirigées contre le marin. Il ne peut même pas s'en abriter. Il les affronte en pleine poitrine.

2 - Je n'entends pas déprécier la dureté des autres professions qui exigent de l'homme l'emploi instantané du corps en parfait état. Le mécanicien de locomotive, le pilote d'avion, le mineur, l'ouvrier d'usine chimique ou de produits explosifs courent des dangers immenses. Leur moindre faute peut entraîner le drame, pour eux d'abord, et pour ceux desquels ils ont la charge, ensuite. Mais enfin, ce mécanicien arrivé à l'étape, ce pilote rentré au garage confient leur outil à des ingénieurs qui le remettent au point. Chacun va se nourrir et se coucher dans une demeure où il ne risque plus rien.



LE MARIN DOIT POSSÉDER DES SENS, DES MUSCLES, DES NERFS A TOUTE ÉPREUVE. QU'IL PLEUVE OU QU'IL VENTE, IL EST SUR LA BRÈCHE DU MOMENT OU LE BATEAU QUITTE LA TERRE A CELUI OU IL LA RETROUVE...

De même le mineur et l'ouvrier. Ils ont pu risquer la catastrophe pendant huit heures sur vingt-quatre ; une fois passé le portail de l'usine, ou monté l'ascenseur de la mine, plus rien ne peut les atteindre physiquement.

Le marin est sur la brèche [6] du moment où le bateau quitte la terre à celui où il la retrouve... Ce sont précisément dans les heures dangereuses, dans les moments où l'on arrive à la limite de l'épuisement, qu'il doit trouver dans son intégrité physique [7] le moyen de tenir malgré tout.

Maurice Larrouy : *Le Marin*.
Librairie Hachette, Éditeur.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Une vérité de La Palice :* C'est une vérité contenue dans ce qu'on vient de dire, et qu'il est inutile ou même ridicule d'exprimer.
Exemples :
Étant sourd, il ne pouvait entendre.
Un enfant n'est pas un homme.

2. *chaos :* confusion et désordre complet. Tel est ici le spectacle de la mer déchaînée.

3. *amorce : a)* ce qui sert à communiquer le feu à la poudre.

b) par extension ici : ce qui amène, ce qui prépare une catastrophe. (Ou encore : le commencement d'une catastrophe.)

4. *ingérer :* introduire dans l'estomac. (Nous ingérons les aliments.)

5. *officier de quart :* officier chargé d'assurer pendant un temps *(un quart)* la conduite du bateau et la surveillance de la vie à bord.

6. *sur la brèche - Brèche :* rupture d'un rempart qui permet de pénétrer dans une fortification.
Être sur la brèche : être au plus fort de la lutte.
Le marin est toujours obligé de lutter contre les éléments.

7. *intégrité physique :* état de celui qui dispose de tous ses moyens physiques.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Un marin doit voir.* Ne manque-t-il pas un petit mot à cette phrase pour qu'elle ne soit plus l'expression d'une vérité de La Palice.

2. Qu'est-ce qu'avoir des muscles, des nerfs à toute épreuve ?

3. Pourquoi l'auteur dit-il, en parlant du marin : *Il est gelé ou il étouffe ?*

4. Quelles sont les forces dirigées contre le marin ? Pourquoi l'auteur parle-t-il du galop de ces forces ?

TRAVAUX

1. Vous direz, en vous reportant à ce texte, quelles qualités doit posséder le marin. Pourquoi ?

2. Pourquoi l'auteur a-t-il comparé la vie du marin et celle d'autres travailleurs ?

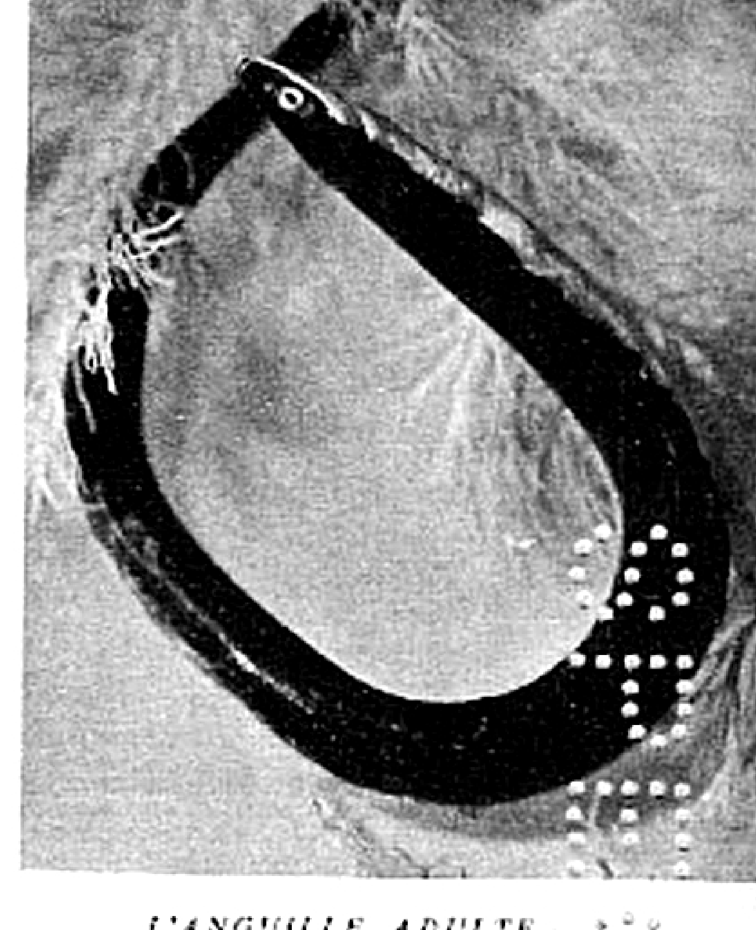
CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Connaissez-vous quelqu'un dont le métier est très pénible ou dangereux ? Quel est ce métier ? Quels sont les dangers que court le travailleur, les fatigues ou les souffrances qu'il doit endurer ?

2. C'est un métier dur et dangereux que celui de marin. Cependant, ne donne-t-il pas à celui qui l'exerce beaucoup de satisfactions et de joies ? Lesquelles ?

Le voyage mystérieux des anguilles

Le professeur Aymon raconte à son jeune protégé Edgar la merveilleuse histoire de la vie des anguilles.



L'ANGUILLE ADULTE...

1 - Un certain jour de printemps, les anguilles adultes[1] qui vivent dans la vase des eaux douces sortent de cette vase. Oui, toutes à la même époque, les anguilles des grands fleuves qui se jettent dans la Méditerranée, toutes celles des rivières, toutes celles des mares, toutes celles des étangs d'Europe entendent un appel que nous autres hommes n'entendons pas. Elles se dirigent vers l'océan et vers la mer.

L'anguille adulte de la mare isolée du village traverse la prairie comme un serpent, plonge dans ce ruisseau que le paysan a creusé, atteint le torrent qui dévale[2] des pentes abruptes et se laisse emporter par son eau. Le torrent se jette dans la rivière, dans le fleuve, et le fleuve s'étale dans les grasses plaines[3].

2 - Et l'anguille adulte de la mare isolée du village rencontre dans le flot épais du fleuve mille anguilles adultes qui ont, elles aussi, quitté la mare isolée de leur village. Elles n'ont qu'à suivre le grand chemin d'eau, qu'à livrer leur corps au courant et un jour arrive où l'eau du fleuve n'est plus tout à fait aussi douce. Ce n'est plus le fleuve et ce n'est pas encore l'océan ou la mer.

Le courant du fleuve est troublé par des courants de fond qui viennent de l'océan. Devant le fleuve se dresse la barrière de la houle * marine ou du flot de la marée *.

3 - Alors, pour l'anguille adulte, commence la grande aventure. Au cours des semaines qui ont précédé, elle s'est transformée, elle a pris du poids, de la puissance, ses nageoires se sont développées. C'est qu'elle aura à parcourir des centaines de milles marins * avant d'atteindre le rendez-vous qui lui est fixé par cet instinct[4] qui demeure encore mystérieux.

Elle quitte la terre, semblable au navire qui quitte le port. Elle s'enfonce dans la profondeur de la Méditerranée et dans la profondeur de l'Atlantique.

Elles sont des centaines de mille à lutter contre les courants sous-marins. Elles, qui ne connaissent que la vase molle et tiède des mares, résistent au froid. Elles, dont la vie vagabonde est limitée par les berges de la rivière, qui ont passé des années dans le même creux, sous la même pierre, sont livrées à l'illimité, à l'obscurité. Elles sont la proie des monstres marins.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *une anguille adulte* : parvenue à son complet développement.

2. *dévaler :* aller vers le val, la vallée ; le torrent coule d'un lieu élevé vers un autre lieu situé plus bas.

3. *les grasses plaines :* plaines riches, fertiles.

4. *l'instinct :* force intérieure, indépendante de la réflexion, qui dirige les animaux dans leur conduite (par *instinct*, les oiseaux construisent leurs nids).

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. C'est un fait bien curieux que ce départ des anguilles vers l'océan. Pourquoi ?

2. En quoi l'anguille diffère-t-elle des autres poissons qui vivent dans une mare? Qu'est-elle capable de faire ? (§ 2).

3. En vue du grand voyage que les anguilles vont entreprendre, quelles transformations subissent leurs corps ?

4. N'est-ce point une aventure terrible que ce grand voyage ? Quels dangers menacent les anguilles ?

TRAVAUX

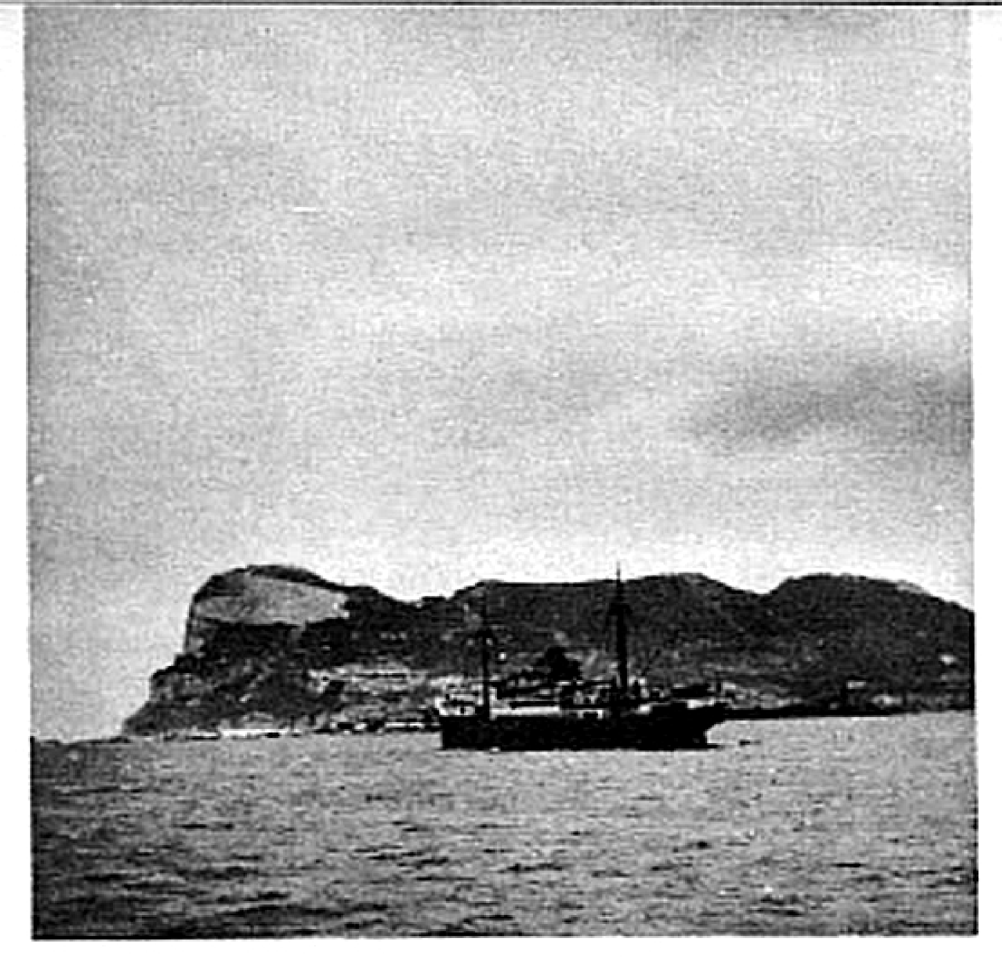
1. Mots de la même famille que *sel.*

2. Comment dit-on qu'une eau est *légèrement salée ?* (§ 2).

3. Décomposez le mot *illimité.* Quelle en est la signification ? Efforcez-vous d'expliquer : *être livré à l'illimité* (§ 3).

CONNAISSANCE DU MILIEU

Si votre ville ou votre village est traversé par un cours d'eau, quel trajet effectuerait une anguille pour arriver à la mer ?



DANS LA MÉDITERRANÉE, ELLES DOIVENT TROUVER GIBRALTAR...

Le voyage mystérieux des anguilles

1 - Dans la Méditerranée, elles doivent trouver Gibraltar et lorsqu'elles ont franchi le détroit (le guetteur assis sur le roc ne les aperçoit pas), leur route converge[1] avec celles des anguilles qui ont pris contact avec l'océan, à Pauillac, au Havre, à Saint-Nazaire, à Liverpool, à Hambourg, ailleurs encore.

Tout se passe comme si, là-bas, dans la profondeur de l'océan, au sud-ouest de la mer des Sargasses[2], un phare mystérieux était allumé, comme si, là-bas, une voix puissante les appelait, cette même voix qui, un jour, les a tirées de leur somnolence[3] dans la vase de la mare. Mais nous autres hommes ne voyons pas ce phare, n'entendons pas cette voix.

Leur voyage, toujours guidé par ce phare, par cette voix, dure des semaines, des mois et, un jour, elles atteignent le rendez-vous.

2 - Edgar, personne ne les a jamais vues. Mais ne les vois-tu pas, toi ? Ne vois-tu pas ces milliers de corps bruns et qui sont enfin satisfaits ? Oui, car elles sont comme l'homme altéré qui trouve enfin la source où il peut boire. Elles sont comme le voyageur qui, à la fin de sa vie, retrouve sa ville ou la ferme paternelle. Car, ne l'oublie pas, Edgar, cette anguille qui atteint le rendez-vous mystérieux est née là. Ce voyage qu'elle vient d'accomplir en luttant et dans la force de l'âge[4], elle l'a effectué en sens inverse et emportée par les courants alors qu'elle n'était qu'un poisson long comme une aiguille et transparent comme le verre.

3 - L'anguille pond ses œufs et sa vie est finie. Elle mourra là, dans la profondeur de l'océan, où elle est sortie de l'œuf. Maintenant, ce sont d'autres petites anguilles qui vont recommencer. Le Gulf-Stream[5] les emportera ; pendant deux ou trois ans, elles seront livrées à son flot. Lorsqu'elles atteindront la terre, elles posséderont une taille suffisante pour lutter contre le courant du fleuve. Et, un jour, une jeune anguille s'installera dans la vase de la mare isolée du village.

Extrait de : *Le Voyage d'Edgar*, par Édouard PEISSON.
Larousse Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *leur route converge :* aboutit au même point que les routes suivies par les autres anguilles.

2. *Mer des Sargasses :* vaste région de l'Atlantique au N.-E. des Antilles et couverte d'algues appelées *sargasses.*

3. *la somnolence :* ici, signifie : vie molle, ralentie, peu active.

4. *la force de l'âge :* c'est la période de la vie où l'on a acquis toute sa vigueur.

5. *Gulf-Stream :* courant chaud de l'Atlantique qui prend naissance dans le golfe du Mexique et qui réchauffe les côtes occidentales de l'Europe.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Ainsi, cette force intérieure et mystérieuse qu'est l'*instinct* continue à dicter leur conduite aux anguilles. Elles se rassemblent pour le grand voyage. Quelles comparaisons utilise l'auteur pour nous montrer la force de cet instinct ?

2. Dans le deuxième paragraphe, l'auteur semble se contredire. Comment expliquez-vous qu'Edgar puisse voir ces anguilles retournant au lieu de leur naissance ?

3. Quel est le dernier acte de ce grand voyage ?

TRAVAUX

1. Sur une carte d'Europe, cherchez : Pauillac, Le Havre, Saint-Nazaire, Liverpool (Angleterre), Hambourg (Allemagne).

2. Homonymes du mot *voix*. Vous ferez entrer chacun d'eux dans une phrase.

Sur
la côte méditerranéenne

1 - Pendant que nous nous morfondions à Hyères[1], maman, qui ne prenait pas son parti de notre déconvenue[2], poussait une exploration par-delà l'Estérel, revenait éblouie, et nous emmenait à Cannes le jour suivant. Si médiocrement installés que nous fussions, près de la gare, dans le quartier le moins agréable de la ville, j'ai gardé de Cannes un souvenir enchanté. Aucun hôtel et presque aucune villa ne s'élevait encore dans la direction de Grasse ; la route du Cannet circulait à travers les bois d'oliviers ; où finissait la ville, la campagne aussitôt commençait ; à l'ombre des oliviers, narcisses, anémones, tulipes croissaient en abondance ; à profusion dès que l'on s'éloignait.

2 - Mais c'est principalement une autre flore[3] qui recevait le tribut[4] de mon admiration ; je veux parler de la sous-marine, que je pouvais contempler une ou deux fois par semaine, quand Marie m'emmenait promener aux îles de Lérins. Il n'était pas besoin de s'écarter beaucoup du débarcadère, à Sainte-Marguerite où nous allions de préférence, pour trouver, à l'abri du ressac *, des criques profondes que l'érosion[5] du roc divisait en multiples bassins. Là, coquillages, algues, madrépores[6] déployaient leurs splendeurs avec une magnificence orientale. Le premier coup d'œil était un ravissement, mais le passant n'avait rien vu, qui s'en tenait à ce premier regard : pour peu que je demeurasse immobile, penché comme Narcisse[7] au-dessus de la surface des eaux, j'admirais lentement ressortir de mille trous, de mille anfractuosités du roc, tout ce que mon approche avait fait fuir. Tout se mettait à respirer, à palpiter ; le roc même semblait prendre vie et ce qu'on croyait inerte commençait timidement à se mouvoir ; des êtres translucides[8], bizarres, aux allures fantasques[9], surgissaient d'entre le lacis des algues ; l'eau se peuplait ; le sable clair qui tapissait le fond, par places, s'agitait, et, tout au bout de tubes ternes, qu'on eût pris pour de vieilles tiges de jonc, on voyait une frêle corolle, craintive encore un peu, par petits soubresauts s'épanouir.



ILES D'HYÈRES : AU LOIN, L'ILE DU LEVANT ET PORT-CROS

3 - Tandis que Marie lisait ou tricotait non loin, je restais ainsi durant des heures, sans souci du soleil, contemplant inlassablement le lent travail rotatoire[10] d'un oursin pour se creuser un alvéole, les changements de couleur d'une pieuvre, les tâtonnements ambulatoires d'une actinie[11], et des chasses, des poursuites, des embuscades, un tas de drames mystérieux qui me faisaient battre le cœur. Je me relevais d'ordinaire de ces stupeurs, ivre et avec un violent mal de tête. Comment eût-il été question de travail ?

André GIDE : *Si le Grain ne meurt.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Hyères :* station hivernale très fréquentée, non loin de Toulon, et située près du littoral de la Méditerranée.

2. *déconvenue :* éprouver une *déconvenue*, c'est être déçu d'une manière tout à fait imprévue. Le mot *déconvenue* exprime l'opposé de ce que l'on espérait. Un élève a bien travaillé pour réussir à un examen ; il échoue ; il éprouve une *déconvenue*.

3. *la flore :* c'est l'ensemble des plantes qui croissent spontanément dans un pays.

4. *le tribut :* c'est une redevance, un impôt qu'un État doit payer à un autre État dont il dépend. Dans la lecture, le mot *tribut* est au sens figuré. Il signifie que Gide est obligé d'accorder beaucoup d'admiration à la flore sous-marine vraiment remarquable.

5. *l'érosion* - La pluie, les vagues, le vent, tous les agents atmosphériques usent le roc ; ce phénomène s'appelle *l'érosion*.

6. *madrépores :* genre d'animaux marins dont le squelette porte le nom de *corail*.

7. *Narcisse :* jeune homme de la mythologie, fils d'un fleuve et d'une nymphe. Il s'éprit de sa propre image reflétée par les eaux. Il fut changé en fleur du même nom.

8. *translucide* - Le verre dépoli est translucide. Il laisse passer la lumière sans qu'on puisse voir distinctement les objets au travers.

9. *allures fantasques* - Ces êtres ont une démarche, une façon de se déplacer assez bizarre, assez extraordinaire.

10. *le travail rotatoire* - L'oursin tourne sur lui-même pour se creuser un alvéole, c'est-à-dire une petite cavité.

11. *une actinie :* animal marin, plus couramment appelé *anémone de mer*, à cause de ses brillantes couleurs.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Cherchez sur la carte cette région de la côte méditerranéenne située entre Toulon et Cannes.

2. Qu'est-ce qui fait le charme de cette région de la côte ?

3. André Gide se passionne pour la flore sous-marine et la vie des animaux marins. Recherchez tous les mots qui lui servent à exprimer son *admiration* (§ 2).

4. Gide est *très absorbé* dans la contemplation de ce spectacle marin. Prouvons-le (§ 3).

TRAVAUX

1. Par quel mot équivalent pourriez-vous remplacer : *nous nous morfondions* ? (§ 1, début).

2. le *lacis* des algues (§ 2 fin) : les algues forment un réseau de fils *entrelacés*. Connaissez-vous d'autres mots de la même famille ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

A la mer ou la campagne, observez la vie et le travail de très petits animaux.



ALLER DROIT DEVANT NOUS SUR LE SABLE, SANS RIEN POUR NOUS GUIDER...

PERDUS DANS LE BROUILLARD

1 - Tout à coup, en levant les yeux, je ne vis plus la côte ; elle avait disparu dans un léger brouillard ; le ciel était uniformément gris pâle [1] ; la mer était si calme que c'était à peine si nous l'entendions derrière nous.

J'aurais été seul que je serais rentré, car je savais combien il est difficile, par un temps de brouillard, de retrouver son chemin au milieu des grèves *. Mais M. de Bihorel ne disant rien, je n'osai rien dire non plus.

Cependant le brouillard, qui enveloppait toute la côte, s'avança vers nous comme un nuage de fumée montant de la terre droit au ciel.

2 - « Ah! ah! voici le brouillard, dit M. de Bihorel; si nous ne voulons pas faire une partie de colin-maillard un peu trop sérieuse, il faut nous en retourner : prends le filet. »

Mais presque aussitôt le nuage nous atteignit, nous dépassa, et nous ne vîmes plus rien, ni la côte, ni la mer qui était à cinquante pas derrière nous. « La mer est là, dit M. de Bihorel sans s'inquiéter, nous n'avons qu'à aller droit devant nous. »

Aller droit devant nous sur le sable, sans rien pour nous guider! Et nous avions au moins une demi-lieue[2] à faire avant de trouver les falaises.

3 - Il n'y avait pas dix minutes que nous marchions quand nous fûmes arrêtés par un amas de rochers.

« C'est les Pierres Vertes[3], dis-je.

— C'est le Pouldu[4]! dit M. de Bihorel.

— C'est les Pierres Vertes, Monsieur. »

Il me donna une petite tape sur la joue :

« Ah! ah! il paraît que nous avons une bonne petite caboche », dit-il.

Si c'étaient les Pierres Vertes, nous devions les longer en allant à droite et nous rapprocher ainsi du Port-Dieu; si, au contraire, c'était le Pouldu, nous devions prendre à gauche, sous peine de tourner le dos au village.

En plein jour, rien n'est plus facile que de distinguer ces deux rochers; même la nuit, à la clarté de la lune, je les aurais facilement reconnus ; mais, dans le brouillard, nous voyions les pierres couvertes de varech * et voilà tout.

4 - « Écoutons, dit M. de Bihorel, le bruit de la côte nous guidera. »

Nous n'entendîmes rien, ni le bruit de la côte, ni même le bruit de la mer. Il ne faisait pas un souffle de vent. Nous étions comme plongés dans une ouate blanche qui nous bouchait les oreilles aussi bien que les yeux.

« C'est le Pouldu », dit M. de Bihorel.

Je n'osais le contredire davantage et le suivis en tournant comme lui à gauche.

5 - « Viens près de moi, mon enfant, me dit-il d'une voix douce, donne-moi la main que nous ne nous séparions point ; une, deux, marchons au pas. »

Nous marchâmes environ dix minutes, puis je sentis sa main qui serrait la mienne. On entendait un faible clapotement[5]. Nous nous étions trompés, c'étaient les Pierres Vertes ; nous nous dirigions droit vers la mer.

« Tu avais raison, dit-il, il fallait prendre à droite ; retournons. »

Retourner où ? Comment nous diriger ?

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Un ciel uniformément gris pâle* - On n'aperçoit aucune trace du bleu habituel, aucun nuage aux formes et couleurs changeantes, aucune variété. Un voile gris pâle, toujours semblable, recouvre le ciel.

2. *une demi-lieue* - Sans vouloir donner la distance précise de la côte, l'expression signifie : *à une distance assez grande de la côte.* La lieue, mesure ancienne, valait environ 4 kilomètres.

3 et **4.** *Les Pierres Vertes, le Pouldu* : noms donnés par les pêcheurs à deux rochers accessibles à marée basse.

5. *un clapotement* : bruit léger et monotone fait par l'eau qui heurte les rochers, ou par les vagues qui s'entrechoquent doucement.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Comme la mer est perfide ! Cherchez dans le texte la succession des faits qui vont mettre M. de Bihorel et l'enfant en grand *danger.*

2. Quel est celui des deux personnages qui vous paraît :

a) le plus au courant des choses de la mer ?

b) le moins prévenu de ces mêmes choses ? Justifiez votre réponse dans les deux cas.

3. Non seulement le brouillard empêche nos deux personnages de reconnaître leur chemin, mais il semble qu'il s'acharne à les *tromper.* Indiquez le passage du texte qui exprime cette idée.

4. Pourquoi l'enfant n'ose-t-il pas contredire M. de Bihorel ?

5. Quand M. de Bihorel se rend compte qu'il s'est égaré, il est fort *inquiet.* Relevez les passages du texte qui le prouvent.

6. Pourquoi M. de Bihorel ne dit-il pas *à haute voix* toute son appréhension ?

TRAVAUX

1. Nous fûmes arrêtés par un *amas* de rochers. Cherchez les synonymes du mot *amas.* L'un d'eux est le mot *chaos* ; cherchez-le dans votre dictionnaire.

2. Comment est formé le mot *contredire* ? Formez des mots semblables avec : *faire, poids, poison, sens.* Attention ! Vous introduirez un trait d'union dans la formation des mots avec : *projet, partie, valeur, vérité, indication, jour.*

3. Quel est le sens de *distinguer* dans la phrase : *En plein jour, rien n'est plus facile que de distinguer ces deux rochers ?*

Perdus dans le brouillard

1 - L'obscurité devenait de plus en plus opaque[1], car à l'épaisseur du brouillard s'ajoutait l'approche de la nuit. Nous ne voyions plus depuis quelques instants déjà le bout de nos pieds, et c'est à peine si M. de Bihorel put distinguer l'heure à sa montre. Il était six heures; la marée allait commencer à remonter.

« Il faut nous hâter, dit-il; si le flot nous prend[2], il ira plus vite que nous; il a des bottes de sept lieues[3]. »

Il sentit au tremblement de ma main que j'avais peur.

« N'aie pas peur, mon enfant, le vent va s'élever de terre et pousser le brouillard au large; d'ailleurs nous verrons le phare qui va bientôt s'allumer. »

2 - Il n'y avait pas là de quoi me rassurer; le phare, je savais bien que nous n'apercevrions pas sa lumière. Depuis quelques minutes je pensais à trois femmes qui, l'année précédente, avaient comme nous été surprises sur cette grève par le brouillard et qui avaient été noyées. Je me mis à pleurer. Sans se fâcher, M. de Bihorel tâcha de me calmer par de bonnes paroles

« Crions, me dit-il, s'il y a un douanier sur la falaise, il nous entendra et nous répondra. »

Nous criâmes, lui d'une voix forte, moi d'une voix entrecoupée de sanglots. Rien ne nous répondit, pas même l'écho.

« Marchons, dit-il, peux-tu marcher ? »

Il me tira par la main, et nous avançâmes à l'aventure. Je sentais bien qu'il était inquiet aussi, et sans confiance dans ses propres paroles.

3 - Après plus d'une longue demi-heure de marche, le désespoir me gagna tout à fait, et, lui lâchant la main, je me laissai tomber sur le sable..

« Abandonnez-moi là, Monsieur, pour mourir, lui dis-je en pleurant.

— Est-ce qu'on meurt quand on a une maman? Allons, lève-toi, viens. »

Mais je restais sans pouvoir bouger.

Tout à coup je poussai un cri.

« Monsieur !

— Eh bien, mon enfant ?

— Là, là, baissez-vous. »

Et, lui prenant la main, je la posai à plat à côté de la mienne. « Sentez-vous ? Voilà l'eau ! »

Nos plages sont formées d'un sable très fin, profond et spongieux[4] ; à marée basse, ce sable, qui s'est imbibé comme une éponge, s'égoutte, et l'eau se réunissant forme de petits filets presque invisibles, qui suivent la pente du terrain jusqu'à la mer. C'était un de ces petits filets que ma main avait barré.

« La côte est là », et j'étendis le bras dans la direction d'où venait l'eau. En même temps, je me relevai ; l'espérance m'avait rendu mes jambes.

4 - J'allais en avant ; de minute en minute je me baissais pour coller ma main sur la plage et, par la direction de l'eau, remonter le courant.

« Tu es un brave petit garçon, dit M. de Bihorel ; sans toi, nous étions, je crois, bien perdus. »

Il n'y avait pas cinq minutes qu'il avait laissé échapper ses craintes, lorsqu'il me sembla que je ne trouvais plus d'eau. Nous fîmes encore quelques pas, ma main se posa sur le sable sec.

« Il n'y a plus d'eau. »

5 - Il se baissa et tâta aussi à deux mains ; nous ne sentîmes que le sable humide qui s'attacha à nos doigts.



En même temps, il me sembla entendre comme un léger clapotement.

« Tu te seras trompé, dit-il, nous marchons vers la mer.

— Non, Monsieur, si nous approchions de la mer, le sable serait plus mouillé. »

Il ne dit rien et se releva. Nous restâmes ainsi indécis, perdus une fois encore. Il tira sa montre ; il faisait bien trop sombre pour voir les aiguilles, mais il la fit sonner : elle sonna six heures trois quarts.

« La marée * monte depuis plus d'une heure ! »

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *opaque* - Un corps *opaque* ne laisse point passer la lumière. L'obscurité devenait de plus en plus sombre, ténébreuse.

2. *si le flot nous prend* - Le *flot* désigne ici la marée montante qui risque d'arriver rapidement à l'endroit où se trouvent l'homme et l'enfant.

3. *il a des bottes de sept lieues* - (allusion aux bottes de l'Ogre dans le conte du Petit Poucet). Le flot avancera beaucoup plus rapidement que M. de Bihorel et l'enfant. En période de grande marée, dans la baie du mont Saint-Michel, le flot se déplace plus rapidement que ne pourrait le faire un coureur à pied.

4. *spongieux* : qui s'imbibe comme une *éponge*.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Non seulement le brouillard fait le désespoir de l'homme et de l'enfant, mais d'autres causes accentuent encore ce désespoir. Quelles sont-elles ?

2. L'enfant est vraiment affolé devant le danger que représente la mer montante ; il n'est même pas rassuré par les paroles de M. de Bihorel. Pourquoi ?

3. M. de Bihorel lui-même est fort inquiet. Mais il s'efforce de ne pas laisser paraître son inquiétude. Mieux, il cherche par son calme apparent à rassurer l'enfant. Relevez les phrases qui en apportent le témoignage.

4. Pourquoi M. de Bihorel dit-il à l'enfant : « Est-ce qu'on meurt quand on a une maman ? »

5. Quelle découverte remplit l'enfant d'espérance ?

TRAVAUX

1. Il est très net que l'enfant est plus au courant que M. de Bihorel des choses de la mer. Pouvez-vous donner à cela une explication ?

2. Quel est le sens de *distinguer* dans la phrase : « c'est à peine si M. de Bihorel put *distinguer* l'heure à sa montre » ? Reportez-vous à la lecture précédente où vous trouverez le mot *distinguer* employé avec un autre sens.

3. Soyez attentifs à l'orthographe du mot *demi* dans : *une demi-heure*. Utilisez le mot *demi* dans la construction de mots avec : le mètre, une lieue, les journées, les heures, des cercles.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Dans quelles régions trouve-t-on généralement des douaniers ? En quoi consiste leur travail ? A quoi les reconnaît-on ? L'exercice de leur profession n'est pas exempte de dangers ; pourquoi ?
Comment expliquez-vous la présence des douaniers sur un aéroport (à Orly, par exemple) ?

← *LE MONT SAINT-MICHEL*
(Phot. La Cigogne.)

Perdus dans le brouillard

1 - « Alors, Monsieur, vous voyez bien que nous nous sommes rapprochés de la côte.

— C'est une *nau*[1] que nous avons devant nous, dit-il.

— Je le crois bien, Monsieur. »

Ces plages, formées d'un sable mouvant, ne restent pas parfaitement planes ; il s'y forme çà et là de petits monticules séparés les uns des autres par de petites vallées ; à la marée montante, ce sont les vallées qui se remplissent les premières et les monticules restent à sec, formant des îles, battues d'un côté par le flot montant, entourées de tous les autres par l'eau qui court dans les vallées comme dans le lit d'une rivière. Nous étions en face d'une de ces rivières. Était-elle profonde? Toute la question était là.

2 - « Il faut passer la *nau*, dit M. de Bihorel ; tiens-moi bien. »

Et comme j'hésitais :

« As-tu peur de te mouiller, dit-il, les pieds ou la tête? Choisis ; moi, j'aime mieux les pieds.

— Non, Monsieur, nous allons nous perdre dans l'eau.

— Veux-tu donc rester là pour être pris par la mer ? »

J'entrai dans l'eau ; mais je n'étais pas de la taille de M. de Bihorel et ne tardai pas à perdre pied ; ce n'était rien pour moi qui nageais comme un poisson. Nous ne tardâmes pas à sortir tout à fait de l'eau et à nous retrouver sur le sable.

Il respira avec une satisfaction qui me montra combien son anxiété[2] avait été vive...

. . . .

3 - Je ne sais à quoi cela tenait, mais je n'avais plus peur du tout. Il me semblait que le danger était passé.

Il ne l'était pas, et il nous restait plus de chemin à faire que nous n'en avions fait ; nous étions entourés des mêmes dangers.

Le brouillard semblait s'être encore épaissi ; la nuit était venue. Un silence lourd devant nous ; derrière, le grondement sourd et continu de la mer qui montait. C'était là notre seule boussole maintenant, mais bien incertaine et bien perfide[3].

L'espoir que j'avais eu, la rcu traversée, nous abandonnait, lorsque subitement nous nous arrêtâmes tous les deux en même temps.

4 - Le son d'une cloche avait déchiré l'atmosphère[4] qui nous enveloppait.

Après un intervalle de deux ou trois secondes, nous entendîmes un deuxième, puis bientôt un troisième coup.

C'était l'angélus au Port-Dieu ; nous n'avions plus qu'à marcher du côté d'où venait le son, nous étions sauvés. Nous nous mîmes à courir.

« Dépêchons-nous, dit M. de Bihorel. L'angélus ne durera pas assez longtemps ; on devrait y joindre les litanies[5], pour nous guider. »

Avec quelle émotion, courant sans reprendre haleine, nous comptions les volées de la cloche : si elle cessait de se faire entendre avant que nous eussions atteint le galet [*], nous pouvions n'avoir été sauvés quelques instants que pour nous reperdre une fois encore.

Elle cessa ; nous étions toujours sur le sable.

5 - Nous eûmes un moment d'anxiété terrible. Notre seul espoir était désormais dans un coup de vent qui, balayant le brouillard, nous laisserait voir le phare ; mais le brouillard était si compact que, pour croire à une brise, il fallait attendre un miracle.

Ce miracle se fit ; la cloche, qui avait cessé de sonner, reprit en carillonnant.

Il y avait un baptême et, pour cette fois, nous étions bien certains d'arriver, car le carillon du baptême dure souvent une demi-heure et quelquefois plus, quand le parrain s'est arrangé pour donner des forces au sonneur.

En moins de dix minutes, nous atteignîmes le galet et nous arrivâmes à la chaussée qui joignait l'île de M. de Bihorel à la terre. Nous étions sauvés...

Hector MALOT : *Romain Kalbris.*
Librairie Hachette, Éditeur.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *une nau :* mot en usage sur certaines côtes. Représentez-vous le lit d'une rivière qui serait asséchée. L'eau de la marée montante y coule avant de s'étaler sur la grève environnante.

2. *une anxiété :* L'anxiété est une angoisse causée par l'incertitude.

3. *perfide :* funeste, qui peut apporter la mort sous des apparences favorables.

4. *le son d'une cloche avait déchiré l'atmosphère :* Le mot *déchiré* fait image ; le calme de l'air, où tous les bruits sont étouffés par le brouillard, est néanmoins troublé par le son de la cloche.

5. *litanies :* longue suite de prières chantées en l'honneur de Dieu et des saints.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi ne faut-il jamais s'aventurer sur les grèves au moment de la marée montante ?

2. Quelle est exactement la pensée de M. de Bihorel : « As-tu peur de te mouiller, dit-il, les pieds ou la tête ? Choisis ; moi, j'aime mieux les pieds. » ?

3. Pourquoi l'enfant hésite-t-il ainsi à franchir la *nau* ? Pourquoi se décide-t-il enfin ?

4. La mer qu'ils sentent et entendent derrière eux va, malgré tout, leur permettre de se diriger au milieu du brouillard. Mais pourquoi, la *nau* franchie, ne sont-ils pas encore certains de pouvoir gagner la côte ?

5. Cette fois, c'est le salut : la cloche du Port-Dieu leur indique la direction à prendre. Pourquoi courent-ils ainsi ?

TRAVAUX

1. Quel est le véritable héros de ce récit ? Pourquoi ? Si vous allez un jour, au bord de la mer, passer vos vacances, à quel moment irez-vous vous promener sur les grèves ?
Dans quelles circonstances ne vous aventurerez-vous jamais sur les grèves, même avec un camarade du pays ?

2. Comment est formé le mot : *monticule* ? Formez des mots analogues avec : *animal, corps, peau.*

3. Mots de la même famille que *sable.*

CONNAISSANCE DU MILIEU

Vous êtes déjà sorti, un *jour de brouillard.* Quelles observations avez-vous faites (objets qui vous entourent, bruits, sons, lumière) ? Précisez si vous étiez à pied, à bicyclette, en auto ou dans un train.

COURBET : La Vague

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *fatal au nocher* - Le mot *nocher* est un terme employé par les poètes, — et peu souvent — pour désigner celui qui dirige une embarcation.
L'Océan est fatal au *nocher* parce qu'il fait inévitablement le malheur du marin.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'Océan est-il *orgueilleux* ? Qu'est-ce qui le fait voir ?

2. Ne parle-t-il pas à la source avec *mépris* ? Relevez les mots qui expriment son *dédain*.

3. Quelle leçon la source donne-t-elle à l'Océan ?



JE SUIS LA TEMPÊTE ET L'EFFROI...

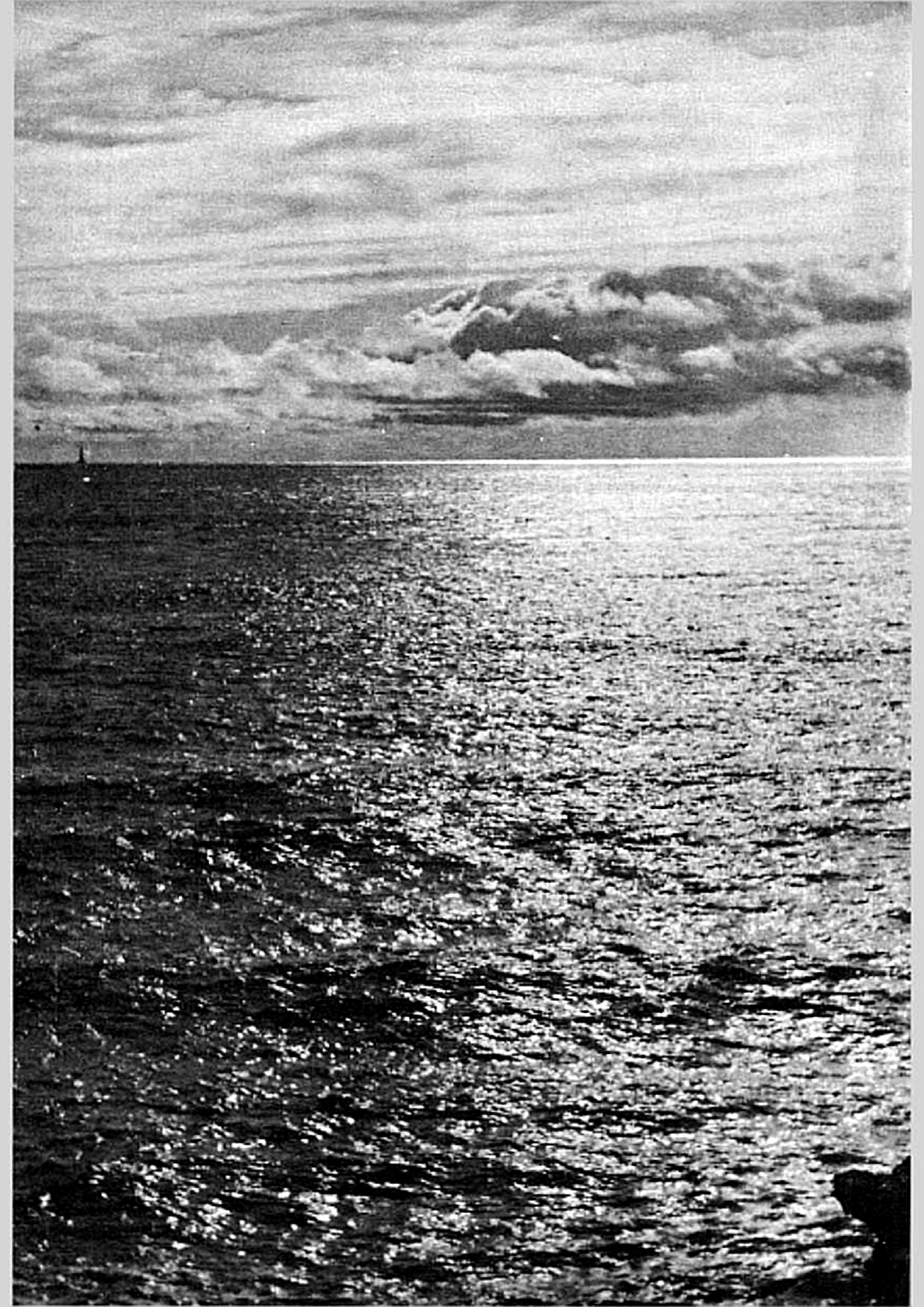
LA SOURCE

La source tombait du rocher,
Goutte à goutte à la mer affreuse ;
L'Océan, fatal au nocher[1],
Lui dit : « Que me veux-tu, pleureuse ?

Je suis la tempête et l'effroi ;
Je finis où le ciel commence ;
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense ? »

La source dit au gouffre amer :
« Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer :
Une goutte d'eau qu'on peut boire ! »

Victor Hugo.
Les Contemplations.



L'infini de la mer

Le tableau qui est décrit ici est celui de la mer, contemplée du haut d'un phare, sur le rivage de la Charente-Maritime.

1 - A l'extrémité du pays, sur une sorte de presqu'île caillouteuse battue de trois côtés par les lames, il y avait un phare, aujourd'hui détruit, entouré d'un très petit jardin, avec des haies de tamaris[1] plantés si près du bord qu'ils étaient noyés d'écume à chaque marée un peu forte...

2 - Je me souviens qu'un jour, Madeleine et M. de Nièvres voulurent monter au sommet du phare. Il faisait du vent. Le bruit de l'air, que l'on n'entendait point en bas, grandissait à mesure que nous nous élevions, grondait comme un tonnerre dans l'escalier en spirale[2], et faisait frémir au-dessus de nous les parois de cristal de la lanterne. Quand nous débouchâmes à cent pieds[3] du sol, ce fut comme un ouragan qui nous fouetta le visage, et de tout l'horizon s'éleva je ne sais quel murmure irrité dont rien ne peut donner l'idée quand on n'a pas écouté la mer de très haut. Le ciel était couvert. La marée basse laissait apercevoir, entre la lisière écumeuse des flots et le dernier échelon de la falaise, le morne lit de l'océan pavé de roches et tapissé de végétations noirâtres. Des flaques d'eau miroitaient au loin, parmi les varechs *, et deux ou trois chercheurs de crabes, si petits qu'on les aurait pris pour des oiseaux pêcheurs, se promenaient au bord des vases imperceptibles dans la prodigieuse[4] étendue des lagunes *. Au-delà commençait la grande mer, frémissante et grise, dont l'extrémité se perdait dans les brumes. Il fallait y regarder attentivement pour comprendre où se terminait la mer, où le ciel commençait, tant la limite était douteuse, tant l'une et l'autre avaient la même pâleur incertaine, la même palpitation orageuse[5] et le même infini. Je ne puis vous dire à quel point ce spectacle de l'immensité répétée deux fois, et par

← *LA GRANDE MER, FRÉMISSANTE ET GRISE, DONT L'EXTRÉMITÉ SE PERDAIT DANS LES BRUMES...*

conséquent double d'étendue, aussi haute qu'elle était profonde, devenait extraordinaire, vu de la plate-forme du phare, et de quelle émotion commune il nous saisit. Chacun de nous en fut frappé diversement, sans doute ; mais je me souviens qu'il eut pour effet de suspendre [6] aussitôt tout entretien, et que le même vertige physique nous fit subitement pâlir et nous rendit sérieux. Une sorte de cri d'angoisse s'échappa des lèvres de Madeleine et, sans prononcer une parole, tous accoudés sur la légère balustrade qui seule nous séparait de l'abîme, sentant très distinctement l'énorme tour osciller sous nos pieds, à chaque impulsion du vent, attirés par l'immense danger, et comme sollicités d'en bas par les clameurs de la marée montante, nous restâmes longtemps dans la plus grande stupeur [7]...

Eugène FROMENTIN : *Dominique*.
Librairie Plon.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *tamaris* : arbrisseau à feuilles menues et à fleurs en épis.

2. *escalier en spirale* : escalier comme celui d'une tour, d'un phare, qui tourne sans cesse et dessine ainsi, du haut en bas, la suite de circonvolutions qu'on appelle une *spirale*.

3. *cent pieds* - Le *pied* est une ancienne mesure de longueur représentant à peu près le tiers d'un mètre ; cent pieds — environ 33 mètres.

4. *prodigieuse* : extraordinaire, qui confond l'esprit, — l'étendue des lagunes est telle que l'esprit est profondément étonné, comme devant un prodige, un miracle.

5. *palpitation orageuse* - Les battements du cœur sont aussi appelés des *palpitations* : on dit que le cœur *palpite*. — Les palpitations d'un organe sont des mouvements répétés qui révèlent la vie. Ici, il semble que, à l'infini, le ciel et la mer avaient comme des mouvements peu visibles qui annonçaient l'orage.

6. *suspendre tout entretien* : interrompre tout entretien.

7. *stupeur* : immobilité, parfois même engourdissement de l'esprit causé par un étonnement profond, une émotion vive.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Qu'est-ce qu'une forte marée ?

2. Observez ce qui limite le morne lit de l'océan découvert par la mer. Quelles sont les végétations noirâtres qui le tapissent ?

3. Comment l'immensité était-elle *répétée deux fois* ?

TRAVAUX

1. Relevez les détails du tableau qui nous donnent le sentiment de l'*infini de la mer*.

2. L'auteur du récit nous dit que ses compagnons et lui furent saisis d'une émotion commune. Pourquoi étaient-ils si profondément émus ?
Comment s'exprimait leur *émotion*?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Voici un des aspects de la côte française de l'océan. Quels en sont les caractères (couleurs, aspects particuliers de la côte et du paysage) ?



Un commandant

1 - Aussi loin qu'il pouvait regarder dans le passé, il ne voyait que des marins : un arrière-grand-père qui, assis devant la maison, les mains agitées d'un tremblement nerveux, regardait la mer en murmurant des mots sans suite ; un grand-père disparu dans un naufrage ; un père qui faisait de courts séjours à un an d'intervalle ; des oncles, des cousins, tous vêtus de l'uniforme bleu foncé et orné de plus ou moins de galons ; et une mère et des tantes, seules toujours, qui collectionnaient des lettres venant de toutes les parties du monde.

2 - Depuis le jour où il s'était embarqué pour la première fois, il avait regardé la mer et mis dans son regard toute son intelligence et tout son amour. Elle était devenue pour lui comme un livre, lu et relu, qui ne lui réservait plus de surprises. Il avait accumulé une masse de connaissances lui permettant, selon l'époque, la latitude * et la longitude *, de prévoir le temps presque à coup sûr, d'aller sans routier [1] d'Angleterre en Amérique du Sud, par exemple, de savoir, sans consulter le livre des phares et des signaux, les caractéristiques des feux des grands ports. Mais elle

l'avait isolé étroitement, retranché des autres hommes. Du bel adolescent[2] blond, élancé, musclé qu'il était, elle avait fait un vieillard sec comme une branche d'arbre, nerveux, au visage tiré, couturé de rides, troué de crevasses, au poil ras d'un gris indéfinissable.

3 - Il avait perdu l'habitude de parler. Il s'était mis à garder ses pensées, il était devenu taciturne[3], grognon et pointilleux[4]. Les jeunes officiers qui embarquaient sous ses ordres pour la première fois n'étaient pas très rassurés. « L'ours ! méfie-toi. Pas une minute de tranquillité. Tu vas subir un examen plus sévère que celui de capitaine, et pas moyen de te dérober. C'est sur la passerelle qu'on voit le marin. Ne t'avise pas de changer de route sans le prévenir. Fais attention à tes observations. »

Il formait des marins remarquables, et ses officiers, malgré son humeur, ne voulaient plus le quitter. Il savait les guider sans prendre figure de maître, reconnaissait ses erreurs lorsqu'il en commettait — c'était rare — et ne quittait pas la passerelle lorsqu'il pouvait y avoir en mer le moindre danger.

Édouard PEISSON : *Parti de Liverpool.*
Éditions Bernard Grasset.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *routier* : recueil de cartes marines.
2. *adolescent* : jeune homme, âgé de 16 à 20 ans.
3. *taciturne* : peu disposé à parler, silencieux.
4. *pointilleux* : qui engage facilement des discussions sur des points de détail ; exigeant.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi l'auteur dit-il que, pour ce commandant, la mer était devenue *comme un livre, lu et relu* ?
2. Pourquoi le commandant avait-il perdu l'habitude de parler ?
3. Les jeunes officiers qui embarquaient sous ses ordres n'étaient pas très rassurés. Pourquoi ?
4. « L'ours. » C'est ainsi que les officiers de ce navire désignaient leur commandant. Pourquoi ?
5. Pourquoi les officiers ne voulaient-ils plus quitter leur commandant ?

TRAVAUX

1. Vous relèverez, dans le premier paragraphe, les détails qui évoquent ce qu'il y a de *tragique* ou de *triste* dans la vie du marin.
2. Ce commandant ne possédait-il pas de très *grandes qualités* ? Lesquelles ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez comment on devient :
— officier de la marine militaire.
— officier de la marine marchande.
2. Vous paraît-il facile ou difficile, ou très difficile, de commander un navire, surtout un navire important ? Pourquoi ?



C'EST ALORS UNE IMMENSE GERBE D'EAU QUI MONTE ET QUI S'ABAT SUR LA COTE... (Phot. La Cigogne.)

Les vagues

Le fils d'un chef arabe, Derradji, est venu passer les vacances en France, sur la côte bretonne, avec son instituteur, M. Lehuédé, sa femme et leur fils Jacques. Derradji fait connaissance avec la mer.

1 - A mesure qu'ils approchaient de la côte, le vent reprenait sa force. Ils voyaient devant eux la mer qui brillait par le reflet du soleil. Dans cette nappe étincelante, les vagues creusaient des sillons noirs. D'autres bandes sombres passaient rapidement sur la mer : c'étaient les ombres des nuages chassés par le vent.

Ils se trouvèrent bientôt sur la route qui borde l'océan. Les flocons jaunâtres des embruns * volaient de toutes parts. Ils traversèrent un terrain vague[1] où poussait une herbe roussie, et arrivèrent à la Grande Côte, à l'endroit où elle est la plus haute et la plus belle. Une vingtaine de personnes, enroulées dans des

manteaux et des châles, se tenaient là, arc-boutées [2] contre le vent, pour voir la mer « sauter ».

2 - On pouvait s'avancer jusque sur une pointe de rocher d'où l'on voyait la côte se creuser à droite et à gauche. M. Lehuédé y emmena les enfants, tandis que les deux dames s'abritaient tant bien que mal dans un creux de rocher.

Les rochers du Croisic sont d'une admirable couleur. Partout où la mer ne les atteint pas, ils sont de toutes les nuances du gris : gris bleu, gris vert, gris jaune, et comme tachés de rouille par de grandes plaques de lichens [3]. Plus bas, jusqu'à la hauteur où montent les vagues, ils deviennent plus foncés : toute la gamme des roux et des bruns, avec les noirs veloutés des goémons *.

3 - Imaginez, de droite et de gauche, des murailles de rochers ainsi colorés et, contre elles, l'assaut des vagues vertes. On les voit qui s'avancent en faisant le gros dos. A une certaine distance du rivage, elles commencent à crever et, brusquement, sur toute leur longueur, une ligne d'écume apparaît. Elles avancent encore, au milieu de la mer toute blanche, et se déchirent aux pointes noires des récifs *. Elles hurlent en brassant les galets *, et le vent qui souffle en rafale apporte leurs hurlements, avec des gouttes d'eau salée. Elles arrivent devant la muraille et, brusquement, s'élèvent. C'est alors une immense gerbe d'eau qui monte et qui s'abat sur la côte, tandis que des flocons jaunes s'accrochent çà et là, ou continuent de tournoyer.

4 - Jacquot regardait le spectacle en connaisseur :

« Oh! la belle! Non, elle se brise trop tôt. Elle ne donnera rien. Celle-ci est meilleure. Tiens! Qu'est-ce que je te disais! Elle a bien sauté à quinze mètres! Attends la suivante. Chic! Tu as vu les « types » là-bas, comme ils se sont fait « rincer » ? Ils ont tout reçu. S'ils étaient comme nous! Au moins ici on ne craint rien. »

Juste au même moment, une vague inattendue, qui arrivait de biais, heurtait le rocher juste au-dessous d'eux et ils recevaient une bonne douche en pleine figure.

« Ça, ce n'est pas de jeu! grogna M. Lehuédé en essuyant son lorgnon. Ordinairement, on est bien à l'abri dans ce coin-là. Allons, venez, les enfants. »

5 - Derradji ne disait rien, et Jacques remarqua que sa main tremblait. « Tu as peur, mon petit gars? » lui dit-il.

Il n'osait pas répondre. Yvonne lui vint en aide :

« Tu peux bien le dire, va. Moi aussi, j'ai peur. J'ai beau voir cela tous les ans, je ne peux pas m'y habituer. Tiens, penche-toi un peu sur le trou. Je te tiens. »

Isolé de la côte par un profond couloir, un énorme bloc de rocher, le Grand Autel, s'avance à cet endroit dans la mer. Derradji, accroché des deux mains au granit, se pencha sur le trou. Des deux côtés, la mer y envoyait ces gros flocons d'écume qui, à force d'avoir été battus, prennent l'apparence et la couleur de la crème fouettée. Il y avait là, entre les rochers noirs, une espèce de masse moelleuse qui s'agitait lentement. De temps en temps, un courant d'air passait et l'on voyait s'envoler comme une éclosion de papillons blancs.

« Ici, c'est joli, dit Derradji. Je n'ai plus peur. »...

Extrait de : *Derradji, Fils du Désert*, par René MAUBLANC.
Larousse Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *un terrain vague* : terrain qui n'est pas cultivé.

2. *arc-boutées* - *S'arc-bouter* c'est placer une de ses jambes un peu en arrière pour donner plus d'assise à son corps. Ainsi, les personnes résistent mieux au vent.

3. *lichen* : plante qui ne donne jamais de fleurs et qui croît sur les rochers, les murs, les vieux arbres.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'océan est très agité : les vagues sont nombreuses, les embruns volent. Quelle en est la cause ?

2. Quelles observations vous permettent de distinguer les rochers couverts par la marée de ceux qui ne sont jamais atteints par la mer ?

3. Quel spectacle émouvant que ces vagues qui montent à l'assaut des rochers ! Relevez, dans cette description, les détails qui vous ont le plus frappé (§ 3).

4. Les enfants se passionnent à ce spectacle des vagues qui battent la côte. Malgré leur connaissance de la mer, ils sont cependant surpris. Quels conseils êtes-vous tenté de leur donner ?

TRAVAUX

1. Mots de la même famille que *côte*.

2. *connaisseur* : quel est le verbe correspondant ? Pourquoi Jeannot regarde-t-il le spectacle en *connaisseur* ?

3. « C'est alors une *immense* gerbe d'eau » (§ 3). Cherchez les synonymes de *immense*.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Si vous vous êtes baignés en mer, quel a été sur vous l'effet des vagues ? Que devient une vague qui aboutit à une plage de sable, à une plage de galets, à une ligne de rochers ?
Doit-on parfois défendre le rivage contre les vagues, — par exemple, une route au bord de la mer ? Comment procède-t-on ?



LE POULIGUEN

Imprudence

*Au Pouliguen[1], près de Saint-Nazaire, des enfants jouent au bord de la mer. Soudain, ils détachent l'amarre * d'une barque et quittent le rivage.*

1 - Ils étaient à peine sortis du chenal [2], que l'embarcation, fort mal dirigée, devenait la proie du reflux * qui les poussait au large * sans qu'aucun d'eux s'en aperçût. Ils riaient, ils criaient, ils chantaient ; ils ne se possédaient plus. Maître Legoff, tout gonflé de son importance, jouait des avirons à tort et à travers, et la barque, comme si elle eût été tirée par des liens invisibles, s'éloignait de plus en plus du rivage.

Il faut avoir l'œil marin pour mesurer exactement les distances en mer. Ils pensaient être encore dans la baie, qu'ils en étaient déjà loin. Le point où ils s'étaient promis d'aborder décroissait insensiblement. Les dunes, les rochers, le hameau, tous les accidents de la côte s'abaissaient et s'amoindrissaient peu à peu derrière eux.

2 - Il vint un instant où les chants et les rires cessèrent brusquement : l'océan grossissait [3] à mesure qu'ils gagnaient le large ; la houle les enveloppait.

L'étonnement, la stupeur, l'épouvante se peignirent bientôt sur tous les visages.

Legoff était rendu et s'épuisait en efforts impuissants ; ils se précipitèrent tous à la fois sur les rames et manœuvrèrent si bien qu'au bout de quelques secondes elles étaient le jouet des flots, sans qu'il fût possible de les repêcher. Pour l'usage qu'ils en auraient fait, le dommage n'était pas grand : leur effarement s'en accrut pourtant, comme s'ils venaient de perdre leur unique chance de salut.

Ils jetèrent des cris désespérés : ils entraient dans la haute mer.

3 - Le jour baissait, le soleil enflammait le couchant, et pas une voile à l'horizon, pas un chasse-marée [4] en vue, pas une chaloupe, pas un bateau pêcheur ! Perdus dans l'immensité, ils ne voyaient que le ciel et l'eau. Ainsi qu'il arrive toujours entre gens qui se sont associés pour faire une sottise, ils avaient éclaté d'abord en récriminations [5] réciproques ; le sentiment du danger commun qui grandissait de minute en minute ne tarda pas à les réconcilier. Pressés les uns contre les autres et se prêtant un mutuel appui, pâles, défaits et l'œil hagard, ils ne criaient plus, ils ne pleuraient pas, ils étaient terrifiés. Tantôt l'embarcation pirouettait sur la cime d'une lame, tantôt elle s'enfonçait et disparaissait dans un gouffre. Les vagues hurlaient autour d'elle comme une troupe de dogues affamés. Marc et Legoff étaient les seuls qui fissent encore bonne contenance. Legoff avait l'attitude révoltée d'un petit Ajax [6] qui défie les dieux. Quant à Marc, on eût dit que la scène qu'il avait sous les yeux éveillait en lui moins d'effroi que de curiosité. Il avait entendu parler de Robinson et se voyait déjà dans une île déserte. Cette perspective ne lui déplaisait pas. Il fut servi à souhait : au moment où le soleil s'abîmait dans les flots, la barque s'affalait [7] sur un banc de petits récifs que le jusant [8] avait mis à fleur d'eau.

Culbutés par la violence du choc, ils roulèrent pêle-mêle et se relevèrent en se tâtant les côtes. Ils en étaient quittes pour quelques meurtrissures, mais la barque était en morceaux.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Le Pouliguen :* Station balnéaire située au-delà de l'embouchure de la Loire, immédiatement à l'ouest de La Baule.

2. *chenal :* canal naturel ou artificiel à l'entrée d'un port, passe qui conduit à cette entrée. (Le Pouliguen est un petit port.)

3. *l'océan grossissait :* l'océan devenait plus agité, les vagues plus hautes, plus *grosses*, plus violentes.

4. *chasse-marée :* petit bâtiment côtier servant au transport de la marée, c'est-à-dire du poisson.

5. *récriminations :* reproches (*récriminer*, c'est opposer un reproche à celui qu'on vous fait).

6. *Un petit Ajax* - Ajax était un des chefs grecs qui prirent part au siège de Troie. Selon le poète Homère, qui a conté le siège de Troie, le navire qui portait Ajax fit naufrage et celui-ci se réfugia sur un rocher. Révolté contre les Dieux, il les défiait en montrant le poing au ciel.

7. *la barque s'affalait* · Un bateau s'affale quand il est porté sur la côte sans pouvoir se relever. (Par extension : *s'affaler sur un banc :* s'y laisser tomber.)

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Maître Legoff* - Il s'agit d'un enfant. Pourquoi l'auteur l'appelle-t-il *maître* ?

2. La barque semblait tirée par des liens invisibles. Qu'est-ce qui l'entraînait ainsi?

3. Qu'est-ce qu'avoir *l'œil marin* ? (On dit aussi le *pied marin*.)

4. Pourquoi les enfants éclatèrent-ils d'abord en *récriminations* ?

5. Deux d'entre eux sont moins terrifiés que les autres et *font bonne contenance :* Legoff et Marc. Recherchez, pour chacun d'eux, l'explication de cette attitude.

TRAVAUX

1. « *L'étonnement, la stupeur, l'épouvante,* se peignirent bientôt sur tous les visages. » Recherchez ce que signifie exactement chacun de ces trois mots.

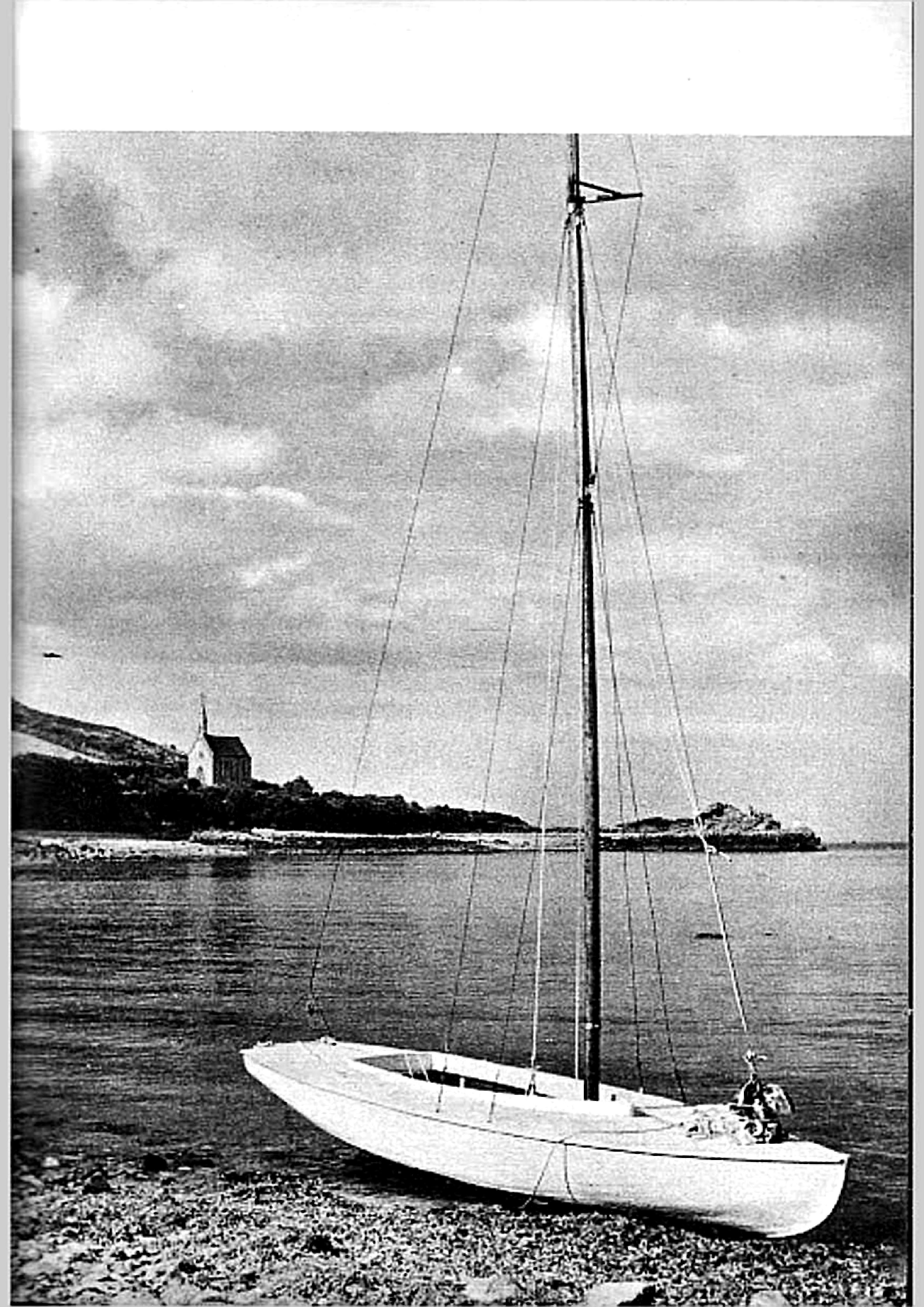
2. Recherchez, dans le texte, les manifestations de la *peur* qu'éprouvent les enfants. Quelles sont celles qui expriment la plus vive *terreur* ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Faites le croquis de la côte à l'embouchure de la Loire. Vous y placerez les ports et les stations balnéaires.

2. Pourquoi est-il difficile de mesurer les distances en mer ?

3. Les enfants ont été imprudents. Ils ignoraient le danger qu'ils couraient. Quel danger exactement ?



Signal

Le canot où les enfants se sont embarqués a été jeté par la mer sur un rocher solitaire, la Roche aux Mouettes. Les jeunes naufragés décident d'allumer un bûcher pour y signaler leur présence.

1 - Il n'y a point de situation si lamentable que ne puisse égayer le travail en commun.

Les planches fracassées qui volaient en morceaux, les débris qu'ils cherchaient à tâtons et qu'ils se disputaient dans l'ombre, les allées, les venues, l'émulation[1] qui s'était emparée d'eux tous, l'activité de fourmi qu'ils déployaient sur cet îlot, les chutes mêmes qu'ils faisaient, soit en glissant sur le goémon * visqueux, soit en se heurtant les uns contre les autres, tout cela les tenait en haleine[2] et avait fini par les ragaillardir[3].

Le bûcher montait à vue d'œil.

2 - Quel moment que celui où le capitaine Legoff, entouré de son état-major, frotta une allumette chimique sur le drap de son pantalon et mit le feu à la toile goudronnée et aux étoupes[4] qu'il avait amassées dans le foyer !

Chacun d'eux retenait son souffle, tous les cœurs étaient dans l'attente.

Ce ne fut d'abord qu'un nuage de fumée si épaisse que la nuit en était obscurcie.

Plusieurs minutes s'écoulèrent dans une angoisse inexprimable.

3 - Enfin ils entendirent les crépitations de l'embrasement.

La fumée s'éclaira d'une lueur rougeâtre, des lignes étincelantes coururent çà et là sur les premières assises[5] du bûcher, l'incendie gagna rapidement le faîte, et bientôt une immense gerbe de flammes illumina le ciel et les flots.

Jamais bourrées de la Saint-Jean[6] ne méritèrent mieux le nom de feu de joie que ces planches brûlées en signe de détresse. Plus heureux que Mascaret, Legoff savourait à longs traits les douceurs d'une popularité bien acquise. Pas un ne doutait que cette flamme si haute et si claire n'appelât à leur aide les bâtiments * qui tenaient

la mer à dix lieues à la ronde, ils croyaient tous à leur prochaine délivrance et ils la saluaient déjà par des acclamations bruyantes, pendant qu'au-dessus d'eux les mouettes, réveillées en sursaut, volaient autour de leur refuge en jetant des cris effarés.

Tous les enfants seront sauvés.

Jules SANDEAU : *La Roche aux Mouettes.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *l'émulation* : sentiment qui anime celui qui veut faire au moins aussi bien qu'un autre et, si possible, mieux que lui. C'était, parmi les enfants, à qui s'activerait le plus.

2. *les tenait en haleine* : maintenait leur activité, leur capacité d'effort.

3. *ragaillardir* : rendre de nouveau gaillard, c'est-à-dire vigoureux et plein d'entrain.

4. *étoupes* : filasse qu'on obtient en détordant les vieux cordages.

5. *assises* - Les premières assises du bûcher étaient la base du bûcher, ce que l'on avait employé d'abord pour le constituer.

6. *bourrées de la Saint-Jean* - Les bourrées sont des fagots de menues branches. A la Saint-Jean, le 24 juin, on allume, dans certains pays, des feux de joie au moyen de ces bourrées.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'auteur indique d'une façon précise, dans le premier paragraphe, tout ce qui maintenait les enfants *en haleine* et avait fini par les *ragaillardir*. Pourriez-vous résumer en une seule phrase toutes les précisions qu'il donne ici ?

2. Qu'est-ce qu'une activité de fourmi ?

3. Pourquoi l'auteur appelle-t-il maintenant le jeune Legoff « le capitaine Legoff » ?

4. Qu'était-ce que son *état-major* ?

5. Que signifie l'expression : *Chacun d'eux retenait son souffle* ?

6. *Une angoisse inexprimable* (§ 3). Pourquoi les enfants étaient-ils angoissés ?

TRAVAUX

1. Connaissez-vous des adjectifs composés comme *rougeâtre* ? (Une lueur *rougeâtre*.)

2. Les enfants à qui est arrivée cette aventure méritent ici des compliments. Lesquels ?
Mais ne leur adresseriez-vous pas aussi des reproches ? Lesquels ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Connaissez-vous des travaux faits en commun ? Lesquels ?

2. Est-il vrai qu'ils égaient toujours les hommes qui unissent ainsi leurs efforts ?

3. En connaissez-vous qui exigent une grande dépense de force et qui, cependant, égaient les travailleurs ?





Jacques CARTIER
découvre la mer

*Le 21 avril 1534, les deux navires de Jacques Cartier appareillent * de Saint-Malo. Il les conduira au pays des « hommes rouges » : le Canada.*

1 - Cartier, après une dernière inspection du bord *, se retira dans sa cabine et s'assit à sa table de travail.

Alors revint à sa mémoire, avec une extrême précision, une scène de son enfance.

Il avait dix ans.

A l'heure de la pleine mer, il s'était avancé sur une plage de sable et la vague couvrait et découvrait ses pieds nus. Brusquement, il s'était penché et avait pris un peu d'eau dans le creux de ses mains réunies. C'était un geste qu'il faisait souvent, presque chaque jour, depuis qu'il était assez grand pour quitter seul la maison.

Il avait regardé longuement ce liquide incolore à travers lequel il apercevait ses mains, petites et rosées comme des coquillages. Puis il avait approché la bouche de ses mains et appuyé les lèvres sur l'eau et, l'ayant goûtée, il s'en était baigné les joues, les yeux et le front. Il avait écarté les doigts et un sourire de joie avait illuminé son visage.

2 - Alors seulement il s'était aperçu de la présence à son côté d'un vieux marin. Sans timidité, il lui avait dit :

« J'aime la mer. Elle est vivante. Voyez. Elle commence à baisser. Elle se retire. Elle va découvrir les rochers, le sable, les cailloux. Elle va gronder au loin. Puis elle reviendra ici. Demain elle baignera encore mes pieds. Elle bat comme la poitrine de mon père contre laquelle j'appuie la tête, le soir.

J'aime son odeur. J'aime son goût. Pourtant, lorsque je la saisis dans mes mains, ce n'est qu'un peu d'eau froide ou tiède, sans vie. Pouvez-vous me dire pourquoi ? »

Le marin avait secoué la tête.

« Je ne sais pas, avait-il répondu. Mais n'as-tu pas posé la question à ton père?

— Mon père ne sait pas. »

- Le vieil homme avait considéré l'enfant avec attention.

« Sais-tu, lui avait-il dit, que cette idée de la mer vivante m'est venue souvent, à moi aussi ? Enfant, comme toi je venais sur cette plage et, vois-tu, rien n'est changé. Les hommes qui étaient mes camarades ont vieilli et beaucoup sont morts. Les navires sont partis et ont disparu ou bien ils se sont brisés sur les rochers. D'autres pourrissent. D'autres ont été démolis et leur bois a été brûlé. Mais la mer vient ici toujours comme au temps de mon enfance. Elle baigne tes pieds comme elle baignait les miens. Elle vit et elle est éternelle. Es-tu allé en mer ?

— Jamais, avait répondu Cartier.

— Comment ! Tu n'es jamais monté dans un canot avec tes camarades ?

— Ma mère ne voudrait pas. »

4 - Le marin avait réfléchi, car il ne savait pas comment exprimer sa pensée ; enfin il avait dit :

« Ici, tu vois mal la vie de la mer. Tu aperçois son mouvement, tu ne le sens pas. Il faut se trouver à bord d'un navire, alors on est pris[1] par elle. Chaque jour, on s'aperçoit qu'elle n'est jamais la même. Elle change de forme, de couleur. Parfois, elle s'étend claire et lumineuse à des lieues et des lieues[2] autour du bâtiment [*], mais, parfois, elle est noire, réduite et l'horizon insondable[3]. Parfois, elle est calme et, parfois, les lames [*] battent le navire, le secouent, l'écrasent. Elle est pleine de mystère. Elle s'allie avec le vent

pour barrer la route. Elle s'allie avec la brume pour cacher la terre. Elle trompe, elle use de magie, de sorcellerie[4]. Des terres surgissent pour disparaître et reparaître ailleurs. J'ai vu, après des jours et des jours de brouillard, la mer se montrer de nouveau recouverte de montagnes de glace.

— Vous avez vu cela ? avait interrogé l'enfant.

— J'ai vu cela.

— Vous êtes donc allé très loin ?

— Très loin, très loin. Regarde mon visage, regarde mes mains. C'est la mer, le vent, le froid qui les ont mordus, qui ont brûlé mes yeux, mes paupières, qui ont creusé ces crevasses dans ma peau. »

(On sait que Jacques Cartier fut un grand navigateur et qu'il fonda la colonie française du Canada.)

Édouard PEISSON : *Jacques Cartier, Navigateur.*
Librairie Marcel Didier.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *on est pris :* la mer a sur vous une telle influence qu'on l'aime comme on aimerait une personne.

2. *des lieues et des lieues :* très loin, à une grande distance.

3. *horizon insondable :* L'horizon, sur mer, est très souvent dissimulé par la brume ou par la pluie ; il est impossible à la vue de l'atteindre.

4. *magie-sorcellerie :* art du magicien, du sorcier qui semblent capables de commander aux forces de la nature et de réaliser des actes extraordinaires.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Jacques Cartier enfant fait connaissance avec la mer et, pour cela, il utilise tous ses sens. Quels actes accomplit-il qui lui permettent de bien la connaître ? (§ 2).

2. Comment l'enfant explique-t-il que la mer est *vivante* ? (§ 2).

3. Le vieux marin ajoute une autre idée à celle de la mer vivante. Quelle est-elle ? Relisez le texte du § 3.

4. Que faut-il faire pour vraiment connaître la mer ? Suivez le vieux marin dans sa conversation avec l'enfant. Résumez ses paroles en utilisant des adjectifs. *La mer est...*

5. Y a-t-il des *regrets* dans la dernière réplique du vieux marin ? S'il devait recommencer sa vie, serait-il marin ?

TRAVAUX

1. Cherchez une expression synonyme de *extrême précision* (§ 1).

2. Remplacez par d'autres verbes équivalents : *alors revint à sa mémoire* (2e phrase de la lecture).

3. Quel est le sens de *considéré* dans la première phrase du § 3.

CONNAISSANCE DU MILIEU

« Rien n'est *changé* », dit le vieux marin. Arrive-t-il cependant que des rivages changent ?

« Vous êtes allé *très loin* ? » demande l'enfant. Les marins vont, en effet, très loin. Où, par exemple, en partant de France ? Et les hommes aiment-ils aller très loin ?

CHARPENTIERS EN BATEAU

Un pêcheur de l'île de Noirmoutier[1], Urbain Coët, peut enfin réaliser un grand rêve : il se fait construire une barque de pêche. Il vient voir où en est la construction de son bateau.

1 - Il entra et, joyeusement, il reconnut sa barque.

Elle montait, énorme dans le petit chantier du père Goustan qu'elle emplissait jusqu'au faîte. C'était une barque de vingt-sept pieds[2], bien coffrée[3], puissante, l'étrave haute* et l'avant taillé d'aplomb, comme un coin, pour mieux fendre les lames*. Au milieu des flancs qui n'étaient point entièrement bordés, les membrures*, quasi brutes[4], apparaissaient arquées comme des côtes, tellement près à près et massives que le bateau semblait bûché[5] dans un monstrueux tronc de chêne.

2 - Orgueilleux de son œuvre, le père Goustan lâcha l'erminette[6], pour venir à petits pas se camper près d'Urbain Coët. Il releva, d'un geste familier, la large salopette[7] qui juponnait[8] autour de ses vieilles jambes, redressa son échine, essuya ses lunettes et déclara :

« C'est du travail, ça, mon gars ! et du solide ! »

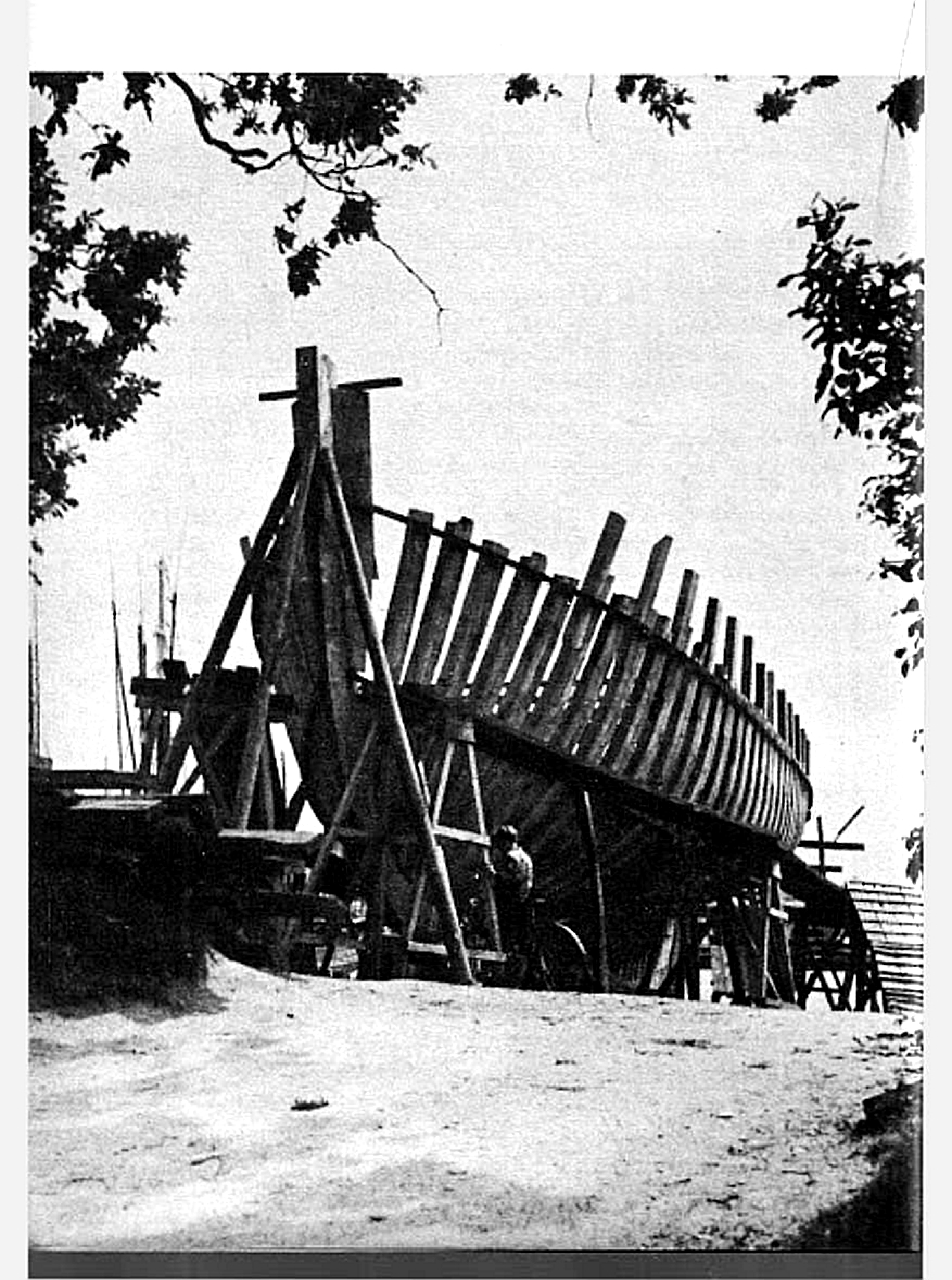
Alors son fils, François, qui rabotait les dessous de la barque, à plat dos parmi les copeaux, s'interrompit pour prononcer :

« Faut ça pour battre la mer ! »

Et Théodore, le petit-fils, du haut du pont, où il bricolait, jeta d'enthousiasme :

« Et pour tailler de la route ! »

3 - Point bavard, Urbain Coët souriait simplement aux exclamations coutumières des trois générations. Il savait que l'ancien parlait toujours pour vanter son expérience d'un métier enseigné à ses enfants, et que ses enfants approuvaient à l'unisson. Urbain Coët estimait une sage routine[9]. Il n'était point assez fou pour discuter les connaissances des vieux, surtout quand il les jugeait de bonne source. Et le père Goustan avait travaillé dans la grande ville de Nantes, sous le second empereur, du temps des frégates et de la belle marine en bois.



4 - Au chantier de Noirmoutier, on n'utilise que l'erminette et le rabot en cormier cintré ; les Goustan ignorent la ferraille des outils américains. Ils élèvent des barques au petit bonheur, à vue de nez, en méprisant les calculs et le dessin.

« La mer ! dit le vieux, c'est-il une dame avec qui on compte ! » Ils font trapu, robuste, à force de chêne assemblé définitivement.

Ils ont deux marteaux pour trois et une seule tenaille dont un coin est brisé. Depuis deux ans, à chaque fois qu'il arrache un clou, François crie qu'il va la remplacer. Mais le père, derrière ses lunettes, constate qu'elle peut encore aller et l'on remet l'achat. Quand ils ont à percer des trous profonds, Théodore court emprunter une tarière[10] à Malchaussé, le charpentier, qui demeure en ville, de l'autre côté du port, sur la place d'Armes.

Marc ELDER : *Le Peuple de la Mer*.
Société française d'Imprimerie et de Librairie
et Imprimerie Marc Texier réunies.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Noirmoutier* : île de l'océan Atlantique, au sud de l'embouchure de la Loire.

2. *pied* : mesure ancienne équivalant au tiers d'un mètre.

3. *coffrée* - Le coffre d'une barque est sa coque. Une barque bien coffrée est celle dont la coque est bien faite.

4. *brutes* : non travaillées.

5. *bûcher* : travailler le bois à coups de hache. Le navire semble *bûché*, c'est-à-dire taillé dans un monstrueux tronc de chêne.

6. *erminette* : hache de charpentier.

7. *salopette* : vêtement de travail.

8. *juponnait* : formait comme un jupon.

9. *routine* : manière habituelle de travailler. Ce mot désigne souvent une habitude si machinale que le travailleur ne peut s'en libérer. Il désigne alors un défaut. Ce n'est pas le cas ici (*sage* routine).

10. *tarière* : instrument dont on se sert pour percer des trous.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi Urbain Coët est-il *joyeux* en reconnaissant sa barque ?

2. Que signifient les expressions : *au petit bonheur* ; *à vue de nez* ?

3. Pourquoi les charpentiers méprisent-ils les calculs et les dessins ? De quels calculs, de quels dessins s'agit-il ?

4. A quel temps Urbain Coët oppose-t-il le temps des frégates et de la belle marine en bois ?

5. Que signifie le mot *ferraille* ? Pour les Goustan, les outils américains sont de la ferraille. Que veulent-ils dire ?

TRAVAUX

1. Relevez les détails qui nous montrent combien ces charpentiers *aiment leur métier*.

2. Quelles qualités ont les bateaux qu'ils construisent ?

3. Dans le dernier paragraphe, l'auteur ne fait-il pas un tableau amusant de l'atelier des charpentiers ? Pourquoi ce paragraphe nous fait-il sourire ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Dans certains ports français que vous rechercherez existent de grands chantiers de construction. Le travail y est conduit tout autrement. Quelles différences y a-t-il entre ces chantiers et celui du père Goustan ?

←— *AU MILIEU DES FLANCS, LES MEMBRURES, QUASI BRUTES, APPARAISSAIENT ARQUÉES COMME DES CÔTES...*

LA PÊCHE AUX HARENGS

1 - Le grand bateau harenguier, en pleine mer du Nord, s'apprête à lever ses filets. Le jour commence à peine. Sous le ciel gris, sur cette eau verdie aux vagues glauques[1] et sombres, derrière ces lointains embrumés, la lumière est tellement terne que l'aurore décolorée semble se prolonger sans pouvoir parvenir à cesser. Le navire, secoué par la houle *, fatigue et roule * bord sur bord. Les marins cependant, rudes et solides pêcheurs, malgré la fraîcheur pénétrante de cette matinée d'octobre, malgré les embruns * qui couvrent leurs vêtements, s'empressent à leur pénible travail. Ils halent * leur longue bande de filets, atteignant près de six kilomètres et, à mesure, retirent les harengs qui y sont emmaillés.

2 - La veille, avant la nuit, le patron, chef de la pêche, avait soigneusement repéré l'endroit où il comptait travailler. La teinte opalescente[2] de la surface de l'eau, la persistance de l'écume des vagues à demeurer sans disparaître, le vol de quelques mouettes harponnant du bec, çà et là, plusieurs poissons morts, avaient fixé ses résolutions. Sûrement, un gros banc de harengs se tenait dans le fond et monterait dès les premières heures de la nuit; l'eau, rendue grasse par le mucus * qui se délayait en se dégageant de lui, dénotait sa présence[3]. Le patron avait donc ordonné de mettre à la mer le filet qui, durant la nuit entière, étalé comme une immense muraille verticale aux fines mailles, devait arrêter et capturer, dans leur déplacement nocturne, les poissons du banc.

3 - Ces prévisions s'étaient justifiées. Le filet remontait, chargé de harengs. Leurs brillantes couleurs d'or et d'argent, au sortir de l'eau, étincelaient en nappes lumineuses. Par moments, une brusque poussée de roulis *, soulevant et tendant les cordages, faisait courir au ras des vagues, parmi les poissons suspendus, comme une risée de flammèches[4]. « Un coup de soleil », disent les pêcheurs; et, en effet, dans le jour gris et sombre, les tons chauds[5] et les vifs reflets de ces bêtes emmaillées donnent une note de lumière éclatante faisant presque illusion.



LE PATRON AVAIT ORDONNÉ DE METTRE A LA MER LE FILET...

4 - Les harengs, peu à peu pendant ce long travail, s'entassent dans les caisses où on les dépose en les démaillant ; ils s'y accumulent par dizaines, par centaines de mille. Bientôt, la cale * est pleine et le pont surchargé. Alors, tout étant fini, et le filet rentré, le bateau remis en marche, retourne à son port d'attache, où il débarquera sa cargaison. Il croise, sur sa route, d'autres harenguiers, qui ont pêché comme lui et qui, emplis de même, reviennent aux ports dont ils étaient partis. Tous, ayant terminé leur tâche, ayant cueilli dans la mer la récolte qu'ils vont y chercher, la transportent sans retard aux lieux où elle sera utilisée. Ensuite ils repartiront pour une récolte nouvelle et continueront ainsi pendant toute la saison de la pêche, jusqu'à l'époque où les harengs, cessant de se grouper et de former des bancs, se disperseront et disparaîtront.

Dr Louis Roule : *Les Poissons et le Monde vivant des Eaux.*
Librairie Delagrave.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *les vagues glauques* : d'une couleur verte tirant sur le bleu.

2. *la teinte opalescente* : qui a la teinte de l'opale, pierre précieuse d'un blanc laiteux ou bleuâtre.

3. *dénotait la présence* : marquait, indiquait la présence d'un banc de harengs.

4. *une risée de flammèches* - Ici, il s'agit d'une image ; chaque poisson par son éclat ressemble à une parcelle enflammée enlevée par un coup de vent subit et de peu de durée.

5. *les tons chauds* - Les poissons ont une teinte vive qui semble projeter une lumière éclatante.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. A quelle saison se fait la pêche aux harengs en mer du Nord ? Quels détails vous permettent de justifier votre réponse ?

2. Le patron d'un bateau de pêche a un double rôle à remplir. Précisez chacun de ces rôles.

3. Quelles observations ou remarques ont permis au patron, chef de la pêche, de conclure à la présence d'un banc de harengs ?

4. La pêche est pénible. Mais quelle abondance de poissons ! Par quels mots ou expressions est indiquée cette abondance ?

5. Dans cette monotonie du paysage, au cours de ce travail rude et lui aussi monotone, l'auteur a su souligner la note plaisante et pittoresque à laquelle les pêcheurs eux-mêmes sont sensibles. Essayez de dégager les éléments de ce tableau.

TRAVAUX

1. Si certaines pêches procurent du plaisir, ce n'est pas le cas de la pêche aux harengs. Dans quelles conditions travaillent ces pêcheurs ? Qu'est-ce qui rend leur métier pénible ?

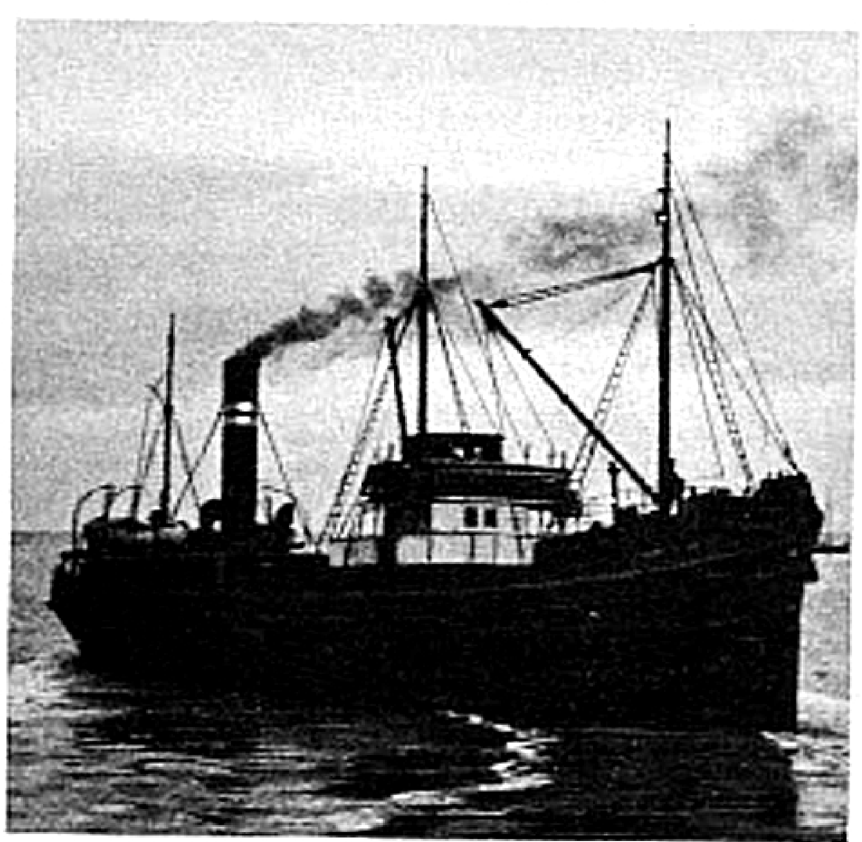
2. Trouvez, dans le texte, deux mots composés de la même famille que *maille* et donnez-en l'explication.

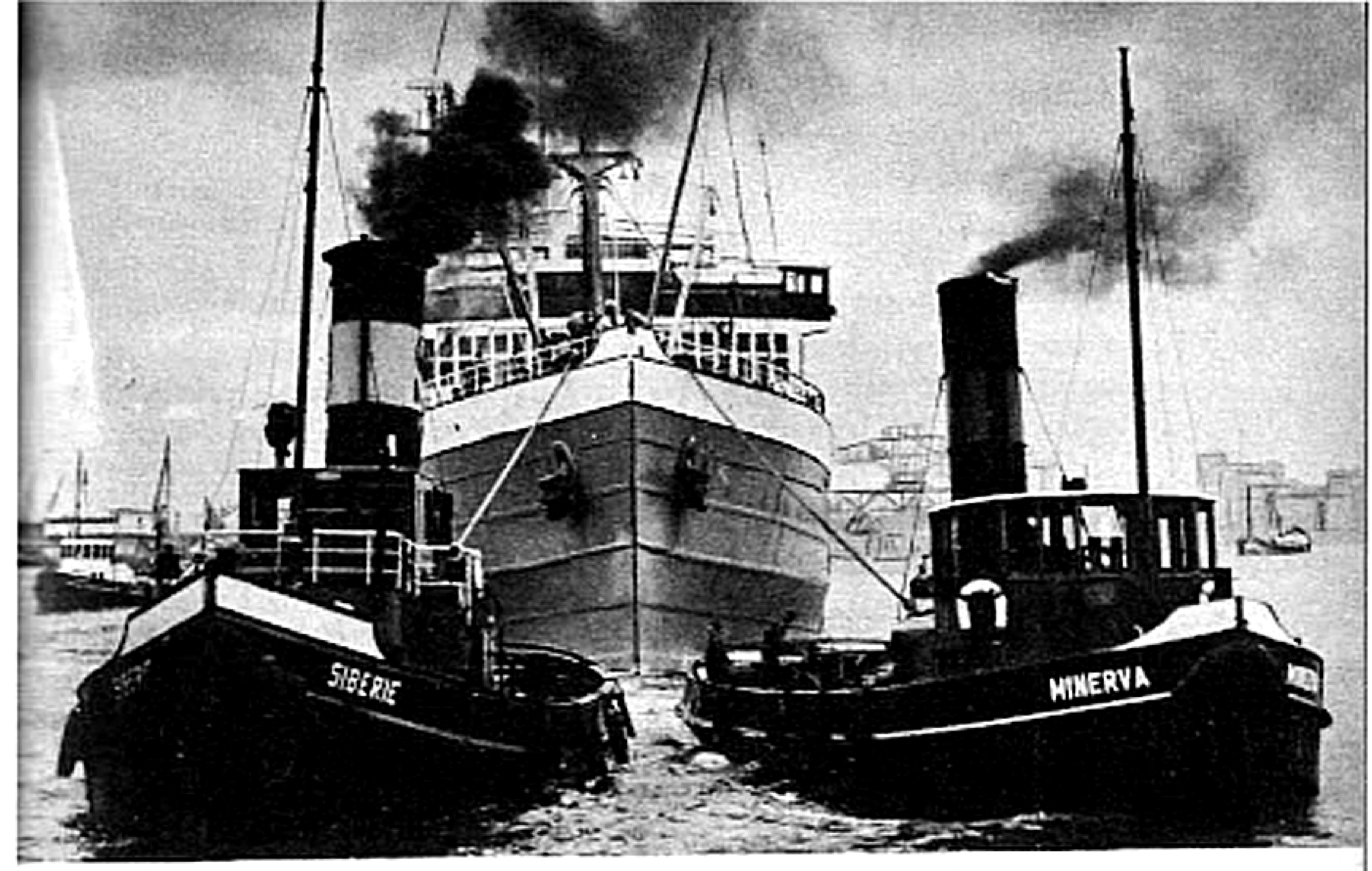
3. Que veut dire l'expression : *serrés comme des harengs* et pouvez-vous en expliquer l'origine ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Leur pêche faite, vers quels ports français les harenguiers se dirigent-ils ?

2. Sous quelles formes sont consommés les harengs ?





DEUX REMORQUEURS HALAIENT UN NAVIRE ÉNORME, ET QUI LES ÉCRASAIT. ILS FUMAIENT, CRACHAIENT, S'ENRAGEAIENT...

Un grand port :

ANVERS

1 - Le bateau, sous son hélice, gonflait sous lui une longue houle *, parmi l'eau calme. Van Bergen, debout, tenait la barre et parlait. Il aimait plus que tout sa ville, le port démesuré, l'un des plus grands de la terre, avec ses quarante-cinq kilomètres de quais et ses sept cents grues. Il montrait de loin, aux deux femmes, le hérissement [1] des flèches et des mâts, les silhouettes squelettiques des ponts roulants, les enchevêtrements [2] de cordages, de peutrelles, de câbles, qui formaient au fond de l'horizon un fouillis dense [3], un réseau de hachures [4], tout autour d'eux. Il nommait les longs paquebots gris clair, noirs ou rouges, à deux, trois, quatre hautes cheminées penchées en arrière comme par le vent de leur course, et si grands qu'ils rapetissaient tout autour d'eux. Il désignait les vastes usines, à verrières démesurées [5]...

2 - On traversait les bassins *, clapotants et lourds d'une eau grasse tout irisée[6] de pétrole. Des remorqueurs, petits, rapides, tordant l'écume derrière eux, un drapeau bleu à carré blanc au mât, filaient vers l'estuaire, où des navires, par T. S. F., demandaient au Pilotage l'accès du port. D'autres, deux, trois, quatre parfois, halaient * un navire énorme, et qui les écrasait. Ils fumaient, crachaient, s'enrageaient, dans un bouillonnement d'eau jaune, autour d'eux. Et la masse colossale qu'ils remorquaient glissait avec lenteur. De grands bateaux, des cargos rouillés, sales, rouges et noirs, la couleur écaillée par plaques, le pont encombré, envahi de cordages et d'un fouillis disparate[7], crachant l'eau par leurs flancs, vomissant la fumée, délabrés et superbes, semblaient rentrer, victorieux et fourbus, d'une gigantesque bataille contre la mer...

3 - Et il y en avait un que Van Bergen montrait et dépeignait, un énorme vaisseau noir, bas sur l'eau, et si singulièrement bâti, avec son haut château d'arrière * et sa coque à ligne irrégulière, qu'il semblait ébréché. Il était affourché[8] au milieu du bassin B. Des coulées de rouille décoloraient le goudron de ses flancs. Et, par vastes plaques, le minium rouge, à nu, lui faisait des espèces d'énormes plaies. Rouge et noir, parmi la sombre grisaille du port, il semblait saigner. Autour de lui, sur des pontons *, dix grues, sept ou huit aspirateurs, se pressaient, s'agitaient. Il en supportait jusque sur ses ponts. Par les écoutilles * grandes ouvertes on voyait ces engins plonger des bennes béantes, ou de longs tubes articulés, comme d'immenses suçoirs. Et tout cela, ensuite, dégorgeait à plein jet des trombes de blé d'Amérique dans une flotte de péniches et de bateaux pressés à l'entour. Les grues, hautes et bizarres, semblaient se pencher sur le vaisseau. Les aspirateurs, massifs, dominés d'une espèce de casque, et prolongés par de longues trompes, comme des scaphandres, faisaient penser à d'effroyables insectes d'un autre univers. Et un lourd nuage de suie, brun, compact, traînait et s'appesantissait autour d'eux, et complétait l'aspect fantastique[9] de la scène.

Maxence Van Der Meersch : *L'Empreinte du Dieu*.
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *le hérissement des flèches et des mâts* - Les mâts, les flèches, c'est-à-dire la partie extrême des mâts, se dressent en l'air, pointent vers le ciel.

2. *les enchevêtrements* - Les cordages, les câbles sont emmêlés, embrouillés.

3. *un fouillis dense* - Tous les agrès ou objets cités forment un amas confus, désordonné et fort compact.

4. *un réseau de hachures* - Les mâts, les cordages, les câbles, les poutrelles forment un ensemble de traits, de lignes enchevêtrés sur le fond du ciel.

5. *les verrières démesurées* - La lumière pénètre dans les usines par leurs immenses toits en forme de dents de scie dont une partie est formée de verres épais.

6. *irisée de pétrole* - Le pétrole qui surnage donne des reflets semblables aux couleurs de l'arc-en-ciel.

7. *un fouillis disparate* - Le pont est dans un grand désordre et les objets les plus dissemblables voisinent pêle-mêle.

8. *était affourché* - Le vaisseau était au mouillage retenu par deux ancres dont les câbles formaient comme les dents d'une fourche.

9. *fantastique* : irréel, surnaturel.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Van Bergen à bord d'un petit bateau de pêche traverse le port d'Anvers. Son éloignement des quais lui permet une vue d'ensemble du port. Quelles sont les grandes lignes de la description ? (§ 1).

2. Qu'est-ce qui fait l'animation des bassins et de l'entrée du port ? (§ 2).

3. Quelles traces, quelles marques les cargos rapportent-ils de leur combat victorieux avec la mer ?

4. Dans le dernier paragraphe, l'auteur nous fait assister au déchargement d'un grand cargo. On utilise pour cela les moyens les plus modernes ; notez-les.

5. Relevez les expressions et les comparaisons employées par l'auteur pour montrer ce qu'un tel spectacle a d'effrayant, d'un peu surnaturel.

TRAVAUX

1. Relevez, dans le texte, les mots employés pour désigner un bateau.

2. Recherchez les expressions employées pour donner une idée des dimensions considérables des choses décrites.

3. Expliquez pourquoi les grands paquebots rapetissaient tout autour d'eux.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Quand vous en aurez l'occasion, allez visiter un port de commerce situé le long d'un canal, d'une rivière, d'un fleuve, ou mieux au bord de la mer. Faites un compte rendu écrit de vos observations.



LE REQUIN

1 - Nous étions au mouillage *, par beau temps, sur la côte d'Afrique. Une bonne brise venait de la mer. Vers le soir, le temps changea : l'air devint pesant. Du Sahara, comme d'un four surchauffé, des bouffées d'air brûlant arrivaient jusqu'à nous.

Peu avant le coucher du soleil, le commandant sortit sur le pont et commanda : « L'escouade à se baigner ! » En un instant les matelots eurent sauté à l'eau. Ils firent descendre une voile, la fixèrent, et eurent vite fait d'installer un bassin [1].

Nous avions avec nous sur le bateau deux petits garçons. Ils avaient été les premiers dans l'eau, mais ils se sentirent à l'étroit dans cet enclos de toiles et il leur prit fantaisie de nager en pleine mer pour voir qui nagerait le plus vite.

Le but de la course était un petit tonneau qui servait à l'ancre de bouée * : ils y tendaient de toute la vigueur de leurs corps ; minces et allongés dans l'eau, on eût dit des lézards. Les forces de celui des garçons qui avait pris de l'avance commençaient à faiblir. Il allait être dépassé par son camarade. Son père, un vieil artilleur, resté sur le pont, surveillait avec complaisance les efforts de son fils. Il lui cria : « Ne lâche pas ! Encore un effort ! »

2 - Tout à coup, une voix partit du bateau : « Un requin ! » et nous vîmes tous à la surface de la mer le dos du monstre.

Le requin filait droit sur les deux nageurs.

« Au bateau ! Au bateau ! Revenez ! Un requin ! » cria l'officier.

Mais les enfants ne l'entendaient pas ; ils s'éloignaient toujours, riant de plus belle et criant à qui mieux mieux.

L'officier, blanc comme un linge, immobile, suivait les enfants du regard.

Les matelots descendirent un canot, y sautèrent et, rassemblant toutes leurs forces, faisant plier les avirons, nagèrent [2] à toutes rames vers les petits garçons. Ils étaient loin d'eux encore quand le requin, lui, était à moins de vingt brasses * de sa proie.

Les enfants, tout d'abord, n'avaient pas entendu les cris du bord et n'avaient pas vu le requin. Mais l'un d'eux se retourna et nous perçûmes un cri déchirant. Les deux camarades ne nageaient plus maintenant de conserve [3] ; ils s'étaient séparés.

3 - A ce cri, l'officier immobile, figé jusque-là, comme s'il s'était réveillé, se précipita vers les canons. Il retourna la queue d'un affût, se coucha sur la pièce et prit la mèche.

Notre cœur, à nous tous, gens de l'équipage, était glacé de peur ; nous attendions le dénouement.

Le coup partit. Nous vîmes l'officier effondré près du canon ; il se cachait les yeux. Au premier moment, la fumée de la poudre nous boucha la vue et nous ne savions ce qu'il était advenu du requin et de l'enfant.

Mais, quand la fumée se fut dissipée sur la mer, on entendit un murmure, léger d'abord, puis de plus en plus fort, s'élever de tous côtés, bientôt suivi d'un grand cri de joie qui éclata de toutes parts.

Le vieil artilleur découvrit son visage, se leva et regarda la mer.

On voyait le ventre jaune du requin ballotté[4] par les flots. En quelques minutes, le canot atteignit les enfants et les ramena à bord *.

Léon TOLSTOÏ : *Les quatre Livres de Lecture.*
Traduction de Charles SALOMON.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *installer un bassin* - Une voile, ou plus souvent, un filet mis à la mer à proximité du bateau permet de limiter un espace où l'on peut se baigner sans craindre les requins.

2. *nager à toutes rames : nager*, c'est *ramer* ; *à toutes rames* : aussi rapidement que possible. Nager à toutes rames, c'est *faire force de rames*.

3. *nager de conserve* : se déplacer dans l'eau ensemble, de compagnie.

4. *ballotté par les flots* : secoué, agité en tous sens par les vagues.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Quelles raisons ont poussé l'officier à organiser une baignade ?

2. Non contents de se baigner, les deux enfants ont voulu mesurer leurs forces. Ne se sentent-ils pas encouragés dans leur course ? Par qui ?

3. Tout à coup, un requin apparaît. Le danger est grand. Relevez les phrases qui le montrent.

4. Pour sauver la vie des enfants, que fait l'officier ? N'est-ce pas un geste désespéré ? Quelle est la phrase qui en apporte la preuve ?

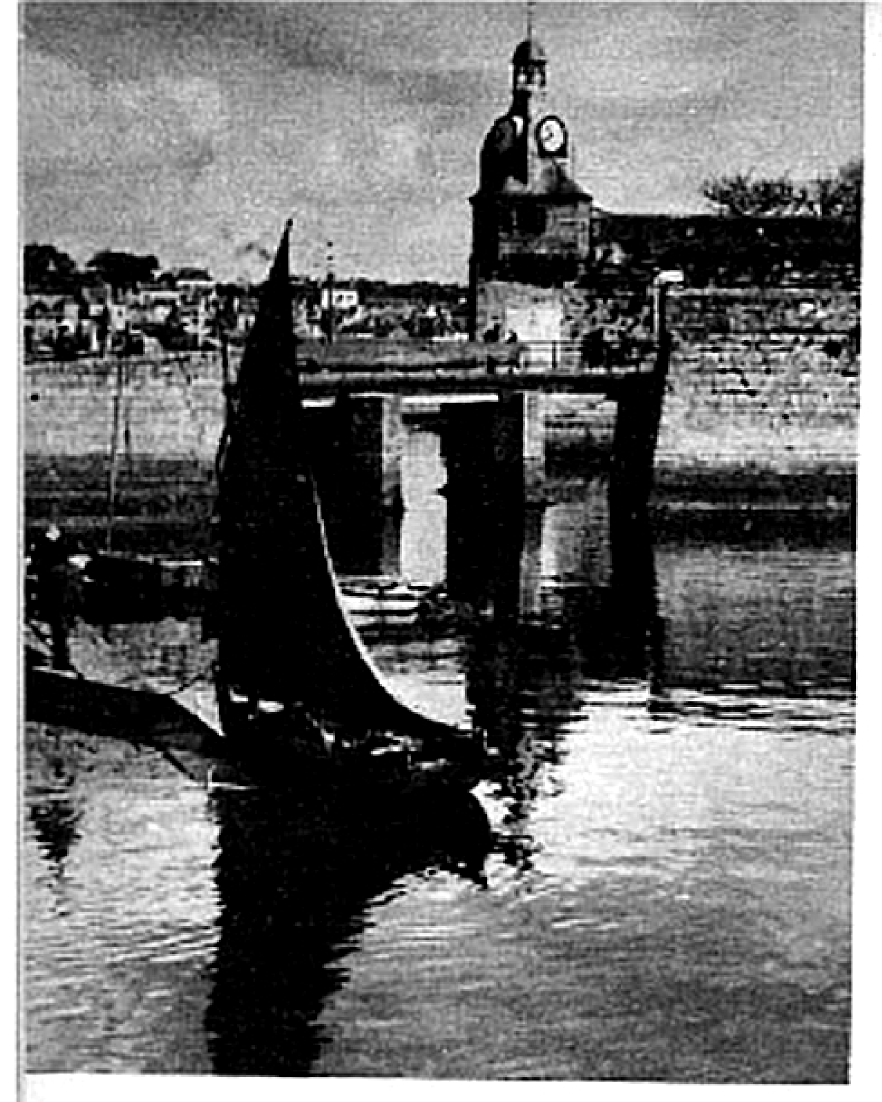
TRAVAUX

Compte rendu de la lecture :

1. Résumez cette lecture en une dizaine de lignes.

2. Comment se fait-il que les deux enfants soient sortis du bassin formé par la voile descendue en mer ?

3. Après avoir tiré, pourquoi l'officier se cache-t-il les yeux ? Quand découvre-t-il son visage ?



LE PORT LE PLUS PITTORESQUE DE TOUTE LA CORNOUAILLE...

Concarneau

1 - Je ne sais si vous connaissez Concarneau ; c'est bien le port le plus pittoresque de toute la Cornouaille[1]. Le soir, le soleil couchant colore la féerie[2] qu'une armée de peintres, installés sur les quais, partout, assis sur toutes les bornes, s'essaient à reproduire en grande hâte : au fond, la vieille île fortifiée, aux granits patinés[3] de lichens, jaune d'or, puis verte à mesure que le soleil descend ; devant, la multitude des thoniers et des sardiniers, les uns peints des plus vives couleurs : blancs à listons bleus[4], bleus à listons jaunes, oranges, verts, roses, leurs voiles à demi descendues, riches comme des velours anciens ou des soieries changeantes, les autres noirs, sombres, égayés seulement du bleu des filets qui sèchent aux mâts, du reflet d'une voile brune ; sur les bateaux et sur le quai, un grouillement de marins en vareuses bleues ou rouges patinées par l'eau de mer ; le long des maisons une agitation de coiffes et de collerettes blanches tranchant sur le noir des velours et des draps. C'est le soir ; la mer calme est un miroir sur lequel se reflètent en ondulant toutes ces notes de couleurs vives ; le ciel est bleu, sans un nuage ; la fumée des cotriades[5] monte de l'arrière des sardiniers.

2 - Ayant hâtivement dîné, couverts de tricots de laine, car il fera frais et humide tout à l'heure, nous embarquons sur notre petit bateau qu'encombrent la lanterne, les bocaux et les cristallisoirs. A la godille[*] le plus souvent, faute de vent, nous pénétrons dans

la féerie, brisant de notre sillage le miroir de l'eau. La jetée * passée, voici la rade *, peuplée d'autres sardiniers cabanés[6] pour la nuit; l'eau y est d'or, les vaguelettes bleu turquoise. Nous nous dirigeons vers le soleil, quittons la cohue des bateaux, longeons les plages, approchons d'une petite baie limitée en mer par le rocher d'Ar Gazek et sur terre par les deux pointes du Minez, où nous mouillerons *. C'est une navigation de rêve : devant nous, le soleil se couche dans une apothéose[7] jaune et orange ; derrière, l'eau est déjà devenue froide comme l'acier.

René LEGENDRE : *Histoires de Mer.*
Librairie Stock.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *La Cornouaille :* ancien pays de France de la région bretonne. Capitale : Quimper. Consultez votre livre de géographie et cherchez Concarneau.

2. *la féerie :* vient du mot *fée*. C'est un très beau spectacle.

3. *granit patinés* - Les granits sont couverts de lichens qui forment une espèce de rouille comparable au dépôt grisâtre laissé par le temps sur les statues, les pierres d'un édifice. - *Vareuses patinées :* l'eau de mer a laissé sur les vareuses un dépôt grisâtre de sel.

4. *liston :* sorte de moulure qui fait le tour du bateau et qui est peinte d'une couleur différente du reste du bateau.

5. *les cotriades :* genre de soupe de poisson, spécialité de cette partie de la côte bretonne.

6. *les sardiniers cabanés :* mis à l'abri.

7. *une apothéose :* le spectacle du soleil couchant sur la mer est parfois une féerie.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. C'est un joli spectacle que de contempler le port de Concarneau au soleil couchant. Quelles sont les personnes le plus intéressées par ce spectacle ? Que font-elles hâtivement ? Et pourquoi hâtivement ?

2. Qu'est-ce qui fait la beauté, le pittoresque du tableau décrit par l'auteur ? (§ 1).

3. Un petit bateau traverse le port à cette heure tardive. Ce sont des savants, des chercheurs qui vont étudier les mœurs des milliers d'animaux marins. Quel matériel emportent-ils ? Suivant qu'ils regardent vers l'avant ou l'arrière de leur bateau, le spectacle est différent ; il y a même un contraste. Relevons la phrase qui marque ce contraste (§ 2).

TRAVAUX

1. Le mot *multitude* est un nom collectif. Quoique au singulier, il éveille l'idée de plusieurs êtres ou choses semblables. Citez d'autres *noms collectifs* que vous trouverez dans la lecture.

2. L'auteur cite un grand nombre de *couleurs vives*. Relevez-les. Quel est le contraire d'un couleur vive ? Citez l'une d'elle (§ 2). Comment est-elle qualifiée dans le texte ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

La *cotriade* est une spécialité bretonne dans l'art d'accommoder le poisson. Connaissez-vous d'autres spécialités propres aux côtes françaises ?



COTTET : *Chaumière, soleil couchant*

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le poète décrit ici une cabane de très pauvres gens. Relevez tous les détails du tableau qui montrent leur misère.

2. Cependant leur pauvreté ne les a pas conduits au désespoir. Ils luttent courageusement contre les difficultés de leur vie. C'est ce que nous fait voir le poète par certains détails de cette description. Lesquels ?

3. Qu'est-ce qui *rayonne à travers ce crépuscule obscur ?*

4. Notez les couleurs principales du tableau.

5. Qu'évoquent les derniers vers, depuis : *Et dehors, blanc d'écume...*

RÉCITATION

Apprendre à très bien dire ce poème, début d'un grand poème de Victor Hugo intitulé : « Les pauvres Gens ».

CABANE DE PÊCHEURS

Il est nuit. La cabane est pauvre mais bien close.
Le logis est plein d'ombre et l'on sent quelque chose
Qui rayonne à travers ce crépuscule obscur.
Des filets de pêcheur sont accrochés au mur.
Au fond, dans l'encoignure où quelque humble vaisselle
Aux planches d'un bahut vaguement étincelle,
On distingue un grand lit aux longs rideaux tombants ;
Tout près, un matelas s'étend sur de vieux bancs,
Et cinq petits enfants, nid d'âmes, y sommeillent.
La haute cheminée où quelques flammes veillent
Rougit le plafond sombre, et, le front sur le lit,
Une femme à genoux prie, et songe, et pâlit.
C'est la mère. Elle est seule. Et dehors, blanc d'écume,
Au ciel, aux vents, au roc, à la nuit, à la brume,
Le sinistre Océan jette son noir sanglot.

Victor Hugo.

La Légende des Siècles.

Seul contre la tempête

Le « Waratah », bateau anglais, jeté à la côte par la tempête, a fait naufrage. Quelques survivants restent accrochés à l'épave. Un marin breton, au péril de sa vie, les arrache à la mort.

1 - A environ deux milles * au nord-ouest de Molène, surgit ce pan de mur naturel que l'on appelle Bressourial... Le « Waratah » vint heurter ce mur de granit et s'y abattit d'un seul coup, désormais livré sans espoir à tous les assauts de la vague en furie : à chaque retour de ses lames * sur l'épave, la mer démolissait le navire un peu plus, emportait des morceaux vers le large * ou rejetait aux écueils des débris informes.

Il ne restait à bord du pauvre bateau que neuf survivants, réfugiés sur le beaupré *, où, cernés par les vagues, sans cesse couverts d'embruns *, à bout de résistance, ils ne pouvaient plus qu'être emportés par une lame ou se laisser glisser à l'abîme...

« Rien à faire ! » murmuraient les marins, si hardis qu'ils fussent...

2 - Soudain, dans le tumulte du vent et dans celui des eaux, éclatent des cris :

« Dubosque !

— Zacharie !

— Papa ! »

Un homme sautait dans une barque, saisissait les rames, s'éloignait.

Un fou ! Et qui n'avait rien dit à personne ! Mais, s'il avait parlé,



...DÉSORMAIS LIVRÉ SANS ESPOIR A TOUS LES ASSAUTS DE LA VAGUE EN FURIE.

vingt voix l'auraient empêché de partir. On aurait discuté, on l'aurait saisi, paralysé. On l'aurait retenu, tandis qu'il y avait, en face, des hommes qui allaient mourir!

Il souquait[1], ferme et droit, dans la tempête. Le devoir l'appelait. Il allait, lui, corsaire *, au secours des Anglais!

3 - Cependant les Anglais, en le voyant venir, avaient repris confiance. Il les avait rejoints; il demandait une corde; ils la lui lançaient; il fixait l'amarre * à sa barque, puis, ressaisissant les avirons * de ses mains puissantes, il se maintenait là dans ce ressac * formidable, criant aux naufragés de se laisser glisser.

Il en emporta quatre d'abord; et il disait aux autres :

« Attendez, les amis... Je reviens tout à l'heure! »

Puis, ayant débarqué les rescapés [2], avec l'aide de ses concitoyens faisant la chaîne [3] sur les restes glissants de la chaussée, il retourna trois fois et, trois fois de suite, ramena des hommes qui ne croyaient plus qu'à la mort.

4 - Aux félicitations de ses camarades, — connaisseurs eux-mêmes — Zacharie Dubosque répondait simplement :

« Bah ! j'étais bien sûr, moi, que nous les sauverions ! »

Cette grandeur d'âme qui s'ignore, nous la retrouverons à peu près chez tous ces braves gens qui ont le goût de la mer, sans en avoir peur, et l'instinct supérieur du devoir.

Léon BERTHAULT : *Chevalier de la Mer.*
La Renaissance du Livre - Paris.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *il souquait* - *Souquer*, c'est tirer avec force sur quelque chose. Le sauveteur *souquait ferme*, c'est-à-dire manœuvrait ses rames avec vigueur pour avancer plus vite.

2. *un rescapé* : celui qui sort sain et sauf d'un danger.

3. *faire la chaîne* - Une chaîne est formée par un groupe de personnes échelonnées qui se passent rapidement un objet de main en main. Ici, les pêcheurs échelonnés aident les rescapés à se déplacer sur la chaussée glissante.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Molène* est une petite île située à mi-chemin entre la côte bretonne et l'île d'Ouessant. C'est une région redoutée des navires par gros temps. Pour quelles raisons ? (§ 1).

2. Le sauvetage des survivants du « Waratah » est une *entreprise osée, périlleuse*, jugée irréalisable. Qu'est-ce qui vous permet de l'affirmer ? (§ 2).

3. Le sauvetage est émouvant. Relevez les paroles du sauveteur (§ 3). Elles témoignent de qualités admirables. Quelles sont ces qualités ?

4. Zacharie Dubosque est un *héros*. Qu'est- ce qui montre que c'est aussi un *homme modeste* ?

TRAVAUX

1. En vous aidant du lexique et du dictionnaire, établissez la différence entre un *corsaire* et un *pirate*.

2. Quels sont les mots, ou expressions qui ont un sens voisin de *tumulte* ? (§ 2).

3. Quel autre nom a-t-on utilisé pour désigner les survivants du « Waratah » ?

RÉDACTION

Avez-vous eu connaissance d'un *acte de courage* aussi valeureux que celui qui vient de vous être conté ? Faites-en un compte rendu écrit.

La pêche aux crevettes

1 - Jacques avait plongé dans l'eau sa chevrotière[1] et, l'appuyant contre son ventre, il la poussait sur le sable. Derradji l'imita.

« L'eau est sale, fit-il avec une mine de dégoût.

— Il faut ça, répondit Jacques. Autrement, elles verraient le filet.

— Tu crois qu'on va prendre quelque chose ?

— Les vents sont bons. Au mois d'août, il n'y a guère de « chevrettes[2] » mais on doit trouver des « boucauts[3] ». D'ailleurs, on va bien voir. »

Ils relevèrent leurs haveneaux*. Un coup de vent, secouant le filet, lança des gouttes d'eau à la figure de Derradji, qui éternua.

« Imbécile, dit Jacques, il faut toujours relever son filet le dos au vent.

— Est-ce que je pouvais deviner ? Il fallait le dire plus tôt. »

2 - Derradji regarda dans sa chevrotière. Il y avait d'abord des goémons* roux qu'il rejeta à la mer. Puis, dans la poche, il vit de petites bêtes grises qui sautaient et deux crabes blanchâtres aux pattes roses.

« Zut ! fit Jacques, c'est plein de cancres blancs. Il n'y a rien de plus agaçant que ces bêtes-là. Regarde-les faire. »

Les deux crabes avaient tout de suite saisi entre leurs pinces deux petites crevettes et les avaient coupées en deux.

« Oh ! les sales bêtes ! fit Derradji.

— La première chose à faire, c'est de s'en débarrasser. Je te préviens qu'ils sont vifs et qu'ils pincent dur. Le mieux est de les prendre par une patte de derrière et de les jeter en vitesse. »

Derradji fit comme on le lui disait.

« Le reste, on le prend ? demanda-t-il.

— Pas tout. Ce sont des petits boucauts de rien. Choisis les deux ou trois plus gros. Les autres, tu les remettras à l'eau pour qu'ils aient le temps de grandir. »

3 - Comme Derradji s'apprêtait à secouer son filet, Jacques s'exclama :

« Et celle-là, qu'est-ce que tu en fais ?

— Laquelle ?

— Là-haut, une chevrette. Elle n'est pas bien grosse, mais c'est une vraie. »

Accrochée à une des mailles, presque en haut du filet, il y avait, en effet, ce qu'on appelle là-bas une « chevrette » : presque transparente, élégante et cambrée[4], avec des bandes roses et de gros yeux noirs, elle avait sur la tête une grande pointe dentelée et de longues barbes qui doublaient sa longueur.

« Ça, au moins, c'est intéressant à pêcher. D'abord, c'est bien plus joli que les boucauts. C'est fin, ça a une jolie forme. Les boucauts, c'est lourd et c'est mou. C'est aussi abruti, ça reste au fond du filet. Tandis que les chevrettes, c'est gai, ça saute. Et ça devient bien plus gros. Une belle chevrette, c'est presque une petite langouste. Tu verras ça, quand tu en trouveras cinq ou six dans ton filet, si tu ne pousses pas des cris de joie ! Enfin, ça devient tout rose en cuisant. Les boucauts restent gris ou noirs. C'est bien moins appétissant... »

—

4 - Ils marchaient côte à côte, en poussant leurs haveneaux. Ils avaient de l'eau jusqu'à mi-cuisse. Le manche du filet appuyé contre leur ventre, ils s'amusaient à laisser pendre leurs mains au fil de l'eau. A chaque fois qu'ils regardaient dans leur filet, c'était pour Derradji de nouvelles surprises.

Tantôt, c'était un petit poisson blanc transparent, avec d'énormes yeux verdâtres ; tantôt, une bête mince comme une aiguille, avec un museau de crocodile en miniature, qui se tordait au fond de la poche et glissait vite par une maille ; tantôt, une étoile de mer toute rouge qui s'était décrochée de son rocher. Et des crabes de toutes les formes et de toutes les couleurs, des crabes verts, des crabes à ventre rouge, des « nageurs » dont les pattes de derrière sont aplaties comme des rames.

5 - Une fois, Jacques cria à Derradji :

« Viens voir, j'ai une seiche[5] ! »

Derradji accourut et Jacques lui montra dans un coin du filet une espèce de poche, brune d'un côté et blanche de l'autre, d'où sortaient des tentacules[6].

« Tu vois, à l'intérieur, il y a un os blanc comme on en met dans

les cages, pour que les serins s'aiguisent le bec. Tu sais bien, on en a trouvé un l'autre jour sur la plage Valentin. Maintenant, regarde bien. »

Jacques prit la seiche et la jeta vivement à la mer. Dans l'eau jaune apparut une tache noire qui s'élargit.

« Elle a jeté son encre. Quand elle est attaquée, elle se défend en lançant du noir dans l'eau. Elle en a plein une poche. C'est avec cela qu'on fait une couleur, qu'on appelle la sépia [7]. »

Derradji était émerveillé.

Extrait de : *Derradji, Fils du Désert*, par René MAUBLANC, Larousse Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *une chevrotière* : terme local servant à désigner le filet avec lequel on pêche la crevette. C'est un *haveneau* (voir lexique).

2. *une chevrette* : c'est une grosse crevette rose.

3. *un boucaut* : c'est une crevette grise.

4. *cambré* : qui est courbé en arc.

5. *une seiche* : mollusque à coquille interne.

6. *des tentacules* : appendices mobiles, sortes de bras que possèdent les pieuvres, les seiches et qui leur servent pour saisir leurs proies, ainsi que d'organe du toucher.

7. *la sépia* : matière colorante noire fournie par le liquide rejeté par la seiche quand elle veut se dissimuler à ses ennemis.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Qu'est-ce qui vous permet d'affirmer que Jacques est déjà *initié* à la pêche à la crevette ?

2. Par contre, son ami Derradji est un *débutant*. Relevez les réflexions et les faits qui en apportent la preuve.

3. Pour pêcher la crevette, on pousse le haveneau devant soi et celui-ci contient bientôt une abondante moisson de plantes ou de petits animaux marins. Quels sont ces plantes et ces animaux ? (§ 2 et § 4).

4. Derradji surtout prend un réel plaisir à cette partie de pêche. Dites pourquoi.

TRAVAUX

1. Quel nom Jacques donne-t-il aux crabes ?

2. Si vous pêchez un jour la crevette, de quels conseils donnés par Jacques ferez-vous votre profit ?

3. Les crabes pincent *dur* : remplacez *dur* par un synonyme.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Vous avez déjà vu au marché différentes sortes de crevettes. Étaient-elles vivantes ? Comment deviennent-elles à la cuisson ? Comment mangez-vous les crevettes ?

PREMIER DÉPART

Voici le moment où Urbain Coët part en mer pour la première fois sur le bateau qu'il a fait construire. *(Voir lecture, p. 45.)*

1 - Enfin le soleil reparut. Au ciel à peu près nettoyé, flottaient encore de grands nuages fous, comme des oiseaux perdus derrière un vol passé, et leur ombre, sur l'océan, déplaçait des taches sombres, immenses. Dans le matin pâle, les vareuses bleues se pressèrent vers la jetée *. Les canots débordaient[1], accostaient les chaloupes ; les avirons heurtaient les coques, battaient l'eau, et déjà les sloops * appareillaient * au cri des poulies. Le soleil bas frappait l'intérieur de la digue, allumant les granits blonds qui, comme un mur d'or, se reflétaient dans la mer plate.

Sur la dune, parmi le vert jaune des joncs courts, une petite femme guettait, la coiffe lumineuse, du vent dans les jupes. La Marie-Jeanne voulait voir partir son homme. Coët sortit un des derniers et, les balises * doublées, bordant plat sa voilure, il serra le vent * à la suite des autres barques qui allaient en caravane, toutes inclinées sur le même bord du côté du soleil.

2 - Malgré l'ombre qu'elles portaient dans leur creux, les voiles du « Dépit des Envieux » éclataient de blancheur, et, d'un mouvement sûr, elles avançaient tour à tour soulevées et inclinées au tangage *, comme dans un grand salut. L'avant du sloop charruait un peu lourdement la mer qui se gonflait et bouillonnait à l'épaule, mais l'arrière glissait bien dans le sillon, en entraînant, comme une auto les feuilles mortes, les bulles éphémères[2] et l'écume subtile[3].

Coup sur coup, Coët dépassa l' « Espoir en Dieu », l' « Ange voyageur », le « Secours de ma Vie », et rattrapa lentement le « Bon Pasteur », la barque noire et blanche où le Nain est pilote.

Les pêcheurs ne parlaient point à leur bord, — les hommes de mer ne sont pas bavards : la pipe occupe leur bouche, l'océan leur œil et leurs pensées, — mais tournées vers la nouvelle barque, toutes les faces rudes et boucanées[4] suivaient de près sa marche et à la voir serrer le vent en les gagnant de vitesse, une émulation jalouse remuait le sang des hommes et donnait à ce départ de pêche une allure de régate *.

3 - Le « Laissez-les dire » tenait la tête, au loin, reconnaissable à sa haute voilure bleue, et Perchais, à la barre, se retournait par intervalle vers la pyramide blanche qui croissait régulièrement derrière lui sur l'eau ensoleillée.

Au louvoyage *, les sardiniers portés par le jusant * s'engageaient dans la Grise [5]. Fraîche, élastique aux voiles, la brise sentait fort la salure du large. Sur la jetée, trait noir dans la côte blonde, l'œil perçant de Coët distinguait encore un point, sa femme sûrement qui l'accompagnait du regard ; et il eut de l'orgueil de sa barque, de la Marie-Jeanne et de lui-même. Le point s'effaça, la digue s'éteignit. Il n'y eut plus que la bosse confuse de l'île embrumée et, devant lui, la mer infinie où les petits bateaux se perdaient parmi les vagues.

A dix milles dans l'ouest, le « Laissez-les dire » rencontra la sardine et mit en pêche. L'« Aimable Clara » arrivait à son tour, puis tout aussitôt ce fut le « Dépit des Envieux » qui avait semé les concurrents en trois heures de route.

Marc Elder : *Le Peuple de la Mer.*
Société française d'Imprimerie et de Librairie
et Imprimerie Marc Texier réunies.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Les canots débordaient :* les canots s'éloignaient du bord.

2. *les bulles éphémères :* les bulles qui durent très peu.

3. *l'écume subtile :* écume très fine, si fine qu'il serait difficile de la saisir.

4. *faces boucanées* - La viande boucanée est celle qu'on a fait sécher à la fumée. Ainsi, le visage des pêcheurs, qui a subi les influences du grand air marin, du soleil, des intempéries, a été comme *boucané*.

5. *la Grise :* il s'agit d'une passe qui porte ce nom.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

Que signifient, dans le texte, les expressions suivantes :

- les *vareuses bleues* (§ 1) ?
- le soleil... *allumant* les granits blonds (§ 1) ?
- la mer *plate* (§ 1) ?
- les barques allaient *en caravane* (§ 1) ?
- l'avant du sloop charruait un peu lourdement la mer (§ 2) ?
- l'île *embrumée* (§ 3) ?
- les petits bateaux *se perdaient* parmi les vagues (§ 3) ?

TRAVAUX

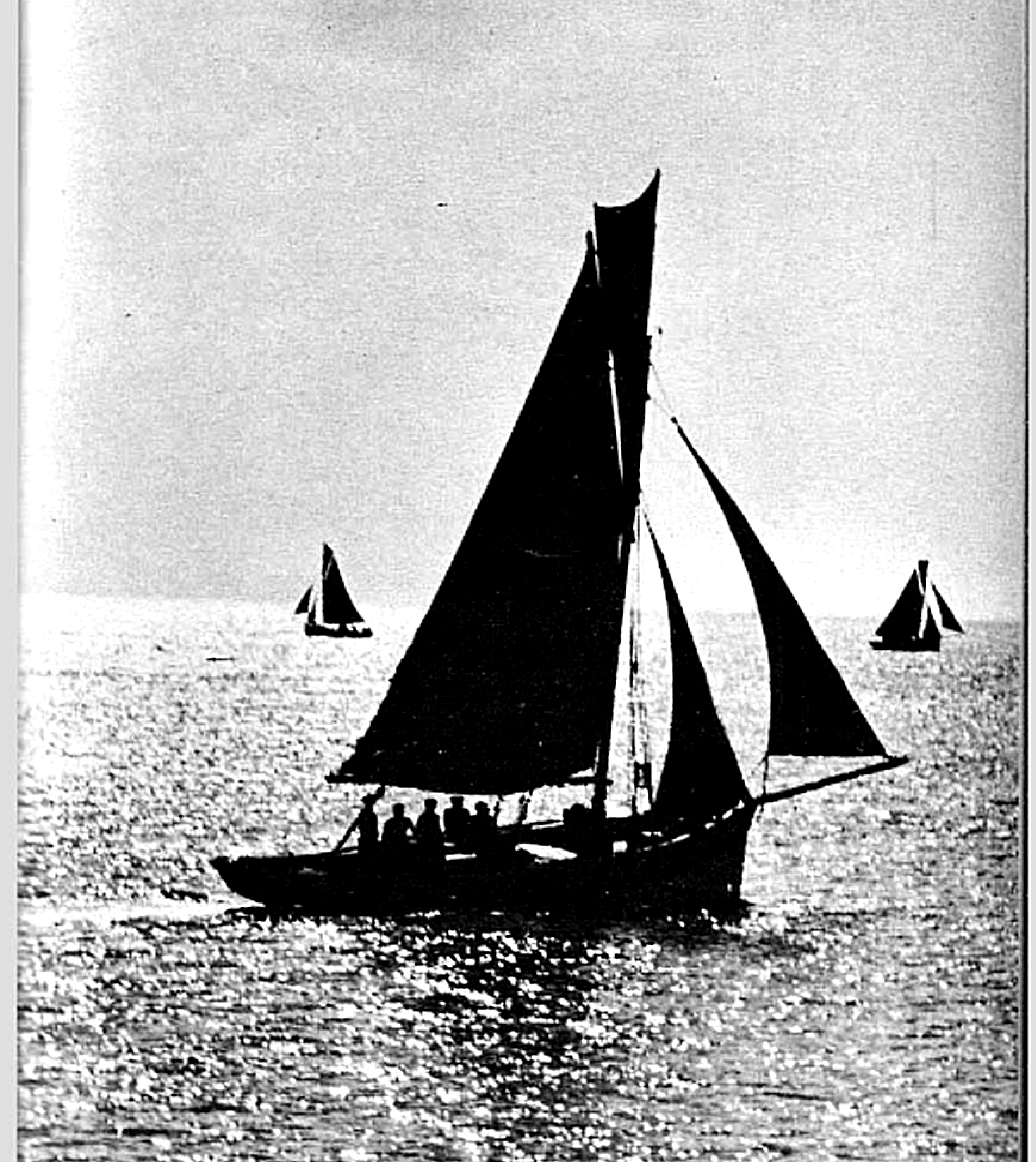
1. Quel titre donneriez-vous au premier paragraphe ?

2. Urbain Coët a-t-il voulu partir un des derniers ? Ce n'est pas certain ; c'est possible. Et, dans ce cas, pourquoi ?

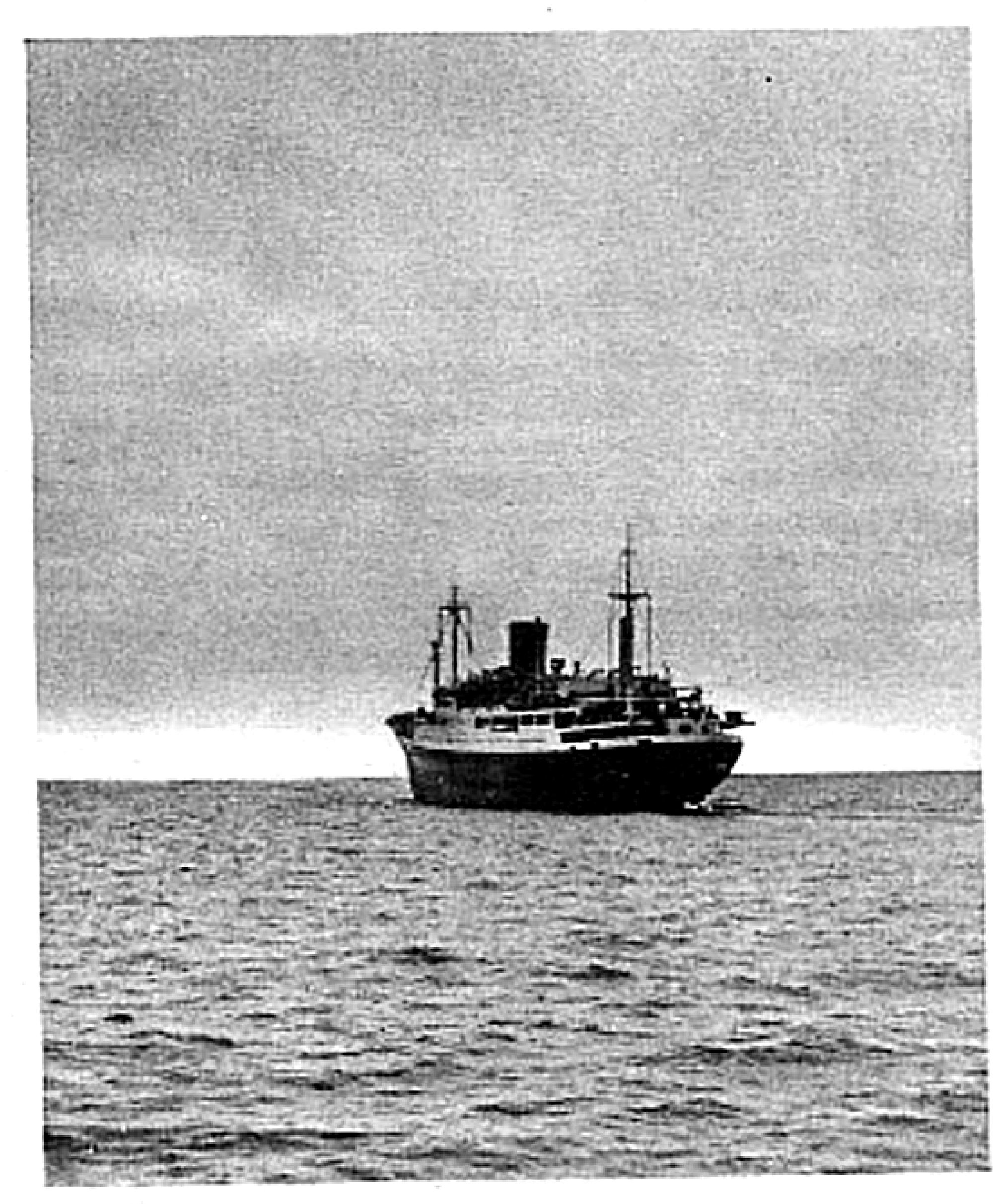
3. Vous noterez les sentiments qu'éprouve Urbain Coët, lors de ce premier départ.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Ce récit fait apparaître quelques traits du caractère des pêcheurs. Vous nous direz lesquels.



Comment on devenait



« JE COMMANDERAI UN DE CES GROS NAVIRES... »

« CAPITAINE » DE LA MARINE

Le jeune capitaine au long cours[1] Nau se présente au bureau d'une compagnie de navigation où le capitaine d'armement[2] lui offre le commandement d'un bateau. Nau se rappelle le dur labeur et toutes les étapes franchies pour arriver à son premier commandement.

1 - Sur le bureau se trouvait un brevet de capitaine au long cours établi depuis deux ans seulement, attestant que J.-F. Nau possédait les connaissances requises pour conduire un navire de n'importe quel tonnage* dans n'importe quelle partie du monde et priant tous les représentants de la France de porter aide et assistance à lui, à son équipage et à son navire, s'ils en étaient requis.

Le capitaine d'armement n'avait pas paru impressionné par ce parchemin[3]; on lui avait délivré le même, trente ans plus tôt, qui jaunissait au fond d'un tiroir. Mais, pour Nau, c'était quelque chose et lorsqu'un commis de la Marine le lui avait remis, il avait éprouvé une légitime fierté.

2 - Tout jeune, il avait eu l'ambition de devenir capitaine au long cours, ambition qu'il n'est pas aisé de réaliser lorsque, à treize ans, on est embarqué comme mousse avec, pour tout bagage, le certificat d'études.

« Mère, je serai capitaine. Tu verras, et je commanderai un de ces gros navires », disait Jean-François en montrant les courriers des Messageries Maritimes[4]. La mère secouait la tête.

« C'est possible, Jeannot, mais alors je serai morte. »

Plus tard, il se trouva, dans les postes[5], des matelots pour rire lorsqu'ils le voyaient plongé dans des manuels. Peu importait à Jean-François. Il pensait : « Qu'est-ce que tu vaux, toi, qui ris de moi ? On verra plus tard. »

3 - Le travail lui apportait des joies, parfois une véritable exaltation. Il dressait la tête du livre. « Je sais comment situer une étoile dans le ciel. » D'aucuns le tenaient pour un simple d'esprit lorsqu'il commençait à discourir. « Ça, je ne l'oublierai pas, j'ai trop peiné à l'apprendre. »

Il fallait étudier la navigation, la manœuvre. Il dut passer des nuits à résoudre des problèmes d'algèbre et de trigonométrie[6]. Puis, après avoir fait un stage de trois mois à l'école d'hydrographie[7], il avait été reçu lieutenant.

« Tu verras, mère, je commanderai un paquebot.

— Je le crois, maintenant. Tu as fait le plus dur. »

Il fallait travailler encore et, lorsqu'il avait quitté la passerelle*, on apercevait longtemps dans la nuit la lueur de son hublot. Deux ans plus tard, il avait obtenu son diplôme de capitaine.

Édouard Peisson : *Gens de Mer*,
Éditions Bernard Grasset.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *capitaine au long cours :* commandant de navire qui a le droit de conduire un bateau sur tous les océans et toutes les mers.

2. *capitaine d'armement :* officier chargé d'équiper un navire en matériel, vivres. Il recrute aussi l'équipage.

3. *le parchemin :* ici, désigne le diplôme attestant les capacités ou titres d'une personne.

4. *les courriers des Messageries Maritimes* - Il s'agit ici des grands paquebots appartenant aux Messageries Maritimes, compagnie française de navigation.

5. *les postes :* désigne, à bord d'un bateau, les logements réservés aux matelots.

6. *algèbre :* partie des mathématiques où le raisonnement et les calculs se font avec des lettres.
trigonométrie : science qui a pour objet le calcul des angles et des côtés des triangles.

7. *école d'hydrographie :* école où l'on enseigne toutes les connaissances relatives au relief du fond des mers et des contours des côtes au point de vue de la navigation.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. J.-F. Nau fut *satisfait* et *fier* de lui quand il reçut son diplôme de capitaine au long cours. En avait-il le droit et pourquoi ?

2. L'ambition représente parfois un désir ardent et immodéré de gloire, de richesse ; en ce sens, elle est critiquable. J.-F. Nau mérite-t-il des reproches pour son ambition de devenir capitaine au long cours ? Efforcez-vous de dire pourquoi.

3. *Le travail lui apportait des joies, parfois une véritable exaltation.* Quelles étaient *ces joies* ? L'*exaltation* est-elle plus forte que la joie ?

TRAVAUX

1. *être requis :* c'est être prié, invité fermement ou contraint par la loi de faire une chose. Votre maître vous a-t-il requis de faire une chose ? Laquelle ? Dites-le dans une phrase. Quel est l'infinitif ? Quel est le nom correspondant au mot *requis* ?

2. *bagage* - Vous êtes allé en voyage au bord de la mer en emportant un *bagage*. De quoi se composait-il ?
A treize ans, J.-F. Nau avait pour tout *bagage* son certificat d'études. De quoi se compose ce *bagage* ? Dans ce deuxième cas, on dit que le mot *bagage* est employé au sens figuré.

3. Pourquoi certains matelots riaient-ils de lui ?

RÉFLÉCHISSONS

A treize ans, J.-F. Nau était mousse ; quinze années plus tard, il était capitaine au long cours. Que pensez-vous de lui ? De quelles qualités a-t-il fait preuve ?

Les Sardines



DANS LES PORTS DE PÊCHE DU LITTORAL...

1 - C'est en Bretagne, à la belle saison, dans les ports de pêche du littoral *. Chaque matin de mer maniable, dès la pointe du jour, ces ports envoient vers le large leur flottille de petits bateaux, montés par deux ou trois hommes, qui hissent leurs voiles et prennent le vent, ou font force de rames, pour arriver plus tôt. Partis en file, presque les uns derrière les autres, ils s'espacent en s'avançant, puis s'éparpillent à quelques kilomètres de la côte. Les patrons cherchent leurs repères, les endroits où, les jours précédents, la pêche avait le mieux donné. Ils scrutent[1] les vagues, le vent, le moindre signe. Ensuite, leur choix fixé, ils amènent la voile *, arrêtent leur barque, mettent à l'eau leur filet, teint en bleu afin d'être moins visible, et l'étalent comme une muraille verticale, flottante, dont les fines mailles devront arrêter le poisson. Les sardines se tenant en profondeur, d'ordinaire, et se trouvant ainsi hors de prise, ils les font lever, monter, en jetant autour d'elles la « rogue » *, appât pulvérulent[2] qui, s'enfonçant peu à peu par bribes[3], attire les poissons vers le lieu d'où il a été lancé. Le pêcheur adroit distribue sa « rogue », œufs de morue saumurés, ou farine de tourteaux, en la lançant alternativement d'un côté du filet, puis de l'autre ; et les sardines obéissantes, entraînées par leur appétit, se prennent aux mailles dans leurs élans pour aller des deux bords.

2 - Puis, quand le nombre des sardines emmaillées devient assez fort, quand le filet s'alourdit sous leur poids, le pêcheur le retire, le hale * dans son canot, décroche ses captures, remet ensuite l'engin à l'eau pour travailler encore et continue jusqu'au moment où il juge que sa tâche du jour a pris fin. Ayant achevé, il dresse à nouveau sa voile et reprend le chemin du port. La plupart de ses compagnons de pêche faisant comme lui, aux mêmes heures, sur les autres bateaux, presque tous reviennent ensemble et forment une caravane de retour, d'abord lointaine et exiguë[4], progressivement plus proche et agrandie. Sous le soleil déclinant, sur la mer empourprée de lumière, avivée de scintillements[5], ils donnent souvent, dans cette rentrée au port, un des plus pittoresques spectacles que l'océan soit capable d'offrir.

Dr Louis Roule : *Les Poissons et le Monde vivant des Eaux.*
Librairie Delagrave.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *scruter* : chercher à pénétrer, à bien connaître en examinant en détail.

2. *un appât pulvérulent* - La *rogue* est une nourriture dont les sardines sont friandes. Cette rogue sert d'appât en attirant les sardines dans le filet. Elle se présente sous la forme d'une fine poussière *(pulvérulent)*.

3. *par bribes* - La rogue s'enfonce dans la mer par petites quantités à la fois.

4. *exiguë* : fort petite.

5. *avivée de scintillements* - La mer est rendue plus brillante encore par les éclats nombreux et intermittents jetés par les petites rides formées à la surface de l'eau.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. La pêche à la sardine peut-elle se faire en toutes saisons et à tous moments ? Quelles précisions pouvez-vous apporter à ce sujet ? (§ 1).

2. Le départ des sardiniers ressemble à des régates. Comment expliquez-vous que les pêcheurs soient *si pressés* ?

3. Que font les pêcheurs quand le patron a choisi le lieu de pêche ? A quel moment les pêcheurs ont-ils à faire preuve d'une certaine adresse ?

4. Le retour des bateaux est un joli spectacle. Qu'est-ce qui fait la beauté de ce tableau ?

TRAVAUX

1. Quel nom donne-t-on à la pêche exercée le long des côtes ? à la pêche faite loin du littoral ?

2. Donnez deux synonymes de *tâches* (§ 2).

3. Expliquez : *le soleil déclinant*. Faites une phrase avec le mot *décliner* en pensant : aux *forces d'un vieillard* ; au *jour en hiver*.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Le texte vous permet d'imaginer comment se présente un filet de pêche à la sardine. Renseignez-vous sur ses dimensions. Qu'est-ce qui permet à un bord du filet de se maintenir à la surface de l'eau et au bord opposé de s'enfoncer dans l'eau ? Pourquoi le filet est-il teint ?
Sur quelles côtes de France pêche-t-on la sardine ? Autour de quels ports ?

Côte rocheuse
à Belle-Ile

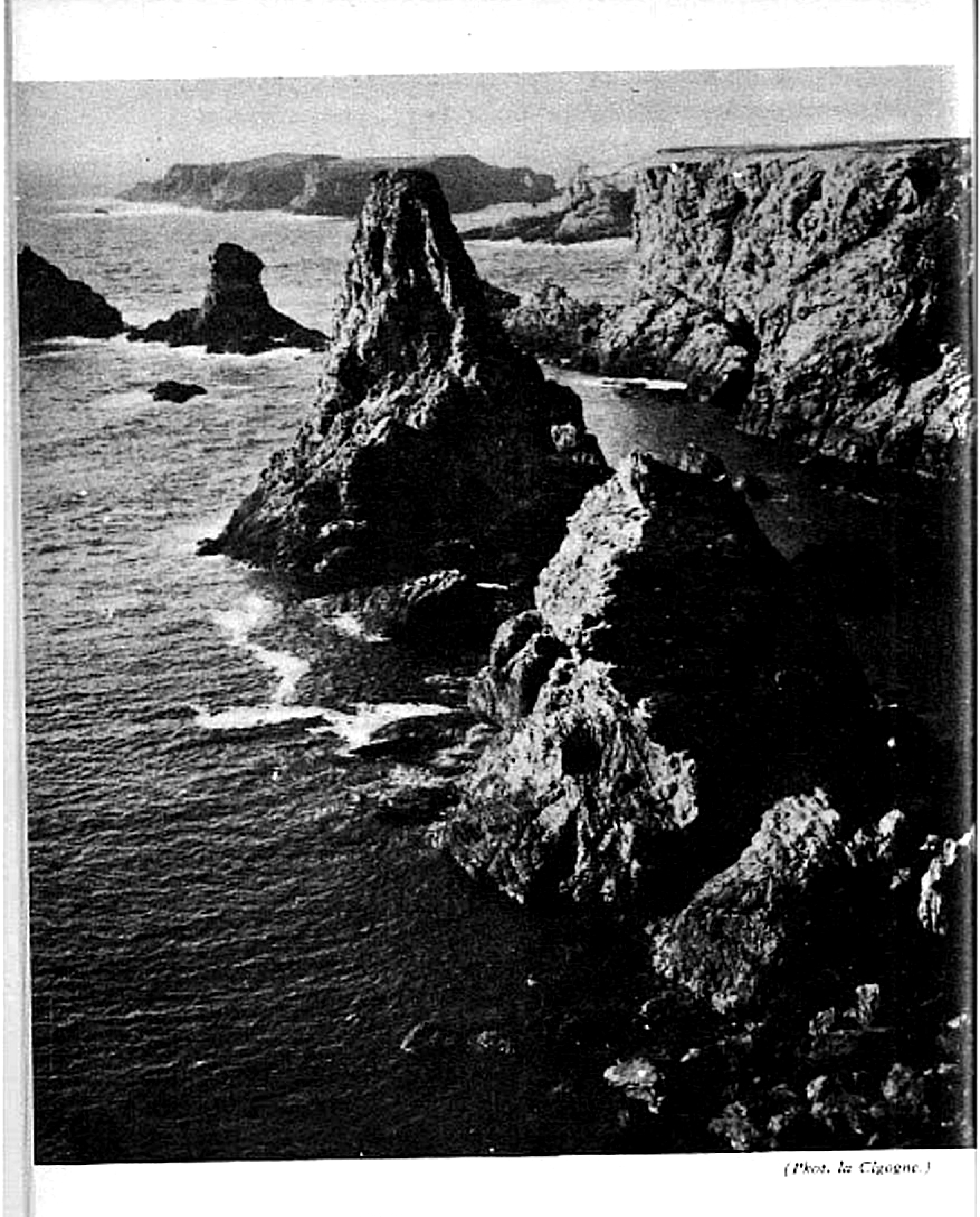
Un grand écrivain, Gustave Flaubert, et son ami, Maxime du Camp, ont parcouru, à pied, toute la côte bretonne. Ils sont ici à Belle-Ile-en-Mer et prennent plaisir à suivre, — difficilement — dans les rochers, le bord de la mer.

1 - La marée baissait, mais il fallait pour passer attendre le retrait des vagues. Nous les regardions venir. Elles écumaient dans les roches, à fleur d'eau, tourbillonnaient dans les creux, sautaient comme des écharpes qui s'envolent, retombaient en cascades et en perles, et, dans un long balancement, ramenaient à elles leur grande nappe verte. Quand une vague s'était retirée sur le sable, aussitôt les courants s'entrecroisaient en fuyant vers des niveaux plus bas. Les varechs [*] remuaient leurs lanières gluantes, l'eau débordait des petits cailloux, sortait par les fentes des pierres, faisait mille clapotements, mille jets. Le sable trempé buvait son onde et, se séchant au soleil, blanchissait sa teinte jaune.

Dès qu'il y avait de la place pour nos pieds, sautant par-dessus les roches, nous continuions devant nous. Elles augmentaient bientôt leur amoncellement désordonné [1], bousculées, entassées, renversées l'une sur l'autre. Nous nous cramponnions de nos mains qui glissaient, de nos pieds qui se crispaient en vain sur leurs aspérités [2] visqueuses.

2 - La falaise était haute, si haute qu'on en avait presque peur quand on levait la tête. Elle nous écrasait de sa placidité formidable [3] et elle nous charmait pourtant; car on la contemplait malgré soi et les yeux ne s'en lassaient pas.

Il passa une hirondelle, nous la regardâmes voler; elle venait de la mer; elle montait doucement, coupant au tranchant de ses plumes l'air fluide [4] et lumineux où ses ailes nageaient en plein



(Phot. la Cigogne.)

BELLE-ILE-EN-MER : PYRAMIDE DE BAGUENÈRES

et semblaient jouir de se développer toutes libres. Elle monta encore, dépassa la falaise, monta toujours et disparut.

3 - Cependant nous rampions sur les rochers, dont chaque détour de la côte nous renouvelait la perspective. Ils s'interrompaient par moment, et alors nous marchions sur des pierres carrées, plates comme des dalles, où des fentes se prolongeant, presque symétriques, semblaient les ornières de quelque antique voie d'un autre monde.

De place en place, immobiles comme leur fond verdâtre, s'étendaient de grandes flaques d'eau qui étaient aussi limpides, aussi tranquilles, et ne remuaient pas plus qu'au fond des bois, sur son lit de cresson, à l'ombre des saules, la source la plus pure; puis, de nouveau, les rochers se présentaient plus serrés, plus accumulés. D'un côté, c'était la mer dont les flots sautaient dans les basses roches; de l'autre, la côte droite, ardue [5], infranchissable.

Gustave FLAUBERT : *Par les Champs et par les Grèves.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *amoncellement désordonné* - Les roches étaient placées en *monceaux*, c'est-à-dire qu'elles formaient une élévation due à leur entassement les unes sur les autres, sans aucun ordre.

2. *aspérités* - Les aspérités des roches : leurs parties saillantes, rugueuses.

3. *sa placidité formidable* - La placidité est le caractère d'un être, — d'un homme, par exemple — qui reste parfaitement calme et paisible.
La falaise, si haute, si droite, si puissante, paraissait à Flaubert *placide* comme un être sûr de sa force et que rien ne trouble.

Et cette placidité même, associée à l'idée de puissance, lui semblait *formidable*, c'est-à-dire, ici, d'une supériorité écrasante.

4. *l'air fluide* - *fluide* (adjectif) signifie : qui est *coulant*, *limpide*. On pourrait dire ici : *très léger*.

5. *ardue* : difficile à gravir.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Précisez ce que l'auteur a voulu dire dans le premier paragraphe.

2. Flaubert dit que la falaise *les charmait*. N'a-t-il pas expliqué ce mot ?

3. Quels sentiments a fait éprouver à nos voyageurs le spectacle de l'hirondelle ?

TRAVAUX

1. C'est une promenade difficile que faisait Flaubert. Vous aurait-elle paru agréable cependant ? Pourquoi ?

2. Recherchez, dans ce tableau, une image surprenante, par opposition avec tout ce qui l'entoure.

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez Belle-Ile sur la carte. Comment y accède-t-on ?

2. Quels caractères présente une côte rocheuse ? Quelle est, sur la côte bretonne la plus grande hauteur des rochers ?

3. Y a-t-il d'autres côtes ? Lesquelles ?

LE CHIEN YOUYOU A BORD D'UN SOUS-MARIN

1 - Youyou était un fox, un peu fier, comme tous ceux de sa race, mais intelligent en diable [1], il avait vite compris qu'à bord d'un sous-marin la hiérarchie [2] n'est établie que sur l'importance du rôle de chacun. Le sien se révéla vite multiple et fécond.

A l'heure de l'appareillage *, il se tenait à l'avant, humant la brise, inspectant la mer et donnant de la voix quand il discernait quelque obstacle.

L'équipage, qui le considérait comme la mascotte du bord [3], ne prétendait-il pas qu'on lui devait d'avoir évité — mais de justesse ! — un filet dans lequel le bateau se fût empêtré ?

Plongeait-on ? Alors Youyou se précipitait au panneau *, frétillant de la queue jusqu'à ce qu'on l'eût descendu au poste central. Là, il se couchait au pied du périscope, immobile et silencieux tant que le commandant donnait ses ordres. Le calme rétabli, l'immersion * prise, il se dressaitsur ses pattes et commençait son inspection.

Inspection des cales où il pourchassait des rats que nul homme ne put jamais voir, inspection du personnel auquel il prodiguait, à grands coups de langue, ses marques d'affection.

Et jamais, au cours de centaines de plongées devant l'ennemi, l'on n'avait eu à reprocher à ce fox, naturellement ardent et bruyant, d'avoir pu troubler par quelque aboiement déplacé, le calme indispensable à toute bonne manœuvre.



LA MASCOTTE DU BORD.

2 - Ce jour-là, par exception, Youyou, au cours de sa tournée d'inspection, témoigna d'une nervosité inquiète.

Au lieu d'aller de l'un à l'autre, il revenait sans cesse au pied du périscope ; une patte en l'air, il levait vers le commandant sa tête fine, avec un regard tout chargé d'une humaine émotion.

Et tout d'abord Balpois [4] n'y prit point garde.

Il était absorbé par cette périlleuse navigation qu'il lui fallait bien entreprendre pour redescendre les Détroits [5].

Quatre ou cinq nœuds * de courant entraînaient le sous-marin, sans contrôle possible.

A trente mètres, le commandant n'avait point de vue, dans des parages où la mort avait semé les mines * en vue de ses tragiques moissons. Rien ne pouvait déceler ces longs épis [6] dont la tige montait du fond, terminée par la sphère chargée d'explosifs.

3 - Pourtant au premier aboiement de Youyou, Balpois tressaillit... Les hommes aussi, d'ailleurs, tant ce fait était anormal.

« Alors quoi, Youyou ! » s'étonna un électricien.

— Tais-toi, chien d'ivrogne ! grogna même un mécanicien que ce bruit avait tiré de sa somnolence et qui n'avait pas pris le temps de mesurer tout ce que cette apostrophe avait d'incorrect vis-à-vis du commandant. Alors, Balpois rit — autre fait anormal ; il rit même très fort, trop fort. N'allait-on pas discerner * que ses nerfs avaient besoin d'une détente ? Il lui fallait dissimuler à tout prix que, avant l'aboiement, il avait entendu un choc contre la coque.

« Gouverne vingt degrés plus à droite ! » ordonna le commandant à l'homme de barre.

Sa voix avait retrouvé sa tranquille indifférence.

« On est en route au 240 ! » annonça le timonier *.

Alors Youyou donna de la gueule, une fois, une seule, mais en même temps il s'était précipité vers ce point de la coque où Balpois avait nettement discerné qu'une main inconnue avait frappé.

« Gouverne au 270 !

— Route au 270 ! »

4 - Cinq minutes d'un calme absolu. Toute l'attention des hommes accroupis est concentré sur Youyou ; ils sont tendus visuellement vers le petit fox en arrêt et de ce fait leurs oreilles sont en sommeil.

Un nouveau choc que seul, Balpois entend ; trois bonds du chien qui, de nouveau, jappe... Un rire s'égrène parmi l'équipage.

Le commandant fait changer la route ; il le fera encore dix fois. Et la ronde continuera du bateau tournant comme un aveugle qui tâtonne, du chien hurlant à la mort, du rire sans arrière-pensée des marins, jusqu'à ce que la nuit permette enfin de faire surface et de s'éloigner de ce champ qui menaçait d'être leur tombe.

« Mais qu'avait-il donc, ce sacré Youyou ? s'esclaffèrent les hommes ; sans doute quelque rat qu'il suivait à la trace !

— Vous avez vérifié le compas ? demanda Balpois à son second.

— Oui, commandant ; il était complètement déréglé.

— Et nous tournions en rond dans un champ de mines... »

Maurice GUIERRE : *Sous-mariniers.*
Librairie Ernest Flammarion.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *intelligent en diable :* d'une intelligence très vive.

2. *la hiérarchie :* succession par ordre de grade ou d'importance. A bord du sous-marin, la hiérarchie est la suivante : quartier-maître, second-maître, maître, premier maître, maître principal et enfin les officiers.

3. *la mascotte du bord* - La présence de Youyou à bord du sous-marin était considérée comme devant porter bonheur au bateau lui-même et à son équipage.

4. *Balpois :* nom du commandant.

5. *les Détroits :* désigne les bras de mer resserrés entre deux terres qui font communiquer la mer Méditerranée et la mer Noire (Bosphore-Dardanelles).

6. *déceler ces longs épis* - Aucun signe ne permettait de découvrir ces mines flottant entre deux eaux et retenues par des câbles reliés à des corps morts reposant sur le fond de la mer. La mine chargée d'explosif est comparée à un épi de blé au bout de sa tige.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Youyou est un chien de petite taille, à poil ras, propre à la chasse du lapin, du rat. Son intelligence lui a valu une place à bord du sous-marin. Comment s'est manifestée cette intelligence ? (§ 1).

2. Quels détails relevez-vous dans l'attitude du chien qui flaire quelque chose d'anormal ? Son regard surtout est aussi expressif que celui d'un homme (§ 2). Que lit-on dans son regard ?

3. L'aboiement absolument anormal de Youyou surprend le commandant et les hommes. Mais chacun l'interprète à sa façon. Que signifie-t-il pour Balpois ? Mais alors pourquoi Balpois rit-il ? Comment est-il interprété par les hommes ?

4. Comment se fait-il que les marins n'aient point perçu les chocs contre la coque ? Par quoi se trouve retenue leur attention ?

5. Le compas du bord, c'est-à-dire la boussole, était déréglé. Pourquoi ?

TRAVAUX

1. Comment pouvez-vous expliquer que les mines n'aient point explosé ?

2. A quel moment est utilisé le périscope ? A quoi sert-il ?

3. Expliquez : *tendre l'oreille* ; de la même manière, vous expliquerez : *ils sont tendus visuellement* (§ 4).

CONNAISSANCE DU MILIEU

Cherchez, dans votre dictionnaire, les différents grades des officiers de la marine militaire française. Ceux des sous-officiers vous ont été donnés.

Le premier voyage de Jean Charcot

Jean Charcot est un grand explorateur des régions polaires. Il périra en mer au sud de l'Islande en 1936, son bateau le « Pourquoi-pas ? » ayant fait naufrage.

1 - C'est en juillet 1901 ; le docteur Jean Charcot a 34 ans. Il va prendre ses vacances. Il a préparé un voyage sur les côtes d'Espagne et du Maroc, à bord de son voilier, qu'il a tout naturellement baptisé du nom qu'il avait donné, enfant, à la caisse à savon qui fit un si lamentable [1] naufrage dans le bassin de son grand-père.

Il n'est pas téméraire en entreprenant seul cette croisière *, puisqu'il a déjà acquis une expérience que des professionnels lui envieraient. Il a étudié tous les détails de la navigation sur la carte, avec cet esprit de méthode et cette application qu'il apporte à toute chose.

2 - Le 16 juillet, l'aube éblouissante se lève sur le golfe de Marseille. Les prévisions météorologiques sont bonnes. Jean Charcot n'hésite plus : il décide le départ.

Et, alors que le soleil a à peine dissipé les brumes qui ourlent [2] la côte, son voilier a déjà franchi la passe * et cingle * majestueusement vers le Sud. A bord, Jean Charcot vit une de ces heures dont il dit qu'elles compensent d'un coup une année de travail, et plus encore...

Il chante, parce qu'il ne trouve pas d'autre expression à cette joie qui l'étreint.

3 - Le « Pourquoi-pas ? » est une goélette * de bois de 110 tonneaux *, ni plus ni moins remarquable que d'autres voiliers du

même genre, et pourtant, sous la conduite du marin expérimenté qu'est Jean Charcot, elle va, à partir de ce jour, accomplir des performances que bien peu auraient seulement tentées.

Gibraltar passé sans encombre [3], Jean Charcot n'est tout à coup plus maître de son sort.

Ce n'est pas vers le Sud qu'il met le cap [4], comme il devait le faire, pour toucher les côtes du Maroc, mais bien vers le Nord en plein Atlantique.

Brusquement, en effet, il vient de décider de faire une croisière aux îles Féroë. Pourquoi ? Il n'en sait rien.

Il ne connaît des îles Féroë que ce qu'il en a étudié sans particulière attention, attiré par un hasard où il reconnaîtra plus tard la marque du destin.

4 - Maintenant qu'il vogue sur les lames grises de l'Atlantique et qu'il a laissé derrière lui les pays connus et les sillages * communs, Jean Charcot est sûr qu'il vient de découvrir sa voie.

Comme le chien de chasse flaire d'instinct le gibier, il met le cap au Nord, naturellement, et comme malgré lui.

Avec allégresse, il court de toute la vitesse de son moteur et de ses voiles gonflées, au-devant de sa nouvelle carrière.

Explorateur ? Pourquoi pas ?

POURQUOI-PAS ? C'est le nom de son bateau, c'est sa devise, son réflexe spontané [5] depuis son plus jeune âge.

Avec quel ravissement il touche au terme de cette escapade !

Les îles Féroë forment un archipel de dix-sept îles au nord de la Grande-Bretagne. Elles surgissent, étrangement déchiquetées, au milieu de la mer, dans une des régions les plus tourmentées du globe, perpétuellement balayées par des tempêtes qui atteignent à une violence inouïe, peuplées d'oiseaux innombrables qui nichent dans les falaises abruptes et que la sirène des navires fait s'envoler en nuages retentissants.

Pour un touriste amateur de paysages classiques [6], de couleurs et de teintes, cet archipel est sinistre.

Pour Jean Charcot, il est un paradis.

Il est certain, maintenant, d'avoir trouvé sa vraie patrie, celle qu'avaient devinée et annoncée ses rêves.

Marc DUBU : *Le Chevalier des Glaces*.
Société parisienne d'Éditions.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *lamentable :* piteux, déplorable, triste.

2. *ourlet* - Les brumes forment comme un repli, un *ourlet* tout le long du rivage.

3. *sans encombre :* sans qu'aucun obstacle soit venu contrarier le franchissement du détroit ; sans le moindre accident.

4. *mettre le cap sur :* se diriger vers...

5. *son réflexe spontané :* un réflexe est un mouvement involontaire. « Pourquoi pas ? » Ces mots viennent sans cesse, instantanément et en toute occasion, à l'esprit de Charcot, sans même que sa volonté intervienne.

6. *paysage classique :* paysage modèle, que l'on admire pour sa beauté, pour sa perfection dans les lignes, dans les couleurs, dans les teintes.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Jean Charcot prend ses vacances et se livre à son plaisir favori, la navigation. C'est déjà *un marin averti.* A quoi le voyons-nous ?

2. Sa *satisfaction* est grande. Comment s'exprime-t-elle ?

3. Quel est tout d'abord le but de son voyage ? Et finalement où met-il le cap ?

4. Cette croisière aux îles Féroë (consulter une carte) enchante et satisfait Charcot. Relevez les phrases et expressions qui en apportent la preuve.

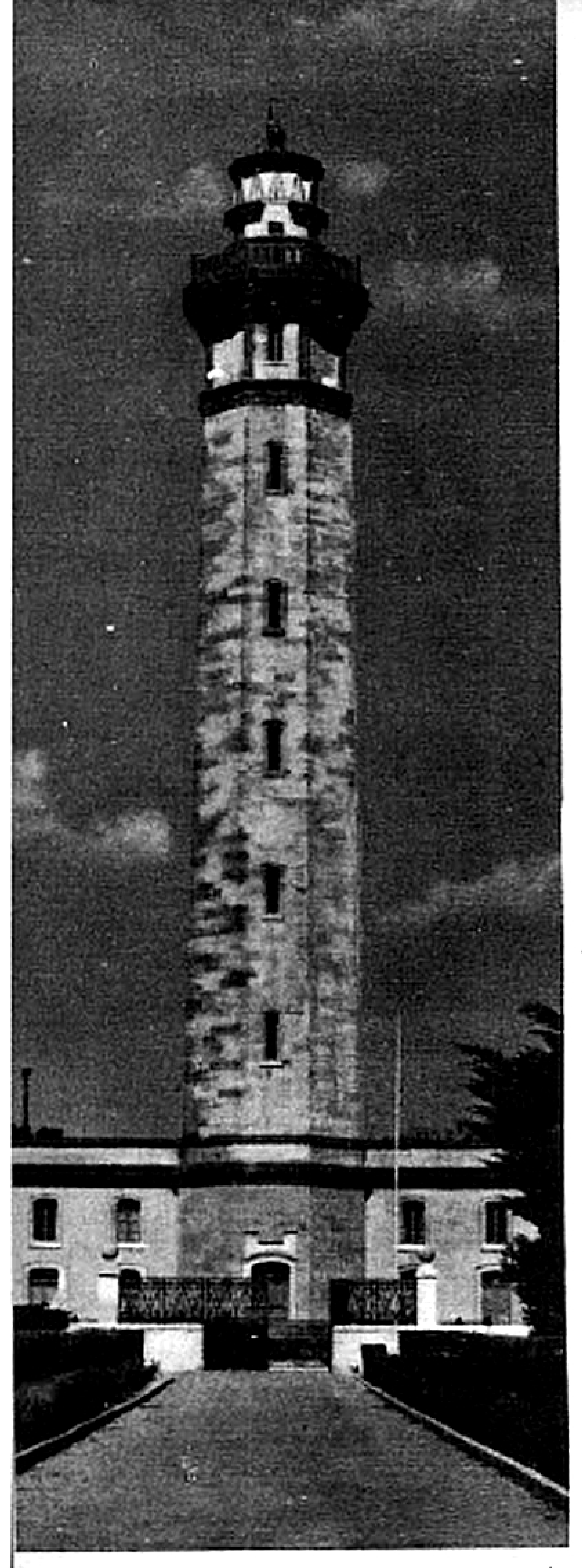
TRAVAUX

1. « Pourquoi pas ? » C'est la *devise* de Charcot. Connaissez-vous d'autres devises ? Citez celle de Jacques Cœur.

2. Trouvez des mots ou des expressions de sens approché de : *une performance, téméraire, une croisière, les lames, le sillage.* Trouvez un contraire de : *un professionnel, expérimenté, lamentable.*

CONNAISSANCE DU MILIEU

Quelles sont les conditions météorologiques favorables à une bonne navigation à voile ?
Quelles sont les conditions météorologiques défavorables à la navigation ?



(Phot. La Cigogne.)

Le phare des Baleines

1 - La tour, à huit pans [1], se voit de toute l'île de Ré. Elle est élégante. Construite en 1854 entièrement en granit, elle se dresse à 57 mètres du sol...

L'escalier intérieur du phare actuel, en spirale suspendue sur le vide, mène à la petite chambre de quart [2] où se tenait encore, il y a quelques années, le gardien de nuit: cellule ronde où tout reluit, bois et cuivres, et que meublent une chaise

et une couchette, vraie cabine de navire. Aujourd'hui, la garde se fait au pied de la tour, tandis qu'un mécanicien se tient dans la salle des machines. Une sonnerie automatique se déclenche, en cas d'arrêt du mécanisme.

L'énorme lanterne à lames de cristal porte une lampe de seize cent mille bougies [3], visible à près de 70 kilomètres par les nuits les plus noires. Le feu est à éclipses [4] de quatre éclats brefs, séparés par des périodes d'obscurité de quinze secondes en quinze secondes. C'est un des plus puissants de nos côtes occidentales. La lanterne, dont le poids est considérable, tourne sans frottement appréciable sur une cuve de mercure. Un enfant la ferait mouvoir...

2 - Le vide immense qu'on a sous les pieds du sommet du phare des Baleines donne le vertige. Par gros temps, il faut se cramponner à la balustrade. La tour vibre, oscille. Des vagues de quatre mètres de haut assaillent la falaise qui la supporte. Les embruns * s'enlèvent jusqu'à la lanterne du phare en mer. Des brisants *, entourés d'une houle * bouillonnante d'écume, monte un bruit assourdissant.

Tout bateau entraîné sur ces fatals écueils y est, en quelques minutes, jeté pantelant [5], éventré, déchiqueté. Le feu, qui se voit de si loin par nuit noire, n'est visible en temps de brume, qu'à trente ou quarante mètres. Les fines gouttelettes du brouillard forment un écran opaque [6] aux lampes les plus puissantes. Hors du cercle étroit de la tour, c'est l'abîme des ténèbres. Les marins, anxieux, le regard tendu dans la crainte de manquer les signaux lumineux, subissent alors une sorte d'hallucination [7] qui leur en fait voir partout; ils s'affolent...

3 - La lanterne des Baleines fascine [8] les oiseaux. Les alouettes, les cailles, les mouettes, des migrateurs inconnus dans nos parages, arrivant exténués d'une longue traversée, viennent tournoyer autour de ce soleil éblouissant. On les voit surgir en pleine lumière, contre la vitre, les ailes battantes, le corps frémissant, l'œil fixe et dilaté. Quelques-uns, dans un coup de folie, se précipitent sur le cristal et s'y brisent. Des insectes, dorés par le rayon lumineux, mènent autour du foyer une sarabande éperdue [9].

Pierre BLANCHON : *Les Iles de Saintonge et d'Aunis.*
Éditions F. Pijollet.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *un pan :* chacune des faces, chacun des côtés de la tour.

2. *chambre de quart :* local où se tiennent les hommes chargés de la surveillance du phare en action.

3. *une bougie :* unité d'intensité lumineuse. Une ampoule électrique de 40 bougies a le même pouvoir éclairant que 40 bougies de cire ou de stéarine allumées en même temps.

4. *un feu à éclipses :* le feu désigne la lumière du phare. Le feu brille sans interruption. Dans un feu à éclipses, le rayon lumineux n'éclaire que par intervalles.

5. *pantelant :* un homme pantelant est un homme haletant, épuisé. L'auteur use ici d'une comparaison, pour dire que le bateau est dans un tel état d'épuisement qu'il est presque détruit.

6. *un écran opaque* - Le brouillard forme parfois un voile si épais qu'il ne laisse point passer la lumière du phare.

7. *hallucination :* état maladif dans lequel on croit voir, entendre, toucher, etc... des objets qui n'existent pas.

8. *fasciner :* paralyser les mouvements d'un être vivant en le regardant fixement.

9. *une sarabande éperdue* - Les insectes semblent participer à une danse folle et désordonnée.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi, dans la construction d'un phare, fait-on une tour aussi haute que possible ? Où se trouve dans un phare moderne la chambre de veille ? Pourquoi ?

2. Quels sont les détails qui vous ont particulièrement intéressé dans la description de la lanterne ?

3. Qu'y a-t-il d'émouvant, de terrifiant, dans le spectacle de la mer vue par gros temps, du haut du phare ? (§ 2).

4. La lumière du phare est si puissante qu'elle attire les oiseaux. Pauvres oiseaux ! Que leur arrive-t-il ?

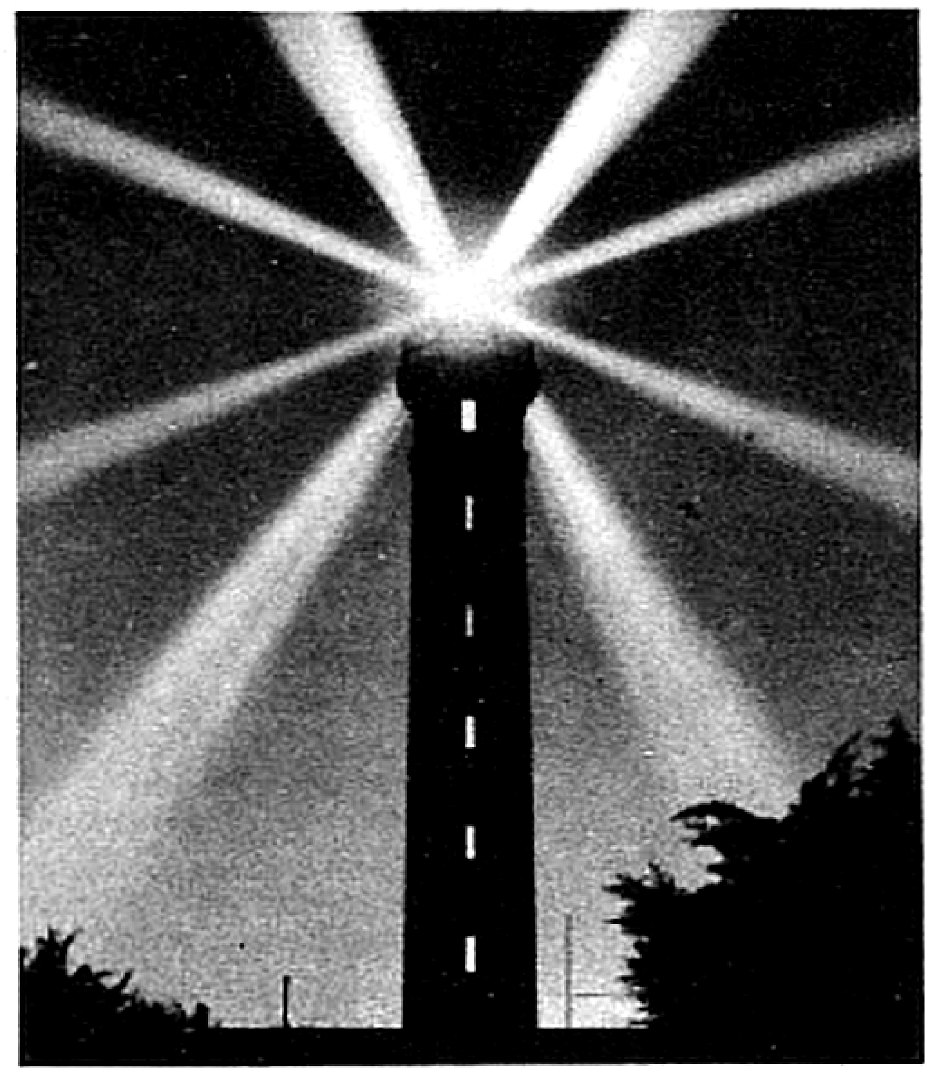
TRAVAUX

1. La tour est construite à huit pans. Quelle est la forme de sa base ? Quel adjectif emploieriez-vous si sa base était à 4 pans,... à 6 pans, ... à plusieurs pans ?

2. Connaissez-vous un oiseau *migrateur* ? Où vit-il pendant la belle saison? pendant la mauvaise saison ? Quel nom donne-t-on au départ d'un groupe d'oiseaux de même espèce pour un autre lieu ?
Dites ce qu'est un *émigrant*, un *immigrant*. Le même homme peut-il être à la fois l'un et l'autre ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Étudier ce qu'est un grand phare.
(Sa situation, son utilité, sa hauteur, ses feux, sa puissance ; à quelle distance est visible son feu ?)



(Phot. La Cigogne.)

INSPECTE L'HORIZON ET FOUILLE LES TÉNÈBRES...

LE PHARE

1 - *Lentement, tristement, le jour pâlit et meurt.*
La mer, que nous révèle une sourde rumeur,
Dort là-bas, invisible, et, debout dans la brume,
Le vieux phare, fidèle à son devoir, s'allume.
L'un blanc et l'autre rouge, éclairs intermittents [1],
Ses feux alternatifs jaillissent par instants,
Projetant autour d'eux leur clarté fraternelle.
Et jusqu'au petit jour, vaillante sentinelle,
Le phare, scrutant l'ombre et tenant tête au vent,
Veille et palpite, car c'est quelqu'un de vivant.
Et le marin, battu par des souffles contraires,
Moins seul dans l'infini, songe aux hommes, ses frères,
Dont la main secourable alluma des flambeaux.

2- *C'est l'heure où, dans la nuit, s'en vont les paquebots.*
Chacun d'eux un moment halète, hésite et traîne
Le long des quais, puis prend le large. Une sirène
Jette un long cri d'angoisse auquel nul ne répond,
Et des gens, çà et là, s'accoudent sur le pont.
Quelque temps, dans cette ombre où leur esprit s'effare,
Ils verront, de minute en minute, le phare
Luire et trembler au fond des lointains ténébreux
Comme un regard humain qui veillerait sur eux.
Puis le bateau se perd dans des profondeurs vagues[2].
Tout s'efface : plus rien qu'un ciel morne et des vagues.
Mais là-bas, comme avant, sans arrêt, sans repos,
Berger de l'Océan qui garde ses troupeaux,
Le phare, se dressant sous les grands cieux funèbres,
Inspecte l'horizon et fouille les ténèbres,
Et ses feux alternés, s'éteignant, s'allumant,
Tournent, tournent toujours, invariablement.

André Dumas.
Poésies (Roseaux) - Éditions Garnier Frères.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *intermittents* : qui cesse pour reprendre et pour cesser encore.
scrutant : voir lecture, p. 72.

2. *profondeurs vagues* : dans un lointain indéfini.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'auteur compare le vieux phare à une personne. Alors que le jour s'achève, il s'éveille, accomplit scrupuleusement, et quel que soit le temps, sa tâche de sentinelle, puis achève sa garde avec le jour. Relevez (§ 1) tous les termes qui montrent que le phare est *quelqu'un de vivant*. Que représente le phare pour le marin qui est en mer ? (§ 1).

2. Le départ d'un paquebot, la nuit, est un spectacle fort émouvant. Le navire part vers la grande aventure. A l'aide de quels mots et expressions, l'auteur décrit-il ce départ ?
Le navire est au large ; partout la nuit, la sourde rumeur de la mer. Que ressent le touriste accoudé sur le pont ? Mais le phare veille ; quel réconfort lui apporte-il?

3. A qui l'auteur compare-t-il le phare ? (§ 2). De quels troupeaux veut-il parler ?

TRAVAUX

Si vous vous êtes trouvé seul, dehors, par une nuit sans lune, qu'avez-vous éprouvé en apercevant au loin une lumière ?

RECRUTEMENT D'UN MOUSSE

En mai 1864, le navire « Fæderis Arca », se trouvant dans le port de Sète, reçoit l'ordre de partir au Mexique. Le « second » du navire, M. Aubert, doit rechercher les marins qui formeront l'équipage. Il se rend dans un café de la ville où il pense trouver des matelots disposés à embarquer.

1 - Comme il s'arrêtait pour bourrer sa pipe à l'abri du vent, le second remarqua près de lui un gamin guenilleux qui charbonnait sur le mur un curieux profil, principalement composé d'un bicorne et d'une barbe sans fin.

« Tu vas en faire jusqu'au trottoir de la barbe ? »

Le gamin leva la tête, grimaçant au soleil pour dévisager l'homme qui lui parlait de si haut.

« C'est le portrait de qui ? demanda le second.

— Le brigadier de la douane.

— Il a une barbe comme ça ?

— Non, n'a pas de barbe.

— Alors ?

— Ça le fera bisquer.

— Avec cette barbe-là il ne se reconnaîtra pas, sacré farceur.

— Justement, je veux pas qu'y se reconnaisse. »

2 - Flairant un dialogue sans issue [1], Aubert passa outre et demanda si le gamin connaissait le café de M. Gastambide, surnommé « La Guimauve ».

« Oui, m'sieur, c'est d'abord à gauche, fit le gosse en levant le bras vers sa droite, et puis on tourne au boulanger, forcément, et ensuite, c'est derrière le renfoncement, juste en face.

— Tu veux me conduire ? »

Le gamin prit le temps d'ajuster une pipe dans la barbe du douanier, puis serra son bout de charbon dans la poche et emboita le pas.

« Tu ne vas pas à l'école ? demanda le second.

— Tout de même ! fit le gamin en levant les épaules à la pénible évocation [2] de ces lointains souvenirs, puis, brusquement :

— Je vous connais, dit-il, vous êtes du « Frédéric Arca ».

— Si tu allais à l'école, tu saurais lire le nom des bateaux. C'est « Fœderis Arca ».

— C'est ce que je disais. Paraît que vous allez partir ?

— On va essayer.

— Vous avez un mousse ? »

3 - Le petit gars avançait, mains dans les poches, roulant un peu les épaules et il parlait en homme qui s'intéresse au mouvement du port.

« Pas de mousse et pas de matelots, mais il faut pas se plaindre, il y a un bateau ! » Et le second se mit à rire, largement, bouche fendue jusqu'aux oreilles, trente-deux dents qui brillaient comme dents de lait. Entre le grand et le petit, la différence d'âge se fit mince, tout d'un coup.

« Si ça peut vous arranger, moi je peux être mousse.

— Tu as navigué ?

— Par ci, par là, des tournées de pêche et deux fois jusqu'à Majorque.

— Oui, mais nous, on va au Mexique.

— Y a pas plus loin que le Mexique ?

— Eh si ! ça peut se trouver.

— Alors c'est pas si loin.

— Tout de même, par rapport à Majorque, c'est loin.

— Les rapports, ça m'est égal. Et la mer, ça va toujours chercher loin, une fois qu'on est dessus.

— Ça ira quand même chercher dans les deux trois mois, peut-être quatre si ça se trouve.

— Pff ! c'est pas long ! Trois mois, c'est pas trois ans. »

4 - Le gamin eut un balancement de la tête pour signifier qu'on ne tombait pas tous les jours sur une aussi belle aubaine [3], une occasion aussi exemplaire de mousse [4].

« Sacré galopin de moufflet à écoper le jus de réglisse [5] ! » fit Aubert d'une voix bourrue en lui décochant une bourrade suivie d'une vigoureuse friction dans la tignasse, comme pour lui donner déjà un aperçu du métier. Le gamin encaissa le choc, s'ébroua [6], ramassa la casquette et dit :

« Voilà : c'est le café à La Guimauve, la boutique marron. »

Le second mit deux sous dans la main de son compagnon qui fronça le sourcil :

« Et alors? fit-il comme pour s'enquérir de la signification de cette pièce.

— Ça veut dire : « Va-t'en! ».

— Bon, dit le gamin, en poussant la porte, on va toujours boire un coup ».

Bien que M. Aubert lui ait dit : « Va-t-en! »,
le gamin deviendra le mousse du navire.

Jacques PERRET : *Les Mutins*[2] *du « Fœderis Arca »*.
Revue de Paris, nº de juillet 1953.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Flairant un dialogue sans issue* - *Flairant* signifie ici : *devinant*. - *Dialogue : entretien entre deux personnes.*
sans issue : une issue est une ouverture par où l'on sort — une porte de sortie. — Le second voit que le dialogue avec l'enfant sera sans issue, c'est-à-dire qu'il n'aboutira à rien, qu'ils ne se comprendront pas.

2. *évocation de ces lointains souvenirs* - Évoquer un souvenir, c'est revoir en pensée les êtres ou les choses dont l'image s'est fixée dans l'esprit. Le petit garçon revoit l'école et ce qui faisait sa vie d'écolier.

3. *aubaine :* une occasion inattendue de recevoir de l'argent, ou un avantage, un profit. C'est une *aubaine* pour le gamin que cette occasion inattendue d'être engagé comme mousse.

4. *une occasion aussi exemplaire de mousse* - Il ne pouvait y avoir une plus belle occasion d'être engagé comme mousse ; elle pouvait servir d'exemple ; c'était une occasion exemplaire.

5. *« Sacré galopin de moufflet à écoper le jus de réglisse! »* - *Écoper :* vider avec une pelle de bois (une *écope*) l'eau qui a pénétré dans une barque. Mais la phrase tout entière ne signifie rien. C'est une apostrophe amusante, amicale et bourrue à la fois.

6. *s'ébrouer :* se secouer, comme un chien se secoue en sortant de l'eau.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

Cette rencontre singulière est contée de façon très amusante. Nous allons chercher à bien voir tout ce qui est *comique* dans le dialogue ou les détails du récit :

1º Par exemple, dans le premier paragraphe (la conversation sur le dessin de l'enfant).

2º Puis dans la façon dont l'enfant indique à M. Aubert le café de M. Gastambide.

3º Puis dans deux réponses de l'enfant : « Tout de même » et : « C'est ce que je disais » (§ 2).

4º Ce qui nous amuse, c'est de voir que ce gamin veut avoir l'attitude d'un homme et s'exprimer comme lui. Vous rechercherez les détails qui le peignent ainsi.

TRAVAUX

Le gamin veut paraître un homme.
Mais le second, M. Aubert, ne ressemble-t-il pas ici, par quelque côté, à un enfant ? Montrez comment apparaît, dans le récit ou le dialogue, ce trait de son caractère.

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Pourquoi ce gamin veut-il être mousse?

2. Recherchez sur la carte : le port de *Sète*, le *Mexique*, et voyez le parcours que devait suivre ce voilier pour aller de Sète au Mexique.

3. Sur le travail et la vie du mousse, voir la lecture : *Le travail du mousse*, p. 143.



(Phot. La Cigogne.)

D'UN BOUT A L'AUTRE DU QUAI ASSIÉGÉ DE BATEAUX...

RETOUR DE PÊCHE

1 - Boulogne-sur-Mer, en novembre, le matin. Une transparente brume blanche naissait à terre et devenait opaque à fleur de toit. Pas de ciel. Les vols, en accents circonflexes, des mouettes gris perle, montaient s'engloutir dans ces ténèbres blafardes[1]...

La marée basse donnait au port d'échouage[2] une profondeur d'abîme. Contre la paroi gluante, ornée de grappes de moules, les nombreuses barques de la flotte de pêche se calaient l'une l'autre...

2 - La « Notre-Dame » de Boulogne, basse sous sa charge lourde, accostait avec seize cents mesures de harengs.

Des tas argentés luisaient sur le pont. Aux secousses, des poissons, glissant du haut, passaient le bordage et flottaient, ventre en l'air, pour les mouettes.

Le bateau, halant sur l'amarre[3] cravatée au col d'un pieu de fonte, s'élargissait une place entre deux barques. Les matelots abordés

repoussaient l'assaillant du talon de leurs bottes. Arquant leurs bustes épais, ils maintenaient du jour entre les coques; cela en grand effort, mais sans cris contre l'intrus[4]; tout le monde a droit au quai, et la criée attend le poisson...

Pouce à pouce, la « Notre-Dame » avança, comme un coin émoussé[5] dans un bois dur. Enfin, du tranchant de sa proue *, elle toucha le quai; elle avait son dû.

Le panneau * ouvert creusait, au milieu du pont noir, un puits de lumière. Au fond, deux hommes, les bottes dans la glace pilée, triaient le poisson de la cale *. Gelés sous leur falot[6] rond comme la lune, ils se réchauffaient en battant des bras, selon le rite[7] populaire et se claquaient dans le dos leurs rudes mains mouillées.

. . . .

3 - D'un bout à l'autre du quai assiégé de bateaux, la marée touchait terre. Au bord, les hommes halaient à la corde, comme du fond d'un puits, les paniers pleins. Sur les planchers gluants, les matelots marchaient à pleines bottes parmi le poisson mêlé de glace souillée. Les mousses, abrités par un tablier de toile raidi en cuirasse, s'enduisaient d'écailles jusqu'aux yeux en barbotant dans la marchandise.

Ils triaient, à la volée, les espèces par tas distincts : les soles mi-parties collées par deux, blanc sur blanc; les luxueux turbots d'une largeur d'éventail; les raies visqueuses aux piqûres sournoises; les barbues en fer de lance; les grands congres à peau fine, puis la racaille des chiens de mer : du poisson de pauvre; et toutes les mystérieuses bêtes de l'eau profonde raflées par la course du chalut.

4 - Les matelots, faisant la chaîne sur la longueur du pont, se passaient les paniers pleins. Ils accomplissaient tous le même balancement du buste ballonné par l'enflure des étoffes cirées. A bout de bras, l'homme recevait le panier, le portait trois pas, en tambour[8], sur la cuisse gauche, pour le passer, bras tendus, à un autre qui tendait les bras.

Cela s'accomplissait avec la régularité d'un jeu de poupées mécaniques.

Quelque limande, aussi mince qu'une feuille, glissait de la manne[9] trop pleine et claquait le pont mouillé; alors le geste brusque de l'homme qui la renvoyait au tas, brisait la perfection du monôme[10].

La dernière main plongeait le panier dans une cuve d'eau trouble où le poisson trouvait la crasse des précédents. Il passait la sienne aux suivants. Et l'équipe de terre halait la charge ruisselante qui laissait de bas en haut du quai la trace de sa route.

Pierre HAMP : *La Peine des Hommes. Marée fraîche.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *les ténèbres blafardes* - Le mot *ténèbres* est toujours au féminin pluriel ; *blafardes* : d'un blanc terne. La profondeur de l'obscurité est atténuée par la lueur pâle de l'aube dans la brume. La couleur est triste.

2. *port d'échouage* : l'endroit du port où, à marée basse, les bateaux reposent sur les sables ou la vase du fond de la mer.

3. *halant sur l'amarre* - L'*amarre* est un câble, une chaîne qui retient le bateau au quai. - *Haler* sur l'amarre, c'est faire effort en tirant sur cette amarre, de manière à rapprocher le bateau du quai.

4. *un intrus* : celui qui s'introduit dans un lieu sans en avoir le droit. Ici, celui qui gêne, qu'on aimerait mieux ne pas accueillir.

5. *un coin émoussé* : outil de fer, en angle, pour fendre du bois, et dont la partie aiguë n'est plus coupante.

6. *un falot* : une lanterne.

7. *un rite* : ordre prescrit dans les cérémonies religieuses. Ici, il s'agit d'une habitude, d'une manière particulière qu'ont les travailleurs manuels de se réchauffer les mains.

8. *porter en tambour* : de la manière dont les hommes chargés de cet instrument le portent dans un défilé...

9. *une manne* : panier dans lequel on transporte le poisson.

10. *un monôme* : allées et venues des hommes disposés en file indienne.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi l'auteur dit-il : *Pas de ciel* ? (§ 1).

2. Pourquoi les hommes semblent-ils n'attacher aucune importance aux poissons qui tombent à la mer ?

3. Relevez les différentes actions faites par les hommes dans l'*accostage* de la « Notre-Dame ».

4. Comment expliquez-vous que les deux hommes travaillant dans la cale puissent avoir aussi froid ?

5. Expliquez pourquoi la marée basse donnait au port d'échouage *une profondeur d'abîme*.

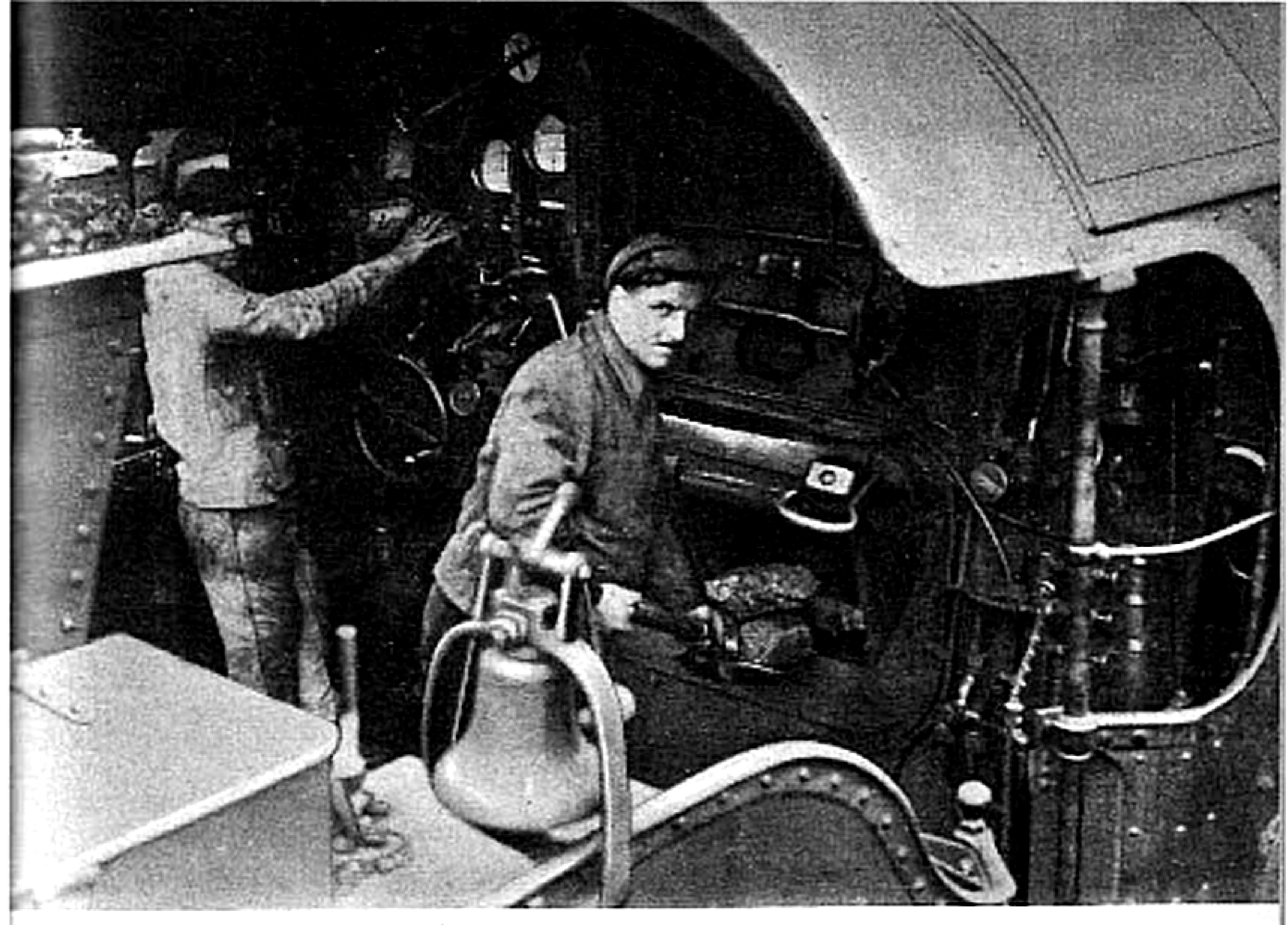
6. Que signifie l'expression : *la marée touchait terre* ? (§ 3).

7. Comment expliquez-vous la grande variété des poissons pêchés par les marins de la « Notre Dame » ?

TRAVAUX

1. Relevez les détails qui font voir combien est rude le travail des pêcheurs.

2. Dans la phrase : « Au bord, les hommes halaient à la corde, comme du fond d'un puits, les paniers pleins », cherchez les *groupes compléments* et indiquez leur nature.



FOLLIETTE PRÉCIPITAIT DES VOLÉES DE CHARBON DANS L'ABIME DE FLAMME DU FOYER RONFLANT...

Le " chasse-marée "

Le « chasse-marée » est un train rapide qui transporte aux Halles de Paris le poisson expédié du port de Boulogne. Nous voici avec le chauffeur, Folliette, et le mécanicien, Taillandier, qui conduisent ce train.

1 - Folliette précipitait des volées de charbon dans l'abime de flamme du foyer ronflant.

Repartis, il prit dans un coffre du tender un flacon où moussait de la bière agitée par la marche et but, après Taillandier, dans un quart[1] militaire désaffecté[2], la boisson fraîche que la trépidation lui envoyait dans le nez.

Une grande fatigue venait du tremblement de la machine et du vacarme de la chaudière bouillante. La poussière de charbon se collait en masque noir sur le visage suant des hommes oppres-

sés[3] par les aspirations brûlantes devant le foyer rouge. Un remous d'air les tenait parfois dans un instant de bien-être frais. Leurs poitrines se gonflaient d'aise et ils respiraient goulûment : comme un bel enfant tette.

Toutes les dix minutes, l'habile coup de pelle de Folliette éparpillait le poussier humide. Son poids, savamment distribué, ne ralentissait pas la flamme. Elle l'engouffrait aussitôt : le charbon noir disparaissait dans le travail rouge du feu infatigable. Pour le nourrir, et maintenir sur tout le parcours, les quinze degrés de pression normale, la pelle du chauffeur devait remuer quatre mille kilos de combustible.

2 - Le vent de mer emplit l'espace de nuages. Les ténèbres se tassèrent entre la terre et le ciel rapprochés. Le train gardait, dans cette encre, sa vigoureuse vitesse. Mais un peu de lune suivit de nouveau le fil du rail poli. Des marais luirent dans la plaine d'Abbeville.

L'aiguille du manomètre[4] Bourdon marqua cent vingt kilomètres à l'heure. Les bielles[5] se mouvaient avec la rapidité des ailes d'une mouche. Dans la bouteille à moitié vide, le restant de bière moussait jusqu'au bouchon. Le quart de zinc faisait, sur le couvercle sonore du coffre, une musique en furioso[6].

Les yeux dardés[7] du mécanicien cherchaient, au plus loin, le feu blanc des sémaphores[8], et le chasse-marée enfilait, à une allure de cataclysme[9] le gouffre noir constellé de signaux.

3 - Les lumières des petites gares clignaient, distantes, se précisaient proches, disparaissaient franchies. Par la campagne, quelques feux tardaient : une vitre d'estaminet[10] de village à fleur de sol, ou le cadran dominant du clocher.

Les lanternes des gardes-barrière ponctuaient la ligne ; l'homme caché par le rideau de la nuit, on ne distinguait que la silhouette du bras qui tenait le feu blanc, à hauteur du genou, et les pieds éclairés en plein.

Le maléfice[11] de deux heures du matin torturait Taillandier. Des démons irrésistibles faisaient force sur les paupières et piquaient les yeux. La migraine hérissée rôdait dans le cerveau[12].

Jusqu'à une heure, on veille ; à quatre heures, l'allégresse[13] du jour proche réveille, mais, à deux heures, la griffe du sommeil vous tient, le pouce sur la nuque et les quatre doigts dans le front.

Le coup de fusil du niveau d'eau détonant relança la vigilance du mécanicien. Ce fut son seul accident de route. Après avoir descendu, en pleine vitesse, la côte de Survilliers, la 2838, ralentie et sifflant aux signaux, martelait les joints des plaques tournantes de la gare de Paris.

Pierre HAMP : *La Peine des Hommes. Marée fraîche.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *un quart* : gobelet de métal dans lequel boivent les soldats.

2. *désaffecté* : ce quart n'était plus utilisé par les militaires.

3. *oppressés* - Un homme est oppressé quand il éprouve de la difficulté à respirer.

4. *manomètre* : instrument qui sert à mesurer la pression et qui indique ici la vitesse du train.

5. *les bielles* : pièces d'une machine (ici, de la locomotive), qui transmettent le mouvement.

6. *musique en furioso* : musique en un mouvement rapide, un mouvement furieux.

7. *dardés* : lancés comme on lance un *dard*, c'est-à-dire une sorte de javelot.
On dit que le soleil *darde* ses rayons quand il éclaire vivement la terre.
Les yeux du mécanicien sont *dardés*, c'est-à-dire qu'il regarde avec une extrême attention, les yeux fixés sur l'objet.

8. *sémaphore* : appareil indicateur de signaux.

9. *cataclysme* : bouleversement inouï, comme une inondation, un tremblement de terre.

10. *estaminet* : petite auberge. — C'est par ce nom qu'on désigne souvent les auberges dans la région du Nord.

11. *maléfice* : mauvais sort. Le mécanicien souffre de ne pouvoir dormir. Cette souffrance est plus vive à deux heures du matin, comme si un mauvais sort était attaché à cette heure de la nuit.

12. *la migraine hérissée rôdait dans le cerveau* - On dit d'un animal qu'il a le poil *hérissé* lorsque ses poils sont dressés raides. — Un homme *hérissé* est, par comparaison, un homme qui se prépare à résister, à se défendre. Ici, l'expression signifie que la migraine, le mal de tête résistait, torturait le mécanicien.

13. *allégresse* : joie vive.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi ce train de marchandises est-il aussi rapide ?

2. Quel est l'homme qui est caché par le rideau de la nuit ?

3. Relevez ce qui nous montre combien le travail du chauffeur et du mécanicien est *pénible*.

4. Relevez aussi ce qui nous dit avec quelle habileté et quelle attention ils l'accomplissent.

5. Quels mots ou expressions expriment l'*habileté* et l'*attention* qu'ils apportent à ce travail ?

6. Citez les détails qui nous font éprouver la vitesse du train.

7. Cherchez quelles sont les lumières qui apparaissent dans cette nuit où roule le train.

TRAVAUX

1. Auriez-vous aimé faire ce voyage avec Folliette et Taillandier ? Que vous répondiez « oui » ou « non », dites pourquoi.

2. Récitation : Apprendre par cœur le deuxième paragraphe.



ALAIN GERBAULT, A BORD DU « FIRECREST ».

Les daurades

Alain Gerbault, seul à bord de son petit bateau, le « Firecrest », traverse l'Atlantique. Il s'efforce d'attraper des poissons pour se procurer de la nourriture fraîche.

1 - Il faisait toujours chaud et le temps était beau. Le bateau se gouvernait lui-même et j'étais allongé, un jour, sur le pont, regardant par-dessus bord, essayant de percer les insondables profondeurs[1] : plus de 6 000 mètres. C'est alors que je remarquai, pour la première

fois, trois formes suivant mon bateau. Nageant à quelques mètres de la surface, dans l'ombre du « Firecrest », était un trio de daurades qui sont d'énormes poissons du genre maquereaux, dépassant souvent un mètre de longueur...

2 - Sortant un hameçon et une ligne, j'essayai d'en attraper un, employant comme appât un petit poisson volant, mais ils n'y firent aucune attention. Et pourtant, en avant de mon bateau, les poissons volent et les daurades sautent après. Les gros sont rapides comme l'éclair et les poissons volants n'ont qu'une très faible chance d'échapper, car, au-dessus d'eux, les albatros * les guettent du haut des airs. Si les daurades se nourrissent de poissons volants, pourquoi ne mordent-elles pas les miens ?...

Et pourtant je désire ces poissons et j'ai besoin d'en prendre un, mais comment ? J'essaie de les tirer à la carabine, mais ils coulent si rapidement que, même si le bateau ne remuait pas, je ne pourrais pas les attraper en plongeant.

Je me demande si je pourrai en prendre un avec mon harpon * à trois branches, mais ils restent toujours hors de mon atteinte.

3 - Découragé, j'abandonnai mon projet et je m'assis sur le bord de mon navire, plongeant les pieds nus dans l'eau. C'est alors que l'inattendu arriva : trois daurades se précipitèrent vers mes pieds. Elles furent rapides, mais je fus plus rapide encore. J'en perçai une de mon harpon, et bientôt j'avais un poisson de près d'un mètre, sur le pont.

C'était de la nourriture fraîche à profusion[2] et je savais maintenant la manière de m'en procurer.

Je connaissais la curiosité des daurades et savais que, pour en attraper, je devais attirer leur attention. Mais bientôt elles furent accoutumées à voir mes pieds le long du bord. J'eus à trouver quelque chose de nouveau et découvris qu'une assiette blanche tournoyant dans l'eau excitait leur curiosité. Je pris alors plus de poisson que je n'en pouvais manger...

4 - Les daurades sont d'excellents poissons, mais elles n'ont pas la saveur délicieuse de leurs frères ailés dont elles se nourrissent presque exclusivement. Souvent je trouvais, dans leur estomac, les restes de nombreux poissons volants.

Ce fut à cette époque que je découvris une curieuse espèce d'algues sur les flancs de mon bateau ; elles avaient l'apparence

de fleurs noires et blanches attachées à la coque * par une longue tige flexible. Ceci m'explique pourquoi tant de poissons suivaient le « Firecrest » ; en mer, ils escortent toujours les navires dont la carène * est sale.

Alain GERBAULT : *Seul à travers l'Atlantique.*
Éditions Bernard Grasset.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *insondables profondeurs* : La *sonde* est constituée par une cordelette, partagée en mètres, dont l'une des extrémités porte un cône de plomb. La mer est si profonde à cet endroit que la sonde elle-même ne pourrait atteindre le sol sous-marin.

2. à *profusion* : avec excès. Il avait maintenant une si grande quantité de nourriture fraîche qu'il ne pourrait pas la consommer en totalité.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi l'auteur est-il si intéressé par la présence des daurades ?

2. De quels moyens dispose-t-il pour attraper un de ces poissons ?

3. Que répondriez-vous à la question de l'auteur (§ 2) : « Si les daurades se nourrissent de poissons volants, pourquoi ne mordent-elles pas les miens ? »

4. Alain Gerbault prend enfin un poisson. Mais c'est le hasard qui l'a servi. Prouvons-le (§ 3).

5. Quelles indications intéressantes l'auteur nous donne-t-il sur les daurades ?

TRAVAUX

Insondable (1) est formé du verbe *sonder*, du préfixe *in* et du suffixe *able* (qui indique ici la possibilité).
Formez des adjectifs avec les verbes suivants : *effacer, contester, apprécier, habiter, varier, estimer, attaquer, concilier, comparer*, puis donner leur *contraire*.
Ex. : séparer, séparable, inséparable.

CONNAISSANCE DU MILIEU

L'exemple d'Alain Gerbault a été suivi. Pourquoi ces navigateurs recherchent-ils la solitude ? De quelles qualités doivent-ils faire preuve pour entreprendre de si longs voyages ?

UN SAUVETAGE

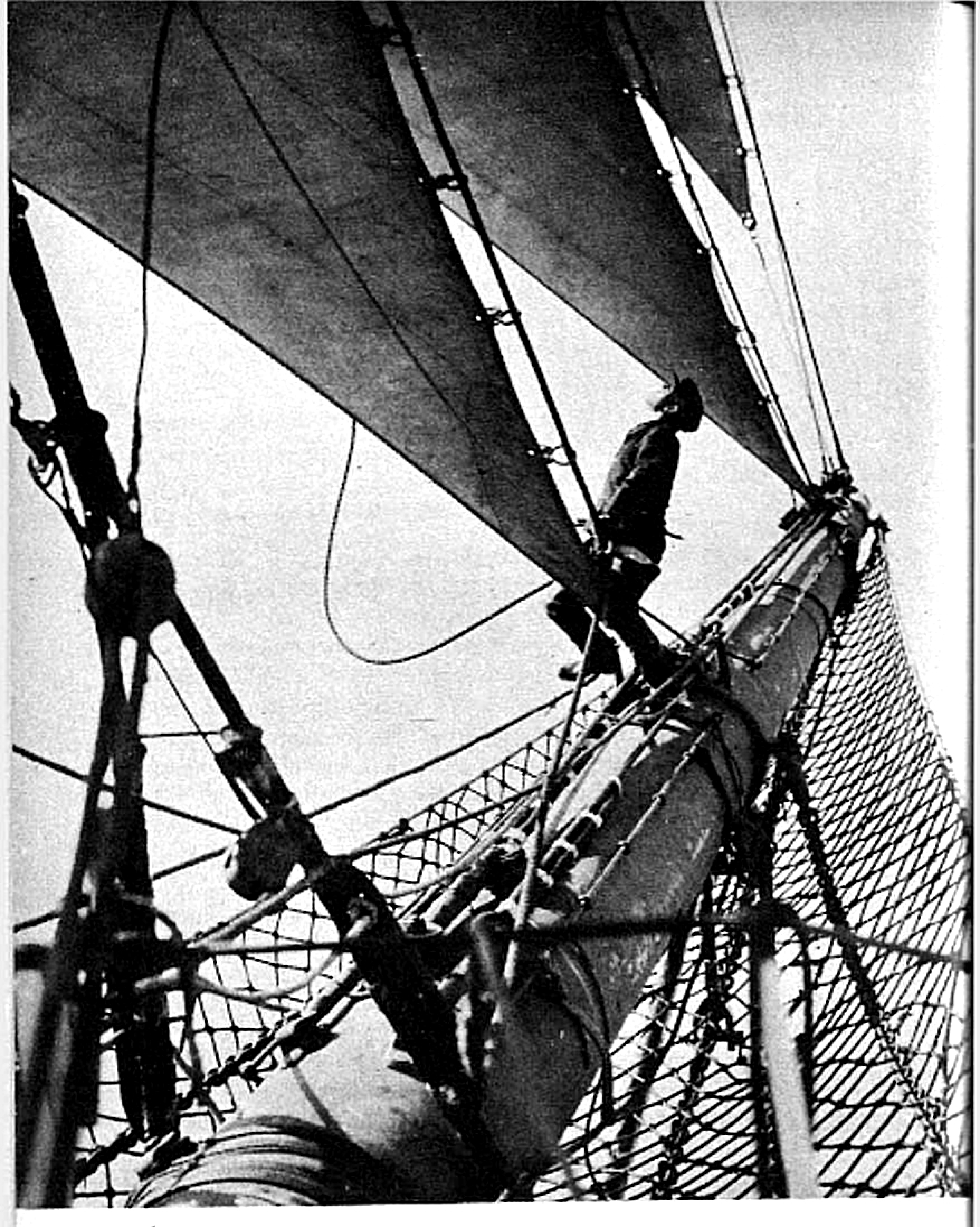
Nous sommes en 1823. Le vaisseau de guerre français « Orion », qui a subi des avaries, a regagné Toulon, où on le répare.

1 - L'« Orion » était mouillé * près de l'Arsenal. Il était en armement[1] et on le réparait. La coque * n'avait pas été endommagée à tribord *, mais quelques bordages étaient décloués çà et là, selon l'usage, pour laisser pénétrer de l'air dans la carcasse.

2 - Un matin, la foule qui le contemplait fut témoin d'un accident.

L'équipage était occupé à enverguer * les voilures. Le gabier * chargé de prendre l'empointure * du grand hunier * tribord perdit l'équilibre. On le vit chanceler, la multitude amassée sur le quai de l'Arsenal jeta un cri, la tête emporta le corps, l'homme tourna autour de la vergue *, les mains étendues vers l'abîme; il saisit, au passage, le faux marchepied d'une main d'abord, puis de l'autre, et il y resta suspendu. La mer était au-dessous de lui à une profondeur vertigineuse. La secousse de sa chute avait imprimé au faux marchepied un violent mouvement d'escarpolette. L'homme allait et venait au bout de cette corde comme la pierre d'une fronde.

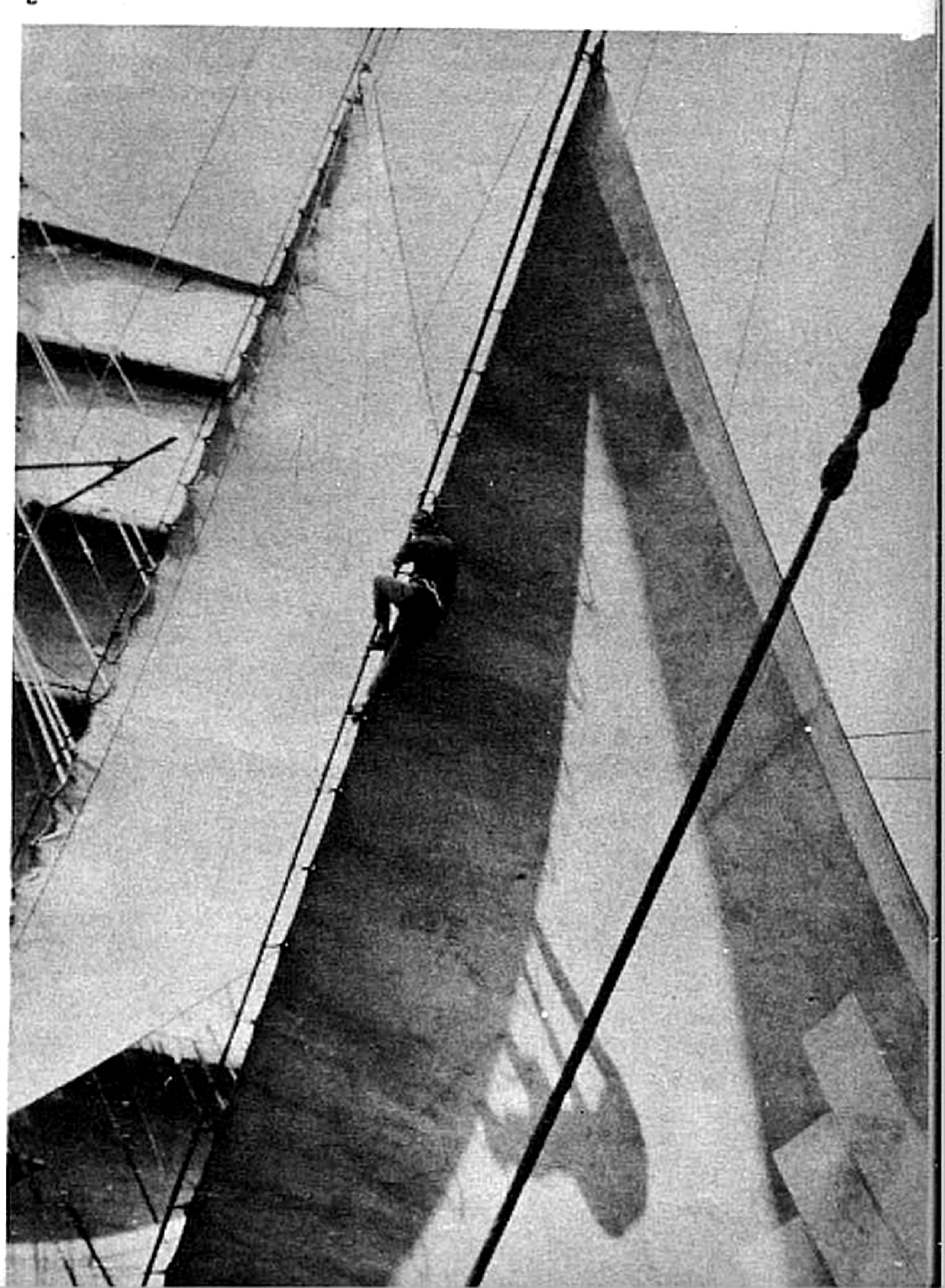
Aller à son secours, c'était courir un risque effrayant. Aucun des matelots, tous pêcheurs de la côte nouvellement levés pour le service[2], n'osait s'y aventurer. Cependant le malheureux gabier se fatiguait; on ne pouvait voir son angoisse sur son visage, mais on distinguait dans tous ses membres son épuisement. Ses bras se tordaient dans un tiraillement horrible. Chaque effort qu'il faisait pour remonter ne servait qu'à augmenter les oscillations du faux marchepied. Il ne criait pas de peur de perdre de la force. On n'attendait plus que la minute où il lâcherait la corde, et, par instants toutes les têtes se détournaient afin de ne pas le voir passer. Il y a des moments où un bout de corde, une perche, une branche d'arbre, c'est la vie même, et c'est une chose affreuse de voir un être vivant s'en détacher et tomber comme un fruit mûr.



1

1. LE GABIER PERDIT L'ÉQUILIBRE. ON LE VIT CHANCELER — 2. TOUT A COUP, ON APERÇUT UN HOMME QUI GRIMPAIT DANS LE GRÉEMENT AVEC L'AGILITÉ D'UN CHAT-TIGRE

2



3 - Tout à coup, on aperçut un homme qui grimpait dans le gréement* avec l'agilité d'un chat-tigre. Cet homme était vêtu de rouge, c'était un forçat; il avait un bonnet vert, c'était un forçat à vie. Arrivé à la hauteur de la hune*, un coup de vent emporta son bonnet et laissa voir une tête toute blanche; ce n'était pas un jeune homme.

Un forçat, en effet, employé à bord avec une corvée[3] du bagne, avait dès le premier moment couru à l'officier de quart*, et au milieu du trouble et de l'hésitation de l'équipage, pendant que tous les matelots tremblaient et reculaient, il avait demandé à l'officier la permission de risquer sa vie pour sauver le gabier. Sur un signe affirmatif de l'officier, il avait rompu d'un coup de marteau la chaîne rivée à la manille[4] de son pied, puis il avait pris une corde, et il s'était élancé dans les haubans*. Personne ne remarqua en cet instant-là avec quelle facilité cette chaîne fut brisée. Ce ne fut que plus tard qu'on s'en souvint.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *en armement* - Un navire est *en armement* quand on le garnit de ses agrès, de ses provisions, de tout ce qui lui est nécessaire pour la navigation.

2. *levés pour le service :* incorporés dans la marine militaire.

3. *une corvée :* une équipe d'hommes, de soldats chargés d'un travail manuel.

4. *manille :* anneau auquel était attaché la chaîne d'un forçat.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'auteur dit qu'une foule contemplait le navire. Que signifie le mot *contemplait* ? Pourquoi la foule était-elle venue sur le quai ?

2. Dans le deuxième paragraphe, relevez les détails qui rendent le tableau particulièrement *émouvant*.

3. Pourquoi les têtes des spectateurs se détournaient-elles? Que signifie la phrase : « Il y a des moments où un bout de corde, une perche, une branche d'arbres, c'est la vie même. » ?

4. Victor Hugo aurait pu écrire brièvement : « Cet homme était un forçat et paraissait vieux. » Voyez comment il nous l'a appris. Pourquoi s'est-il exprimé ainsi ?

5. Pourquoi personne ne remarqua-t-il avec quelle facilité cette chaîne fut brisée ? Que montrait cette facilité dont on s'est souvenu plus tard ?

TRAVAUX

1. Le livre fermé, essayez de reproduire le récit, depuis le moment où l'on voit un homme grimper dans les haubans.

2. Dans la phrase suivante, distinguer les groupes de mots et indiquer leur fonction : *Aller à son secours, c'était courir un risque effrayant.*

UN SAUVETAGE

1 - En un clin d'œil il fut sur la vergue. Il s'arrêta quelques secondes et parut la mesurer du regard. Ces secondes, pendant lesquelles le vent balançait le gabier à l'extrémité d'un fil, semblèrent des siècles à ceux qui regardaient. Enfin le forçat leva les yeux au ciel et fit un pas en avant. La foule respira. On le vit parcourir la vergue en courant. Parvenu à la pointe, il y attacha un bout de la corde qu'il avait apportée et laissa pendre l'autre bout, puis il se mit à descendre avec les mains le long de cette corde, et alors ce fut une inexprimable angoisse : au lieu d'un homme suspendu sur le gouffre, on en vit deux.

On eût dit une araignée venant saisir une mouche ; seulement ici l'araignée apportait la vie et non la mort. Dix mille regards étaient fixés sur ce groupe. Pas un cri, pas une parole, le même frémissement fronçait tous les sourcils. Toutes les bouches retenaient leur haleine, comme si elles eussent craint d'ajouter le moindre souffle au vent qui secouait les deux misérables.

2 - Cependant le forçat était parvenu à s'affaler[1] près du matelot. Il était temps ; une minute de plus, l'homme, épuisé et désespéré, se laissait tomber dans l'abîme ; le forçat l'avait amarré solidement avec la corde à laquelle il se tenait d'une main pendant qu'il travaillait de l'autre. Enfin on le vit remonter sur la vergue et y haler le matelot ; il le soutint là un instant pour lui laisser reprendre ses forces, puis il le saisit dans ses bras et le porta en marchant sur la vergue jusqu'au chouquet *, et de là dans la hune où il le laissa dans les mains de ses camarades.

A cet instant la foule applaudit ; il y eut de vieux argousins de chiourme[2] qui pleurèrent, les femmes s'embrassaient sur le quai, et l'on entendit toutes les voix crier avec une sorte de fureur attendrie : la grâce de cet homme !

3 - Lui, cependant, s'était mis en devoir de redescendre immédiatement pour rejoindre sa corvée. Pour être plus promptement arrivé, il se laissa glisser dans le gréement et se mit à courir sur une basse vergue. Tous les yeux le suivaient. A un certain moment, on eut peur ; soit qu'il fût fatigué, soit que la tête lui tournât, on

crut le voir hésiter et chanceler. Tout à coup la foule poussa un grand cri, le forçat venait de tomber à la mer.

La chute était périlleuse. La frégate l'« Algésiras » était mouillée auprès de l'« Orion », et le pauvre galérien[3] était tombé entre les deux navires. Il était à craindre qu'il ne glissât sous l'un ou sous l'autre. Quatre hommes se jetèrent en hâte dans une embarcation. La foule les encourageait, l'anxiété était de nouveau dans toutes les âmes. L'homme n'était pas remonté à la surface. Il avait disparu dans la mer sans y faire un pli, comme s'il fût tombé dans une tonne d'huile. On sonda, on plongea. Ce fut en vain. On chercha jusqu'au soir ; on ne retrouva pas même le corps.

4 - Le lendemain, le journal de Toulon imprimait ces quelques lignes : « 17 novembre 1823. Hier, un forçat de corvée à bord de l'« Orion » en revenant de porter secours à un matelot, est tombé à la mer et s'y est noyé. On n'a pu retrouver son cadavre. On présume qu'il se sera engagé sous les pilotis[4] de la pointe de l'Arsenal. Cet homme était écroué sous le nº 9430 et se nommait Jean Valjean. »

Ce forçat, Jean Valjean, est le héros du beau livre de Victor Hugo : Les Misérables. *Il n'est pas mort après avoir sauvé ce marin. Il s'est laissé tomber à la mer et s'est évadé. Il devient un homme bon et généreux, faisant le bien autour de lui.*

Victor Hugo : *Les Misérables.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *s'affaler :* se laisser tomber.

2. *argousins de chiourme* - Le mot *chiourme* désignait, à l'époque où se passe le récit, la réunion des forçats d'un bagne. Exemple : la *chiourme* de Toulon.
Un *argousin* était un officier subalterne chargé de la surveillance des forçats.

3. *galérien :* forçat (ainsi désigné parce que les forçats ramaient sur les *galères*).

4. *pilotis :* ensemble de pieux de grandes dimensions enfoncés dans le sol pour affermir un ouvrage construit dans l'eau ou au-dessus de l'eau.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Que signifie la phrase : « Ces secondes semblèrent des siècles à ceux qui regardaient » ?

2. *La foule respira* - Que veut dire l'auteur ? Et pourquoi la foule respira-t-elle ?

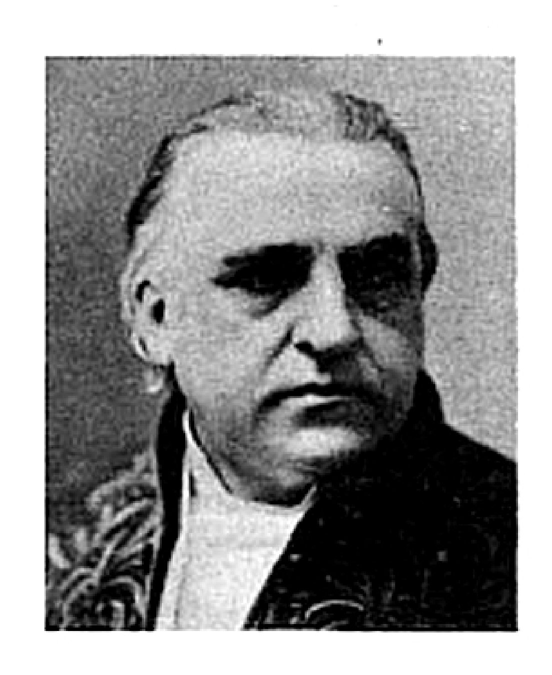
3. *Pas un cri, pas une parole.* Qu'exprime ce silence de la foule ?

4. Pour peindre l'intensité de l'émotion qui s'était emparée de la foule, Victor Hugo a écrit : « Il y eut de vieux argousins de chiourme qui pleurèrent. » Pourquoi a-t-il retenu ce fait ?

5. Jean Valjean s'est évidemment laissé tomber à la mer pour s'évader du bagne. Relevez toutes les circonstances qui pouvaient faire croire qu'il s'était noyé accidentellement.

LE « POURQUOI-PAS ? »

TRAVERSÉE DE LA CEINTURE DE GLACES



Le commandant Charcot dirige le « Pourquoi-Pas ? » sur une mer encombrée par les glaces et les icebergs, vers la côte du Groënland.

1 - Assez lâches [1] pour être maniables, les glaces dans lesquelles nous avions pénétré étaient parsemées d'icebergs dont les dimensions augmentaient au fur et à mesure que nous avancions.

Quatre heures après, nous stoppions dans une clairière, décidés à renouveler la provision d'eau de la chaudière...

Nous progressions lentement en faisant de nombreux détours qui aboutissaient à une route moyenne à l'Ouest. La terre, d'après l'estime, ne devait pas être éloignée; elle restait complètement cachée par une brume basse et humide.

2 - A quelques mètres du navire, un superbe ours blanc se dressa devant nous. Les chasseurs s'étaient précipités sur leurs fusils, mais je donnai l'ordre de les remettre au râtelier. Je n'admets pas qu'on tue pour le plaisir. Un des plus acharnés murmura, qu'en épargnant l'ours, je condamnais à mort des quantités de phoques; je lui fis remarquer que, pour être logique, il faudrait alors sacrifier les phoques pour sauver les poissons et peut-être aussi le tuer lui-même pour laisser vivre bœufs, moutons, poulets, etc... Grâce à ma décision, les évolutions [2] de l'ours purent être filmées; le spectacle qu'il nous offrit était certes préférable à la vaine gloriole d'un coup de fusil tiré sans nécessité ni danger...

Dans un élan, qui manquait de discipline mais non pas de cœur et d'enthousiasme, un jeune Breton qui était à la barre, résuma l'incident; lâchant la roue du gouvernail et me prenant à bras le corps : « Ah! Commandant, comme vous avez eu raison! Elle est si belle cette bête! »

3 - Nous continuâmes notre route, mais la brume nous obligea à stopper dans le voisinage d'une cathédrale de glace, autre œuvre merveilleuse du Grand Architecte de la nature.

Clochers et clochetons, arches et arcs-boutants [3], portails et portillons, nuancés de tous les bleus, éclairaient de lueurs mystérieuses l'humidité grise de l'atmosphère. Nous parlions à peine, et la machine, mise en marche pour nous maintenir dans le voisinage de notre point de repère, tournait sans bruit; navires et hommes se sentaient si petits!

A quatre heures du matin, quelques hauts sommets surgirent au-dessus de la brume; le voile se déchira, la cathédrale se réveillant étincela comme un immense diamant et, sous un ciel radieux, apparut une côte de montagnes, roses et or, couronnées de neiges éternelles se déversant en glaciers chaotiques [4]. Le Groënland avait tenu à se révéler brusquement, orné de ses plus beaux atours.

Commandant J.-B. Charcot : *Dans la Mer du Groënland*.
Desclée de Brouwer et Cie, Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *lâches* - Le « Pourquoi-Pas ? » traverse une zone de glaces assez *lâches*, c'est-à-dire assez peu serrées. Il se fraye un chemin entre ces blocs de glaces en déplaçant parfois certains d'entre eux. (Les glaces sont *maniables*.)

2. *les évolutions* : les déplacements et les mouvements exécutés par l'ours.

3. *arcs-boutants* : un arc-boutant est un pilier qui se termine en demi-arc destiné à soutenir un mur. Dans les églises ogivales, les *arcs-boutants* sont indispensables.

4. *glaciers chaotiques* - Les glaciers sont coupés de profondes crevasses et ont les formes les plus invraisemblables. Ils ressemblent à un amoncellement désordonné de blocs glacés.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le « Pourquoi-Pas ? » se fraye une route dans une zone de glaces flottantes difficilement accessible à la navigation. Quels *dangers* menacent le navire ? Quelles *précautions* sont prises ? (§ 1).

2. La rencontre de l'ours blanc vous paraît-elle *surprenante* ? Pourquoi ?

3. Pour quelles raisons le commandant Charcot interdit-il de tuer l'ours ?

4. Les spectacles de ces régions polaires ne manquent pas de pittoresque et d'imprévu. Où se trouvent l'*originalité* et la *beauté* de ces tableaux ?

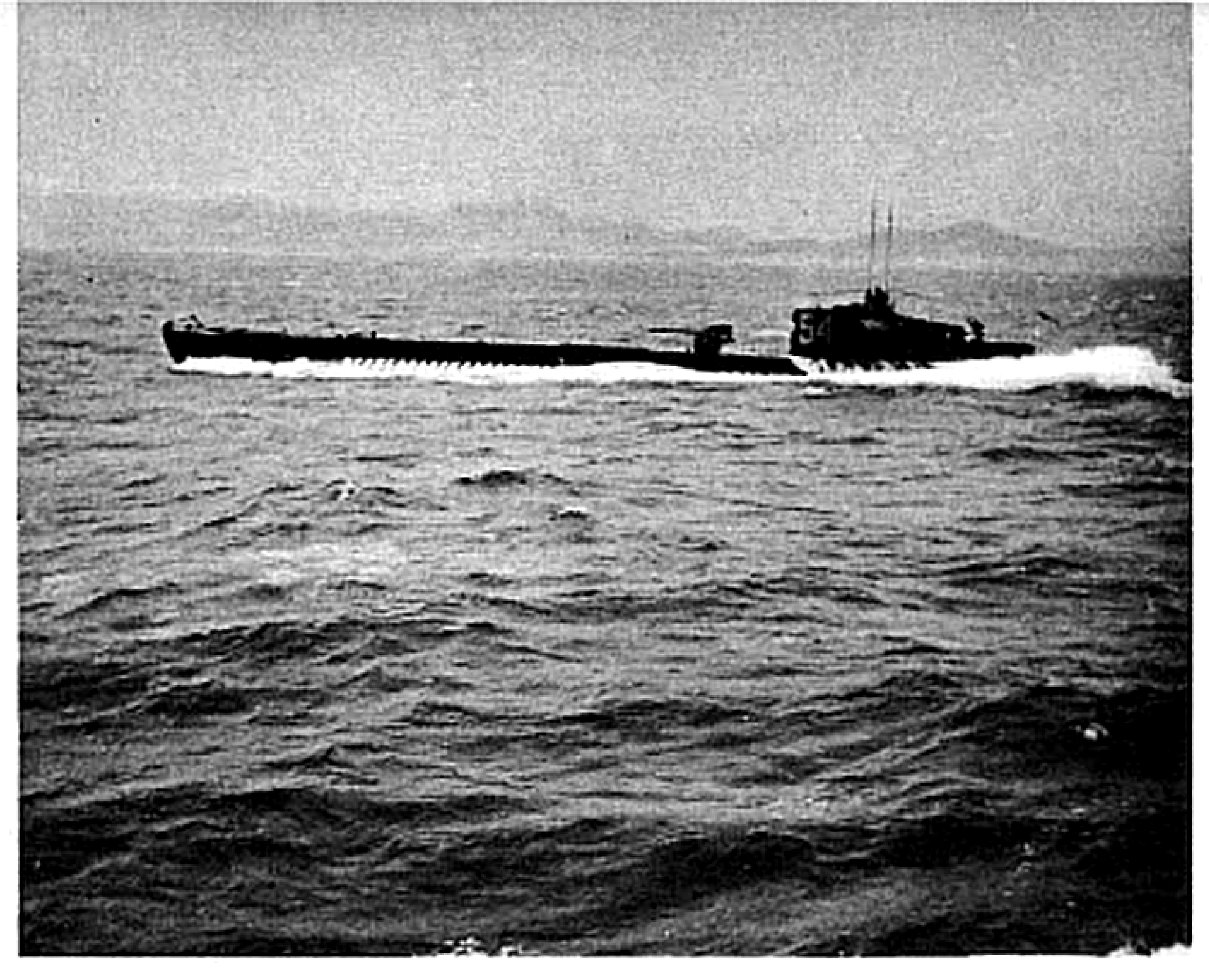
TRAVAUX

1. Efforcez-vous de remplacer par des mots ou expressions équivalentes (§ 4) : *stopper, surgir, se déverser, se révéler.*

2. Approuvez-vous la décision du commandant Charcot qui sauve la vie de l'ours ? Que votre réponse soit « oui » ou soit « non », il faudra la justifier.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Renseignez-vous sur la provenance des icebergs, l'époque pendant laquelle ils sont plus nombreux, leur grosseur, leur partie immergée et leur partie émergée, la direction qu'ils suivent, les dangers qu'ils représentent, leur signalisation, leur destruction, etc...



II. REMONTE A L'AIR LIBRE...

DÉPART EN PATROUILLE

Le commandant L'Herminier nous montre ce qu'est la vie à bord d'un sous-marin en période de guerre.

1 - Assister au départ en patrouille d'un sous-marin a quelque chose de très émouvant quand on connait les dangers qu'il va affronter.

La coque sombre glisse, basse sur l'eau, hors du port; dès la sortie, le sous-marin plonge pour vérifier sa pesée [1], puis il fait route vers l'aventure. Jusqu'à son retour au port, les hommes ne verront plus la lumière du jour, sauf quelques-uns, pour de courtes attaques de surprise au canon.

2 - Pendant le jour, le sous-marin navigue en plongée à petite vitesse pour économiser son électricité. La Méditerranée est une mer trop étroite et les avions qui la survolent sont trop nombreux pour qu'il puisse se permettre de rester en surface.

A la nuit, il remonte à l'air libre, lance ses « Diesel » [2] et fait du chemin en rechargeant sa batterie et ses groupes d'air comprimé.

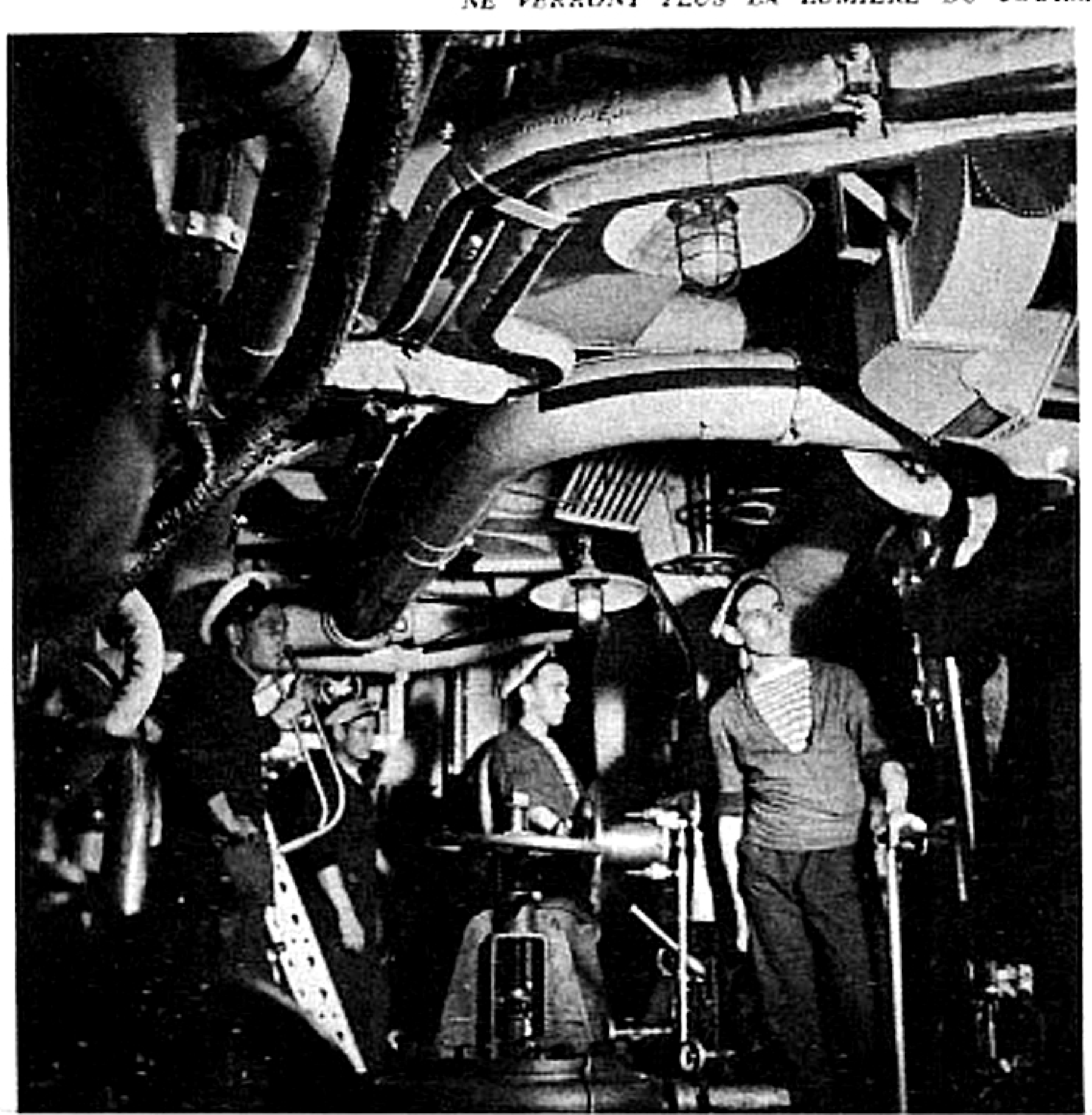
Un tiers de l'équipage est de quart; trois ou quatre hommes ont le privilège de respirer sur la baignoire * pendant la nuit et... de s'y faire tremper jusqu'aux os quand la mer est mauvaise. Les autres sont à leur poste devant les appareils moteurs et les organes de plongée. Les deux autres tiers reposent lourdement sur leurs couchettes, lisent, jouent aux cartes ou mangent, font de l'esprit...

Par les longues journées d'été, en fin de plongée, on a l'impression d'être enfermé dans une chape de plomb [3]. Les moindres efforts sont épuisants. La respiration est sifflante et chacun l'économise. L'air est si pauvre en oxygène qu'une allumette ne prend pas feu.

3 - En surface, par nuit très claire et temps calme, d'une seconde à l'autre le klaxon d'alerte peut retentir; 30 secondes plus tard, le sous-marin est à 12 mètres.

L'ennemi est en vue. « Aux postes de combat ! »

JUSQU'AU RETOUR AU PORT, LES HOMMES NE VERRONT PLUS LA LUMIÈRE DU JOUR...



D'un bond, chacun rallie son poste, le cerveau lucide. Les réflexes[4] sont déclenchés par le hurlement du klaxon.

Puis les ordres, familiers à chacun, de l'attaque se succèdent. Le moment du lancement arrive.

« Lancez ! » Les torpilles partent et c'est la joie intense des explosions victorieuses quand l'ennemi est touché.

Puis commence la sarabande des grenadages[5]. Les traits se durcissent pour cacher l'angoisse. Chacun sait réagir en cas d'avarie et se tient prêt à exécuter les ordres, étrangement calme.

4 - Il faut des nerfs d'acier pour résister à cette vie contre nature que l'on mène sous l'eau incompressible qui transmet impitoyablement tous les chocs.

La confiance réfléchie en eux-mêmes et en leur bateau de ces hommes parfaitement entraînés explique qu'ils continuent leur métier et qu'ils le préfèrent à tout autre.

Mais lorsque, du quai, un sous-marinier voit partir ses camarades, il ne peut manquer d'être remué par un sentiment de profonde émotion, en attendant son tour.

Commandant L'Herminier : *Casabianca.*
France-Empire.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *sa pesée :* sa masse, son poids. Le sous-marin plonge pour vérifier l'équilibre de sa masse dans l'eau.

2. *Diesel :* nom des moteurs à grande puissance qui permettent au sous-marin de se déplacer quand il navigue en surface.

3. *une chape de plomb :* une *chape* désigne ici une enveloppe. Les marins ont l'impression d'être enfermés dans un espace limité par des feuilles de plomb, hermétiquement clos, imperméable à la fraîcheur et à l'air.

4. *les réflexes* - Dès que le klaxon résonne, certains gestes sont accomplis mécaniquement, automatiquement par les hommes, sans qu'ils fassent appel à la réflexion.

5. *la sarabande des grenadages :* succession désordonnée d'éclatements de grenades lancées par l'ennemi sur le sous-marin.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le sous-marin part en mission de guerre. *En plongée*, c'est l'électricité fournie par des accumulateurs qui actionne ses machines. Pourquoi les Diesel fonctionnent-ils seulement quand le sous-marin *fait surface* ?

2. Pourquoi la vie des hommes est-elle si *pénible* quand la plongée se prolonge ?

3. Même la nuit, quand le sous-marin navigue en surface, malgré le soulagement procuré par le renouvellement de l'air, la tension nerveuse reste grande parmi l'équipage. Pourquoi ?

4. Pourquoi le sous-marinier est-il si *ému*, en pensant à son prochain départ ? Et cependant aime-t-il son métier ?

TRAVAUX

1. Remplacer le mot *métier* (§ 4) par des mots de sens équivalent.

2. Pourquoi la vie du sous-marinier est-elle *une vie contre nature* ?

Rivalité

P'tit Pierre, fils d'un douanier de Noirmoutier, est un enfant qui aime passionnément la mer. Il accompagne souvent les pêcheurs, en particulier Perchais.

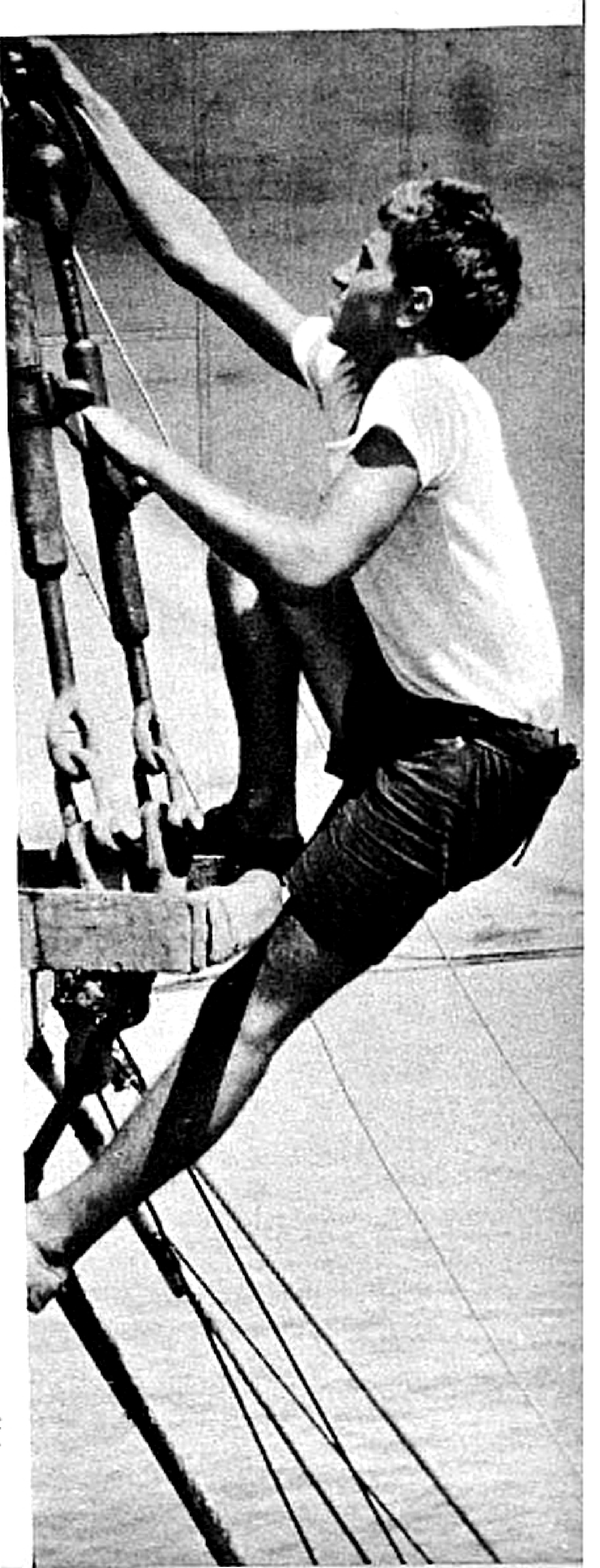
1 - P'tit Pierre suivait Perchais par goût et par émulation [1], car s'il aimait naviguer, il ne lui plaisait pas moins de défier Olichon qui était mousse.

Le soir, quand les barques reposaient à la chaîne, côte à côte dans le port et que la marmaille grouillait dans les canots empestés par la rogue *, Perchais réunissait les deux rivaux.

« On va voir qui qu'a des biceps, les enfants! »

Olichon était plus grand, plus maigre que P'tit Pierre, avec des bras qui n'en finissaient plus, et que les manches, de sa vareuse couvraient à peine jusqu'au poignet. Les pieds en dedans, il adhérait au pont de sa chaloupe, sa petite figure chafouine [2] toute tendue d'énergie.

2 - « Le premier rendu en tête du mât, annonçait Perchais, un, deux, trois! »



« LE PREMIER RENDU EN TÊTE DU MAT : UN, DEUX, TROIS ! »

D'un bond, l'un et l'autre sautaient sur les drisses * et grimpaient vite, tirant des bras, poussant des reins et des genoux. Ils ne se distançaient point d'abord. Olichon montait par grandes secousses à la faveur de ses longs membres ; P'tit Pierre progressait par soubresauts rapides, comme s'il rampait.

Des sloops * voisins, les gars regardaient. Perchais présidait gravement, la tignasse en arrière, le poitrail développé. Au capelage *, Olichon s'engageait un instant dans les poulies ; P'tit Pierre s'enlevait par les haubans, embrassait la fusée du mât *. En une seconde, il gagnait le sommet et criait sa victoire. D'en bas Perchais répondait d'enthousiasme. Olichon s'affalait sur le pont, rouge de dépit.

3 - « Viens-y donc à la nage, criait-il, viens-y donc ! tu verras si je ne t'ai pas ! »

Perchais jubilait[3], faisait chorus[4], brandissait sa main paralysée et commandait :

« A la nage, d'ici la jetée ! »

En un tour de main les chemises s'abattaient. Bien que tout haletant, P'tit Pierre arrivait à plonger en même temps qu'Olichon. Sous l'eau claire on voyait verdir leurs corps nus et s'enfler leurs muscles, des omoplates aux jarrets. Ils s'efforçaient à grandes brasses au travers des barques qui les masquaient par intervalles et d'où les hommes les excitaient au passage :

« Hardi là ! Souque *, p'tit gars ! »

Mais P'tit Pierre battait l'eau nerveusement et s'épuisait, tandis que les cheveux noirs d'Olichon s'éloignaient régulièrement. Déjà son remous ne l'atteignait plus. C'était la défaite. Alors tournant la tête et nageant de biais, comme s'il ne voyait pas sa route, P'tit Pierre se jetait résolument contre un corps mort *.

4 - Quelqu'un criait:

« Attention ! »

P'tit Pierre poussait une plainte et s'accrochait à un canot ; Perchais le rejoignait à la godille *, l'embarquait. P'tit Pierre avait une grosse mâchure au coude, mais ne pleurait pas et regardait seulement Olichon qui abordait la jetée.

Perchais se grattait la tête d'un air bonhomme, tapotait le bras du gamin et jetait vers le triomphateur :

« Ça compte pas ! Bernard s'a fait mal ! »

On entendait Olichon ricaner :
« Oh là là ! poule mouillée ! »
Et il replongeait, par fanfaronnade, pour regagner son bord à la nage.

Marc ELDER : *Le Peuple de la Mer.*
Société française d'Imprimerie et de Librairie et Imprimerie Marc Texier réunies.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *émulation* : sentiment qui pousse à égaler quelqu'un ou même à le surpasser.

2. *figure chafouine* : visage maigre, d'apparence sournoise et rusée.

3. *jubiler* : éprouver une joie bruyante.

4. *faire chorus* - Perchais s'unissait à Olichon pour inviter P'tit Pierre à prendre part à la course de natation proposée.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi Olichon défie-t-il P'tit Pierre à la nage ?

2. Pourquoi P'tit Pierre se jette-t-il résolument contre un corps mort ?

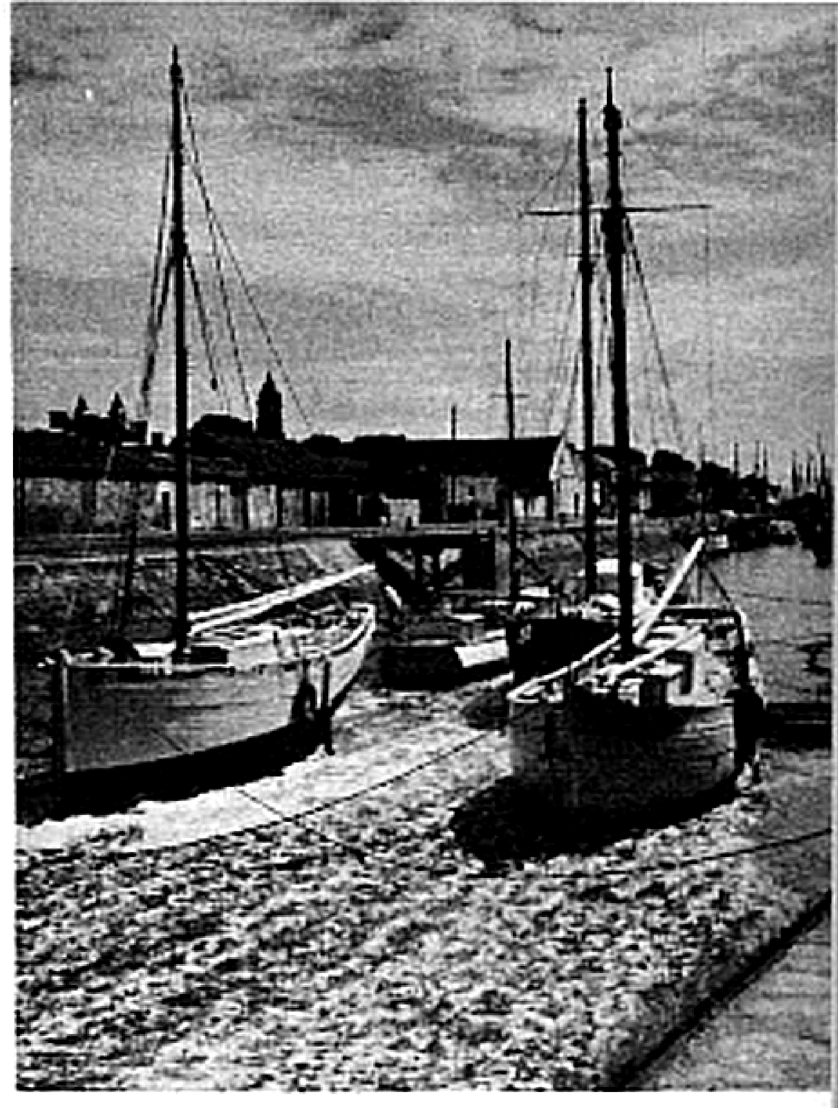
3. Pourquoi ne pleure-t-il pas ?

4. Pourquoi Olichon plonge-t-il de nouveau pour regagner son bord à la nage ?

5. L'auteur fait parler Perchais comme celui-ci parle d'habitude. Vous relèverez les expressions incorrectes qu'il emploie.

TRAVAUX

1. Au moyen du dictionnaire, dites ce que signifie le mot *marmaille*. Vous retrouvez le suffixe *aille* dans les mots : *ferraille valetaille*. Que signifient ces mots ? Que signifie le suffixe *aille* ?



QUAND LES BARQUES REPOSAIENT..

2. Relevez, dans ce récit, ce qui montre :
a) l'intérêt des spectateurs.
b) l'intérêt de Perchais.
Quel rôle joue celui-ci dans cette rivalité entre les deux enfants ? Ne vous semble-t-il pas qu'il préfère l'un d'eux ? Montrez-le en citant un passage du texte.

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Observez-vous, autour de vous, des faits qui montrent combien les hommes sont intéressés par des compétitions comme celle qui est contée ici ?

2. N'y a-t-il pas des concours qui s'engagent entre les marins ? Comment s'appellent ces concours ? Avez-vous assisté à l'un d'eux ?

RENCONTRE EN MER



SES VOILES GONFLÉES DE BRISE...

Le « Magellan », après plusieurs mois de navigation, rentre en France, à son port d'attache. Le Vieux est un matelot dont on ignore l'identité. Il est vraisemblablement sorti d'un pénitencier après avoir accompli sa peine. La rencontre de l'« Élisabeth-Molinos » qui se rend à Nouméa (Nouvelle-Calédonie) lui rappelle son passé douloureux.

1 - « Un navire droit devant, bâbord amures * !... »

Aussitôt, le Vieux et moi nous étions dressés, installés dans la hune * depuis une heure à peine. A l'horizon, un grand voilier se profilait[1], dont la masse ailée grossissait à vue d'œil.

Au bout d'un moment, ses yeux exercés reconnurent un trois-mâts qui laissait porter [2] pour nous livrer passage.

En bas, les hommes de quart s'étaient rassemblés sur le pont, quelques-uns montant dans la mâture où ceux du poste * les avaient rejoints, tant l'événement méritait d'être commenté[3].

Déjà les pronostics[4] s'établissaient lorsque nous vîmes notre numéro flotter à la corne *. L'autre venait sans doute de hisser le sien et le *« Magellan »* répondait, indiquant son état civil.

2 - Soudain, Laluron proclame, ses deux mains en cornet, sur l'avant du gaillard : « C'est l'*« Élisabeth-Molinos* ! »

A ce cri, chacun se précipita, choisissant sa place à bâbord pour mieux contempler à son aise le magnifique voilier nantais qui se rendait à Nouméa, afin d'y charger des nickels.

Il approchait, traçant sa route à dix encâblures *... Autant dire qu'il allait passer à nous toucher, ayant reconnu un « pays » sur la voie du retour.

Ses voiles gonflées de brise, on eût dit un énorme oiseau frôlant la crête des vagues... Le soleil l'éclairant en plein, il s'approchait dans une féerie colorée, semblable à une apothéose.

3 - M'étant tout à coup retourné, je vis mon compagnon debout contre le mât. Il était immobile et de ses yeux deux larmes s'échappaient qu'il ne cherchait pas à dissimuler à mon attention.

Le trois-mâts défilait maintenant à contre-bord. Sur son pont et ses vergues *, l'équipage agitait les bras, poussant des cris sans fin, auxquels les nôtres répondaient selon la même méthode.

4 - A l'arrière, les couleurs s'abaissaient pour remonter ensuite au sommet des drisses *, spectacle émouvant s'il en fut que ce salut des deux amis se rencontrant en plein milieu de l'océan, l'un retournant au port, l'autre, l'avant pointé vers l'aventure !...

Tous deux se souhaitaient « bon voyage et bon vent » selon l'antique formule [5] et s'éloignaient chacun vers son destin, les voiles accomplissant leur rôle à travers l'horizon qui se referma.

Bernard FRANCK : *La Vergue*.
Librairie Ernest Flammarion.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *se profilait* - Le *profil* d'une personne, ce sont les traits du visage d'une personne vue de côté. Le voilier *se profilait* à l'horizon en présentant sa silhouette de flanc, de profil.

2. *laissait porter :* terme de marine qui signifie que le trois-mâts venait sous le vent pour se rapprocher du vent arrière. D'après les règles de route, un voilier au plus près bâbord amures, doit se déranger pour un voilier au plus près tribord amures.

3. *commenté* - La rencontre du voilier méritait de faire l'objet d'une conversation où il serait question de son identité, de son port d'attache, de sa destination, de sa voilure, de sa marche, etc...

4. *les pronostics :* opinions que l'on émet sur ce qui doit arriver, d'après certains signes ou indices.

5. *antique formule :* manière très ancienne, de s'exprimer et dont tout le monde fait usage dans une circonstance donnée.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. La rencontre d'un autre voilier en plein océan est un événement auquel les marins portent un grand intérêt. Leur curiosité est en éveil. Relevons les faits qui en apportent la preuve (§ 1).

2. Un autre sentiment remplace la curiosité satisfaite quand l'un des matelots crie : « C'est l'« Elisabeth-Molinos ! » Quel est ce sentiment ? Comment se manifeste-t-il ? (§ 2 et § 3).

3. Relevez le passage du texte qui est la description d'un joli tableau.

4. Qu'y a-t-il d'émouvant dans le salut des deux bateaux ?

LA PÊCHE AUX LANÇONS LA NUIT

C'est la première fois que l'auteur s'aventure la nuit sur les grèves au moment de la marée basse. Son ami David l'emmène à la pêche aux lançons (appelés encore « équilles »). Ces petits poissons au corps très allongé s'enfoncent dans les sables humides quand la mer se retire.

1 - Sur cette étendue, plane à l'infini, le ciel, scintillant d'une myriade d'étoiles, formait une immense cloche brillante, dont le luxe me parut d'un contraste bizarre avec nos vieux vêtements de pêche et le sable mouillé où nous pataugions sans vergogne [1].

Comme nous traversions un des premiers cours d'eau qui sillonnaient la baie à marée basse, je vis surgir, sous les pas de David, une gerbe d'étincelles, gouttelettes miroitantes qui retombaient en pluie, légères et lumineuses. Craignant une déception, je frappai le sol du pied. Docile, le phénomène se reproduisit. Je ne comprenais pas, ou plutôt, j'avais peine à croire que, pour cette première pêche nocturne, se réalisait ce prodige [2], la mer phosphorescente...

2 - David avançait toujours. Parfois, cependant, il s'arrêtait un instant, grattait le sol du bout d'une de ses faucilles, se relevait, continuait. Nous avions dépassé tous les autres pêcheurs. Soudain, je le vis se pencher, saisir sur le sol un objet que je ne discernai pas, le déposer dans le panier, d'où il retira une seconde faucille : « Tiens, me dit-il en me la tendant, prends, nous sommes arrivés. »

La lampe posée entre nous sur un monticule formé d'un renflement du sable, il commença de gratter furieusement le sol, faisant jaillir les lançons qu'il s'agissait d'attraper avant qu'ils n'aient eu le temps de reprendre connaissance. D'abord, je répugnai à prendre dans ma main le poisson frétillant dont, redoutant le contact, j'imaginai sous ma paume le corps froid et lisse.

3 - Je regardais David qui accomplissait sa besogne avec une vélocité [3], une dextérité [4] singulière. « Il y en a ! » me dit-il enfin d'une voix étouffée, mais dont la jeunesse, le ton ardent [5], révélant le plaisir qu'il prenait à cette pêche, me surprirent...

Je ne voulus pas démériter de la confiance qu'il avait mise en moi et fourrageant le sol [6] de mon fer recourbé, je me jetai sur le premier poisson que je fis jaillir hors du sable. Je ne pus retenir

un cri. « Eh bien ! fit David en se relevant lentement, qu'est-ce qu'il y a ? — J'en ai un ! » La stupeur parut lui couper la parole : « Eh ! bien je pense », murmura-t-il enfin...

4 - Novice [7], je me démenais comme un diable. Plusieurs fois, David m'exhorta au calme [8]. Je ne faisais qu'en rire. Je me moquais de son silence, quand tant de voix emplissaient l'atmosphère. Des groupes se rapprochaient de nous qui disparaissaient dans l'ombre. Plusieurs fois nous dûmes déplacer la lampe rouillée dont la base s'enfonçait peu à peu dans le sable humide.

Les lançons gisaient à fleur de terre. On en trouvait par cette nuit chaude d'endormis sur la grève qu'il suffisait de ramasser. Mon panier devenait lourd...

D'un commun accord, nous reprîmes bientôt le chemin de la côte. Les groupes s'échelonnaient sur la grève *, pliant sous le faix [9] de leurs charges, les mains engourdies par le froid et l'humidité du long travail accompli dans le sable.

Michel Robida : *Botemry*.
René Julliard, Éditeur.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *sans vergogne* : sans honte, sans crainte de nous mouiller.

2. *un prodige* : ici, une chose étonnante, surprenante.

3. *la vélocité* : la vitesse, la rapidité.

4. *la dextérité* : l'adresse des mains.

5. *le ton ardent* - David parle avec une expression de voix dans laquelle on sent l'ardeur, la passion qui l'animent dans cette pêche.

6. *fourrager le sol* : fouiller le sol avec ardeur pour en extraire tout ce qu'il contient.

7. *un novice* - L'enfant est peu exercé, peu habile à cette pêche.

8. *exhorter au calme* : ici, encourager, par des paroles, à un travail silencieux.

9. *plier sous le faix* : se courber sous le fardeau, sous le poids d'une charge.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Quand il y a *contraste*, deux choses s'opposent. Quel est le contraste signalé, dans la première phrase, par l'auteur ? Expliquez-le.

2. Les pas de David font surgir de nombreuses gouttelettes d'eau. Comment expliquez-vous que l'auteur les compare à une gerbe d'étincelles ?

3. Cette pêche aux lançons est vraiment particulière. Dites-nous pourquoi ?

4. Pourquoi les pêcheurs ont-ils emporté une lanterne ?

5. D'abord, l'enfant hésite à pêcher. Relevez la phrase qui en apporte la preuve.

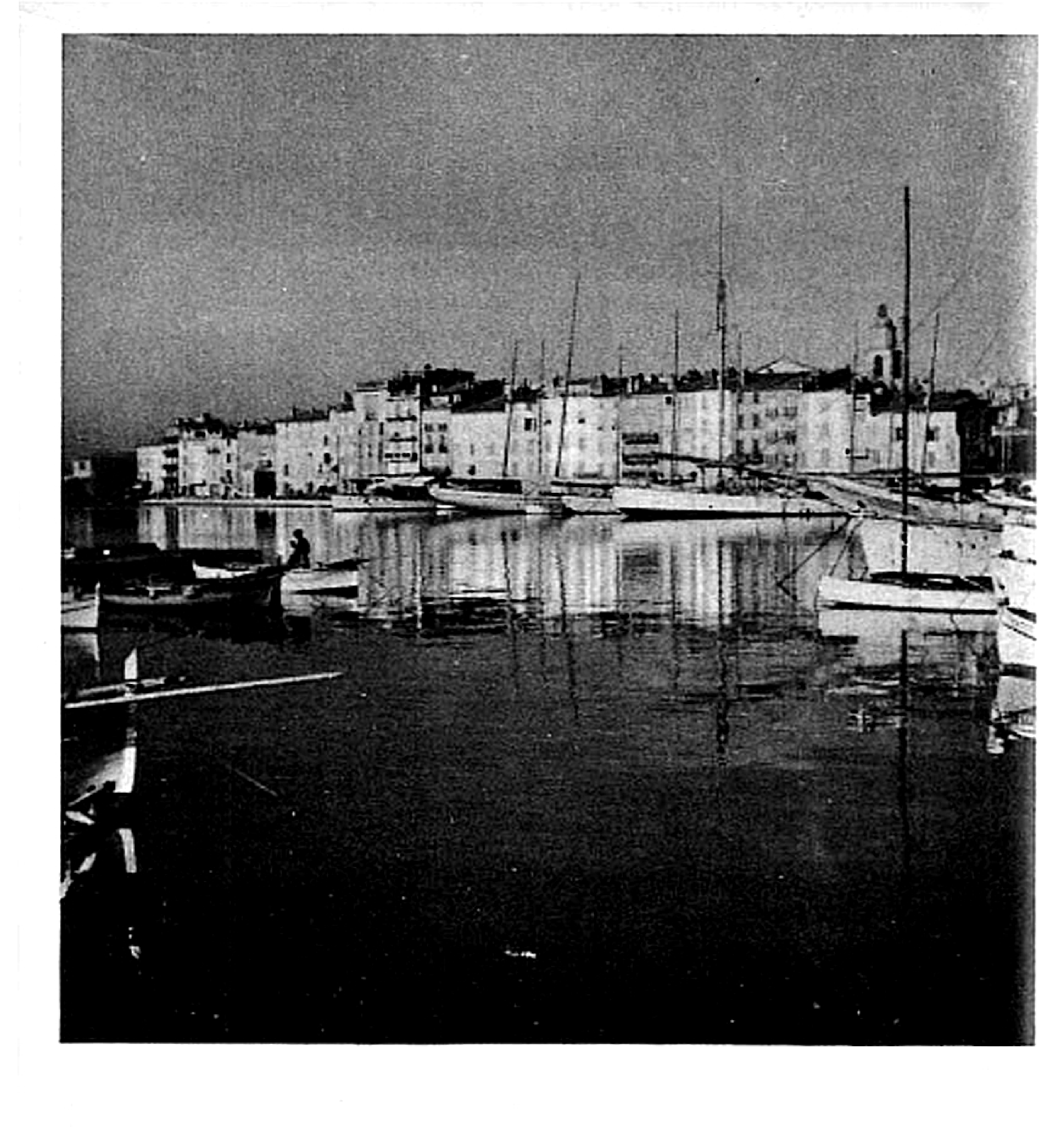
6. Enfin l'enfant prend plaisir à la pêche. Relevez les passages du texte qui le montrent.

7. La pêche aux lançons est-elle facile ? Aimeriez-vous la pratiquer ?

TRAVAUX

1. Trouvez deux synonymes du mot *besogne*.

2. Recherchez, dans le texte, les expressions et les mots suivants et donnez leur contraire : *nocturne, reprendre connaissance, répugner à, lisse, une voix étouffée, un ton ardent, réveiller, démériter*.



SAINT-TROPEZ : LE PORT

DÉPART NOCTURNE

1 - « Beau temps, Monsieur ! »

Je me lève et monte sur le pont. Il est trois heures du matin ; la mer est plate ; le ciel infini ressemble à une immense voûte d'ombre ensemencée de graines de feu. Une brise très légère souffle de terre.

Le café est chaud, nous le buvons, et, sans perdre une minute pour profiter de ce vent favorable, nous partons.

Nous voilà glissant sur l'onde, vers la pleine mer. La côte disparaît ; on ne voit plus rien autour de nous que du noir. C'est là une sensation, une émotion troublante et délicieuse : s'enfoncer dans cette nuit vide, dans ce silence, sur cette eau, loin de tout. Il semble qu'on quitte le monde, qu'on ne doit plus jamais arriver nulle part, qu'il n'y aura plus de rivage, qu'il n'y aura plus de jour. A mes pieds, une petite lanterne éclaire le compas * qui indique la route. Il faut courir au moins trois milles au large pour doubler sûrement le cap Roux et le Drammont, quel que soit le vent qui donnera, lorsque le vent sera levé. J'ai fait allumer les fanaux * de position, rouge babord et vert tribord, pour éviter tout accident, et je jouis avec ivresse de cette fuite muette, continue et tranquille.

2 - Tout à coup, un cri s'élève devant nous. Je tressaille, car la voix est proche ; et je n'aperçois rien, rien que cette obscure muraille de ténèbres où je m'enfonce et qui se referme derrière moi. Raymond, qui veille à l'avant, me dit :

« C'est une tartane [1] qui va dans l'est ; arrivez un peu, Monsieur, nous passons derrière. »

Et soudain, tout près, se dresse un fantôme effrayant et vague, la grande ombre flottante d'une haute voile aperçue quelques secondes et disparue presque aussitôt. Rien n'est plus étrange, plus fantastique [2] et plus émouvant que ces apparitions rapides, sur la mer, la nuit. Les pêcheurs et les sabliers [3] ne portent jamais de feux ; on ne les voit donc qu'en les frôlant, et cela vous laisse le serrement de cœur d'une rencontre surnaturelle [4].

3 - J'entends au loin un sifflement d'oiseau. Il approche, passe et s'éloigne. Que ne puis-je errer comme lui !

L'aube enfin paraît, lente et douce, sans un nuage, et le jour la suit, un vrai jour d'été.

Raymond affirme que nous aurons vent d'est. Bernard tient toujours pour l'ouest et me conseille de changer d'allure et de marcher, tribord amures *, sur le Drammont qui se dresse au loin. Je suis aussitôt son avis et, sous la lente poussée d'une brise agonisante, nous nous rapprochons de l'Estérel. La longue côte rouge tombe dans l'eau bleue qu'elle fait paraître violette. Elle est bizarre, jolie avec des pointes, des golfes innombrables, des rochers capricieux et coquets, mille fantaisies de montagne admirée. Sur ses flancs, les forêts de sapins montent jusqu'aux cimes de granit qui ressemblent à des châteaux, à des villes, à des armées de pierres courant l'une après l'autre. Et la mer est si limpide, à son pied, qu'on distingue par places les fonds de sable et les fonds d'herbes.

Guy de MAUPASSANT : *Sur l'Eau*,
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *tartane* : petit bâtiment de la Méditerranée, ponté, à un seul mât et à voile latine.

2. *fantastique* - Un être fantastique est un être irréel, conçu par l'imagination (une fée, un génie). L'apparition, la nuit, d'un bateau n'ayant pas ses feux, semble appartenir à l'irréel, au fantastique.

3. *sablier* : transporteur de sable.

4. *surnaturelle* : au delà de la nature, de la réalité. Si quelqu'un croyait rencontrer un fantôme, il parlerait d'une rencontre surnaturelle. De même ici.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

Cette promenade nocturne fait éprouver à l'auteur *diverses émotions*. Nous allons les rechercher.

1. Quelle est celle qui est évoquée dans le premier paragraphe ? Distinguez bien ce que l'auteur éprouve.

2. Une autre émotion est décrite dans le second paragraphe. Laquelle ?

3. N'est-ce pas encore une émotion qui nous est confiée dans le troisième paragraphe, notamment dans la seconde moitié de ce paragraphe ? Laquelle ?

TRAVAUX ET CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez sur une carte le massif de l'Estérel.

2. La fin du dernier paragraphe, depuis : *La longue côte rouge*... est un tableau de cette partie de la côte méditerranéenne qui est dominée par le massif de l'Estérel. Relevez les divers aspects de cette côte.

DÉPART POUR LA PÊCHE

Pas de lune. Vent d'ouest. La nuit est douce et sombre,
Sur la cale rugueuse où vient se froisser l'eau
Mystérieusement s'agite un groupe d'ombres
*Qu'allonge la lueur dansante d'un falot *.*

Le claquement sonore et pressé des sabots
Saccade le silence[1]*. Un chien lointain aboie.*
Une rame qu'on range heurte un flanc de bateau,
Et soudain le falot sur les vagues rougeoie.

Les ombres maintenant fouillent dans un amas
De toile en rudoyant[2] *le mousse qui s'attarde.*
Une voile en grinçant monte le long d'un mât
Et déploie dans la nuit une blancheur blafarde[3]*.*

Elle clapote un peu, se gonfle et, tout à coup,
Les ombres, le bateau et la lueur dansante
Disparaissent avec un bruissement doux
Dans le silence immense et noir où la mer chante.

Louis Even.

Flânes rustiques et marines.
Éditions Bernard Grasset.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *saccade le silence* - Le silence est coupé par le bruit sec et intermittent des sabots sur le sol.

2. *rudoyant* - Les hommes parlent au mousse sans tendresse, avec brutalité et parfois même le bousculent ; ils le malmènent.

3. *blancheur blafarde* - La voile est d'un blanc mat, terne.

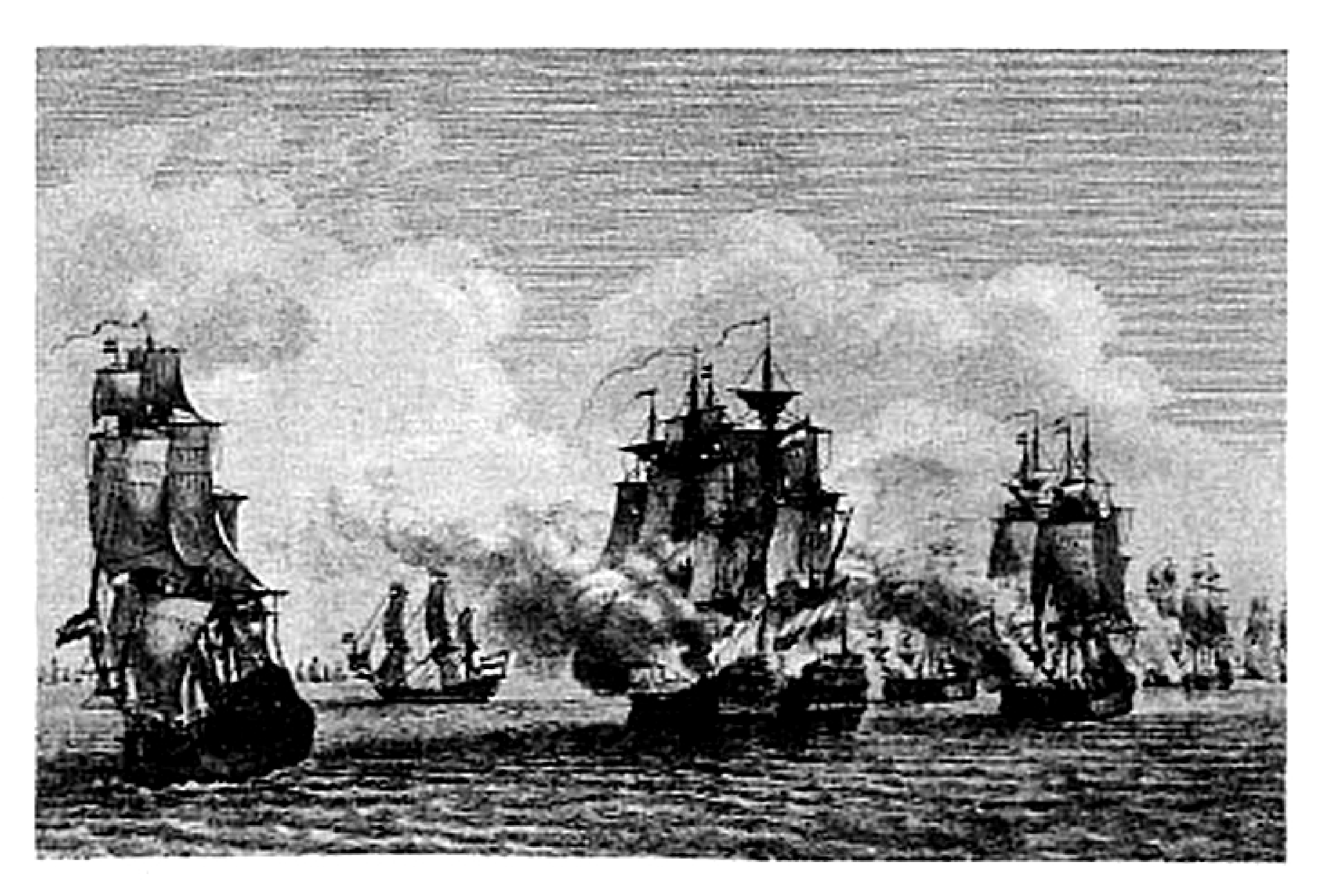
POUR COMPRENDRE LE TEXTE

Ce tableau poétique nous fait éprouver une impression de calme et de mystère. Relevez d'une façon précise ce qui fait naître en vous ces impressions (bruits, couleurs, détails).

RÉCITATION

Petit poème à dire simplement, lentement. La voix s'élèvera modérément pour marquer les passages qui troublent le silence.

La dernière strophe sera dite d'une voix légèrement contenue.



ATTAQUE, PAR JEAN BART D'UN CONVOI HOLLANDAIS, AU LARGE DE DUNKERQUE.

JEAN BART

1 - Il s'appelait Bart, et non Barth, c'est-à-dire qu'il était Français, d'origine normande, de Dieppe, du Pollet, ce faubourg de pêcheurs. De longue date, les Bart s'étaient établis à Dunkerque pour se faire pêcheurs d'hommes, autrement dit, corsaires *. Les Hollandais faisaient tant de cas de ces Dunkerquois qu'ils n'en prenaient pas un sans le faire pendre. Mais on n'en prenait guère ; ils se faisaient sauter. Ainsi fit Jacobsen, grand-oncle de Jean Bart, nommé le « Renard de la Mer ».

Il y avait dans ces familles, où l'on ne savait lire, une science étonnante. Le détroit de la Manche, la mer du Nord, ils savaient tout cela de tradition dans le plus terrible détail. Ils connaissaient les bancs * à toute profondeur, les courants *, les marées, savaient les jours, les heures, les passes * très précises où l'on pouvait parfois voguer sur un écueil. Ils passaient par des lieux, des temps et des tempêtes où personne n'aurait su le faire. Ils faisaient des choses insensées[1] (du moins qui semblaient telles) mais qui réussissaient...

2 - Jean Bart était un grand garçon blond, de beau teint, avec des yeux bleus, une physionomie heureuse. Il était très robuste (une fois, revenant d'Angleterre, il rama deux jours et deux nuits). Avec cette grande vocation[2] pour tuer, il était fort brave homme, affable et bon enfant, charitable à tous ceux qui venaient lui conter leurs malheurs. Il n'avait aucune gloriole[3]... Bart parlait peu, n'écoutait pas, ayant toujours sa guerre en tête, quelque chose devant les yeux. Quelle ? La mer, la mer de Hollande, la grande mer aux harengs...

3 - Aucun corsaire n'a emporté la gloire de l'Ours du Nord qui, seul, put toujours entrer et sortir de Dunkerque avec liberté et qui, sans parler de ses prises sur les Anglais, à la Hollande seule prit ou brûla sept cents vaisseaux.

Cet homme, qui fit tant de prises, eut des millions en main, n'eut pas grande faveur et ne fit pas fortune. Il avait 2 000 livres de pension. Ce ne fut que fort tard, près de sa mort, que le roi le fit chef d'escadre. Il laissa 24 000 francs. Il fut payé de bien autre monnaie, en gloire proverbiale[4] et populaire.

J. MICHELET : *Histoire de France.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *des choses insensées :* des choses contraires à la raison, — si téméraires qu'elles étaient déraisonnables, qu'elles auraient dû échouer.

2. *vocation* - On dit que quelqu'un a la *vocation* d'un métier quand il désire ardemment exercer ce métier ; on peut dire que ce métier l'appelle. « Jean Bart avait, dit Michelet, la *vocation* de combattre. »

3. *gloriole :* sentiment de celui qui éprouve de la gloire pour de petites choses ; vanité.

4. *gloire proverbiale :* gloire citée comme un modèle.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Comment vous expliquez-vous que les corsaires puissent être appelés par Michelet des *pêcheurs d'hommes* ? Ne recherchaient-ils pas d'autres prises ?

2. *Il y avait dans ces familles, où l'on ne savait lire, une science étonnante.* - Pourquoi ne savait-on pas lire dans ces familles de corsaires ?

Comment avait-on acquis cette science étonnante ? Et pourquoi était-elle *étonnante* ?

3. Recherchez, dans le paragraphe deux, une opposition entre certains traits du caractère de Jean Bart.

TRAVAUX

Michelet a tracé ici un portrait de Jean Bart. Résumez ce portrait en montrant tout ce qu'il nous apprend sur lui.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Y a-t-il eu d'autres grands corsaires français ? Lesquels ? A quelle époque ?

Drame sous-marin

L'auteur explore, dans un robot-scaphandre, l'épave d'un navire coulé au fond des mers. Il assiste à un curieux combat qu'il aura la chance de pouvoir filmer.

1 - Par un coin de la glace, je vis quelque chose bouger. C'était le mouvement ondulant[1] de quelque corps volumineux. Braquant[2] d'un mouvement brusque l'un des phares, je distinguai une forme sombre, une grande silhouette[3] qui évoluait[4] avec une grâce nonchalante. En frôlant le câble au-dessus de moi, l'être inconnu déplaça le robot.

C'était un requin, et un gros, d'environ dix-huit pieds * de long. A travers la glace, je l'observai qui faisait onduler sa masse en forme de torpille dans l'eau agitée. De toute évidence, le câble et les autres filins * excitaient sa curiosité ; il en toucha un du museau, puis s'éloigna précipitamment dans un tourbillon de bulles et d'écume...

Tout à coup, l'eau fut violemment agitée et je vis passer une série d'ombres rapides. Le requin se précipitait en avant et en arrière, allait et venait dans toutes les directions. On aurait dit que quelque chose le tracassait ; il fonçait vers le haut, puis se repliait au milieu des tourbillons de l'eau qu'il brassait. Il me donnait l'impression d'entrer en délire[5]. Je savais que, si la bête s'excitait ainsi, ce n'était pas à cause du câble immobile ou de mon paisible robot, et je me demandais ce qui la mettait dans une telle rage.

2 - Par la glace arrière, je regardai attentivement dans l'eau. Là, presque à portée de la main, il y avait une pieuvre gigantesque. Elle avait une envergure[6] d'au moins douze pieds et me donnait l'impression d'un vilain client[7]. Quand elle souleva ses grands tentacules, je pus voir sa bouche, percée dans un corps mou et informe. Bien qu'en sûreté sous la carapace métallique du robot, je ressentis un frémissement de dégoût, et je compris alors pourquoi le requin, tout féroce tueur qu'il fût, battait aussi sauvagement le fond de la mer...

3 - Je compris alors... que j'allais être le témoin d'un spectacle que peu d'yeux humains avaient jusque-là observé. J'étais bien résolu à n'en perdre aucun détail.

L'appareil de prises de vues sous-marin était prêt. Je m'en approchai et le mis en position contre la glace. Quand mon doigt effleura le bouton de mise en marche, j'entendis le petit ronflement qui annonçait le départ.

Désireux de ne pas perdre un mouvement de ce combat épique [8] qui s'annonçait, je me collai à la glace, mis au point sur la pieuvre, puis sur le requin et réussis à prendre ensemble les deux animaux.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *mouvement ondulant* - L'animal marin se déplace par des mouvements lents qui imitent ceux des ondes. Rappelez-vous les ondulations produites par le vent sur un champ de blé.

2. *braquant* - L'auteur dirige en visant le faisceau lumineux de son phare vers l'animal marin.

3. *silhouette* : dessin d'une teinte uniforme, dont le bord seul se détache du fond. Ici, la forme de l'animal se détache des eaux dans lesquelles il évolue.

4. *évoluait* : se déplaçait.

5. *entrer en délire* - Le délire est un égarement causé par la fièvre, la maladie. Pour une cause que l'auteur ignore encore, le requin devient si nerveux, si excité qu'on aurait pu le croire devenu subitement fou.

6. *l'envergure* : désigne, ici, la distance qui sépare l'extrémité des deux bras opposés étendus de la pieuvre (3,50 m à 4 m).

7. *un vilain client* - La pieuvre est un être vivant dont on apprécie peu la présence et avec qui l'on redoute d'entrer en contact.

8. *un combat épique* - Ce combat s'annonçait comme devant être une suite d'actions héroïques, extraordinaires, en raison même de la taille et de la force des animaux en présence.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi la présence du requin n'a-t-elle rien de bien rassurant pour l'explorateur enfermé dans son robot scaphandre ?

2. Tout à coup, pour une raison encore inconnue de l'auteur du récit, le requin entre dans une violente colère. Comment l'animal manifeste-t-il cette *colère* ? (§ 2).

3. La pieuvre nous est présentée dans le paragraphe deux. Quels détails la rendent particulièrement *désagréable* ?

4. Que pensez-vous de la décision du lieutenant Rieseberg ? (§ 3). Efforcez-vous d'expliquer cette décision.

TRAVAUX

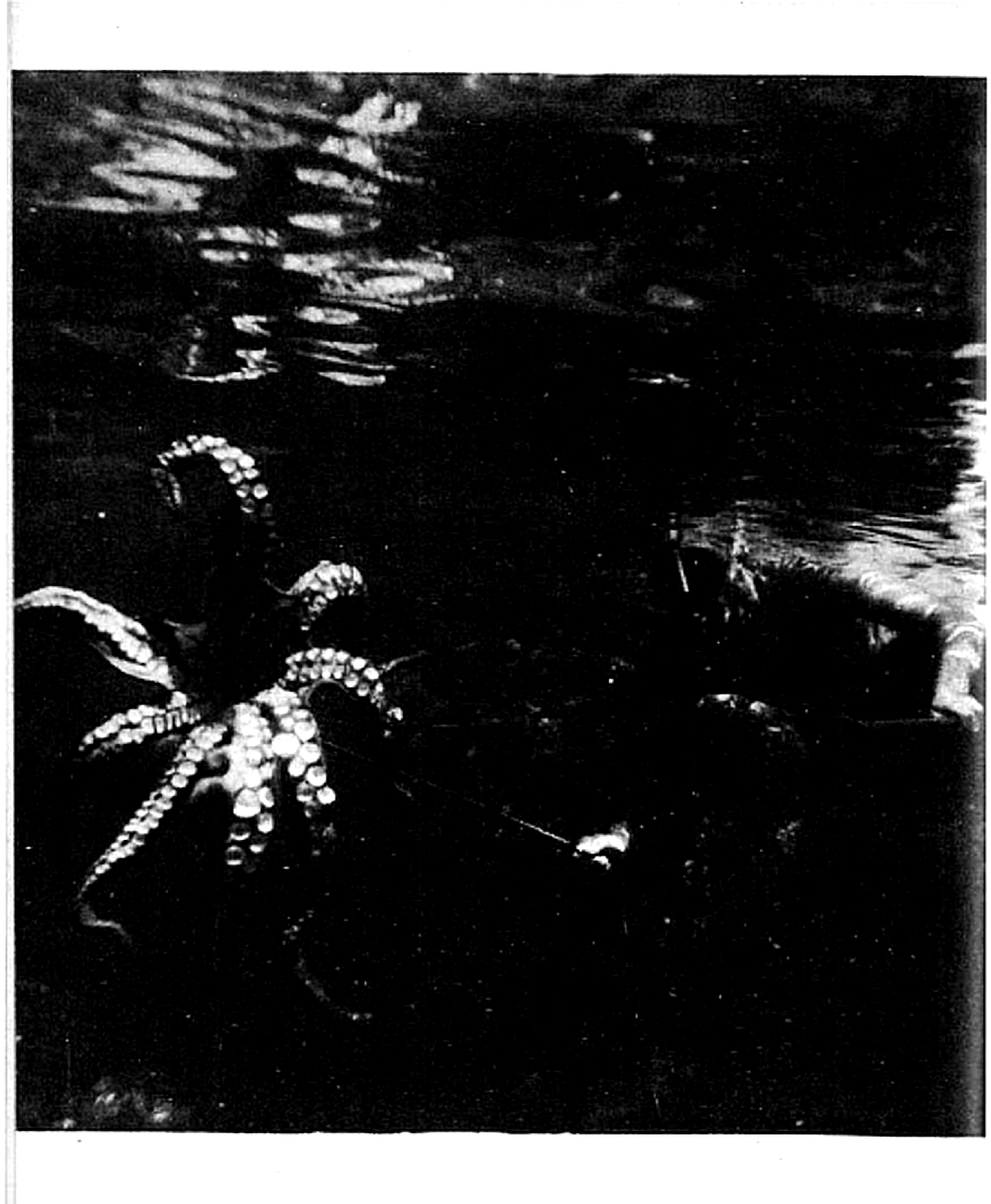
1. Donnez en *mètres* les grandeurs exprimées en *pieds* (cherchez le mot *pied* dans le lexique ; il s'agit ici du *pied anglais*).

2. Par quels mots ou expressions de sens équivalent pourriez-vous remplacer *gigantesque* ? Quel est le nom de la même famille que *gigantesque* ?

3. Qu'arriverait-il si l'on ne « mettait pas au point » avant de prendre une photographie ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Renseignez-vous sur les requins : leur taille, leur gueule, leur nourriture, leur genre de vie, leur présence derrière les bateaux. Dans quelles mers vivent-ils ?



DRAME SOUS-MARIN

1 - La pieuvre se souleva, raide sur l'ensemble de ses huit longs tentacules, et assura son équilibre pour l'attaque. Ses yeux étranges ne quittaient pas un instant les furieuses ruées du requin. Celui-ci faisait montre d'une nervosité désordonnée[1] ; son long corps mince cinglait l'eau dans toutes les directions. La pieuvre commença à manœuvrer pour avoir l'avantage de la position, déplaçant un tentacule après l'autre. Elle se souleva lentement et disparut tout d'un coup de côté dans une tache d'encre au moment où le requin l'attaquait brusquement en un piqué farouche. L'attaque par surprise échoua, la pieuvre bondissant en arrière et se mettant à l'abri des mâchoires meurtrières de son ennemi.

Le requin fit demi-tour et lança une autre botte[2] ; mais la pieuvre s'échappa par un retrait brusque et son adversaire manqua encore son but. Il se lança de nouveau à l'assaut. Chaque fois que la pieuvre se mettait hors de l'atteinte des dents pointues, cela évoquait en moi le toréador[3] gracieux et rusé qui se dérobe aux coups du taureau dans l'arène. Mais je remarquai que la pieuvre manœuvrait de façon à se trouver de plus en plus proche de l'énorme poisson...

2 - Soudain,... elle se jeta sur le requin si vite que j'eus peine à la suivre des yeux. Ce fut dans l'eau un bref déploiement de mouvements, l'enlacement rapide des tentacules s'enroulant en spirales, la ligature par les bras puissants dans un large lasso[4].

Le requin avait été trop lent. Deux tentacules lui enserraient le cou ; d'autres s'élançaient pour appliquer leurs ventouses sur le reste du long corps grisâtre. L'eau se mit à jaillir de toutes parts. Le requin, les yeux hors de la tête, fit un bond frénétique[5], essayant de se libérer de cette étreinte du « démon des mers », tentant de le broyer contre les saillies[6] des murailles de récifs et les rochers aux arêtes tranchantes. Le squale bondissait, tournoyait et fendait l'eau avec la précipitation du désespoir. Pendant tout ce temps, la pieuvre se bornait à resserrer l'étreinte de ses huit bras et chevauchait le requin implacablement[7].

Je ne pouvais concevoir comment des êtres vivants parvenaient à supporter la furie d'une telle bataille ; le requin se lançait de côté

et d'autre à une allure de trombe [8], toujours enserré dans les anneaux des tentacules, et la pieuvre était précipitée contre les rochers et entraînée dans l'eau à une allure folle.

3 - Puis je vis le requin ralentir un instant l'allure. Il eut de nouveau un sursaut et tournoya rapidement. Mais il s'affaiblissait; il descendit lentement dans l'eau, son meurtrier le serrant encore à la gorge. Il donna quelques derniers coups de son énorme queue, frissonna sur toute la longueur de son corps lisse, puis resta immobile. La pieuvre glissa ses tentacules dans les ouïes du tueur inanimé et en obtura [9] les fentes jusqu'à ce que le requin fût complètement noyé. C'en était fini.

Le combat avait duré environ vingt-cinq minutes.

Lieutenant Harry E. Riesberg :
600 Milliards sous les Mers (*Traduction de Francis Cassel.*)
Éditions de Paris.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *faisait montre d'une nervosité désordonnée* - Le requin montrait, laissait paraître un trop grand état nerveux qui trahissait son inquiétude, son affolement.

2. *lancer une botte* : attaquer d'une manière vive et imprévue.

3. *le toréador* : mot d'origine espagnole et qui désigne l'homme qui combat les taureaux dans une arène.

4. *un lasso* : forte corde ou lanière de cuir terminée par un nœud coulant dont on se sert pour saisir au cou un cheval ou un bœuf.

5. *un bond frénétique* - Le requin se lance violemment et furieusement pour essayer de se débarrasser de la pieuvre.

6. *les saillies* : les parties qui avancent, qui sortent en dehors des murailles que forment les récifs.

7. *chevauchait implacablement* - La pieuvre était montée sur le requin à la manière d'un cavalier sur un cheval et s'y maintenait si solidement qu'on ne pouvait pas espérer qu'elle lâchât prise.

8. *une allure de trombe* - Une *trombe* est une masse d'eau soulevée en colonne par des tourbillons de vent et animée d'un mouvement très rapide. L'expression *une allure de trombe* est employée pour donner une idée de très grande vitesse.

9. *obtura* - La pieuvre introduit ses tentacules dans les ouïes du requin pour les boucher et ainsi empêcher l'animal de respirer.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

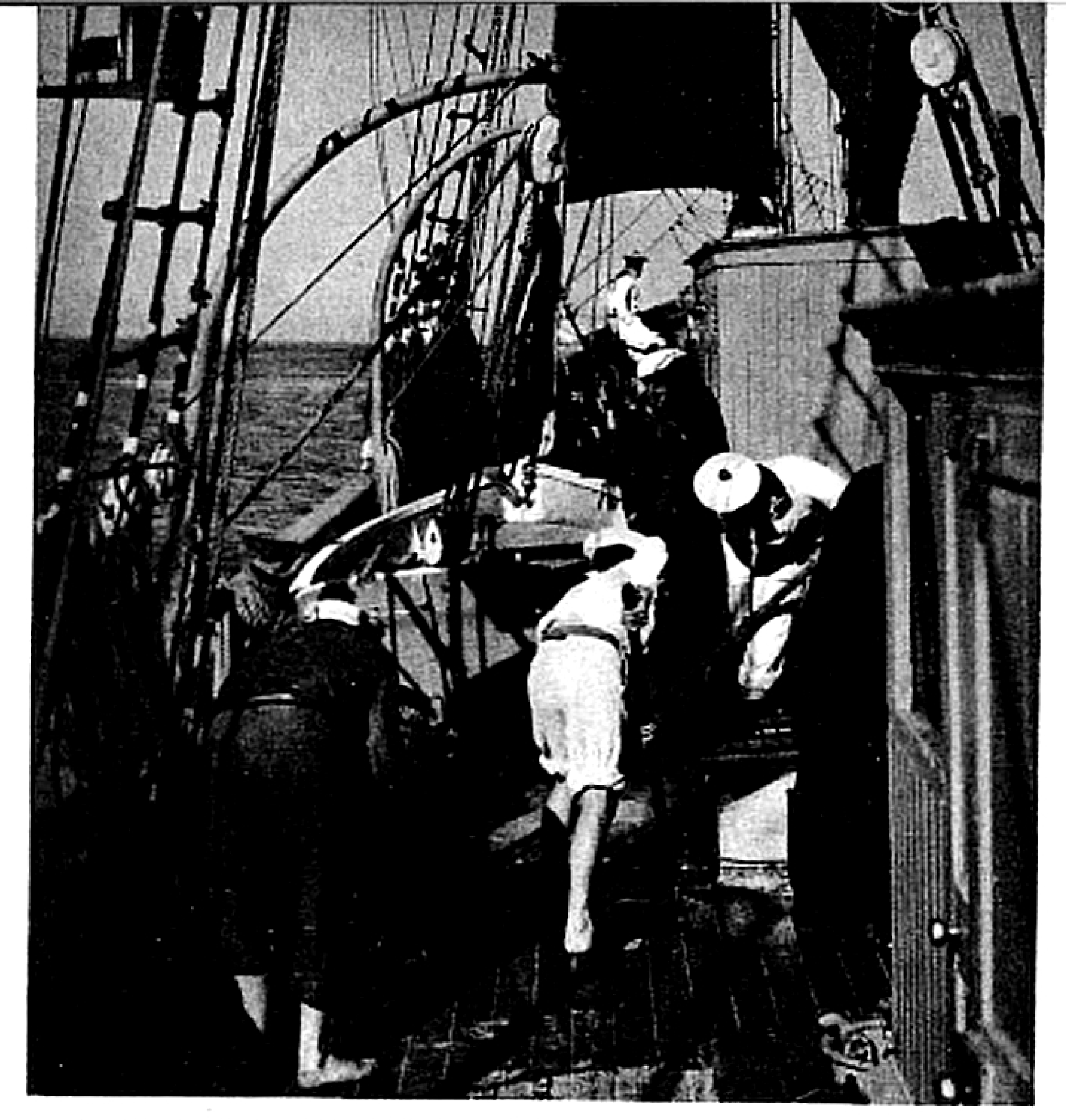
1. Les deux farouches ennemis engagent le combat. Dans cette première partie du combat (§ 1), dites la manière d'agir et les qualités : *a)* du requin ; *b)* de la pieuvre.

2. Le paragraphe deux nous décrit la deuxième partie du combat. Relevez :
a) les mots utilisés par l'auteur pour montrer la *soudaineté* de l'attaque de la pieuvre.
b) les mots et les expressions qui montrent avec quelle *ardeur* se défend le requin.
c) une phrase vous laisse pressentir la victoire de la pieuvre. Citez-la.

TRAVAUX

1. Comment se nomment ceux qui participent à un *assaut* ? Quel est le verbe de la même famille ?

2. Cherchez les contraires des mots suivants : *la nervosité, un retrait, un adversaire, bref, la précipitation.*



A PEINE RÉVEILLÉS, ILS SE DÉPÊCHAIENT DE TOUT INONDER...

A BORD D'UN VOILIER

1 - Pour les matelots, les jours continuaient à se ressembler beaucoup.

Chaque matin, c'était d'abord un délire[1] de propreté qui les prenait dès le branle-bas[2]. A peine réveillés, on les voyait sauter, courir pour commencer au plus vite le grand lavage. Tout nus, avec un bonnet à pompon, ou bien habillés d'un *tricot de combat* (qui est une petite pièce tricotée pour le cou, à peu près comme une bavette de nouveau-né), ils se dépêchaient de tout inonder; des jets de pompe, des seaux d'eau lancés à tour de bras. Ils se



QUELQUE MANŒUVRE DU MATIN...

dépêchaient, s'en jetant dans les jambes, dans le dos, tout éclaboussés, tout ruisselants, chavirant tout pour tout laver ; ensuite, usant le pont déjà très blanc, avec du sable, des frottes [3], des grattes [4], pour le blanchir encore.

2 - On les interrompait pour les envoyer sur les vergues * faire quelque manœuvre du matin, larguer * le ris * de chasse ou rectifier la voilure ; alors ils se vêtaient à la hâte, par convenance [5], avant de monter, et exécutaient vite cette manœuvre commandée, pressés de revenir en bas s'amuser dans l'eau.

A ce métier, les bras se faisaient forts et les poitrines bombées ; il arrivait même que les pieds, par habitude de grimper nus, devenaient un peu prenants comme ceux des singes.

3 - Vers huit heures, ce lavage devait finir, à un certain roulement de tambour. Alors, pendant que l'ardent soleil séchait très vite toutes ces choses qu'ils avaient mouillées, eux commençaient à fourbir ; les cuivres, les ferrures, même les simples boucles, devaient briller clair comme des miroirs. Chacun se mettait à la petite poulie, au petit objet dont la toilette lui était particulièrement confiée, et le polissait avec sollicitude [6], se reculant de temps en temps d'un air entendu pour voir si ça reluisait, si ça faisait bien. Et autour de ces grands enfants, le monde, c'était toujours et toujours le cercle bleu, la solitude resplendissante, profonde, qui ne finissait pas, où rien ne changeait et où rien ne passait.

4 - Rien ne passait que les bandes étourdies des poissons volants aux allures de flèche, si rapides qu'on n'apercevait que des luisants d'ailes, et c'était tout. Il y en avait de plusieurs sortes : d'abord les gros, qui étaient couleur d'acier bleui, et puis de plus

petits et de plus rares qui semblaient avoir des nuances de mauve et de pivoine; on était surpris par leur vol rose, et, quand on voulait les regarder, c'était trop tard; un petit coin de l'eau crépitait encore et étincelait de soleil comme sous une grêle de balles; c'était là qu'ils avaient fait leur plongeon, mais ils n'y étaient plus.

5 - Quelquefois une frégate [7] — grand oiseau mystérieux qui est toujours seul — traversait à une excessive hauteur les espaces de l'air, filant droit avec ses ailes minces et sa queue en ciseaux, se hâtant comme si elle avait un but. Alors les matelots se montraient le voyageur étrange, le suivaient des yeux tant qu'il restait visible, et son passage était consigné [8] sur le journal du bord.

Pierre Loti : *Mon Frère Yves.*
Autorisé par Calmann-Lévy, Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *un délire* - (voir p. 125). Le mot est employé ici au figuré. Il désigne l'entrain, l'ardeur communicative, l'enthousiasme excessif que les matelots apportaient aux travaux de propreté du bord.

2. *le branle-bas* : préparatifs de combat à bord d'un vaisseau. Il s'agit ici de l'ensemble des travaux qui s'effectuent chaque matin, au réveil, à bord d'un bateau.

3. *frottes* : désigne les objets avec lesquels on frotte les ponts, les bordages d'un navire.

4. *gratte* : petite lame triangulaire emmanchée servant à gratter les ponts et les bordages d'un navire.

5. *par convenance* : parce qu'il est conforme à la règle d'être vêtu pour effectuer ce travail.

6. *avec sollicitude* - Les matelots astiquaient avec beaucoup de soin, ils apportaient à leur travail une application attentive et minutieuse.

7. *une frégate* : oiseau palmipède marin des mers tropicales, à ailes immenses et à puissance de vol considérable.
Frégate est aussi le nom d'un bâtiment à voile de l'ancienne marine.

8. *était consigné* : était noté, était inscrit.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. A bord d'un voilier, par beau temps, la vie était calme, uniforme. La monotonie de la vie à bord est rompue, le matin, par les travaux de propreté que les matelots exécutent avec *ardeur* (relevez les expressions qui le prouvent) et avec *joie* (quelles remarques vous permettent de l'affirmer ?).

2. L'espace lui-même, autour du voilier, est *monotone*. Relevez la phrase (§ 3) qui l'exprime.

3. Pourquoi les matelots sont-ils intéressés par l'apparition des poissons volants ?

4. Comment expliquez-vous qu'on note le passage d'une frégate sur le journal de bord ?

TRAVAUX

1. Relevez les faits qui permettent à l'auteur de comparer les matelots à de grands enfants.

2. Quels adjectifs peut-on ajouter au mot *allure* pour en préciser le sens ?

3. Donnez les verbes correspondant aux noms suivants : la *jambe*, le *dos*, la *manœuvre*, le *bras*, le *soleil*, le *cercle*, le *vol*.

Pêche des maquereaux " à la traîne "

1 - Il y a pêche et pêche, et toutes ont leurs fervents [1], mais je n'en connais guère de plus plaisante, de plus intéressante, de plus passionnante que celle du maquereau par la ligne à traîner. Car elle n'est pas seulement pêche ; elle est aussi navigation. Il faut la mener en bateau, à bonne vitesse, sous voiles. On doit surveiller à la fois sa barque, sa route, ses lignes, sans rien négliger. Fertile en incidents [2], menus ou grands, elle donne, quand on réussit, des rendements parfois inespérés. En sa saison, pendant l'été, sur toutes nos côtes, notamment celles de la Manche où ce poisson abonde, nombreux sont ceux qui la pratiquent. Pêcheurs de métier et pêcheurs amateurs, en Bretagne comme en Normandie, montrent pour elle une égale ardeur.

2 - On doit partir de bonne heure, en pleine nuit, avant le lever du jour, et gagner le large * sans s'attarder. Poussé par la brise matinale, sous les deux grandes voiles carrées * et bien tendues, accompagnées d'un foc * à l'avant, le bateau avance avec rapidité. On combine sa route de manière à couper par le travers les courants de marée. Les maquereaux, gros mangeurs, s'y tiennent de préférence ; ils y happent les proies qu'apportent ces courants. L'aube venue, on met à l'eau les lignes, et l'on commence à pêcher...

3 - Les lignes sont montées à plusieurs empiles *, chacune portant son hameçon. On les leste avec un plomb assez lourd, pour les empêcher de surnager et de rester en surface. On garnit les crocs [3] avec un appât fait des lanières argentées que l'on découpe sur la peau du ventre d'un maquereau pêché la veille et conservé à cet effet. Puis on les lance au dehors du bordage *, en les faisant porter sur des perches tendues. La vitesse du bateau sous voiles les entraînant et les soulevant, elles ne coulent pas verticalement à pic, mais s'étalent obliquement, et se placent dans les couches supérieures de l'eau avec leurs hameçons garnis. Ces appâts

miroitants, nacrés, aisément visibles, emportés rapidement par l'élan de la barque, attirent les maquereaux, qui les happent et se font crocher [4]. Les soubresauts [5] de leur capture se transmettant à la ligne, dont l'extrémité est tenue dans les mains, on retire l'engin, on détache le poisson, on amorce de nouveau et on immerge [6] encore sans tarder. Dans les bons jours, pour peu que trois ou quatre lignes soient mises ensemble à la mer, on ne cesse guère de tirer, d'escher [7], de rejeter. Les maquereaux pêchés servent, en découpant la peau de leur ventre, à fournir les amorces qui attireront les autres. On surveille en outre sa voilure et la route. On s'occupe sans arrêt ; et la matinée avance avec rapidité, le gibier de la pêche s'amoncelant à bord.

Dr Louis Roule : *Les Poissons et le Monde vivant des Eaux.*
Librairie Delagrave.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *un fervent de la pêche :* un amateur passionné, enthousiaste de la pêche.

2. *fertile en incidents* - Des événements peu importants et de tous genres surviennent nombreux au cours de la pêche.

3. *les crocs :* les hameçons.

4. *se faire crocher :* se faire prendre au croc, à l'hameçon.

5. *les soubresauts :* secousses violentes, imprévues que les maquereaux donnent à la ligne quand ils se sont fait crocher.

6. *immerger :* laisser tomber dans la mer.

7. *escher :* fixer l'appât à l'hameçon d'une ligne.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. La pêche des maquereaux à la traine enthousiasme vraiment l'auteur. Il y trouve un double plaisir (relevez la phrase qui l'exprime).

2. Recherchez dans la lecture les diverses indications concernant les endroits où se trouvent le plus fréquemment les maquereaux.

3. Une lanière découpée sur la peau du ventre d'un maquereau est fixée à l'hameçon. Comment se fait-il que les maquereaux soient attirés par cet appât ?

4. Comment expliquez-vous que les pêcheurs « à la traine » lestent parfois leurs lignes avec des masses de plomb de 1 à 2 kg ?

5. Le temps passe vite car les occupations sont multiples. Quelles sont ces occupations ?

TRAVAUX

1. Cherchez des mots de la même famille que *barque.*

2. Quels sont les adjectifs correspondant aux noms suivants : *saison, été, côte, croc, route, gibier ?*

3. Dites toutes les actions faites par un pêcheur de maquereaux depuis le moment où il prépare sa ligne jusqu'au moment où il décroche un maquereau.

ÉTUDE DU MILIEU

Avez-vous déjà vu des maquereaux ? Quelle est leur forme, quelles sont leurs couleurs (sur le dos, sur le ventre) ? Comment les accommode-t-on ?



BATEAUX DE PÊCHE DANS L'EMBOUCHURE DE LA MEUSE

Promenade en bateau

Le récit suivant se passe en Hollande.

1 - Van Bergen avait pour la mer une passion. La moitié de son été se passait sur le « Zeemeeuw »[1], tantôt seul, tantôt avec Wilfrida et Karelina. Quelquefois aussi, pour l'aider à la manœuvre, Joseph Van Oostland l'accompagnait.

On s'en allait par les îles, tout un dédale[2] compliqué de terres et de bras de mer, que forment les embouchures réunies de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin. Terres basses, uniformes et monotones, ourlées parfois d'un cordon de dunes, mais le plus souvent bordées de digues rectilignes qui les protégeaient de la mer. On longeait de loin ces digues, fortes assises de pierres régu-

lières, au-dessus des sables pâles et des vases brunes qui forment à leur base d'étroites bandes de plages limoneuses. Une triple rangée de pieux hérissés protégeaient leur base. Et on y voyait, tout au long, courir la blanche morsure de la mer. Plus haut, par-dessus les pierres, de courts talus réguliers couronnaient les digues, où les herbes rasées, tondues par les troupeaux, offraient toute la gamme des jaunes et des verts.

Le « Zeemeeuw » glissait d'île en île, se faufilait entre les terres, retrouvait de vastes espaces d'eau, dans ces régions singulières où la terre et l'eau se pénètrent et se mêlent. Il courait, penché sous le vent, entrouvrant sous son étrave *, avec un perpétuel bruissement de soie déchirée, la chair translucide et verte de la mer.

2 - On apercevait, au fond d'un golfe, une estacade [3], le petit port d'un petit village. D'un geste de la main, l'oncle Domitien le montrait à Joseph Van Oostland. Et le pilote manœuvrait la barre *, mettait le cap * sur le point désigné. Le « Zeemeeuw » virait comme un grand oiseau qui s'incline, chassait un remous sous la freinée du gouvernail, dessinait un grand sillon courbe, laissait à l'intérieur de son virage une zone de calme, huileuse, comme si la mer grasse s'y alourdissait. On filait vers le village. On le distinguait mieux, bouquet de toits rouges derrière les digues, plage boueuse et étroite, plantée de pieux, où des gamins jouaient pieds nus. On discernait un phare haut et grêle, bâti de poutrelles métalliques, avec une lanterne ronde au faîte, et le moulin sempiternel [4], la tour ronde de pierres blanches, érigeant [5], presque à fleur d'eau, son grand X immobile et noir. On approchait. On gouvernait vers les bouées *, de grosses tonnes noires goudronnées, dansant au flot la danse du ventre et se dandinant, ou bien des bouées rouges et blanches, d'énormes flotteurs pimpants, fraîchement repeints, gais à l'œil comme le bouchon d'un pêcheur de brochet, ou la toupie d'un gamin. Des nageurs, souvent, arrivaient vers la barque, jouaient autour avec de longs mouvements fluides comme un vol. On passait entre les pilotis *, les pieux énormes, blancs et sales, où des mouettes immobiles, laides et grises, semblables à des canards disgracieux, reposaient sur une patte. Et l'on venait jeter l'ancre au pied du moulin, pour une heure.

Maxence Van Der Meersch : *L'Empreinte du Dieu*,
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Zeemeeuw* : Prononcez : *Zéméou.*

2. *un dédale :* lieu où l'on risque de s'égarer à cause de la complication des détours.

3. *une estacade :* digue à claire-voie faite avec des pieux et des poutres prolongeant un môle à l'entrée d'un port.

4. *sempiternel :* le moulin sempiternel, c'est-à-dire qu'on trouve toujours dans un paysage de Hollande.

5. *érigeant :* dressant.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'auteur fait une jolie description de la côte aux embouchures réunies de la Meuse, de l'Escaut et du Rhin. Quel est l'aspect de cette côte ?
Pourquoi a-t-on élevé toutes ces digues protégées elles-mêmes par des pieux formant brise-lames ?

2. Est-il facile de naviguer dans cette région côtière ? Ne risque-t-on pas de s'égarer ?

3. Relevez les caractères particuliers du paysage hollandais décrit dans le deuxième paragraphe.

TRAVAUX

1. Relevez les comparaisons faites par l'auteur et qui vous ont particulièrement intéressé.

2. Quel est ce grand X immobile et noir du deuxième paragraphe ?

3. Avec quel préfixe a été formé *disgracieux* ? Que marque-t-il ?
Utilisez le préfixe *dis* pour former des mots avec : *continu, joindre, qualifier, semblable.*

CONNAISSANCE DU MILIEU

Recherchez la Hollande sur une carte d'Europe. Par quels travaux les Hollandais ont-ils modifié l'aspect de la côte qui borde leur pays ? Pour quelles raisons ? Qu'appelle-t-on *polder* ? Au moment des tempêtes et des grandes marées, que redoutent les Hollandais ? Pourquoi ?



LE MOULIN SEMPITERNEL...

CLAIR DE LUNE

La mer est grise, calme, immense,
L'œil vainement en fait le tour.
Rien ne finit, rien ne commence :
Ce n'est ni la nuit ni le jour.

Point de lame à frange d'écume,
Point d'étoiles au fond de l'air.
Rien ne s'éteint, rien ne s'allume :
L'espace n'est ni noir ni clair.

Mais, vers l'est, une lueur blanche,
Comme une cendre au vol léger
Qui par nappes fines s'épanche [1],
De l'horizon semble émerger.

Elle nage, pleut, se disperse,
S'épanouit de toute part,
Tourbillonne, retombe et verse
Son diaphane [2] *et doux brouillard.*

Un feu pâle luit et déferle [3],
La mer frémit, s'ouvre un moment,
Et, dans le ciel couleur de perle,
La lune monte lentement.

Leconte de Lisle.

Poèmes barbares. - Librairie Alphonse Lemerre.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *s'épancher :* se répandre largement. La lueur blanche se répand, ici, par nappes fines.

2. *diaphane :* transparent.

3. *déferle* - On dit des vagues qu'elles *déferlent* quand elles se déroulent en nappes écumantes. Le feu pâle qui vient de luire semble atteindre à l'horizon et reproduire le mouvement de la vague.

LE POÈME

1. Un tableau est peint dans les deux premières strophes. Lequel ?

2. Les trois strophes qui suivent composent un autre tableau. Lequel ?

3. Reportez-vous au récit où est décrit *L'infini de la mer*, p. 27. Présente-t-il des aspects communs avec le tableau évoqué par ce poème ? Quelles différences y a-t-il entre la description d'Eugène Fromentin et le *Clair de Lune* de Leconte de Lisle ?



UN BOUTRE

LA SOURIS DE MER

L'écrivain contemporain Jan de Hartog a conté les aventures d'un petit garçon hollandais qui rêvait d'être mousse (« souris de mer ») et qui l'est devenu malgré lui.

1 - Je n'étais encore qu'un petit garçon parmi des centaines d'autres et comme tous mes camarades je ne pensais qu'à grandir. A l'école on nous expliquait que nous grandissions sans arrêt, chaque jour un petit peu et qu'avec le temps, un jour, nous serions nous-mêmes des géants[1]. Nous nous refusions à le croire ; nous étions convaincus qu'il se produirait soudain un événement magique[2] à la faveur duquel nous serions soudain reçus dans le monde réel, le monde qui s'étendait au-delà du port. Pour nous, grandir, c'était partir en mer.

Car leur véritable existence, les géants ne la vivaient pas sur la côte. Ils revenaient à la maison tous les deux mois ou à peu près, pour dormir, et ils paraissaient dormir même lorsqu'ils marchaient dans la rue. Chaque fois, les femmes disaient que la flottille resterait au port une semaine et, lorsque les géants débarquaient, ils renchérissaient[3] et prétendaient s'arrêter au moins quinze jours ; mais ils ne restaient jamais plus de trois jours. Un matin, peu de temps après leur arrivée, nous étions réveillés par un grand

bruit de chaînes d'ancre. Nous bondissions hors du lit et galopions jusqu'au port, toute une bande de gosses hors d'haleine, nu-tête, qui boutonnaient en courant leurs vestes, et nous trouvions sur le quai les commères irritées, les jeunes filles qui pleuraient. Les boutres[4] déployaient leurs voiles comme des oiseaux noirs et ils s'élançaient dans la brume rosée de l'aube sous un vaste ciel vert.

2 - Les mois où le village n'était qu'un village de femmes s'écoulaient dans l'ennui. Nous jouions, nous allions à l'école, nous chantions des chœurs à trois voix derrière les vitres embuées, mais, derrière nos jeux et derrière nos chansons, palpitait toujours notre grande espérance.

La loi interdisait aux enfants de travailler ou d'embarquer avant quatorze ans, mais nous n'en avions cure[5]. Le moment magique pouvait se produire à n'importe quelle minute pour tous ceux qui avaient entre dix et douze ans. Il n'y avait pas un boutre dans tout le Zuyderzée qui ne comptât à son bord, outre l'équipage composé de trois ou six hommes, deux passagers officieux[6] : un chat et un petit garçon. Les chats, on pouvait les apercevoir lorsque la flottille se trouvait au port : de vilains monstres gros comme des chiens, avec les oreilles en chou-fleur, la queue tordue, couverts de taches de goudron. Les enfants, on ne les voyait jamais : par crainte de la loi, on les tenait cachés et c'est pourquoi on les appelait : des souris de mer.

3 - Chaque gamin attendait le moment où il cesserait d'être un moineau pour devenir souris de mer, mais personne n'aurait pu dire quand surviendrait l'instant espéré.

Il fallait que se produisît à bord une vacance. Les souris de mer grandissaient et devenaient matelots ou bien elles se noyaient. Un jour, l'on vit la mère de Kris Muis qui avait chanté avec nous en classe et qui avait disparu, courir dans la rue en pleurant, ayant perdu son bonnet, les cheveux épars dans le dos; les gens disaient que son fils avait été tué par un lion de mer. Nous n'étions pas tristes du tout parce que Kris Muis était mort; nous n'avions même pas peur du lion de mer. Nous étions jaloux de celui qui prendrait sa place et qui ne le savait pas encore lui-même.

4 - Personne ne savait comment l'on recrutait les souris de mer. Les uns disaient qu'il fallait aller se cacher à bord d'un navire qui avait perdu sa souris de mer; les autres, que si vous attendiez toute

la nuit du côté des eaux mortes du port[7], le capitaine viendrait vous chercher. Aussitôt qu'entrait au port un navire qui avait perdu sa souris de mer, nous essayions de nous y cacher, mais nous étions trop nombreux et l'on nous chassait. Quand la flottille était présente, nous allions rôder au bout du port, transis de peur et de froid dans le crépuscule ; puis, nous retournions à la maison ou bien les femmes venaient nous chercher. Le mystère restait entier. Comment les boutres recrutaient-ils les souris de mer ? Par quel miracle y avait-il un gamin dont le nom serait appelé en vain à l'école le matin du départ de la flottille ?

5 - J'avais dix ans quand le miracle se produisit pour moi. Miracle inconcevable[8], prodige qui m'emplit encore, quand j'y pense, de fierté et d'étonnement : je devins la souris du capitaine Noir.

L'enfant est enlevé par le capitaine Noir qui le cache à son bord.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *des géants* - Il s'agit ici des hommes. Ceux-ci paraissent des *géants* aux petits garçons.

2. *un événement magique* - Un magicien est un personnage des contes de fées qui transforme, par exemple, un homme en chien ou en arbre, en le touchant de sa baguette magique. Cet événement extraordinaire ne s'accorde pas du tout avec notre connaissance de la réalité. C'est un *événement magique*.
Les petits garçons croyaient qu'ils deviendraient soudain des géants, par une transformation magique.

3. *ils renchérissaient* - Les pêcheurs allaient encore plus loin que les femmes : celles-ci disaient que la flottille resterait une semaine ; eux affirmaient qu'ils s'arrêteraient au moins quinze jours (*renchérir* : aller encore plus loin qu'un autre en paroles).

4. *boutre :* bateau de pêche hollandais.

5. *nous n'en avions cure :* nous ne nous en préoccupions pas, nous n'y faisions pas attention.

6. *deux passagers officieux :* deux passagers en dehors des passagers officiels, c'est-à-dire deux passagers qu'on ne pouvait déclarer (notamment le petit garçon).

7. *les eaux mortes du port :* le bassin du port où les bateaux ne venaient plus.

8. *miracle inconcevable :* miracle qu'on ne pouvait *concevoir*, c'est-à-dire se représenter à l'avance, prévoir.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi les petits garçons se refusaient-ils à croire qu'ils grandiraient normalement, mais plutôt par un événement magique ? (§ 1).

2. Pourquoi les marins disaient-ils qu'ils resteraient au moins quinze jours ? Et pourquoi ne restaient-ils jamais plus de trois jours ? (§ 2).

3. Pourquoi l'auteur compare-t-il les gamins à des moineaux ? (début du § 3).

4. Pourquoi ces enfants désirent-ils si ardemment devenir des souris de mer ?

5. Qu'est-ce qui inspira exactement au petit garçon qui conte son histoire tant de fierté et d'étonnement ?

LE CHAT DU BORD

1 - On entendit le déclic d'un verrou et je me trouvai dans les ténèbres.

Je restai tremblant pendant un bon moment dans cet endroit plein de craquements, de grincements et résonnant du bruit des vagues qui se brisaient contre la proue *. Chaque fois que le navire abordait une lame, il y avait un coup sec et sonore qui faisait trembler toute chose, un bruit si fort et si dur que je pensais que nous avions touché un rocher et mon cœur cessait de battre. Les coups étaient accompagnés d'un tintement métallique, comme celui d'un marteau heurtant une enclume. Après un quart d'heure passé à trembler, je découvris que c'était l'anneau de l'ancre heurtant la chaîne chaque fois que le navire montait à la vague.

2 - Peu à peu je discernai[1] des formes dans la pénombre. D'abord j'aperçus tout près de moi deux faibles lueurs qui s'éteignaient par instants. Enfin je compris que c'était un chat qui clignait paresseusement des yeux. Lorsque je réussis à le voir mieux, je m'aperçus que c'était l'animal le plus horrible que j'eusse rencontré.

Il était énorme et les poils sur son front formaient un dessin si étrange qu'on eût dit qu'il louchait. Il était comme tous les chats de mer tellement taché de goudron qu'il en paraissait presque entièrement enduit. Autour de ses reins, il y avait un sillon entièrement pelé et on aurait dit qu'il portait un veston trop court. Pour ajouter encore à l'étrangeté de son allure, on ne lui voyait pas de queue et on aurait pu croire qu'il la portait fourrée dans sa culotte. Ses griffes étaient si sales, si écaillées, si gonflées de sel qu'il ne pouvait plus les rentrer; on eût dit d'horribles petits doigts noirs qui cliquetaient lorsqu'il marchait sur du bois.

Ce seul spectacle aurait suffi à me faire perdre la tête. Il bâilla, ouvrant une paire de mâchoires où j'aurais pu fourrer le poing.

3 - Je me renversai sur le dos, malade à crever, appelant la mort. Je vis que j'étais couché dans ce que l'on appelait le « réduit des câbles » : un cercueil triangulaire de moins d'un mètre de haut, bourré de rouleaux de cordages, de vieux filets, de lampes hors d'usage et de filins de chanvre effilochés. Au centre du plus gros

rouleau de cordages, il y avait une sorte de nid : un panier de chien fait de vieux vêtements et d'étoupe[2].

Je me traînai là. Et je m'y étais à peine blotti que le chat me rejoignait. J'étais trop malade pour me défendre ; je laissai le monstre au poil rugueux s'installer contre moi.

4 - Ce fut une heure de tristesse et de désespoir. A la fin, je perdis tout espoir de revoir jamais le soleil. Je haletais dans l'ombre, étreint par un monstre, implacablement réduit en bouillie. Cependant, une trappe s'ouvrit au milieu du bazar qui pendait au plafond et je vis la tête énorme de Krelis qui se dessinait sur un arrière-plan[3] d'une inimaginable beauté.

C'était l'immense étendue concave[4] d'une voile triangulaire noire, qui montait jusqu'au ciel ; le foc du « H. Z. 69 », le boutre le plus rapide de la flotte, le foc que j'avais si souvent contemplé de loin, voguant dans le port comme une nuée chargée d'orage.

A présent, ce foc était mien. A présent, j'étais un homme.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *discernai* - Quand il est difficile de voir une chose, par exemple, dans l'ombre, dans la brume, et qu'on parvient néanmoins à la voir, on dit qu'on la distingue, ou qu'on la *discerne*. Exemple :
Je discernai des formes dans la pénombre.

2. *étoupe* : filasse qu'on obtient en détordant de vieux cordages.

3. *arrière-plan* - Quand on regarde un vaste ensemble, par exemple, un paysage, on désigne sous le nom de *premier plan* tout ce qui est très proche, d'*arrière-plan* ce qui est éloigné.
Dans le récit, la tête énorme de Krelis est au premier plan.
L'arrière-plan est composé de la voile et du ciel.

4. *une étendue concave* : une étendue qui, au lieu d'être plane, a une forme creuse, comme la forme d'une cuvette. Le vent soufflant dans la voile triangulaire la creusait, en quelque sorte, lui donnait une forme concave.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le premier paragraphe nous dit la peur du petit garçon. Pourquoi celui-ci est-il effrayé ?

2. Il aurait pu éprouver de la joie en découvrant qu'il avait un compagnon. La vue du chat, au contraire, lui fait perdre la tête. Pourquoi ?

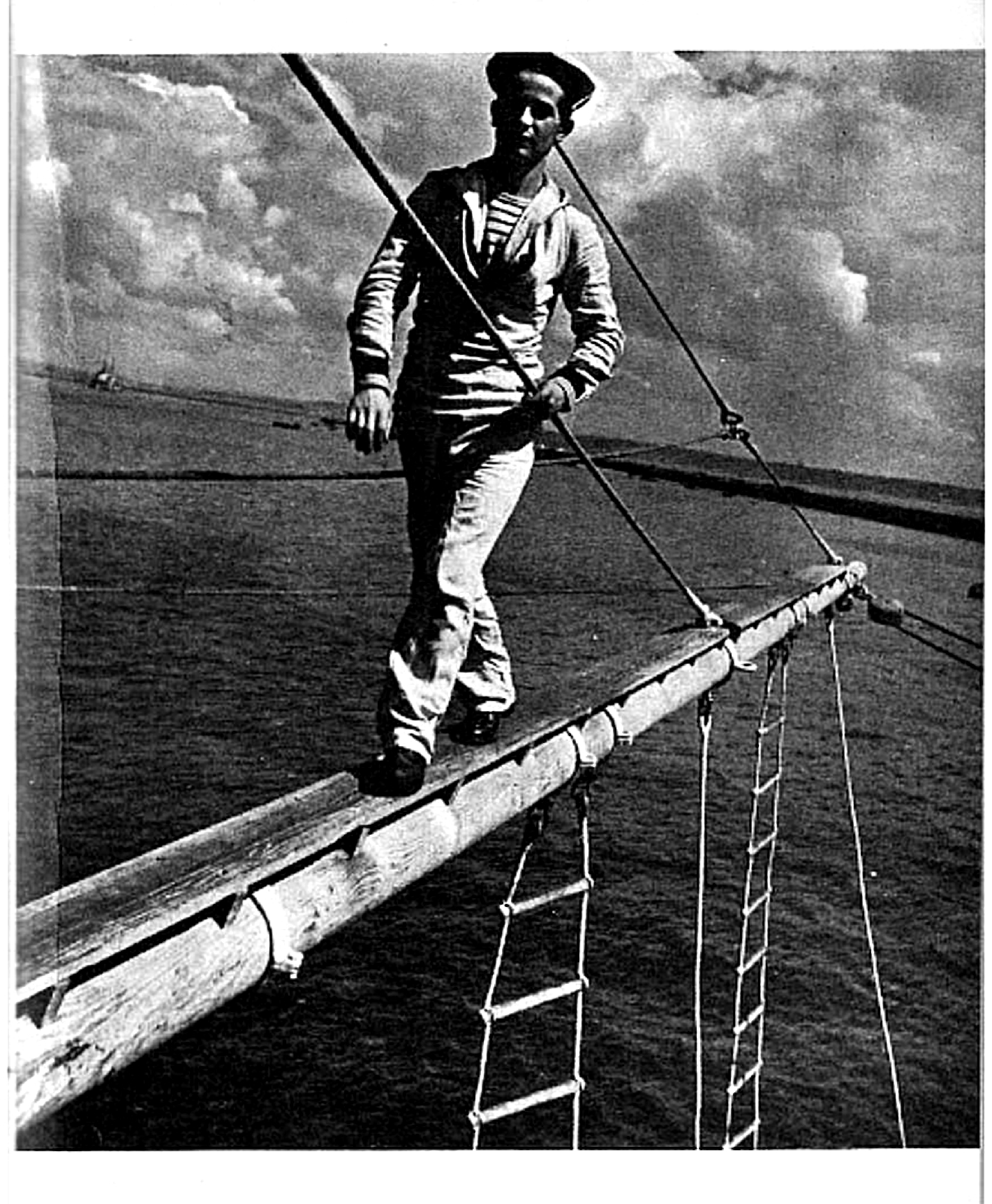
3. *Je haletais dans l'ombre, étreint par un monstre, implacablement réduit en bouillie* - Comment faut-il comprendre cette phrase ?

4. Pourquoi le petit garçon comparait-il le foc voguant dans le port à *une nuée chargée d'orage* ?

TRAVAUX

1. Ce chat du bord est effrayant. Faites-nous, sans y employer plus de lignes que l'auteur du récit, le portrait de votre chat ou d'un chat que vous connaissez.

2. N'y a-t-il pas une opposition entre la fin du récit et ce qui précède ? Quelle est cette opposition ?



MARIN RENTRANT A BORD
PAR LE « TANGON* »

Le travail du mousse

1 - Il me fallut quatre jours pour dominer mon mal de mer, quatre jours torturants. On m'avait donné des vêtements trop grands pour moi, mais Krelis avait tranché au couteau le bas des pantalons et le bas des manches et il fallait bien que cela m'aille. Sans tenir compte de mon état, on m'avait mis au travail.

Le soir, on remontait les filets et l'on déversait dans le poste le flot d'argent de la marée. Bientôt je me trouvais pris jusqu'à la taille dans une masse bouillonnante de harengs qui se tortillaient et qui sautaient. On m'avait remis une épuisette * et il fallait que j'attrape le souper : parmi les milliers de minces poissons d'un gris vert argenté se trouvaient parfois quelques vilains poissons plats, carrelets ou soles. J'étais censé retenir ces derniers tandis que les hommes déversaient à pleins paniers les masses brillantes de harengs dans le « bun », grand vivier à l'intérieur du navire, où l'eau se trouvait constamment renouvelée.

2 - D'habitude, il y avait deux douzaines de carrelets parmi les harengs, mais quand le poste était plein, il était difficile de les attraper, immobilisé que j'étais par la masse grouillante sous laquelle je suffoquais à moitié. Chaque fois que j'en voyais un et que je le manquais, Bonk, le mousse, le voyait aussi et il ne laissait pas passer l'occasion de me jeter un hareng à la tête. Là-dessus on me donnait un couteau et on me disait de préparer le dîner.

Je m'emparais alors des carrelets tout palpitants, je leur coupais ou plutôt je leur écrasais la tête, je leur ouvrais le ventre et je les vidais. Murk, le chat, assis près de moi, sa langue rose un peu sortie, haletait de désir. D'un coup de mâchoire, il broyait bruyamment les têtes, clignant des yeux vers moi avec le regard faux d'un tigre. Après le décollage et le nettoyage des poissons, il me fallait les gratter. C'en était trop, je me levais et je titubais jusqu'à la rambarde * qui était de moitié plus haute que moi.

3 - Lorsque le poisson était apprêté, je le descendais dans la cabine qui semblait tout à fait sombre à mes yeux éblouis par les poissons d'argent étincelant au soleil ; je tâtonnais jusqu'à la planche de tribord, effleurais de mes doigts la Bible, la chandelle, les lunettes

du capitaine, le réveil cassé, jusqu'à ce que je trouve le pot de confiture où l'on tenait les aiguilles à coudre les voiles. Il ne fallait à aucun prix qu'elles rouillent ; aussi les conservait-on dans l'huile : c'était cette huile que l'on utilisait pour faire frire le poisson.

J'en versais un peu dans la poêle à frire, j'allumais le fourneau et je posais la poêle sur le feu. Je devais la tenir à deux mains car, pour rentrer les filets, on venait à travers de la lame et le navire roulait horriblement. Enfin, l'huile était assez chaude pour qu'on pût y mettre les poissons.

4 - Ce qu'il y avait de particulièrement répugnant dans cette opération, c'est qu'ils paraissaient revenir à la vie. Ils se recroquevillaient et tendaient le dos comme pour une atroce parodie[1] de la vie, mais, au bout de quelques secondes, ils renonçaient à lutter. Chaque homme mangeait bien à son souper une demi-douzaine de poissons et le reste du repas consistait en pommes de terre bouillies. Je les avais mises à cuire dans un grand pot de fer et, lorsque l'eau avait bouilli pendant quelques minutes, je mettais le pot dans un coffre rempli de foin avec un oreiller par-dessus.

Quand j'allais les chercher une heure plus tard, les pommes de terre étaient cuites. Je sortais la tête et j'appelais :

« Capitaine, c'est servi ! »

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *une atroce parodie de la vie* - Une parodie, c'est une imitation qui veut faire rire. Par exemple, voici une pièce de théâtre émouvante et triste. On va en faire la parodie, c'est-à-dire qu'on mettra en scène les mêmes personnages, mais qui seront présentés de manière comique. Or, ici, quand les poissons plongés dans la friture, se recroquevillent et tendent le dos, c'est une imitation, une *parodie* de la vie, mais qui ne fait pas rire le petit garçon, et qui est atroce, au contraire.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi l'enfant dit-il : « Il fallait bien que cela m'aille » ?

2. Il ajoute que, « sans tenir compte de son *état*, on l'avait mis au travail ». Quel était cet *état* ?

3. Que signifie : *le flot d'argent de la marée* ?

4. Pourquoi utilisait-on un grand vivier à l'intérieur du navire ?

5. Pourquoi l'enfant titubait-il en allant à la rambarde ?

6. Dites-nous ce que vous observez d'intéressant dans le troisième paragraphe.

TRAVAUX

C'est une vie bien pénible que celle de la pauvre « souris de mer ». Résumez le récit qui en est fait ici de manière à nous faire connaître ses *travaux* et ses *souffrances*.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Comment est assurée l'alimentation d'un bateau de pêche qui reste longtemps éloigné de son port d'attache ?

L'évasion

La pauvre « souris de mer » a été enfermée dans le réduit des câbles, afin qu'elle ne puisse s'échapper pendant que les marins sont à terre. Le petit garçon est désespéré.

1 - Je fus réveillé vers le milieu de la nuit par le bruit d'une averse ; elle noyait tous les autres bruits du port dans son ronronnement mélancolique. Je revins à la réalité, m'imaginant que le reste de ma vie se passerait ainsi : couché dans le noir, seul, écoutant interminablement la pluie. Soudain, j'entendis au-dessus de ma tête un grincement aigu et une série de petits claquements pointillés traversa le pont. Je compris que c'était Murk qui revenait à bord pour chercher un abri : au même moment, j'entendis le déclic précis d'un verrou, un coup dans l'ombre, et une bouffée d'air frais vint frapper mon visage. J'entendis un doux miaulement, puis je fus aspergé d'eau, comme Murk secouait sa fourrure.

2 - Tout ceci s'était passé si rapidement et d'une manière si inattendue que je ne compris pas tout de suite que Murk, en ouvrant la trappe de la cloison, m'avait rendu la liberté. Mais j'entendis dans ma mémoire les paroles que le capitaine Noir et Krelis avaient échangées le premier soir, il y a bien longtemps : « As-tu découvert comment les autres étaient partis ? » et : « Non, quelqu'un a dû se glisser à bord et les faire sortir. »

La fourrure humide de Murk effleura mon visage et il se roula en boule pour s'endormir selon son habitude. Je bondis et me glissant par la trappe ouverte, je m'échappai du bord comme les autres souris l'avaient fait avant moi.

Je me laissai glisser le long de l'amarre * et j'atterris sur le quai. Je me cachai derrière une bitte d'amarrage * et j'étudiai les environs avant de me risquer en terrain découvert. Il pleuvait si fort que mes vêtements furent immédiatement traversés, mais

je n'y pris pas garde. La pluie avait fait le désert sur le quai et les géants avaient gagné leurs abris comme Murk.

3 - Abandonnant mes sabots je suivis le quai jusqu'au fumoir[1]. La pluie faisait un bruit terrible, l'eau tombait en longs traits d'argent qui brillaient dans la lumière du gaz. Je rampai le long des murs, à travers les étroites allées ménagées entre les filets détrempés. J'atteignis enfin la maison. Je n'avais aucune idée de l'heure, mais la nuit devait être assez avancée, car je n'avais remarqué sur mon chemin aucune fenêtre éclairée et notre maison était sombre, elle aussi. J'escaladai la barrière et, enjambant des flaques de boue, évitant les gouttières ruisselantes, je courus derrière la maison. Là, je levai la tête vers la fenêtre du grenier et, mettant mes mains froides autour de mes lèvres, j'imitai doucement le gémissement de la mouette.

La pluie crépitait sur les briques de la cour, dégringolait du toit, ruisselait sur les roseaux morts qui servaient d'écran à la buanderie. Je criai plus fort cette fois, mais sans obtenir de réponse. La nuit noyait tout.

Je restai là à crier pendant un bon moment; puis, tout à coup, une lumière vacillante[2] apparut derrière la fenêtre de la cuisine. Une ombre énorme s'abattit sur la vitre embuée, une main en nettoya une petite surface et, dans la lumière de la bougie, j'aperçus deux yeux étonnés. C'était Mem.

4 - J'entendis sa voix qui, très lointaine, demandait : « Qui est là ? » et je répondis en poussant un dernier cri de mouette : « C'est moi ! » Aussitôt la porte de la cuisine s'ouvrit et elle apparut sur le seuil comme un fantôme. Ses cheveux étaient constellés[3] de petits morceaux de papier journal. Elle portait une longue chemise de nuit blanche, elle avait porté sa main à sa gorge. Lentement, à travers la pluie, je marchai vers elle. Elle leva la bougie et le cri qu'elle poussa me donna à croire que tous les pêcheurs de Huizen allaient bondir de leur lit. Aussi, comme un chat mouillé, je ne fis qu'un saut jusque dans la cuisine où je me sentis un peu plus en sécurité.

Elle se retourna stupéfaite, bouche bée, et elle me parut tout à coup très humaine et très bonne, peut-être parce qu'elle ne portait ni ses lunettes ni ses dents. « Mon petit, s'écria-t-elle et, posant sa bougie sur la table, elle m'étreignit, me pressant contre elle,

m'embrassant le visage de sa petite bouche dure. Naturellement elle fut tout de suite trempée. Puis elle me lâcha et, son pauvre corps moulé dans sa chemise humide, elle courut vers la porte du grenier et, l'ouvrant, se mit à crier : « Jaap! Bulle! Descendez : il est revenu! »

Jan de HARTOG : *La Mer perdue.*
La Revue de Paris, n[os] de février et de mars 1953.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *fumoir :* local où l'on fume le poisson, la viande (ici, les harengs).

2. *une lumière vacillante :* lumière qui semble trembler, comme si le vent soufflait sur elle ; elle brille, puis paraît près de s'éteindre, puis brille de nouveau.

3. *ses cheveux étaient constellés de petits morceaux de papier* - *Constellés* signifie : *parsemés d'étoiles*. Les petits morceaux de papier qui attachaient les cheveux de Mem étaient, dans sa chevelure, comme des étoiles.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le chat délivre la « souris de mer » en poussant le verrou qui ferme la trappe. Trouvez-vous que ce fait est vraisemblable ?

2. Pourquoi le capitaine Noir et Krelis n'ont-ils pas pensé que ce pouvait être Murk qui délivrait leur « souris de mer » ?

3. Pourquoi le premier geste de l'enfant est-il d'abord de se cacher ?

4. Les géants avaient gagné leurs abris. Quels abris ?

5. Pourquoi l'enfant abandonne-t-il ses sabots ?

6. L'enfant dit (§ 4) : « Lentement, à travers la pluie, je marchai vers elle. » Peu de temps après, il se précipite dans la cuisine. Mais pourquoi, au premier moment qu'il revoit Mem, marche-t-il *lentement* ?

TRAVAUX

Vous rechercherez, dans ce récit, les circonstances qui rendent cette évasion à la fois possible (ou plus facile) et particulièrement émouvante.



MOUSSES DE LA MARINE NATIONALE

Les bordées

Le navire, la « Galatée », est en partance, dans le port de Dunkerque. On va constituer les bordées, c'est-à-dire les équipes qui travaillent sous un même chef.

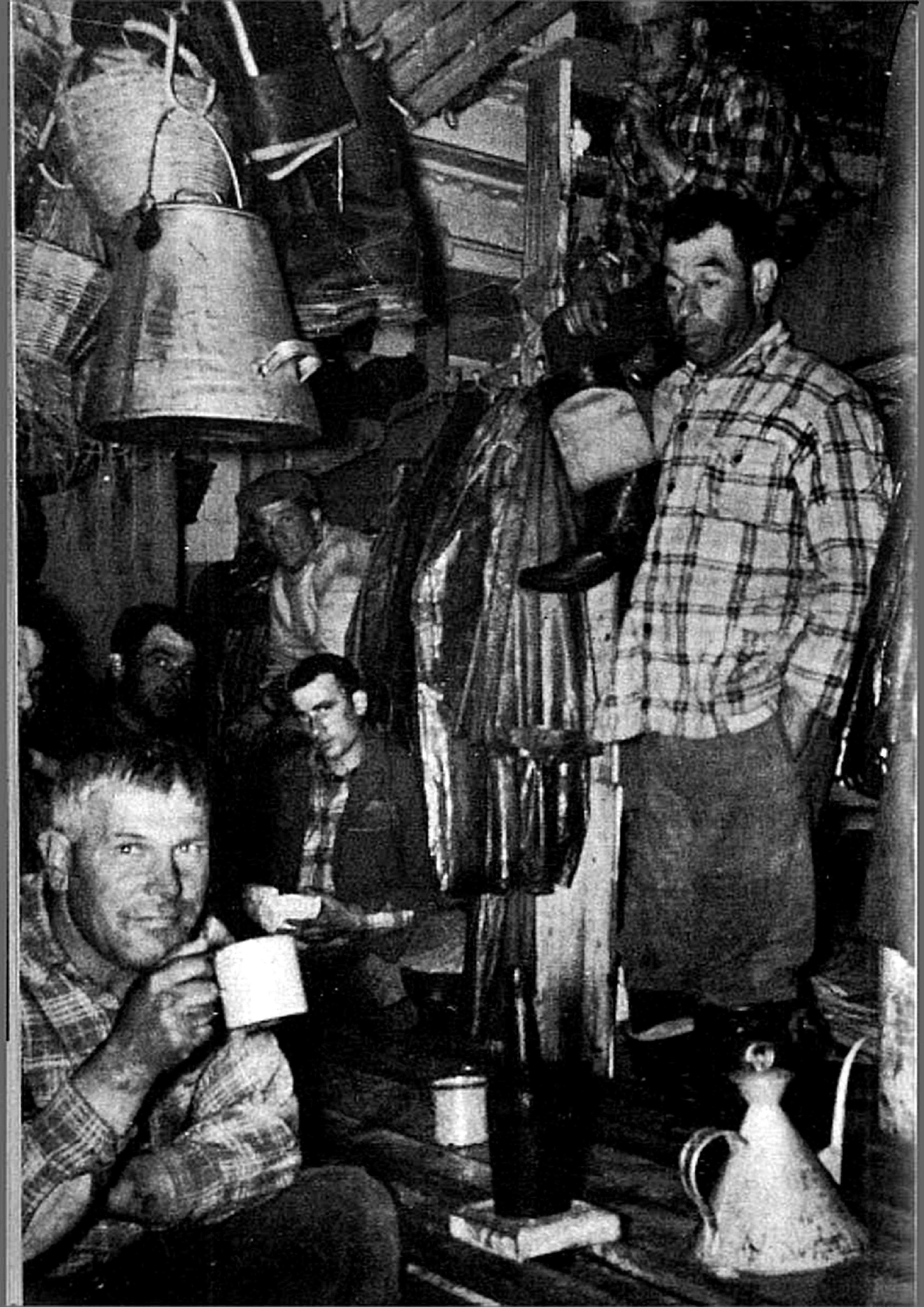
1 - « On va faire les bordées *. »

Les hommes se levèrent, résignés mais moroses[1]. Cette fois, c'était le métier qui entrait dans le poste, pour les y cueillir un à un. Jusqu'à présent, ils étaient restés confondus dans une sorte d'anonymat[2], mais la bordée, c'est l'équipe de travail, un chef direct, les heures de quart...

Et ce choix les inquiétait toujours. Lequel les commanderait ?... Aux bâbordais * allait échoir ce second inconnu : saurait-il faire son métier, en ménageant leur peine ? La gaspillerait-il comme le faisaient parfois des maladroits ou des hésitants ?.. Les tribordais *, eux, auraient Hervic, le bosco *, pour chef de quart, puisque le lieutenant venait seulement de décrocher son brevet et que c'était son premier voyage d'officier. Le bosseman était un vieux roulier des Caps, sec comme Nordet * dans le service, mais qui savait « renifler » le temps. Sous sa coupe, le petit Guézennec serait à bonne école et ceux de sa bordée n'auraient point à payer son apprentissage avec leur misère. Ça arrivait trop souvent, avec des jeunes qui se font la main et qui manœuvrent au moindre changement de temps, faute de savoir comment ça va tourner.

2 - Mais, outre les chefs, il y avait les copains.

Des bordées bien faites ne séparent pas deux « pays »[3], ni un matelot de son « matelot »[4]. Sinon, c'est la fin de tout : l'un qui dort quand l'autre veille, celui-là qui descend prendre le quart en bas, dans le poste, à l'abri, au moment même où l'ami le quitte pour le pont rincé. Les officiers connaissaient les sympathies qui



liaient les hommes et ils en tenaient compte. Oh, pas par sentiment! Mais parce qu'ils savaient que des gars qui s'entendent bien font toujours de meilleur travail : ils se donnent volontiers la main, et le navire y gagne.

3 - Seulement, le second était nouveau à bord et n'y connaissait personne. Il avait dû cependant s'informer... C'était à lui à parler le premier, et ils guettaient avec quelque appréhension le nom qu'il allait appeler. M. Monnard tira son carnet où il avait sûrement sa liste toute prête; mais, sans l'ouvrir, il désigna :

« Rolland. »

Le garçon lui jeta un regard d'abord surpris, puis où s'anima une lueur amusée, vite éteinte.

« Toublanc », appela le bosco.

Il faisait, lui, honneur au patriarche[5] du bord : c'était correct.

M. Monnard, cette fois, lut sur son calepin.

« Névei. »

Celui-là avait ramené de Vannes un visage poupin, un corps courtaud, des bras longs et un optimisme qui osait s'attaquer même à Rolland, dans ses heures de noir.

« Lhévéder », reprit le bosco.

C'était un ancien, comme Toublanc, son matelot, et désabusé comme lui par plus de trente ans de navigation. Magasinier soigneux comme une Anglaise, il obligerait, à ce voyage-ci comme aux autres, ceux qui voudraient entrer dans son domaine à laisser leurs bottes à la porte.

4 - « Le Corre... Cazabau... Gouret... Barigoul. »

Cela se faisait comme il faut : au second, Le Corre et Gouret, de l'île d'Ars, un peu cousins, qui pourraient parler breton tout leur saoul, à pied de mât; au bosco, Cazabau et Barigoul, les deux Arcachonnais.

Le second ajouta à sa bordée le grand Dunkerquois Morbecque et le Grésillon Mahé, qui s'étaient fait ramener ensemble par les brasse-carré[6]. Il fit l'appoint avec Zuyguedaël, un matelot léger, et Gaborit, un novice.

Le bosco choisit Eustache, un Parisien dégourdi, flexible comme un serpent et Nicolas, taillé tout exprès pour lui servir de plastron bénévole[7], un Fécampois placide et lent..., Péligon, matelot léger,

un Tourangeau remuant, et Menut, le novice de Dol, passaient eux aussi aux tribordais.

Douze matelots, deux matelots légers, deux novices : les bordées étaient au complet.

Roger VERCEL : *La Fosse aux Vents : I. Ceux de la « Galatée »*.
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *morose* - On dit de quelqu'un qu'il est *morose* quand il est d'humeur mécontente, avec une nuance de tristesse. Ici, les marins étaient résignés, mais d'assez mauvaise humeur.

2. *anonymat :* situation de quelqu'un dont on ne connaît pas le nom. Une lettre *anonyme* est une lettre non signée. Avant de constituer les bordées, les marins travaillaient ensemble, sans que leurs chefs distinguent nettement chacun d'eux.

3. *deux pays* - Le mot est employé, ici, dans un sens particulier : deux hommes originaires du même pays, par exemple, deux Bretons, deux Provençaux.

4. *matelot* - Encore un sens particulier : à l'origine, nom que se donnent deux marins couchant alternativement dans le même hamac.
Par extension, deux marins liés d'amitié, pouvant compter entièrement l'un sur l'autre.

5. *patriarche :* dans le sens courant, vieillard respectable. Désigne, ici, le plus âgé parmi les marins du bord.

6. *brasse-carré* - Terme d'argot de marins, qui désigne les gendarmes. Ceux-ci ramènent à leur bord les marins retardataires le jour du départ de leur bateau.

7. *plastron bénévole* - *Plastron :* ici, homme en butte aux plaisanteries, aux railleries des autres. — *Bénévole :* un travailleur bénévole est celui qui ne se fait pas payer. Nicolas était le *plastron bénévole* d'Eustache, c'est-à-dire qu'il était l'objet de ses railleries, mais qu'il y consentait, qu'il le voulait bien, qu'il ne se fâchait pas.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. *ce second inconnu :* c'est le nouvel officier que les marins ne connaissent pas encore. Nous voyons plus loin qu'il s'appelle M. Monnard.

2. *Le bosseman savait renifler le temps.* Que signifie cette phrase ?

3. *Sinon, c'est la fin de tout.* Qui parle ainsi et que signifie cette phrase ?

4. Que signifie l'expression : *Ils se donnent volontiers la main ?*

5. Pourquoi M. Monnard a-t-il désigné Rolland sans ouvrir son carnet ? L'a-t-il fait exprès, croyez-vous ? Si oui, pour quelle raison ?

6. Pourquoi Rolland est-il surpris ? Pourquoi son regard s'anime-t-il d'une lueur amusée ?

7. Qu'est-ce qu'un *visage poupin* ? *Des heures de noir* ?
Nével est *optimiste.* Qu'est-ce que cela veut dire ?

8. *Cela se faisait comme il faut.* Qui parle ainsi, l'auteur du récit ou les marins ?

TRAVAUX

1. Quelles sont les inquiétudes des marins au moment où l'on constitue les bordées ?

2. Suivez l'appel des marins et notez pour quelle raison on appelle certains d'entre eux pour faire partie de la même bordée.

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Notez l'origine de ces marins et dites-nous quelles sont les régions de France où se recrutent principalement les marins.

2. Recherchez sur une carte les noms de lieux.

Régates

Du quatre-mâts l' « Antonine », qui navigue dans la Manche, on vient d'apercevoir un steamer qui, devant lui, suit la même route. L'officier en second de l' « Antonine », Rolland, décide de gagner le vapeur de vitesse.

1 - Le timonier, un certain Perrot, de Douarnenez, un bonhomme placide et rond de partout, aux joues bien cirées, le regarda, étonné : cela le surprenait, que celui-là voulût régater [1], comme le font les officiers vivants et joviaux...

Mais déjà Rolland commandait :

« Étarquez les perroquets *, les cacatois *, les latines *. »

Les voiles hautes, quelque peu détendues par la marche, furent aussitôt rehissées à bloc et prêtes à tirer au maximum.

« Choquez-moi un peu l'écoute * des grand-voiles et de la misaine *. »

Les hommes laissèrent filer les cordages, et les voiles majeures à qui on lâchait de la bride, tournèrent insensiblement pour mieux s'emplir de brise.

Les manœuvres exécutées avec une rapidité sportive, l'équipage tout entier se porta sur la lisse du vent * pour jouir de la course. Le cuisinier même avait déserté ses fourneaux : son large dos blanc s'arrondissait parmi les dos noirs attentifs...

2 - L' « Antonine » avait beau courir, toute couchée sur le flanc et gonflée de brise à en vibrer, Rolland sentait seulement le temps interminable qu'elle mettait à avaler la distance entre l'arrière du vapeur et son avant à elle.

Le paquebot venait de hisser les couleurs françaises, et il semblait bien qu'il forçait de vapeur. Les hommes sur le pont l'avaient remarqué déjà.

« Il « torche » [2] tant qu'il peut, le frère ! »

Un moment, l'écart entre les deux bâtiments resta le même. Mais la brise fraîchit encore, et l' « Antonine » gagna main sur main [3], dans l'immobilité passionnée des hommes. Enfin, l'étrave * lancée du grand quatre-mâts arriva en ligne avec le couronnement du steamer.

3 - Elle le dépassa lentement, lentement, gagna de plus en plus sur l'avant, et la dunette du voilier se trouva parallèle à la passerelle. Rolland y vit le commandant qui, beau joueur, le saluait le premier de sa casquette galonnée. Il le prenait évidemment pour le capitaine. En même temps, les pavillons des deux navires s'abaissaient chacun trois fois.

« Hip, Hip, Hip! Hurrah! »

Les vainqueurs, sur le pont de l'« Antonine », saluèrent, eux aussi, en répétant trois fois la clameur. Puis, les politesses achevées, les blagues fusèrent. On en profitait, tandis qu'on était encore à portée de voix.

« Voulez-vous la remorque? » cria Neveu, un Parisien qui, par dérision, fit semblant d'envoyer par-dessus le pavois une glène de filin *....

« Poussez pas trop votre chaland * : le charbon est cher! »

Roger VERCEL : *La Fosse aux Vents : II. La Peau du Diable.*
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES PXPRESSIONS

1. *régater* - Les régates sont des courses de bateaux. Le verbe *régater* est seulement employé par les marins, pour désigner la course qu'engagent parfois — par jeu — des bateaux qui suivent la même route, comme il arrive dans ce récit.

2. *Il torche* - Terme d'argot (à ne jamais employer) signifie : il fait tout ce qu'il peut.

3. *gagna main sur main* : gagna progressivement, peu à peu.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Que signifie l'expression : *aux joues bien cirées* ?

2. *Rolland*, que nous avons vu marin dans le récit précédent, est maintenant lieutenant et commande en second le quatre-mâts l'« Antonine ».

3. Pourquoi le timonier Perrot est-il surpris que le lieutenant Rolland veuille *régater* ?

4. Le commandant du vapeur est *beau joueur*. Que signifie cette expression ?

5. Quel est l'équipage qui crie : « *Hip, Hip, Hip ! Hurrah !* » ? Pourquoi cette clameur ? Pourquoi l'autre équipage la répète-t-il ?

TRAVAUX

1. Il y a, dans ce récit, des moments assez émouvants. Lesquels ?

2. Au cours de cette régate inattendue, les marins — y compris l'officier — passent par *divers sentiments*. Dites-nous lesquels, en relisant attentivement tout le récit.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Avez-vous vu des régates sur une rivière ou en avez-vous entendu parler ?
En avez-vous vu en mer ?
Entre quelles sortes de bateaux s'engagent ces courses ?

LA PÊCHE A MARÉE BASSE

1 - La pêche à pied s'exerce sur toutes nos côtes, tant atlantiques que méditerranéennes, mais elle n'est active que sur les premières, où la mer découvre à marée basse.

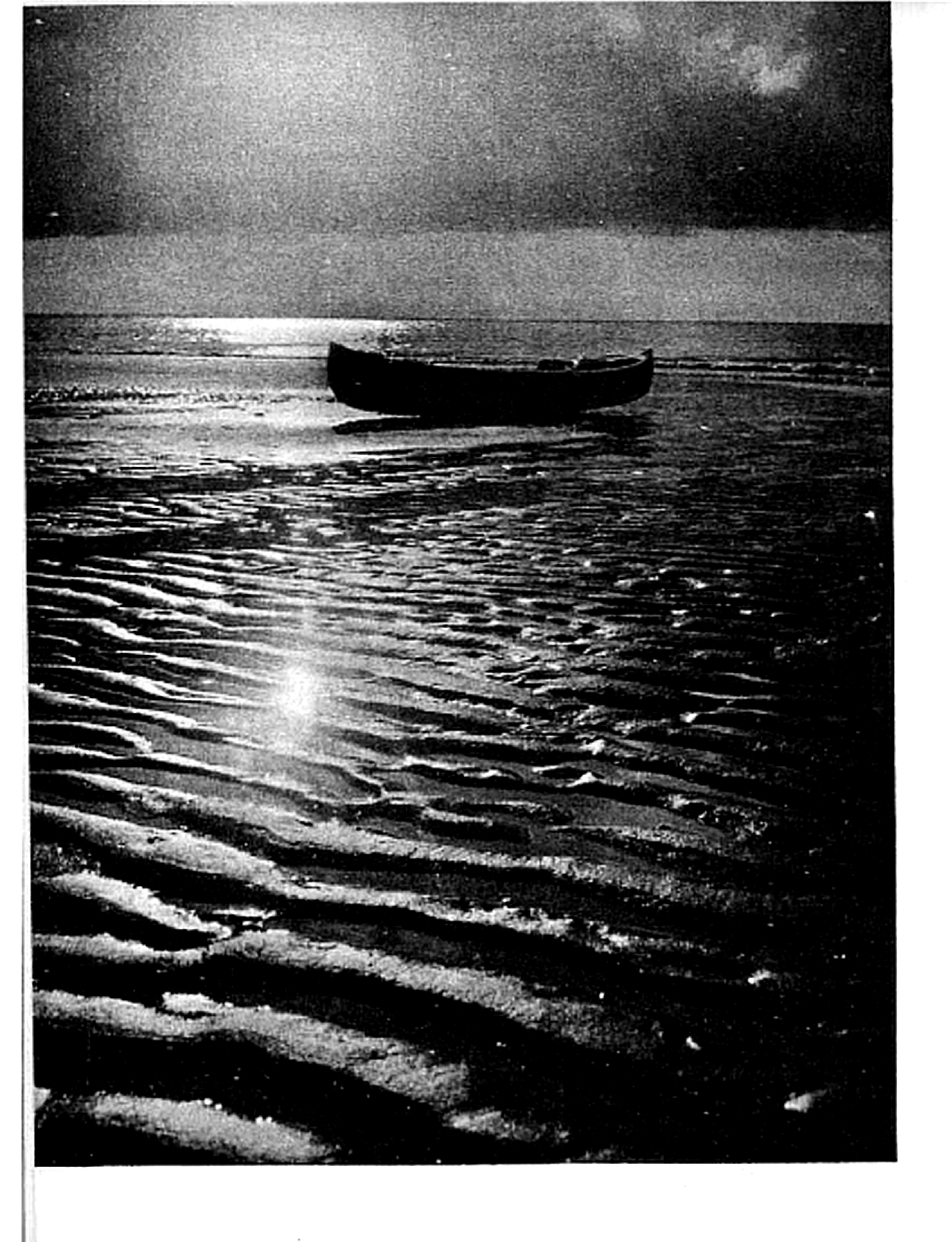
Cette pêche est surtout celle des pauvres gens. La mise de fonds [1] du pêcheur à pied est modeste ; au pis aller [2] il lui suffit d'un crochet emmanché assez semblable à celui des chiffonniers, ou une bêche, un râteau, un haveneau et, pour loger ses récoltes, d'un panier, un sac ou une hotte. C'est un métier à la portée de toutes les bourses.

2 - Les rochers éboulés de Bretagne cachent un grand nombre d'animaux comestibles. Sur ces rochers, vers la limite de la haute mer, accessibles par conséquent à toutes les marées, vivent en abondance des mollusques à coquille conique, les patelles [3], qui ont chacune un domicile particulier d'où elles s'éloignent fort peu et où elles reviennent sans erreur ; leur pied [4] fait ventouse et applique si bien la coquille sur la pierre qu'on ne les détache qu'en glissant subrepticement [5] une lame de couteau entre les deux. Les pêcheurs les mangent généralement crues, bien que la chair en soit assez dure.

3 - Sous les rochers on trouve encore, en certains points surtout, un bel et grand mollusque dont la coquille est fortement nacrée, irisée [6] à l'intérieur et percée de trous alignés, les uns borgnes, les derniers ouverts. A Brest, aux Glénans, à Groix, à Belle-Ile, où on le trouve communément, on l'appelle oreille de mer, ormeau ou ormet. Bien cuisiné, c'est un mets excellent.

4 - Plus fréquent est le congre qui se tient à l'ombre dans les flaques et se révèle seulement, quand on soulève la pierre surplombante [7], par quelques battements de queue, après quoi il disparaît en glissant sans bruit entre les algues * mouillées avec lesquelles il se confond bientôt.

Sa capture est assez difficile : sa peau couverte de mucus [8] le fait glisser entre les mains comme une anguille et il mord jusqu'au sang, assez fort pour que les pêcheurs y prennent garde. On le saisit au haveneau *, ou mieux on l'assomme de quelques coups de bâton sur la tête, ou encore on le serre dans la main tenant un couteau ouvert, en ayant soin de le saisir près de la tête pour ne pas être mordu. Le congre a la vie dure et il continue d'on-



COUCHER DE SOLEIL A MARÉE BASSE

duler et de remuer pendant des heures après qu'on lui a coupé la tête.

5 - Sous les pierres qu'on retourne se réfugient maints crustacés. L'un des plus curieux, sinon des plus estimés par le gourmet, est le bernard-l'ermite. On le voit comme une coquille qui marche, traînée par quelques pattes précédées de deux énormes pinces entre lesquelles apparaît une petite tête avec des antennes et des yeux. A la moindre alerte, tout rentre dans la coquille que ferment les grosses pinces et s'immobilise un instant. On sait que le bernard-l'ermite a un abdomen long et mou, gênant et dangereusement exposé, qu'il loge dans une coquille vide trouvée aux alentours ; quand il grandit et que la coquille devient trop petite, il l'abandonne pour une autre plus grande.

René Legendre : *Histoires de Mer.*
Librairie Stock.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *mise de fonds :* somme d'argent nécessaire à l'achat du matériel de pêche.

2. *au pis aller* - *Pis* signifie : *plus mal* — *Au pis aller* signifie : *en supposant les choses au plus mal.*

3. *patelles :* genre de mollusques marins, dont plusieurs espèces, entre autres la *bernicle*, sont comestibles.

4. *pied :* le pied, chez les mollusques, est la face inférieure du corps sur laquelle l'animal rampe ou glisse.

5. *subrepticement :* furtivement, par surprise.

6. *irisée :* qui présente les couleurs de l'arc-en-ciel.

7. *la pierre surplombante :* pierre qui est au-dessus des flaques d'eau ; cette pierre n'est pas d'aplomb et l'on peut facilement la soulever ou la renverser.

8. *le mucus :* sorte d'humeur, de liquide visqueux, gluant, qui recouvre le corps des poissons.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Si la pêche à marée basse est la pêche des pauvres gens, elle est aussi celle des touristes qui passent leurs vacances au bord de la mer. Pourquoi ces derniers pratiquent-ils cette pêche ?

2. A quelles familles d'animaux appartiennent les animaux dont il a été parlé ? Connaissez-vous d'autres animaux pouvant être pêchés dans ces mêmes conditions ?

3. Qu'y a-t-il de curieux dans le genre de vie du bernard-l'ermite ?

TRAVAUX

1. Recherchez sur une carte de Bretagne : Brest, les Glénans, Groix et Belle-Ile.

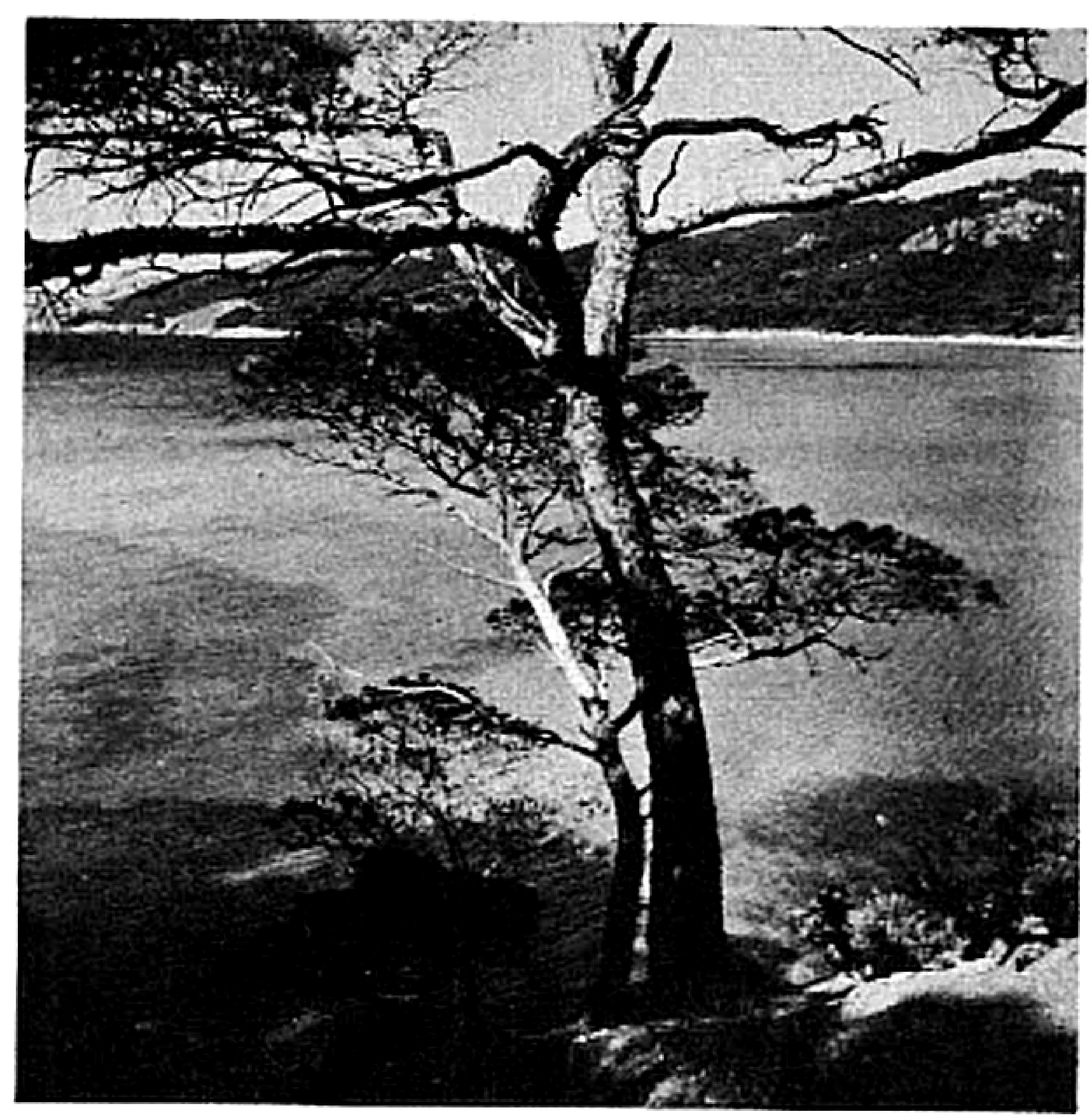
2. La *capture* est assez difficile : trouver un synonyme. Donnez le verbe, l'adjectif et un autre nom de la même famille.

3. Quelle différence faites-vous entre un *gourmand* et un *gourmet* ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Quels sont les différents engins de pêche utilisés :

a) pour la pêche à marée basse ?
b) pour la pêche en mer ? (Rappelez-vous les lectures que vous avez faites sur la pêche.)



SOUS L'OMBRAGE DU PIN OÙ CHANTE LA CIGALE..

LE CRABE

Les flots étaient si gros, la barque si petite
Qu'elle n'a pu sortir, et nous n'avons pêché
Nul poisson pour le gril, la poêle ou la marmite.

Mais, au bord de l'eau même, en un creux de rocher,
Nous avons découvert un crabe gris et rose
Qui, farouche, essaya de nous effaroucher[1].

Il sortait son double œil qu'on aurait cru de verre :
Ses pinces menaçaient de nous couper les doigts.
Nous l'avons fait bouillir avec de la fougère.

Sa chair était friande et pesait un bon poids.
Sous l'ombrage du pin où chante la cigale,
Nous avons festiné [2] *pour la dernière fois.*

Mon frère a nettoyé la carapace ovale
Dans laquelle il a mis une mèche de lin ;
Après quoi j'ai versé l'huile d'olive pâle.

Puis, ayant attendu que la nuit fraîche vînt,
Nous avons allumé notre lampe bizarre
Et je l'ai suspendue à la cime du pin,

En face de la mer magnifique et barbare [3].

Fernand Mazade.

Anthologie des Poètes de la Mer, Éditions Garnier Frères.
(Ce poème est paru avec variations définitives
dans *L'Élégie italienne*, Cahiers de la Quinzaine.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *farouche, effaroucher* - Le crabe est *farouche*, il fuit à l'approche de l'homme, mais, en même temps, il essaye de nous *effaroucher*, de nous faire peur, de se faire craindre en ouvrant ses pinces.

2. *festiné* : vient du mot *festin* ; *festiner*, c'est faire un repas de fête, un repas magnifique.

3. *la mer magnifique et barbare* : la mer nous offre souvent des spectacles magnifiques, superbes, mais elle est aussi cruelle, sauvage, inhumaine.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'auteur et son frère n'ont pas pu aller à la pêche en mer. Pourquoi ?

2. Un crabe trouvé dans les rochers essaye de les effaroucher. Que fait-il pour cela ?

3. Le crabe est l'objet d'un délicieux repas en plein air. Que devient sa carapace ? N'est-ce point inattendu ? Comment l'auteur le montre-t-il ?

TRAVAUX

1. Quels adjectifs sont souvent employés avec le mot *mer*, quand on la décrit :

a) agitée par la tempête ?
b) par beau temps ?

2. Trouvez des homonymes du mot *chair*. Présentez-les dans une phrase.



IL FLEURIT TROIS SEMAINES PLUS TÔT...

Printemps en Bretagne

1 - Le printemps, en Bretagne, est plus doux qu'aux environs de Paris et fleurit trois semaines plus tôt. Les cinq oiseaux qui l'annoncent, l'hirondelle, le loriot, le coucou, la caille et le rossignol arrivent avec des brises qui hébergent dans les golfes de la péninsule armoricaine. La terre se couvre de marguerites, de pensées, de jonquilles, de narcisses, d'hyacinthes, de renoncules, d'anémones, comme les espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de-Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome. Des clairières se panachent d'élégantes et hautes fougères ; des champs de genêts et d'ajoncs resplendissent de leurs fleurs qu'on prendrait pour des papillons d'or. Les haies, au long desquelles abondent la fraise, la framboise et la violette, sont décorées d'aubépines, de chèvrefeuille, de ronces dont les rejets bruns et courbés portent des feuilles

et des fruits magnifiques. Tout fourmille d'abeilles et d'oiseaux ; les essaims et les nids arrêtent les enfants à chaque pas. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce ; la figue mûrit comme en Provence ; chaque pommier, avec ses fleurs carminées [1], ressemble à un gros bouquet de fiancée de village...

2 - Entre la mer et la terre s'étendent des campagnes pélagiennes [2], frontières indécises des deux éléments [3] ; l'alouette de champ y vole avec l'alouette marine ; la charrue et la barque à un jet de pierre l'une de l'autre, sillonnent la terre et l'eau. Le navigateur et le berger s'empruntent mutuellement leur langue ; le matelot dit : « les vagues moutonnent », le pâtre dit : « des flottes de moutons ». Des sables de diverses couleurs, des bancs variés de coquillages, des varechs, des franges d'une écume argentée, dessinent la lisière blonde ou verte des blés [4].

CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *fleurs carminées* - Le carmin est une couleur d'un rouge vif. Les fleurs des pommiers sont *carminées* : elles présentent des taches rouges.

2. *campagnes pélagiennes* - Ces campagnes ne sont pas la terre ferme ; l'auteur les désigne ainsi : frontière indécise entre les deux éléments. C'est ce que traduit ce vieux mot *pélagiennes* : campagnes *marines*, campagnes qui sont déjà la mer.

3. *les deux éléments* : la terre et l'eau.

4. *la lisière blonde ou verte des blés* - *Lisière* : limite. Les blés poussent jusqu'à l'endroit où commence la mer.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Cinq oiseaux annoncent le printemps. Comment sait-on qu'ils sont arrivés ? Connaissez-vous ces oiseaux ?

2. Pourquoi l'auteur compare-t-il les terres bretonnes qui se couvrent de fleurs aux espaces abandonnés qui environnent Saint-Jean-de Latran et Sainte-Croix-de-Jérusalem, à Rome ?

3. Dans certains abris, le myrte et le laurier-rose croissent en pleine terre, comme en Grèce.
Que signifie le mot *abris* ?
Pourquoi Chateaubriand évoque-t-il la Grèce et, dans la phrase suivante, la Provence ?

TRAVAUX

1. Connaissez-vous toutes les fleurs, toutes les plantes que cite Chateaubriand dans cette description du printemps en Bretagne ? Recherchez l'image de celles que vous ne connaissez pas.

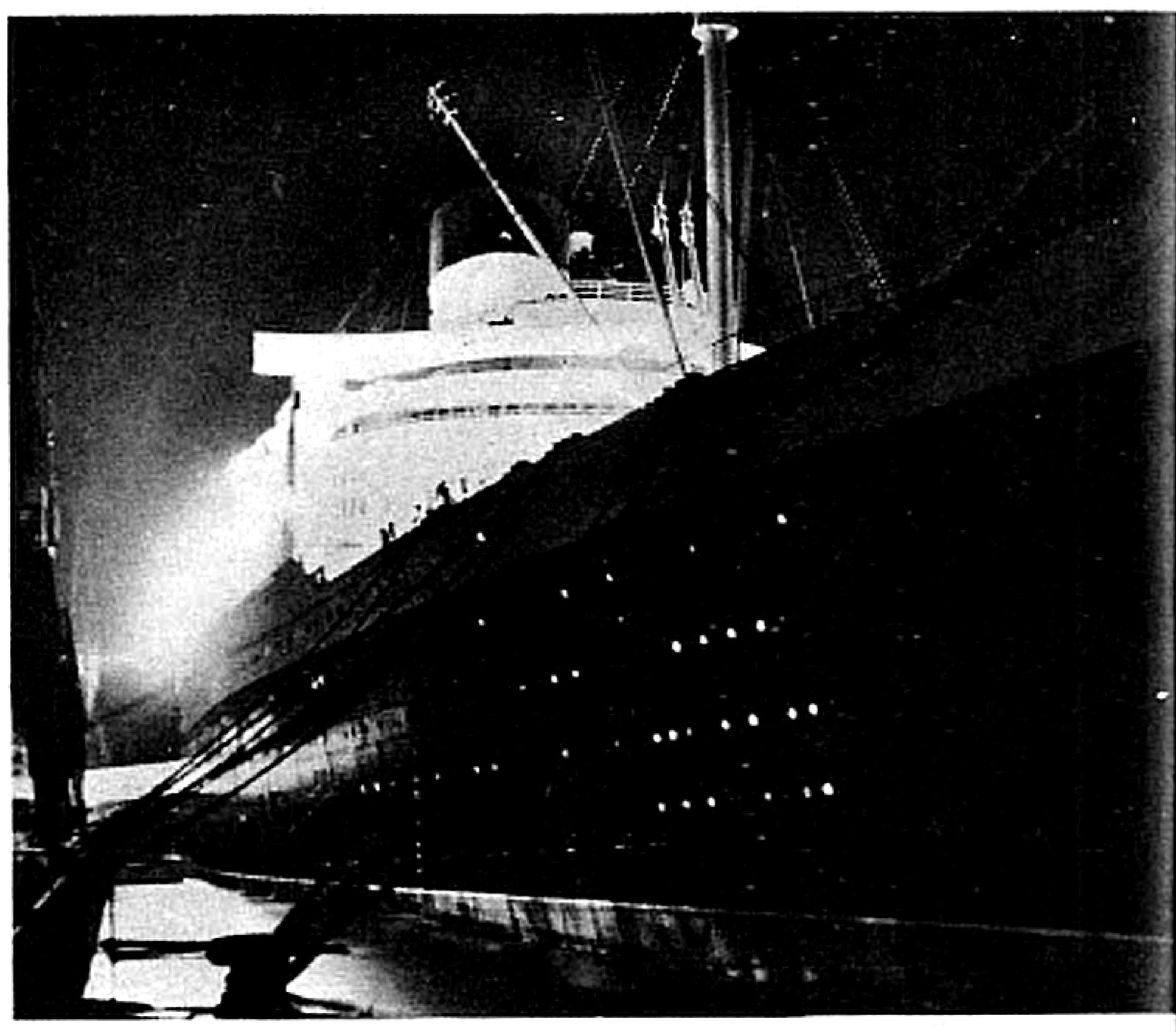
2. Recherchez, sur une carte de la Bretagne, les golfes de la péninsule armoricaine.

3. Qu'est-ce qui vous paraît, d'après ce texte, caractériser la Bretagne au printemps ?

4. Dites-nous ce que l'auteur a voulu montrer dans le deuxième paragraphe.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Dites-nous comment le printemps *fleurit* dans votre pays.

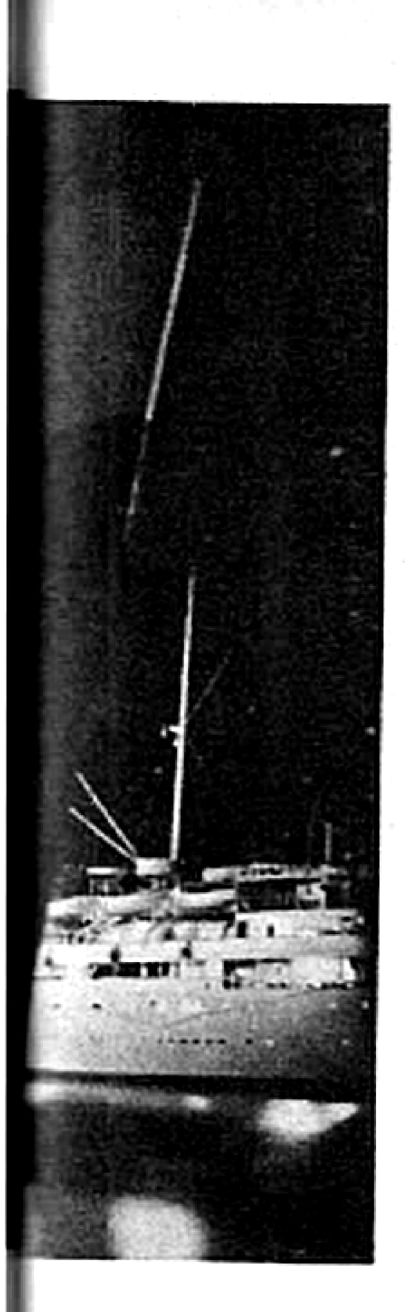


TROIS, QUATRE ÉTAGES DE PONTS RESPLENDISSAIENT...

Départ de navires

1 - Ils restèrent là longtemps, à regarder le port et Anvers.

Tout cela se perdit bientôt dans le soir. Il n'y eut plus, devant la promenade, que le fleuve assombri, les paquebots immobiles, entravés [1] comme des monstres et qui s'illuminaient des jets clairs de leurs projecteurs. Les passagers y rentraient pour la nuit. On voyait briller les hublots * des cabines. Trois, quatre étages de ponts resplendissaient ainsi, violemment éclairés jusqu'aux passerelles *, d'une éblouissante profusion [2] de lumières électriques. Et, sur le ciel assombri, se silhouettaient en jaune lumineux les



hautes et larges cheminées blanches, baguées de rouge et de noir.

2 - Il y aurait plusieurs départs, cette nuit. Un steamer * japonais vers Yokohama. Un transatlantique allemand pour New York. D'autres pour le Brésil, le Congo, les Indes. Sur ceux-là, on se hâtait. On desserrait des amarres *, on hissait des pavillons. Un nuage sans cesse épaissi s'épandait des cheminées. Des remorqueurs, à la proue, minuscules à côté de la masse des transatlantiques, s'impatientaient, vomissaient une fumée noire. Et tout le monde se portait vers ces vaisseaux qui s'en allaient. On regardait, on attendait. Une espèce d'émotion rendait la foule sérieuse et attentive à ce spectacle qui ne lasse jamais, qui garde, même pour les plus accoutumés, quelque chose de nostalgique [3] et d'émouvant. Le grand café illuminé du bout de la promenade, sur cette foule et ces vaisseaux, jetait des flots de musique, les chansons banales et bruyantes d'un haut-parleur, dans le brouhaha nocturne. Et le battement sourd et rebondissant d'un Diesel aux explosions régulières, à bord d'un navire, y ajoutait quelque chose de puissant et de triste.

3 - La nuit était tombée tout à fait. Des feux glissèrent sur le fleuve, des feux verts et rouges, au mât d'un remorqueur, qui s'époumonait et crachait du feu. Derrière, une masse flottante colossale, une cathédrale de lumière et de ténèbres. Le « WA-TU-SI » — vingt-six mille tonnes — quittant Anvers pour Yokohama. Il salua la ville d'une longue clameur de sirène, une espèce de ronflement, de bourdonnement formidable, qui se répercuta au loin dans la Campine [4]... Et il y eut à ce moment, venant de derrière les quais, un chant de cloches, une musique sonore, légère et mélancolique en même temps, le carillon de la cathédrale d'Anvers, comme si, par cette voix, l'antique et opulente [5] cité flamande avait répondu à l'adieu du grand navire...

Maxence Van der Meersch : *L'Empreinte du Dieu.*
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *entrave* : lien qu'on met aux jambes d'un animal pour gêner sa marche. Les navires sont *entravés*, c'est-à-dire retenus, enchaînés aux quais par des câbles, des filins.

2. *profusion* - Les lumières électriques donnaient une lumière riche, abondante, presque excessive.

3. *nostalgique* : plein de *nostalgie*, c'est-à-dire d'une mélancolie causée par le regret d'être éloigné de son pays. Ici, cette mélancolie semble provoquée chez les spectateurs par le regret de ne pouvoir partir pour les pays lointains et merveilleux vers lesquels s'en vont les grands paquebots.

4. *la Campine* : vaste plaine qui s'étend à l'est d'Anvers.

5. *opulente* : riche.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Nous sommes dans le port d'Anvers, le soir. Pourquoi les paquebots attirent-ils notre attention ? Qu'apportent les lumières dans ce tableau nocturne ?

2. Quelles observations vous permettent d'affirmer que le départ des paquebots est très prochain ?

3. Pourquoi les remorqueurs sont-ils à la *proue* du navire ?

4. Qu'est-ce que la foule attendait ? Pourquoi ?

5. Quelle signification l'auteur donne-t-il (§ 3) au mugissement de la sirène du « Wa-Tu-Si » et à la sonnerie des cloches de la cathédrale ?

TRAVAUX

1. Quels *plaisirs* vous donnerait la visite d'un port ? Quels *désirs* cette visite peut-elle faire naître en vous ?

2. Cherchez les mots suivants dans la lecture et donnez-leur un synonyme : *entravé, se silhouetter, minuscule, accoutumé, brouhaha, colossale, se répercuter, antique.*

3. Cherchez sur le planisphère : La Belgique et Anvers, le Japon et Yokohama les États-Unis et New York, le Brésil, le Congo, les Indes.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Sur les quais où abordent les grands paquebots se trouve une gare maritime. Si vous n'avez jamais vu de gare maritime, vous imaginerez (par comparaison avec une grande gare) tout ce que pourra y trouver un passager.



DES REMORQUEURS, A LA PROUE, S'IMPATIENTAIENT...

DÉBARQUEMENT

Deux fois par semaine un bateau assure le service des passagers, du courrier et apporte le ravitaillement aux petites îles qui bordent la Bretagne. Le bateau s'arrête ici, près de l'île de Molène, où l'on ne peut accoster. Le transbordement des passagers et du ravitaillement se fait à une centaine de mètres du rivage.

1 - Nous approchons de Molène...

Comme nous entrons dans la baie largement ouverte... nous jetons aux quatre vents du ciel le cri désespéré de la sirène.

Alors, c'est sur le pont le branle-bas * du mouillage *. Coups de sifflet. Ordres jetés dans le vent. Claquements précipités de sabots. Grands fracas de chaînes qui s'entrechoquent et grincent dans les poulies.

A terre, des silhouettes noires, comme de grosses fourmis, dévalent vers le port, où quelques barques de pêche se balancent à l'ancre, à l'abri d'un petit môle *. Et vite, plusieurs canots se détachent du rivage ; ils viennent à nous à grande force d'avirons ou de godille *. Dans l'un, quelques îliennes[1] en cape noire, un pêcheur endimanché se tiennent accroupis : en tout quatre ou cinq passagers. On ne navigue guère d'une île à l'autre.

Les embarcations qui suivent, toutes vides, viennent accoster à la coupée * après que les ancres ont été mouillées.

2 - Et parmi les rires, les jurons, les cris joyeux qui vont et viennent de haut en bas, de bas en haut, comme rejetés par des raquettes, les colis les plus hétéroclites[2] volent du pont du bateau aux petites coques dansantes qui s'agitent en-dessous.

Ce sont d'abord les sacs plombés[3] de dépêches, quelques paniers de légumes, des poulets vivants.

Les charges trop lourdes sont saisies par la grue. On les voit se balancer avec une sorte de solennité[4] entre le ciel et l'eau : longs faisceaux de planches, sacs de charbon, qui oscillent indéfiniment comme hésitants, dans une lente descente maladroite, et tout d'un coup s'abattent dans les embarcations, que leur poids fait pencher, presque à chavirer.

3 - Ah! voilà les petits cochons, c'est ici qu'on les débarque.

Je les aperçois suspendus à bout de bras par-dessus bord, qui par la patte, qui par l'oreille, voire même par la peau grasse du dos qui glisse dans les doigts. Les matelots s'en sont emparés, comme de jouets piaillants et gesticulants ; et, en riant à gorge déployée, ils les jettent au pitoyable acquéreur que je vois fulminer [5] en bas dans sa barque...

Là-haut, sur la dunette [*], le capitaine s'agite. Il hurle un ordre, fouaille [6] son équipage d'une voix qui mord comme une cravache, joue frénétiquement [7] du sifflet.

« Hallo! Jean-Marie, un coup de main par ici! »

« Attention, là-bas! faites place! »

4 - Sur la plage arrière, les passagers de seconde, bérets enfoncés, coiffes blanches qui battent en désordre, se pressent autour de la malheureuse vache qu'on vient de ceinturer d'une sangle pour la débarquer.

Un fou rire dans l'assistance. La bête s'est enlevée, perdant pied des quatre pattes. Suspendue au crochet de la grue, qui se met à tourner et la balance au-dessus des flots, elle beugle lamentablement, le museau entre les pattes. Puis elle se révolte. Elle trépigne dans le vide, virant sur place, agitant ses sabots fourchus.

On la voit descendre en spirale. Et lorsque d'un grand : Floc! elle tombe lourdement dans l'eau qui fait des remous autour d'elle, une gaieté secoue les bérets étroits, les coiffes tournoyantes qui voltigent à la débandade avec des coups d'ailes fous.

Maintenant, le crochet s'en revient vide, ballottant au bout de sa chaîne. Entre deux crêtes légères de mousse, on aperçoit quelque temps le dos mouillé de l'animal, que l'eau recouvre à chaque instant, et son front cornu qui se hâte vers la rive.

« Bon voyage! »

Yvonne Pagniez : *Ouessant*.
Librairie Stock.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *îliennes* : habitantes d'une île.

2. *hétéroclites* : bizarres.

3. *sacs plombés* - Les sacs qui renferment le courrier portent un petit sceau de plomb pour empêcher leur ouverture entre leur point de départ et leur lieu de destination.

4. *solennité* - Les charges saisies par la grue descendent dans les embarcations avec une sorte de gravité majestueuse.

5. *fulminer* - L'acquéreur laisse éclater son mécontentement dans des paroles grossières, injurieuses et même menaçantes.

6. *fouailler* : frapper souvent avec le fouet.

Ici, la voix du capitaine se fait cinglante ; il lance certains mots blessants, certaines épithètes cruelles à son équipage pour le stimuler.

7. *frénétiquement* - Le capitaine donne des coups de sifflet précipités et excessifs comme s'il était entré dans une violente fureur.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'arrivée du bateau au mouillage provoque une certaine *animation* : *a)* à bord du bateau ; *b)* sur le rivage de l'île. Montrons-le (§ 1).

2. Qu'y a-t-il d'*amusant* dans le transbordement des voyageurs et des marchandises ? (§ 1 et § 2).

3. Pourquoi les matelots rient-ils à gorge déployée en débarquant les petits cochons ? N'y a-t-il pas une autre cause à leur rire ?

4. Relevez ce qu'il y a de vraiment *comique* dans le débarquement de la vache.

TRAVAUX

1. Trouvez un synonyme du mot *acquéreur*, un verbe, un adjectif et un autre nom de la même famille.

2. En utilisant les préfixes *dé* et *en*, formez des mots contraires avec : *barque, chaîne, manche, sable, mêler.*
Ex. : barque - débarquer - embarquer.

3. Compte rendu de lecture : résumez le texte en une dizaine de lignes.

CONNAISSANCE DU MILIEU

L'arrivée d'un car. La descente et la montée des voyageurs. Déchargement et chargement des colis de toutes natures. N'y a-t-il pas quelquefois des scènes amusantes ?



S. O. S.

L' « Étoile-des-Mers » a heurté un iceberg. Le bateau se disjoint lentement et laisse gicler l'eau par les joints de ses tôles. Davis est le commandant, Simon le lieutenant, et Grayson le chef mécanicien.



1 - Dans sa hâte, Simon se heurta à Davis penché sur le bureau et qui écrivait un télégramme.

« Je viens de la machine... L'eau coule de partout, de dix tôles, de vingt tôles.

— Je sais », lui répondit Davis.

Et il continua d'écrire : « S. O. S. « Étoile-des-Mers ». En danger de couler. Demande assistance d'urgence. »

Il indiqua la position et signa : « Davis ».

« Portez cela aux télégraphistes et revenez ici tout de suite après. »

Puis il alla sur la passerelle et frappa sur l'épaule du troisième lieutenant. « Gérard, lui dit-il, nous coulons.

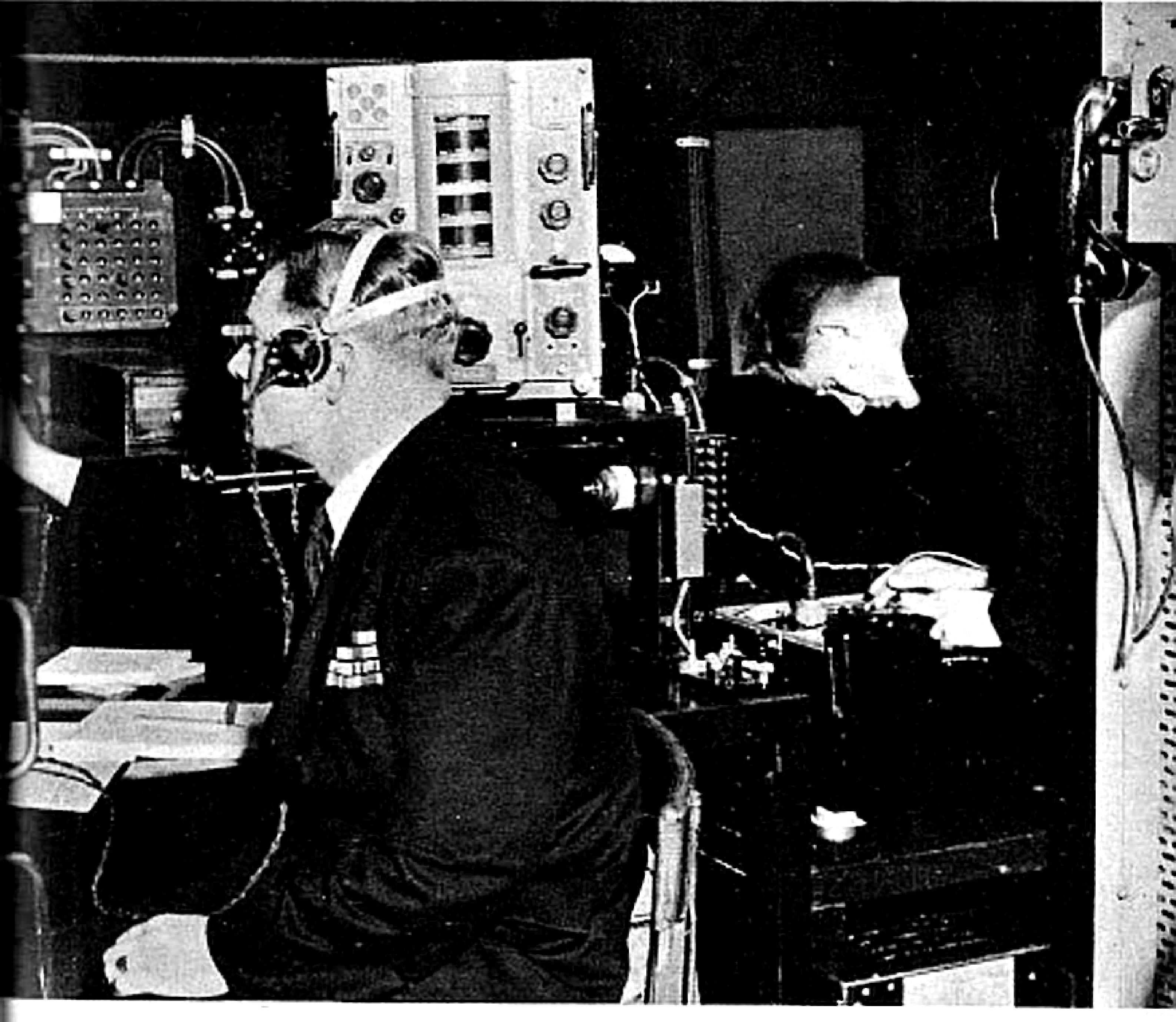
— Comment ? » Une stupéfaction intense [1] se peignit sur les traits du jeune officier. C'était impossible. Il faisait le même raisonnement que les chauffeurs quelques minutes plus tôt.

« Oui, c'est vrai, l'eau envahit le navire. Il faut l'évacuer. »

2 - Il donna trois coups de sifflet pour appeler l'attention des hommes accrochés au gaillard [2] et qui roulaient avec lui dans la houle. Et, d'une voix sourde mais qui porta [3], il appela :

« Haynes, Herwick. Tous les hommes ici. Tout de suite. »

La voix, le ton secoua les hommes jusqu'au fond d'eux-mêmes. Sans dire un mot, ils abandonnèrent leur ouvrage au point où il en était et se jetèrent vers la passerelle. Le pont de fer résonna du



« S. O. S. « ÉTOILE DES MERS » DEMANDE ASSISTANCE D'URGENCE. »

bruit de leur galopade. Bientôt ils furent tous autour du commandant. Davis les regarda posément les uns après les autres ; toutes ces figures lui étaient connues, les unes depuis des années, les autres depuis deux jours seulement. Il avait pour tous le même amour, presque paternel. C'est seulement en mer qu'on connaît cela. Pour eux, pour ses enfants, et dans cette occasion, il abandonna son ton sec, autoritaire, qui n'était qu'un masque[4] pour s'isoler davantage.

3 - « Écoutez donc tous », dit-il.

Il n'avait nul besoin de faire appel à leur attention. Ils étaient tendus[5], et leurs figures montraient qu'ils s'attendaient au pire.

« Écoutez. Voilà. Grayson vient de me téléphoner. L'eau envahit

la machine. La coque cède. Il faut évacuer L' « Étoile-des-Mers »...

Comme il y eut un mouvement de recul, Davis l'arrêta.

« Attendez les enfants. Il faut éviter toute panique. Nous ne sommes pas seuls. Attendez. Vous irez à votre poste. Chacun préparera son canot. Soyez calmes. Lorsque vous serez parés à amener votre embarcation, je donnerai le signal de l'évacuation. Attendez, allez doucement, et pensez bien que toute notre vie nous a préparés à cela. Allez à vos postes tout de suite et pensez à moi. Je suis ici, je vous vois. Je reste derrière vous. Ne l'oubliez pas. Allez. »

L' « Étoile-des-Mers » coulera. Les passagers et les membres de l'équipage seront presque tous sauvés. Davis disparaîtra avec son bateau.

Édouard PEISSON : *Parti de Liverpool.*
Éditions Bernard Grasset.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *stupéfaction intense* : étonnement très vif proche de la *stupeur* provoqué par une fâcheuse nouvelle inattendue.

2. *le gaillard* : chacune des parties extrêmes du pont supérieur d'un navire, à l'avant et à l'arrière.

3. *une voix sourde mais qui porta* : voix contenue mais que l'on entend de loin.

4. *ton qui n'était qu'un masque* : expression qui, sous une apparence trompeuse, cache les véritables sentiments.

5. *ils étaient tendus* : ils avaient l'esprit uniquement et fortement préoccupé par la révélation qu'allait leur faire le commandant.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. A l'aide de quelles indications le commandant va-t-il compléter son message S. O. S. pour fixer la position de son bateau ?

2. Comment expliquez-vous la surprise du troisième lieutenant quand le commandant lui annonce que le bateau coule? Le danger est-il visible?

3. En venant au rassemblement ordonné par le commandant, les hommes ont le pressentiment d'une catastrophe. Qu'est-ce qui a pu leur donner ce pressentiment ?

4. Remarquez la façon dont s'exprime le commandant. De quelles qualités fait-il preuve ?

TRAVAUX

1. Trouvez des mots de la même famille que *isolé*.

2. Au mot *père* correspond l'adjectif *paternel*. Cherchez l'adjectif correspondant aux noms suivants : *mère, frère, fils*.

3. Les mots : *panique, inquiétude, épouvante* ont des sens sensiblement voisins. Efforcez-vous de préciser le sens de chacun d'eux.
- Dans quelles circonstances un homme est-il *inquiet* ?
- Quand est-il *épouvanté* ?
- Pourquoi l'auteur a-t-il employé ici le mot *panique* ?

RÉFLÉCHISSONS

A la fin de la lecture, le commandant Davis dit : « et pensez bien que toute notre vie nous a préparés à cela ». Comment pouvez-vous expliquer cette parole ? Avant de répondre, relisez la lecture : « *Le marin* », p. 8.

La côte landaise

1 - Il arriva au sommet de la haute dune et poussa un cri d'admiration. L'horizon avait changé brusquement, et des eaux éclatantes illuminaient de toutes parts la tache sombre des forêts. Au sud-est, sous le soleil déjà haut, resplendissait un grand lac. Au nord-est, dans la brume des lointains, brillait un autre lac... Et, à l'ouest, par-delà une dune fantastique[1], une dune d'or pâle, toute nue, comme le rempart sans portes d'une ville de rêve, l'océan étalait sa nappe verte, infiniment, sur une plage déserte, droite, monotone : cette plage de deux cents kilomètres qui va de l'embouchure de la Garonne à celle de l'Adour.

Le docteur demeurait ébloui. Jamais il n'avait vu un paysage aussi désolé,[2] aussi émouvant...

2 - Ce fut du côté de la mer qu'il se dirigea. Il courut vers elle avec un entrain d'écolier. Oh! la belle mer verte! On l'entendait gronder comme des tuyaux d'orgue. Il la perdit de vue dès qu'il eut quitté le sommet de la dune; et, pendant un quart d'heure, il traversa des bois de pins, des pins de plus en plus chétifs, de moins en moins droits. Les derniers, ceux qui poussaient derrière la longue dune d'or pâle, avaient des formes pitoyables de nains estropiés, d'avortons livides[3], et leurs troncs rampaient, se repliaient, rentraient sous terre avec des contorsions[4] affreuses...

Il avança. Maintenant, les pins ne poussaient plus. Le sol, gris comme de la cendre, ne se couvrait là que de maigres touffes de bruyères et de genêts.

3 - Et, tout à coup, la dune fantastique reparut...

Il la gravit en criant d'admiration. Ce fut très rude. Le sable s'écroulait sous ses pieds. Il fallut s'y mettre à quatre pattes. A

mesure qu'Hubert montait, il voyait la chaîne s'allonger indéfiniment, à gauche et à droite. Et quand il fut à cinquante pieds * de haut, il sentit le vent qui lui criblait le visage de grains de sable comme pour se défendre, comme pour repousser l'envahisseur qui osait attaquer sa citadelle[5] d'or pâle.

Hubert redoubla d'énergie. Il monta encore en fermant les yeux. Le vent devenait plus fort, il semblait avoir assez de violence pour renverser un homme. Et, sous ce souffle continuel, le docteur s'expliqua les contorsions des pins qu'il venait de voir là-bas.

4 - Il arriva au sommet et rouvrit les yeux. Il se trouva sur un plateau jaunâtre de quinze ou vingt mètres de large où poussaient de rares chardons, de trois ou quatre centimètres de haut et où le

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *fantastique* : extraordinaire, bizarre, qui a quelque chose d'irréel.

2. *désolé* Le paysage aperçu par le docteur est désertique, nu, stérile.

3. *avortons livides* : arbres chétifs qui n'ont pu atteindre leur entier développement et dont les aiguilles étaient de couleur pâle, blême.

4. *contorsions* - Les arbres semblaient se tordre, se contracter d'une manière anormale et affreuse sous l'effet de la douleur.

5. *citadelle* : forteresse dominant une ville. Ici, la dune ressemble à une forteresse dominant l'océan.

6. *aigres fanfares* - Le vent, en heurtant les feuilles épineuses des chardons, faisait entendre un air vif semblable à une sonnerie de cors ou de trompettes, mais qui était perçant, aigu, désagréable.

7. *s'infléchir* : se courber. Le versant de la dune s'abaisse lentement vers la mer.

8. *le sable vierge* : sur lequel aucun homme n'a encore marché. Le sable n'a jamais été foulé par personne.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Quels sont les éléments du tableau décrit par l'auteur ? (§ 1).



LA DUNE FANTASTIQUE REPARUT...

vent sonnait d'aigres fanfares[6] en se brisant sur toutes ces feuilles épineuses.

Quand il fut au milieu du plateau, Hubert vit s'infléchir[7] l'autre versant de la dune, et à ses pieds parut la mer. Oh ! quelle mer ! Une mer immense, et nue, et furieuse, dont les vagues se déroulaient sur une plage rectiligne, sans commencement ni fin. Et pas une voile sur cette mer, pas une trace de pas sur cette grève. Oh ! c'était grand, c'était beau ! Hubert croyait voir un pays de songe créé spécialement pour lui. Et il se promena glorieux, sur ce sable vierge[8], en regardant tour à tour l'étendue infinie de pins au levant, l'étendue infinie de la mer au couchant.

Jean RAMEAU : *Le Bonheur de Christiane*.
Éditions Albin Michel.



(*Phot. La Cigogne.*)

2. Comment se fait-il que les pins soient de plus en plus *chétifs* en approchant du bord de la mer ?

3. L'ascension de la dune est-elle facile ? Quelles difficultés rencontre le docteur ?

4. En haut de la dune, Hubert se trouve entre deux infinis. Nommez-les. Qu'est-ce qui contribue à lui donner l'impression d'un paysage de rêve ?

TRAVAUX

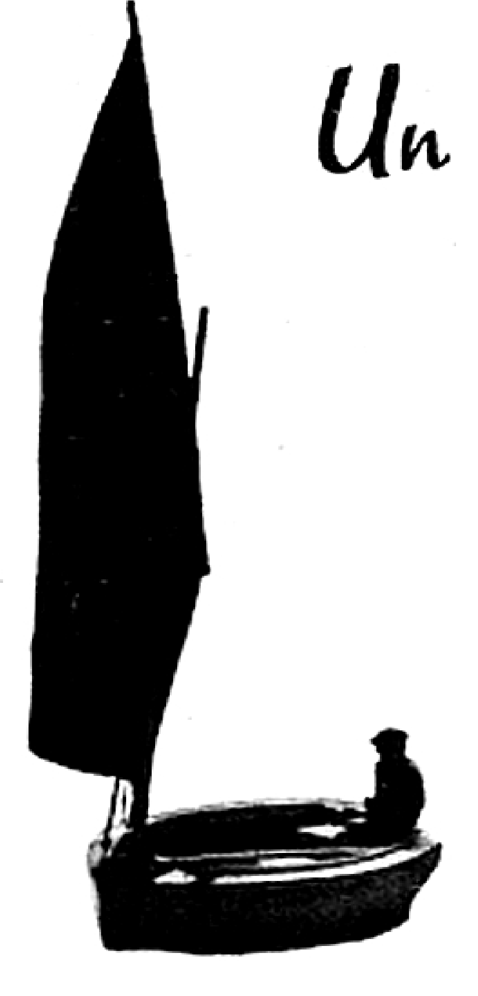
1. Le mot *désolé* a, dans la lecture, un sens particulier. Connaissez-vous un autre sens de ce mot ? Présentez ce mot dans une courte phrase.

2. *Jaunâtre* comprend l'adjectif *jaune* et le suffixe *âtre* qui marque la dépréciation. Sur ce modèle, formez des adjectifs dérivés avec : *bleu, rouge, blanc, roux, noir, gris*.

3. Pourquoi l'auteur a-t-il employé l'adjectif *glorieux* dans la dernière phrase ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Examinez une carte de la côte atlantique au sud de l'embouchure de la Garonne. Comment se présente cette côte ? Comment est-elle constituée ? Par quoi est-elle bordée ? Y a-t-il beaucoup de ports, de villes, de villages ? Pourquoi a-t-on planté des pins ? Quel est le danger redouté dans ces plantations ? Pourquoi sont-elles une source de richesses ?



Un apprenti marin

L'auteur de ce récit, l'écrivain t'Serstevens, conte ici ses premières mésaventures de marin sans expérience.

1 - C'est peut-être la plus grande folie de mon existence que d'avoir voulu apprendre sans maître l'art de manier la voile.

Je fis l'achat d'une petite barque coupée en canot et non pontée *, qui n'avait, à la manière du pays, qu'un seul mât fort court...

Je suis parti à la rame, accompagné jusqu'au bout du môle * par les moutards avides de catastrophe et qui me criaient ironiquement : « Buon viaggio ! Buon divertimento [1] ! » ce qui m'obligea à manier les avirons jusqu'à un bon demi-mille pour échapper à leurs sarcasmes [2].

Il s'agissait, maintenant, de déployer la voile, la grande, car pour le foc *, j'ignorais absolument à quoi il pouvait servir. Je me mis donc à tirer sur la drisse *... Seulement, pendant que je me livrais à cette manœuvre, une vague en mal de plaisanterie prend la barque sous le flanc et la fait pencher de mon côté. D'instinct, je m'accroche au mât et, entraînant la mâture à ma suite, je descends lentement dans l'eau en faisant chavirer le « Zoilos ».

Me voilà donc à patauger tout habillé, pendant que mon canot, rempli jusqu'au bord, se redressait sur sa quille. A quelques pas, mes avirons flottaient comme des épaves. Une petite brise venue de la terre m'apportait les éclats de rire et les cris de jubilation [3] de la marmaille [4].

J'en étais, heureusement, à savoir un peu nager, ce qui me permit de repêcher mes avirons et de regagner le bord où je m'assis dans l'eau sur une banquette.

2 - Je n'en recommençais pas moins le jour suivant; et même, comme le vent soufflait de l'arrière, je partais à la voile, mes avirons traînant dans l'eau, et j'évitais de justesse la pointe du môle, au milieu des acclamations. Assis près de la barre, je connaissais pour la première fois ce bonheur, que j'ai retrouvé si souvent depuis, d'entendre le froissement de l'eau contre le bordage. La voile restait uniformément tendue et me portait tout droit vers Portovenere. En moins d'une heure j'avais traversé le golfe, et c'est avec une joie intense que je vis approcher les quais du petit port où je devais aborder. Ah! si les galopins de Lerici avaient été là, quelle revanche !

Malheureusement, si la chance avait mené si bien ma première traversée, j'ignorais complètement comment on aborde la terre. A six ou sept nœuds, j'arrivais droit sur le débarcadère, sans penser à lâcher l'écoute *, ni à amener la voile *, ni même à donner de la barre. Prévoyant un abordage un peu brutal, je cours à la proue pour amortir le choc avec mon pied, méthode qui, je crois, n'est conseillée par aucun manuel de navigation. Naturellement, mon poids porté sur l'avant fait dévier la barque, ma voile tourne à la brise et tout l'appareil se renverse sur ma personne.

Quand je revins à la surface, je pus constater que mon « Zoïlos » ne s'était pas redressé, la voile restant plaquée sur l'eau. Il n'y avait qu'à se cramponner à l'épave et attendre qu'on vînt me chercher. Ce que firent deux pêcheurs à l'âme généreuse, non sans me traiter de noms appropriés aux circonstances.

A. t'Serstevens : *Joies de plein Air.*
Éditions Les Compagnons du Livre.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Buon viaggio - Buon divertimento* : Bon voyage - Bien du plaisir.

2. *Sarcasmes* : dures railleries.

3. *Cris de jubilation* : cris de joie (jubilation : réjouissance).

4. *marmaille* : groupe d'enfants (de marmots), mais peu agréables, par exemple trop nombreux et bruyants.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

Les deux mésaventures de cet apprenti marin sont contées avec bonne humeur, de manière amusante, avec « humour », dit-on. Nous allons rechercher les détails, les mots du récit, qui nous font sourire, dans chacun des paragraphes des deuxième et troisième parties, l'un après l'autre, depuis : *Je suis donc parti à la rame...*

TRAVAUX

1. Que peut-on reprocher à quelqu'un qui agit comme l'auteur de ce récit ? Ne se juge-t-il pas lui-même ?

2. Les enfants jouent-ils un rôle dans cette histoire ? Lequel ? Montrez-le en citant certains passages du texte.



VOILA CE QUE TOUT LE MONDE PEUT VOIR AU PORT...

Pêcheurs thoniers de Concarneau

1 - Les pêcheurs thoniers sont à Concarneau la vie et le pittoresque[1] des quais du port. Un bateau rentre ; l'équipage a faim d'autre chose que des cœurs de thon ou des biftecks d'un dauphin harponné en route, soif d'une autre boisson que l'eau tiède et rouillée des réservoirs de cale. On hisse le

pavillon pour signaler qu'il y a du poisson à vendre ; les acheteurs des usines viennent en groupe à bord constater son état de fraîcheur ; le patron se rend à la criée[2] assister aux enchères sur sa pêche. La vente faite, il reçoit un chèque[3] qu'il se hâte de toucher pour rejoindre l'équipage qui a débarqué le poisson et s'est déjà attablé dans un débit du quai. On partage l'argent : part du bateau, du patron, des hommes, du mousse ; chacun prend son gain, verse à la masse[4] ce qu'il faut pour que le mousse aille acheter les vivres du futur voyage : pain, biscuits, pommes de terre, légumes verts, viande, poulets, etc., puis il songe à envoyer à sa famille un mandat, laborieux à rédiger selon la formule. Si la vente a été bonne, il lui reste de l'argent de poche pour le tabac à fumer ou la chique, parfois les journaux des jours derniers ou un roman d'aventures, toujours un bon dîner abondant en viande et en vin. Après, si l'on est riche, c'est la fête, innocente, enfantine : l'équipage, bras dessus bras dessous, va aux baraques de la place, monte sur les chevaux de bois, ou se paie du champagne qu'il boit à la bouteille, bouche après bouche, ou se parfume de « sentibon », ou s'orne de chapeaux, d'ombrelles, que sais-je encore. Parfois, cela finit moins bien : on se querelle, on se bat, on tombe à l'eau en rentrant à bord, ou bien on veut envahir quelque café ou quelque hôtel d'où les touristes fuient épouvantés...



Qui ne pardonnerait cette détente joyeuse à des hommes éloignés de leur famille pendant quatre ou cinq mois, qui ont eu la vie dure en mer et qui parfois reviennent de loin, à tous les points de vue... ?

2 - Voilà ce que tout le monde peut voir au port. Il y a aussi ce qui se passe en mer. On part heureux, les vivres sont frais, mais cela ne dure pas. Si le poisson n'apparaît pas ou s'il ne mord pas, le pain durcit puis moisit, la viande s'épuise, l'eau baisse dans les tanks[5], il faut se rationner. Si l'on rentre sans poisson après vingt jours, manquant de tout, ou s'il faut le jeter à la mer pen-

dant le trop lent retour, adieu bombances, adieu l'argent pour la femme et les enfants, et même on ne refait plus de vivres qu'à crédit, engageant l'avenir.

Et puis, il y a les coups durs, la tempête, les avaries. Chaque année, notamment au moment de l'équinoxe [6], des bateaux rentrent voiles déchirées, mâts cassés, plats-bords * arrachés, tangons * enlevés, parfois le pont vidé de ses tréteaux et de ses poissons. Et les vagues n'ont pas toujours brisé que le matériel, elles enlèvent parfois aussi l'homme de barre ou un matelot.

René LEGENDRE : *Histoires de Mer.*
Librairie Stock.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *pittoresque :* qui mérite d'être dessiné et peint à cause de son aspect agréable, plaisant, original.

2. *la criée :* vente publique, aux enchères.

3. *un chèque :* sorte de mandat qui vous permet de retirer de l'argent du compte que le signataire du chèque a ouvert dans un établissement financier.

4. *la masse :* ensemble des sommes d'argent versées par chaque membre de l'équipage pour l'achat des vivres nécessaires à la prochaine campagne de pêche.

5. *tank :* réservoir d'eau.

6. *l'équinoxe :* temps de l'année où les jours sont égaux aux nuits.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi les acheteurs vérifient-ils l'état de fraîcheur du poisson d'un bateau rentrant de la pêche ?

2. La lecture se divise en deux parties bien distinctes l'une de l'autre. Par quelle phrase termineriez-vous la première partie ? Quel titre donneriez-vous à chacun de ces deux paragraphes ?

3. De retour au port, quel est le rôle du patron du bateau ?

4. Relevez la phrase qui indique comment est réparti l'argent procuré par la vente du poisson.

5. Quelles raisons donne l'auteur pour pardonner la détente joyeuse des pêcheurs ? Qu'est-ce qu'il entend par : *revenir de loin à tous les points de vue ?*

TRAVAUX

1. Pour le matelot, le mandat est *laborieux* à rédiger selon la formule. Trouvez un synonyme de *laborieux*.
Demandez à la poste une formule de mandat et remplissez-la.

2. Comment est formé le mot : *débarqué* ? Quel est le sens du préfixe ? Formez des mots analogues avec : *bourse, terre, caisse, moule, gorge, bouton.*

3. Expliquez la première phrase de la lecture.

4. Relisez la deuxième partie de la lecture. Quelle idée vous faites-vous de la vie des pêcheurs ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Avez-vous déjà assisté à la vente d'un mobilier ou d'une maison aux enchères ? Qui dirigeait la vente ? Où avait lieu cette vente ? Comment se mettaient les enchères ? Comment se termina la vente ? Comment se fait, dans un port de pêche, la criée du poisson ? Pourquoi la *criée* ?



E. BERTHELON : *PLEINE MER*

LES PAUVRES GENS

L'homme est en mer. Depuis l'enfance matelot,
Il livre au hasard sombre une rude bataille.
Pluie ou bourrasque, il faut qu'il sorte, il faut qu'il aille,
Car les petits enfants ont faim. Il part le soir,
*Quand l'eau profonde monte aux marches du musoir *.*
Il gouverne à lui seul sa barque à quatre voiles.
La femme est au logis, cousant les vieilles toiles,
Remmaillant les filets, préparant l'hameçon,
Surveillant l'âtre où bout la soupe de poisson,
Puis priant Dieu sitôt que les cinq enfants dorment.
Lui, seul, battu des flots qui toujours se reforment,
Il s'en va dans l'abîme, il s'en va dans la nuit.

Dur labeur ! Tout est noir, tout est froid ; rien ne luit.
Dans les brisants, parmi les lames en démence[1],
L'endroit bon à la pêche, et, sur la mer immense,
Le lieu mobile, obscur, capricieux, changeant,
Où se plaît le poisson aux nageoires d'argent,
Ce n'est qu'un point ; c'est grand deux fois comme la chambre.
Or, la nuit, dans l'ondée et la brume, en décembre,
Pour rencontrer ce point sur le désert mouvant,
Comme il faut calculer la marée et le vent !
Comme il faut combiner sûrement les manœuvres !
Les flots le long du bord glissent, vertes couleuvres ;
Le gouffre roule et tord ses plis démesurés
Et fait râler d'horreur les agrès effarés.
Lui songe à sa Jeannie, au sein des mers glacées,
Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Victor Hugo.
La Légende des Siècles.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *lames en démence* - Les vagues sont si violentes et si agitées qu'elles semblent folles.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. C'est *une bataille* qui est évoquée dans ce fragment du beau poème de Victor Hugo, une bataille de chaque jour et de toute une vie. Citez les vers qui nous le disent.

2. La femme du pêcheur aide son mari dans cette lutte. Ses travaux ne nous montrent-ils pas combien leur vie est difficile ?

3. Le poète a évoqué les dangers que brave le marin et les qualités dont il fait preuve. Voyons tout ce qui fait sa vie héroïque en examinant particulièrement :

a) le 13e vers ; (Dur labeur !...).
b) le 15e vers ; (pourquoi le poète a-t-il évoqué l'immensité de la mer ?)
c) le 16e vers ; (expliquez les mots *mobile, obscur, capricieux.*)
d) les 19e, 20e, 21e 22e, vers ; (la science du marin.)
e) les 23e, 24e, 25e vers, qui composent un tableau d'épouvante, une vision fantastique.

4. Les trois vers qui terminent le poème ne s'opposent-ils pas à tout ce qui précède ? N'évoquent-ils pas un sentiment plus puissant que la tempête et la mer déchaînée ?

RÉCITATION

Apprendre ce poème qui évoque de façon si émouvante la vie du pêcheur.

Début d'une tempête

Le navire « Nam-Shan » se trouve brusquement assailli par la tempête. L'officier en second, Jukes, vient en hâte réveiller son chef, le capitaine Mac Whirr.



UN GROUPE D'HOMMES INDISTINCTS S'AFFAIRAIENT...

1 - « C'est venu comme ça, cria Jukes, il n'y a pas cinq minutes... brusquement. »

La tête disparut, la porte claqua et l'on entendit aussitôt s'abattre contre elle une pesante gifle liquide, puis un crépitement d'averse, comme si l'on eût précipité contre la chambre des cartes un plein seau de grenaille[1]. Un sifflement s'élevait maintenant parmi les bruits vibrants du dehors. L'hermétique[2] chambre de veille semblait aussi balayée par l'air qu'un hangar. Mac Whirr saisit au collet l'autre botte au cours d'une de ses glissades d'un bout à l'autre du parquet. Le capitaine avait bien toute sa tête, mais, tout de même, il ne parvint pas du premier coup à trouver l'ouverture de la botte pour y enfiler le pied. Les souliers qu'il venait de quitter gambadaient d'un bout à l'autre de la cabine, se culbutant et cabriolant comme deux caniches. Aussitôt debout, Mac Whirr, rageusement, lança vers eux un coup de pied, mais sans résultat.

2 - Alors il se fendit[3], à la manière d'un escrimeur, afin d'atteindre son ciré, puis s'y introduisit par saccades, trébuchant dans l'exiguïté de la cabine. Très grave, les jambes largement écartées, le cou tendu, il entreprit d'attacher les cordons du suroît * sous son menton, avec de gros doigts un peu tremblants. Il accomplissait tous les mouvements d'une femme devant une glace, quand elle essaie sa coiffe, avec une attention soucieuse, et restait aux écoutes, comme s'il se fût attendu, d'un moment à l'autre, à entendre crier son nom à travers la clameur confuse qui soudain avait envahi son navire. Cette clameur redoubla de violence tandis qu'il s'apprêtait à sortir pour faire face à quoi que ce fût. Il en avait l'oreille emplie, et cela était fait de la ruée du vent, du fracas de la mer et de cette vibration de l'air, profonde et prolongée, qui semblait le lointain roulement d'un tambour immense battant la charge de la tempête.

Il se tint un moment sous la lumière de la lampe, épais, gauche[4], informe dans son harnachement de combat, vigilant et congestionné.

« Ça devient sérieux », murmura-t-il.

3 - Aussitôt qu'il essaya d'ouvrir la porte, le vent s'empara de celle-ci. Mac Whirr, qui se cramponnait à la poignée, fut projeté par delà le seuil, entraîné dans une sorte de conflit au sujet de la fermeture de cette porte à quoi le vent, positivement[5], s'opposait. Au dernier moment, une langue d'air fonça vers la lampe, lécha la flamme et l'éteignit...

Sur la passerelle, un groupe d'hommes indistincts s'affairaient et s'efforçaient péniblement dans le peu de clarté qui tombait des fenêtres de la timonerie * et luisait confusément sur leurs crânes et sur leurs épaules. Mais l'obscurité bloqua une des vitres, puis une autre. Et les voix de ces hommes, qu'il ne pouvait plus voir, arrivaient à lui toutes déchirées par la tourmente, en lambeaux de vociférations désespérées, qu'accrochait l'oreille au passage. Soudain Jukes surgit à ses côtés, hurlant, la tête dans les épaules :

« Quart... assujettir... volets de timonerie... crainte vitres défoncées. »

Puis la voix de Mac Whirr gourmandant :

« Arrivé... avais prévenu... n'importe quoi... m'appeler. »

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *grenaille :* métal réduit en menus grains. Exemple : de la grenaille de plomb.

2. *l'hermétique chambre de veille* - La chambre de veille était parfaitement fermée.

3. *il se fendit* - Le verbe *se fendre* est employé ici comme terme d'escrime. L'escrimeur qui se fend porte la jambe droite très en avant, la jambe gauche restant à la même place.

4. *gauche :* signifie ici : *maladroit.* La *gaucherie* est une certaine maladresse, une attitude gênée.

5. *positivement :* signifie ici : *réellement.*

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *C'est venu comme ça* - Qu'est-ce qui est venu comme ça ? Pourquoi le lieutenant Jukes ne dit-il pas précisément ce qui est venu ?

2. La chambre de veille était hermétique. Pourtant elle était aussi balayée par l'air qu'un hangar. Pourquoi ?

3. Relevez, dans le premier paragraphe, quelques détails qui, en même temps qu'ils évoquent la fureur de la tempête, nous font sourire.

4. L'auteur a écrit que le capitaine Mac Whirr *entreprit* d'attacher le cordon de son suroît. Pourquoi n'a-t-il pas dit simplement : *il attacha les cordons de son suroît* ?

5. *de gros doigts un peu tremblants* - Pourquoi les doigts du capitaine tremblaient-ils ? Avait-il peur ? Montrez, en citant certains détails du récit, dans ce même paragraphe, qu'il n'était pas effrayé.

6. *Un tambour immense battant la charge de la tempête* - Pourquoi l'auteur a-t-il fait cette comparaison ?

7. N'y a-t-il pas un détail comique au début du troisième paragraphe ? Lequel ?



« ÇA DEVIENT SÉRIEUX »...

8. Jukes et le capitaine Mac Whirr paraissent se parler par mots, non par phrases complètes. Pourquoi ? Écrivez les phrases complètes qu'ils prononcent.

TRAVAUX

1. Conrad évoque ici le début d'une tempête. Vous direz ce qui vous frappe le plus dans ce récit.

2. Nous avons vu que quelques détails nous faisaient sourire. Pourquoi l'auteur les a-t-il retenus ? Voulait-il donc nous amuser ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Voici un événement dramatique qui peut survenir dans la vie d'un marin. De quelles qualités celui-ci doit-il faire preuve ?

DÉCHAÎNEMENT DE LA TEMPÊTE

1 - Mac Whirr sentait bien sous ses pieds le malaise de son navire, mais ce navire, il ne le voyait même plus; il ne pouvait même pas distinguer ses contours. Et Mac Whirr restait immobile; il attendait, faisait des vœux, figé dans l'impuissante détresse de l'aveugle.

Le silence était son état naturel, nuit et jour. À son côté, Jukes, à travers la rafale, poussait de cordiaux jappements :

« Nous aurons eu tout le pire d'un coup, capitaine. »

Un faible éclair tremblota tout autour, comme sur les parois d'une caverne, d'une chambre de la mer secrète et noire, au pavement d'écume et de flots. Sa palpitation sinistre[1] découvrit un instant la masse basse et déchiquetée des nuages, le profil allongé du « Nam-Shan », et, sur le pont, les sombres silhouettes des matelots à la tête baissée surpris dans quelque élan, butés et comme pétrifiés[2]. Puis les flottantes ténèbres se rabattirent. Et c'est alors enfin que la réelle chose arriva.

2 - Ce fut je ne sais quoi de formidable et de prompt, pareil à l'éclatement soudain du grand vase de la Colère. L'explosion enveloppa le navire avec un jaillissement tel qu'il sembla que quelque immense digue venait d'être crevée à l'avant...

Jukes fut balayé d'auprès de son commandant. Roulé par le tourbillon, il lui sembla qu'il était porté dans les airs à une grande distance. Tout disparut devant lui, et, durant quelques instants, il perdit la faculté de penser; mais sa main alors rencontra une des batayoles * de la rambarde *. Bien que jeune encore, il avait eu à essuyer des mauvais temps, et se flattait de pouvoir imaginer le pire; mais voici qui dépassait étrangement ses ressources imaginatives, et qu'il n'aurait jamais cru que navire au monde pût supporter...

3 - Il resta ainsi longtemps, très longtemps, à ce qu'il crut, misérablement seul agrippé à la batayole. Une pluie diluvienne[3] tombait par nappes sur ses épaules. Il faisait, pour respirer, de grands efforts convulsifs[4], et l'eau qu'il avalait était tantôt douce et tantôt salée. La plupart du temps, il gardait les yeux énergiquement fermés, comme s'il craignait que l'assaut des éléments n'allât attenter à sa vue[5]. Quand il s'aventurait à entrouvrir une pau-

pière clignotante, il puisait quelque réconfort dans la lueur verte du feu de tribord qui luisait faiblement à travers le pourchas de l'averse [6] et des embruns. Et précisément, à l'instant qu'il la contemplait encore, une vague toute droite, que cette lueur désigna, l'éteignit.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *sa palpitation sinistre* - « L'éclair tremblota. » C'est ce tremblement qui faisait songer à une *palpitation* et inspirait les pires craintes.

2. *pétrifiés :* (littéralement : changés en pierre) ; devenus si parfaitement immobiles qu'ils paraissaient changés en pierre.

3. *Une pluie diluvienne :* une pluie d'une abondance et d'une violence extraordinaires (telles que la pluie peut être comparée au déluge).

4. *de grands efforts convulsifs* - Les convulsions d'un membre sont des mouvements répétés, des tressautements involontaires. Jukes faisait effort pour respirer et, en même temps, parce qu'il avait peine à y parvenir, les mouvements de sa poitrine étaient violents et involontaires.

5. *n'allât attenter à sa vue :* n'allât attaquer sa vue.

6. *le pourchas de l'averse* - *Pourchas* signifie : *poursuite* (verbe : *pourchasser*). L'averse et les embruns sont si violents qu'ils semblent poursuivre le navire.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi le capitaine Mac Whirr est-il condamné à l'impuissance ?

2. Que signifie la phrase : *Le silence était son état naturel* ?

3. Pourquoi l'auteur dit-il que Jukes *poussait de cordiaux jappements* ?

4. Qu'y a-t-il de particulier dans le déchaînement de cette tempête ? (début de la 2e partie).

5. Notez, dans le paragraphe de la 2e partie qui commence ainsi : *Jukes fut balayé*, un exemple de l'instinct de conservation.

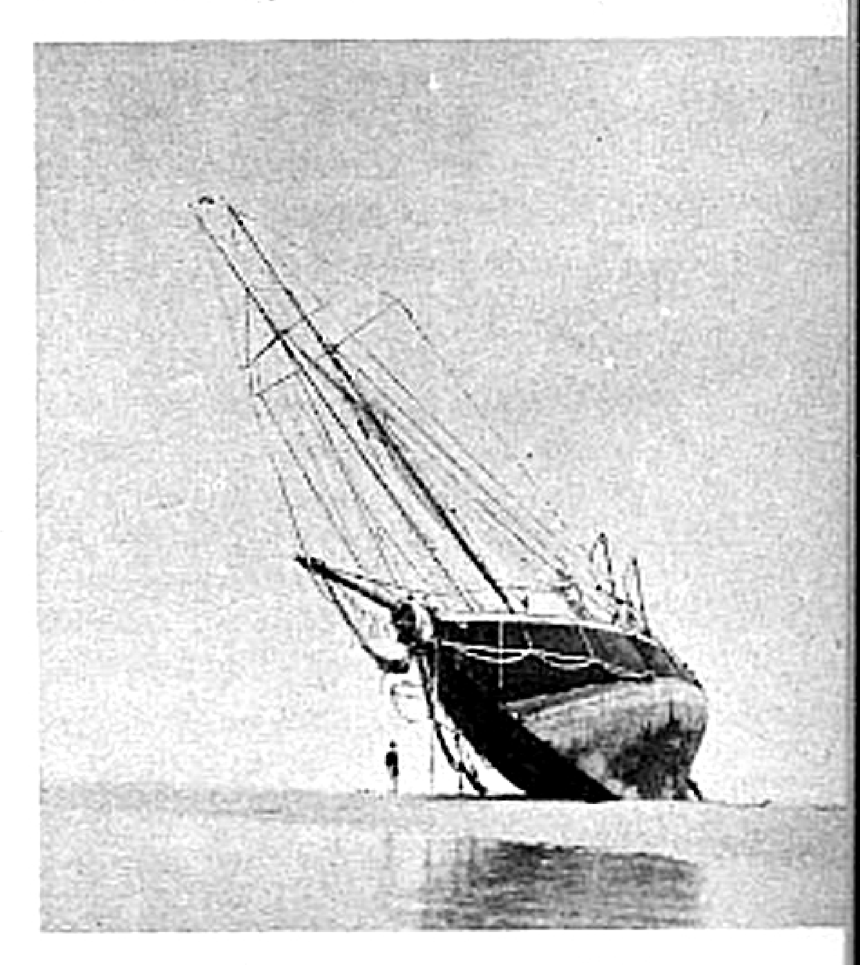
6. A-t-il été *porté dans les airs à une grande distance* ?

7. Le lieutenant Jukes croit être resté très longtemps agrippé à la batayolle. Est-ce exact ? Sinon, pourquoi le croit-il ?

TRAVAUX

1. Le lieutenant a-t-il peur, à proprement parler ? Ou n'éprouve-t-il pas plutôt un autre sentiment ? Lequel ?

2. N'y a-t-il pas, même dans ce récit dramatique, quelques détails qui nous forcent à sourire ? Lesquels ?





LE PONT, DE NOUVEAU, FUT BALAYÉ...

Déchaînement de la tempête

1 - Il eut juste le temps de voir la crête de la vague s'écrouler, ajoutant son craquement infime à l'effroyable tumulte qui, tout autour de lui, faisait rage. A l'instant suivant, la batayole fut arrachée à l'étreinte de ses bras : d'abord aplati sur le dos, il se sentit ensuite brusquement soulevé, emporté à une grande hauteur. Sa pensée première et irrésistible fut que la mer de la Chine tout entière venait de se vider sur le pont. La seconde pensée, plus saine, fut qu'il venait de passer par-dessus bord...

2 - Tout à coup, dans un sursaut de détresse et de désespoir, Jukes prit une résolution insensée : se tirer de là ; et il commença aussitôt de s'escrimer [1] des bras et des jambes. Dès les premiers efforts, il découvrit qu'il était empêtré et comme mélangé avec le suroît *, les bottes et le visage de quelqu'un. Il s'agrippa férocement à ces objets tour à tour, les lâcha, les ressaisit, les reperdit encore, et finalement fut enlacé lui-même par une paire de robustes bras.

Il étreignit en retour étroitement un gros corps solide. Il avait retrouvé son capitaine.

Tous deux carambolèrent de conserve [2] sans desserrer l'embrassement. Soudain, l'eau qui se retirait les laissa brutalement retomber, échoués contre les parois de la timonerie *, tout meurtris et sans plus de souffle ; ils se relevèrent en chancelant et s'accrochèrent à quoi ils purent...

3 - Jukes se mit à crier vers l'homme qu'il sentait à ses côtés, dans ces ténèbres hostiles, à crier désespérément :

« C'est vous, capitaine ? Eh ! c'est vous, capitaine ? » jusqu'à sentir ses tempes près d'éclater. Et il entendit une voix lui répondre, une voix lointaine, comme un cri qui lui parviendrait crié hargneusement, d'une très grande distance, l'unique mot :

« Parbleu ! »

Puis le pont, de nouveau, fut balayé par d'autres paquets de mer qu'il reçut en plein sur sa tête nue, sans se défendre, occupé des deux mains à se retenir.

Le navire « Nam-Shan », après avoir subi l'incroyable violence de l'ouragan, sortira vainqueur de la lutte. Le capitaine Mac Whirr, le lieutenant Jukes et les marins le ramèneront au port.

Joseph CONRAD : *Typhon*.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *s'escrimer des bras et des jambes :* faire mouvoir assez violemment ses bras et ses jambes pour se défendre, se tirer d'une mauvaise situation (comme c'est le cas ici).

2. *de conserve :* en restant ensemble ; (deux bateaux qui *naviguent de conserve* font ensemble le même voyage).

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Une résolution insensée* - Pourquoi *insensée* ? Est-ce l'auteur qui la qualifie ainsi, ou reproduit-il ce que pensait Jukes ?

2. *Il s'agrippa férocement* - Ce dernier mot vous surprend-il ? Le lieutenant Jukes était-il devenu féroce ?

3. Pourquoi le capitaine et le lieutenant s'étreignent-ils *sans desserrer l'embrassement* ?

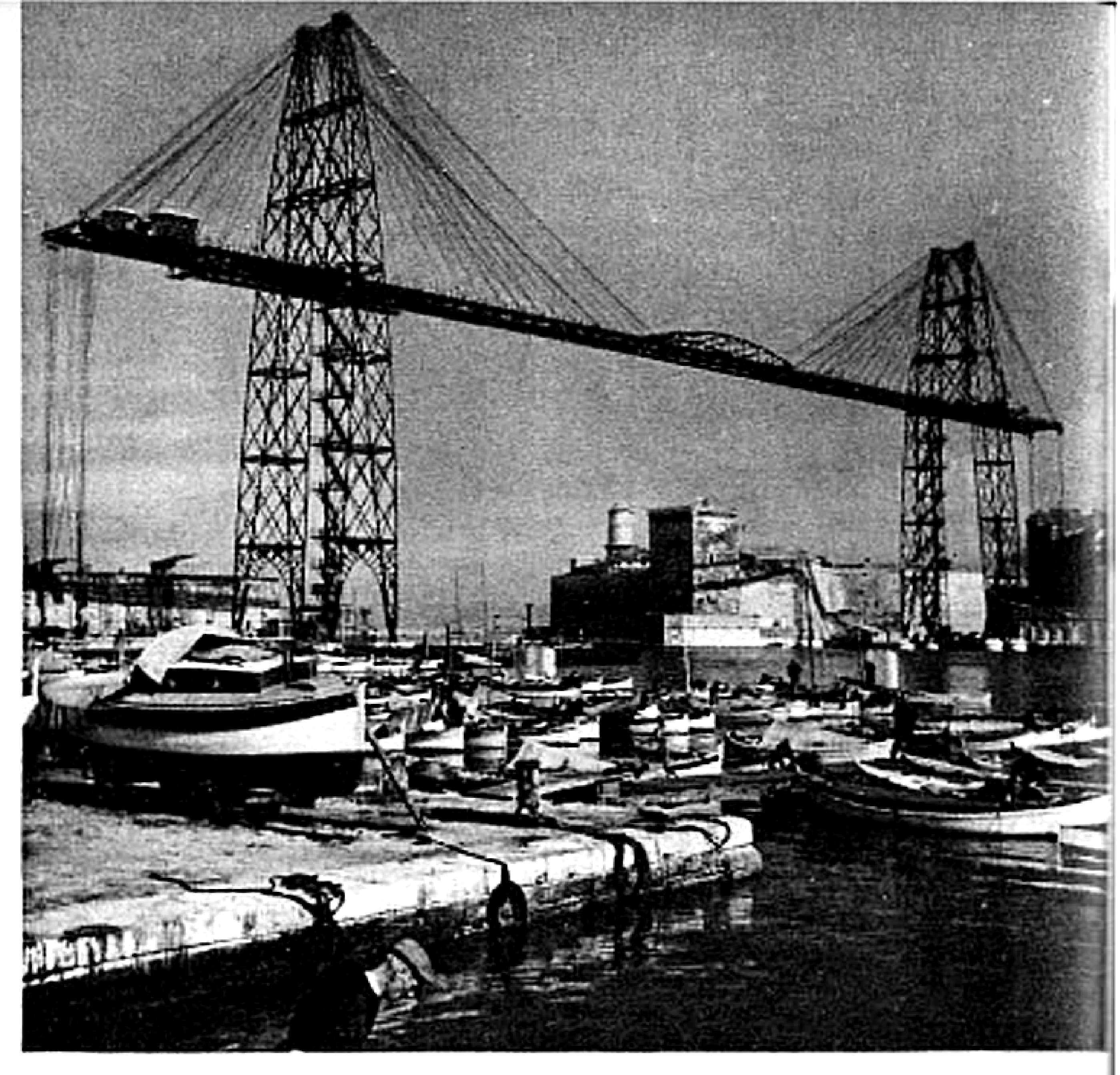
4. Pourquoi la voix du capitaine paraît-elle lointaine au lieutenant Jukes ?

TRAVAUX

1. Vous noterez les divers épisodes qui se succèdent dans ce récit.

2. En quelques lignes, dans la troisième partie, l'auteur ne nous montre-t-il pas que les caractères des deux hommes sont différents ? Quelle est cette différence ?

3. Comme dans les pages précédentes, recherchez les détails humoristiques qui sont mêlés à la description dramatique de la tempête.



C'EST LE PONT TRANSBORDEUR QUI ME FAIT DU TORT...

« NAVIGATION » PAISIBLE

Le théâtre représente un petit café sur le Vieux-Port, à Marseille. Le patron du café, César, étendu sur une chaise longue, dort. On entend, au dehors, des milliers de coups de marteaux sur des coques de navires en démolition. On entend ferrailler[1] la chaîne des grues. On entend des coups de sifflets lointains. Au premier plan, à gauche, M. Escartefigue, capitaine du ferry-boat[2] (il prononce « fériboite »). Devant lui, une tasse de café. Barbe carrée, l'œil d'un pirate, le ventre d'un bourgeois. Il porte un uniforme qui tient du gardien de square et de l'amiral. Soudain, une sirène déchirante retentit. Les coups de marteaux peu à peu s'arrêtent. Escartefigue tire sa montre.

MARSEILLE : LE VIEUX-PORT →
(Phot. La Cigogne.)

1 - Escartefigue : Té, midi à la sirène des Docks ! *(On voit passer, devant le bar, des ouvriers, la veste pendue à l'épaule. Escartefigue allume un nina[3], puis il regarde dormir César. César ronfle. Escartefigue siffle. Le dormeur cesse de ronfler.)* Comme il dort, ton père !

Marius : Hé ?

Escartefigue *(plus fort)* : Comme il dort, ton père !

Marius : Oui, il dort. Pensez qu'il se lève à 3 heures tous les matins et qu'il reste au comptoir jusqu'à 9 heures. Et c'est le moment du gros travail.

Escartefigue *(il cligne de l'œil)* : Et toi, pendant ce temps, tu es dans ton lit.

Marius : Oui, mais je fais l'après-midi[4] et la soirée.

Escartefigue : Oui, quand il n'y a plus personne !

Marius *(il s'essuie les mains. Il vient s'asseoir près d'Escartefigue)* : Et vous, vous avez beaucoup de monde, aujourd'hui ?

Escartefigue : Un passager tous les deux voyages.

Marius : Il n'y a donc plus de gens qui ont besoin de traverser le port ?

Escartefigue *(triste)* : C'est le Pont Transbordeur[5] qui me fait du tort. Avant qu'ils aient bâti cette ferraille, mon bateau était toujours complet. Maintenant « ils » vont tous au



Transbordeur... C'est plus moderne que le « féri-boite » ; et puis ils n'ont pas le mal de mer.

2 - Marius *(incrédule)* : Vous avez vu des gens qui ont le mal de mer sur votre bateau ?

Escartefigue : Oui, j'en ai vu.

Marius : Qui ?

(Un temps. Escartefigue hésite. Puis, bravement) :

Escartefigue : Moi !

Marius : Pour une traversée de cent mètres ?

Escartefigue *(indigné)* : Qué, cent mètres ! Il y a deux cent six mètres d'une rive à l'autre. Je connais bien le voyage, je le fais quatre fois par jour depuis trente ans !

3 - Marius : Trente ans... *(Marius secoue la tête.)* Et ça ne vous fait rien quand vous voyez passer les autres?

Escartefigue : Quels autres ?

Marius : Ceux qui prennent le port en long au lieu de le prendre en travers.

Escartefigue *(stupéfait)* : Pourquoi veux-tu que ça me fasse quelque chose ?

Marius : Parce qu'ils vont loin.

Escartefigue *(sentencieux)* : Oui, ils vont loin et, d'autres fois, et, d'autres fois, ils vont profond.

4 - Marius : Mais, le soir, quand vous partez pour la dernière traversée, qu'il y a tant de lumières sur l'eau, il ne vous est jamais venu l'envie...

(Il s'arrête brusquement).

Escartefigue : Quelle envie ?

Marius *(brusquement)* : De tourner la barre, tout d'un coup, et de mettre le cap sur la haute mer.

Escartefigue *(épouvanté)* : Sur la haute mer ? Mais tu deviens fada [4], mon pauvre Marius !

Marius : Oh ! que non ! Je vous ai deviné, allez !

Escartefigue : Qu'est-ce que tu as deviné ?

Marius *(à demi-voix)* : Que vous souffrez de ne pas sortir du Vieux-Port.

Escartefigue : Moi, je souffre ?

Marius : Oui. *(Escartefigue rit.)* Quand vous venez prendre l'apéritif, des fois, avec M. Caderousse ou M. Phi-

lippeaux, qui arrivent du Brésil ou de Madagascar, et qu'ils vous parlent de là-bas, je vois bien que ça vous fait quelque chose.

Escartefigue : Ça me fait plaisir de les voir revenus de si loin.

Marius : Pas plus ?

Escartefigue : Mais oui, pas plus! Écoute, Marius : je suis fier d'être marin et capitaine, maître à bord après Dieu. Mais aller à Madagascar ? En bateau. Merci bien. Je suis trop heureux ici...

Marius : Je ne l'aurais pas cru.

Marcel PAGNOL : *Marius*.
Fasquelle Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *ferrailler* : ici, faire entendre un bruit de ferraille.

2. *ferry-boat* : bateau transbordeur.

3. *un nina* : un cigare, d'une forme et d'une qualité particulière.

4. « *je fais l'après-midi* » : je suis de service pendant l'après-midi (façon de parler très familière).

5. *pont transbordeur* (voir photo, p. 188) : pont mobile fait d'une sorte de nacelle suspendue à une armature élevée.

6. « *tu deviens fada* » : terme d'argot particulier à Marseille : « *tu deviens fou* ».

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Comment vous représentez-vous le capitaine Escartefigue ? « Barbe carrée, l'œil d'un pirate, le ventre d'un bourgeois. »

2. Marius dit « vous » à Escartefigue, alors que celui-ci le tutoie. Comment l'expliquez-vous ?

3. Montrez qu'Escartefigue taquine Marius. Marius ne s'en fâche pas d'ailleurs. Pourquoi ?

4. Pourquoi Escartefigue appelle-t-il le pont transbordeur, une « ferraille » ?

5. *Marius* : « *Trente ans...* » *(Marius secoue la tête).* — Quels sentiments expriment ce geste et cette exclamation ?

6. « *Ceux qui prennent le port en long au lieu de le prendre en travers* » - Quels sont les bateaux qui sont ainsi désignés ?

7. *et d'autres fois, ils vont profond* - Que veut dire Escartefigue ?

8. Pourquoi Escartefigue dit-il à Marius qu'il devient fou ?

TRAVAUX

1. Montrez que ces deux hommes ne se comprennent pas. Comment peut-on s'expliquer que Marius ait pu se tromper sur les sentiments d'Escartefigue ?

2. N'y-a-t-il pas quelque chose d'un peu émouvant dans cette scène ? Citez les passages qui suscitent cette émotion.

3. Mais la scène et le dialogue entre les deux personnages sont surtout comiques. Relevez tout ce qui, dans ce texte, nous fait sourire ou même rire.
En particulier, expliquez ce qu'il y a de comique dans la réplique d'Escartefigue : « *Mais oui, pas plus. Écoute, Marius...* »

CONNAISSANCE DU MILIEU

L'action de cette pièce se passe à Marseille. Relevez, dans ce passage, quelques faits qui évoquent *un grand port*. Quelle est la population de Marseille ? Avec quels pays ce grand port est-il particulièrement en communication ?

L'amour du métier

*Un cargo * est au port. La pluie ruisselle. Trois jeunes officiers reçoivent à leur bord un capitaine de leurs amis. Ils parlent de leur métier.*

1 - « Alors, Messieurs, qu'est-ce qui ne va pas ? Vous avez l'air tout drôle ! Des ennuis ? Parce que vous ne pouvez pas aller à terre ? Ce n'est rien cela ; du temps où je naviguais à la voile, on faisait des traversées qui duraient des mois. Ce n'était pas très « rigolo », mais on s'en accommodait quand même, cela permettait de faire des économies et on se rattrapait en arrivant à destination.

— Oui, dit le deuxième lieutenant, sur ce point-là nous sommes favorisés, certes, mais vous faisiez une navigation autrement intéressante que la nôtre et j'aurais aimé naviguer comme vous l'avez fait.

— Sans compter, ajouta un autre officier, qu'à notre âge vous étiez déjà second et probablement sur le point de commander un navire, ce qui, à mon avis, est la plus grande joie qui soit pour un marin. »

2 - « Pour cela, vous pouvez dire, mon jeune ami, que c'est une grande joie. J'ai connu cela il y a longtemps ; j'avais vingt-six ans lorsqu'un armateur * du Havre m'a confié le commandement d'un bateau. Ce n'était pas un bien beau bateau, ni bien grand, mais c'était mon bateau, par conséquent, le plus beau du monde. Lorsqu'après être sorti du Havre, le pilote fut débarqué et la remorque larguée [1], j'ai senti comme une grande bouffée d'orgueil me monter à la tête ; ainsi mon rêve était réalisé, j'étais maintenant le « Maître après Dieu » de ce bateau ; la seule autorité du bord, c'était la mienne ! Eh bien ! vous me croirez si vous voulez, j'ai eu peur que la tête ne me tourne ; heureusement que j'avais de quoi faire !

— Voilà une joie que nous ne connaîtrons que dans bien longtemps, reprit un des lieutenants, si nous la connaissons quelque jour, ce qui n'est pas sûr. »

3 - « Croyez-moi, le métier de la mer est un des plus beaux qui soit, mais il faut l'aimer très fort, bien sûr. Celui qui fait ce métier sans l'aimer est un malheureux bougre [2] que je plains de tout mon cœur. Tenez, moi qui vous parle, j'ai embarqué pour la première fois à l'âge de quinze ans ; je n'ai pas cessé depuis ; j'ai traversé de vilaines passes [3], j'ai connu des moments extrêmement pénibles, eh bien ! si je devais recommencer ma vie, même sachant tout ce qui pourrait être mon lot [4], c'est encore ce métier-là que je reprendrais. Je préférerais toutes les misères que j'ai pu endurer à la vie d'un reste-à-terre. »

Georges DUPUY : *Au Vent de la Brigantine.*
Éditions du Sagittaire.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *la remorque larguée :* la remorque est le câble au moyen duquel le bateau était remorqué. Quand la remorque est larguée, elle est lâchée, abandonnée et le bateau est livré à lui-même.

2. *un malheureux bougre :* un pauvre homme, qui n'a aucun plaisir, aucune satisfaction parce qu'il exerce un métier qu'il n'aime pas.

3. *vilaines passes :* mauvais moments, périodes où les circonstances vous sont peu favorables.

4. *ce qui pourrait être mon lot :* ce qui pourrait être ma destinée, tout ce qui pourrait m'arriver, m'échoir.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Au cours de leur conversation amicale, les officiers de marine évoquent la navigation à voile. Elle avait ses inconvénients ; lesquels ? Pourtant ils la jugent plus intéressante que la navigation à vapeur ; efforcez-vous de dire pourquoi.

2. La plus grande joie du capitaine fut de se voir confier le commandement d'un bateau (§ 2). Pourquoi dit-il : « *J'ai eu peur que la tête ne me tourne.* » ?

3. Le métier de la mer est un beau métier. Pourquoi le capitaine ajoute-t-il : « *mais il faut l'aimer très fort* » ? (Reportez-vous aux lectures p. 8 et p. 42).

TRAVAUX

1. On dit : *une bouffée d'orgueil.* Dans quelles autres expressions courantes trouve-t-on le mot *bouffée* ?

2. *Grande joie* (§ 2). Remplacez par une expression synonyme.
« *Je le plains de tout mon cœur.* » Remplacez le groupe de mots complément par un adverbe formé avec *cœur.*

3. « *sur ce point-là nous sommes favorisés* » (§ 2). Expliquez pourquoi.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Quelle est la vie d'un marin à bord d'un cargo ? Son travail, ses heures de repos, ses distractions, sa responsabilité, ses soucis par mauvais temps ?...

L'animation des quais d'un grand port

1 - Le quai restait actif, malgré l'heure. On hâtait les préparatifs. Des navires devaient s'en aller dans la nuit : l'« Indiana », le « Franklin », le « Changhaï ». Malgré l'heure, on y travaillait. Des machines achevaient le chargement des soutes *. On voyait sur le quai, en se penchant du haut du promenoir, une rame de wagons qu'une locomotive de manœuvre entraînait. Elle les amenait, l'un après l'autre, en face des soutes. Il y avait du charbon brut, en vrac, et des briquettes de lignite. Les briquettes, on les plaçait sur un plan incliné ; elles filaient par cette espèce de toboggan [1] jusque dans le navire en chargement, s'y engouffraient par une brèche, une porte ouverte dans son flanc. Le charbon, des grues le chargeaient. Elles déposaient à côté du wagon leur benne, un grand bac en tôle. A la pelle, les dockers * y déversaient la houille. Et les grues enlevaient leur charge, viraient, balançaient le bac à trente pieds en l'air, parmi les cordages et les mâts de force, puis le descendaient au-dessus des écoutilles * béantes [2]. Des hommes, sur le navire, l'empoignaient, le basculaient. La houille tombait, jet noir. Une poussière lourde montait du trou sombre, et s'accrochait aux toiles d'emballage salies et noires dont on avait encadré cette partie du navire. Des tracteurs roulaient sur le quai, arrivaient en grondant, trapus et ramassés, et tirant derrière eux des traineaux primitifs, des rails de cinquante entretoisés [3], sur lesquels s'empilaient des caisses, des tonneaux, des charges énormes, que les Fordson [4] traînaient sur le pavé, brutalement, comme des buffles.



DUNKERQUE : UN ASPECT DES QUAIS

2 - Sur les ponts, des hommes couraient. Des treuils, des cabestans [5] à vapeur mouvaient les mâts de charge, halaient des poutrelles de fer, ou des paquets de poutres de sapin jaune, comme d'énormes fagots. Des lampes s'allumaient, dans le soir, éclairaient cette activité. Des souffles de vapeur, des ronflements de moteurs, des coups de sifflet, des fracas de fers heurtés, de planches arrachées, de fardeaux qui tombent, de wagons qu'on tamponne, parfois, le cri monstrueux d'un navire, un mugissement assourdissant et triste, et qui s'en allait avec un long écho jusqu'à l'embouchure du fleuve... Et là-dessus, sans cesse repris, revenant comme un leitmotiv [6], le carillon de la cathédrale, tintant avec lenteur.

Maxence VAN DER MEERSCH : *L'Empreinte du Dieu.*
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *un toboggan* : plan incliné et plus exactement glissière rectiligne ou contournée par laquelle le charbon est conduit dans les soutes.

2. *béantes* : largement ouvertes, grandes ouvertes.

3. *entretoisés* - Les rails sont *entretoisés* c'est-à-dire réunis, assemblés par des entretoises qui sont des pièces de bois ou de fer disposées transversalement.

4. *Fordson* : tracteurs puissants.

5. *cabestan* : treuil vertical qui se manœuvre à la main au moyen de barres horizontales engagées dans la tête du cylindre. Certains fonctionnent à la vapeur. On lève l'ancre des navires au moyen du *cabestan*.

6. *un leitmotiv* - Dans certaines compositions musicales, un *leitmotiv* est une phrase musicale qui revient fréquemment. De même cette sonnerie du carillon qui revient fréquemment parmi tous les bruits du port, associe la ville d'Anvers à la vie du grand port.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. A quoi les quais doivent-ils leur animation à cette heure tardive ?

2. Par quels moyens le charbon est-il acheminé dans les soutes ?

3. Pourquoi avait-on disposé des toiles autour du trou où les bennes déversaient le charbon ?

4. L'activité n'est pas seulement sur les quais, mais sur le bateau lui-même. Qu'est-ce qui crée cette activité ?

5. Comment, dans le deuxième paragraphe, l'auteur a-t-il présenté la multitude des bruits qui accompagnent cette animation des quais ?

TRAVAUX

1. *traîneaux primitifs* - Remplacez *primitifs* par son contraire. Pourquoi les traîneaux dont il est question dans la lecture sont-ils primitifs ?

2. *Des cabestans* mouvaient *les mâts de charge.* Donnez l'infinitif du verbe, le participe passé, le nom correspondant.

3. Cherchez, dans le texte, un synonyme de *charge*.

UN SAUVETAGE DIFFICILE

1 - Le 22 novembre 1928, à 6 heures du matin, comme tout dort encore, un coup de canon éclate, puis un autre. C'est le signal d'alarme. Il y a quelque part, au-delà des digues, un navire en détresse, sur les bancs *. Les guetteurs l'ont vu à travers la nuit noire ; et ils appellent à l'aide.

Au large, il vente dur. N'importe !

Lauwick rassemble ses hommes du canot de sauvetage, et, remorqué par le vapeur « Dunkerquois », se porte vers le lieu où se perd le navire aperçu. Arrivé, Lauwick lâche la remorque et se dirige vers lui. C'est un anglais de Normaling [1], le « Mary-August », que reconnaît bien le patron.

2 - Écumante, la mer balaie le pont du remorqueur, demeuré en observation. L'épave, elle, est furieusement secouée par les lames, qui, sans arrêt, l'assaillent.

« On va se faire broyer ! » observent les canotiers.

L'accostage est, de fait, impossible, car ils dansent sur la vague, comme un bouchon perdu. Qu'ils approchent, et leur coque se brise contre le voilier : ça fera deux naufrages au lieu d'un !

Mais Lauwick les remonte [2] :

« Allons-y toujours, les gars ! On verra bien... »

Ils reprennent confiance. Si Lauwick le dit, c'est qu'il y a moyen ! Ils manœuvrent au plus près. Le patron, debout, calcule son élan et guette l'instant propice. Au bon moment, il lance aux naufragés une amarre *. Ceux-ci s'en saisissent. Un à un, seize hommes quittent l'épave et s'affalent dans le canot.

3 - Mais la mer roule toujours. A chaque coup de bélier des vagues, la frêle embarcation se cabre. Puis brusquement, les amarres se rompent. Et voilà les sauveteurs en dérive [3]. Il reste encore quatre malheureux sur le « Mary-August ».

Perdus ? Non ! Lauwick lutte. Ses hommes sont gênés par les rescapés ; ils encombrent le bateau de sauvetage, et toute manœuvre devient difficile. « Hardi ! fait-il, on les aura ! »

Il tient à la main un anspect *, et soudain, le plante dans le bordage * anglais. « Tiens bon ! »

Une corde est passée aux derniers naufragés. Ils se laissent glisser. Ils sont sauvés.



« ALLONS-Y TOUJOURS, LES GARS ! ON VERRA BIEN... »

4 - « Nage [4] », crie Lauwick.

Les avirons retombent. Mais le danger s'accroît. Les courants ont saisi le canot et l'emportent. Il file malgré lui vers la ligne des brisants, chargé à couler bas, avec ses douze hommes d'équipage et ses vingt rescapés.

Lauwick, qui tient la barre, résiste en vain : il ne pourra pas se redresser.

Heureusement, le capitaine Everrad, sur le « Dunkerquois », veille lui-même au grain [5]. Le remorqueur manœuvre, serre le canot, jette une amarre et en sauve l'équipage, à vitesse toute.

5 - Et Lauwick rentre au port avec sa cargaison. Vingt Anglais lui doivent la vie. Il en est content, mais n'en est pas plus fier. Demain comme hier, si c'est un pilote de la Chambre de Commerce qui commande le canot, lui, Lauwick, patron, il redeviendra simple canotier et souquera [6] comme les autres, à son banc.

On n'est pas sauveteur par plaisir et, à bord, il faut une discipline. Quand il commande, on lui obéit. Quand un autre commande, il s'incline : un marin, quoi, digne de son dur et noble métier. Tel fut Lauwick.

Léon BERTHAUT : *Chevaliers de la Mer.*
La Renaissance du Livre - Paris



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *Normaling* : petit port d'Angleterre.

2. *remonte* - Lauwick remonte le moral des sauveteurs ; il ranime leur courage, leur redonne l'espoir de mener à bien leur manœuvre difficile.

3. *en dérive* - *Être en dérive*, c'est flotter au gré du vent, du courant. Dans l'impossibilité de manœuvrer, le bateau de sauvetage s'éloigne de l'épave et se trouve entraîné par le courant et par la tempête.

4. *Nage* : rame ; les marins emploient couramment *nager* pour *ramer*.

5. *veiller au grain* : au sens propre, c'est être attentif au *grain*, c'est-à-dire au coup de vent brusque et de peu de durée qui s'élève en mer. Dans le texte, l'expression signifie que le capitaine du « Dunkerquois » est prêt à intervenir pour porter secours au bateau de sauvetage, si celui-ci était en difficulté.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi le bateau de sauvetage se fait-il remorquer par le « Dunkerquois » ?

2. L'accostage de l'épave est plein de dangers (§ 2). Montrons-le.

3. Le sauvetage des naufragés s'effectue grâce à Lauwick. De quelles qualités fait-il preuve ?

4. Le canot de sauvetage est à son tour en grand danger. Pourquoi ?

5. Mais le « Dunkerquois » veille et Lauwick ramène au port son bateau et sa précieuse cargaison. Quelles sont ses qualités mises en évidence dans le cinquième paragraphe ?

TRAVAUX

1. Citez diverses circonstances qui peuvent mettre un navire en détresse.

2. Remplacez par des mots ou expressions synonymes : *en détresse, appeler à l'aide, propice, s'affaler, frêle, accroître.*

3. Quel est le sens de l'expression : *serrer le canot* ? Connaissez-vous d'autres expressions dans lesquelles entre le mot *serrer* et donnez-en le sens ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Qu'est-ce qu'un bateau de sauvetage ? Renseignez-vous sur les qualités qu'il doit avoir, sur son équipement. Quelles qualités doivent posséder les marins qui forment son équipage ?



LE LONG DU SILLON...

Souvenir d'enfance

Le grand écrivain Chateaubriand conte ici une aventure de son enfance, à Saint-Malo.

Nous étions un dimanche sur la grève, à « l'éventail » de la porte Saint-Thomas à l'heure de la marée. Au pied du château et le long du « Sillon » [1], de gros pieux enfoncés dans le sable protègent les murs contre la houle. Nous grimpions ordinairement au haut de ces pieux pour voir passer au-dessous de nous les premières ondulations du flux. Les places étaient prises, comme de coutume ; plusieurs petites filles se mêlaient aux petits garçons. J'étais le plus en pointe vers la mer, n'ayant devant moi qu'une jolie mignonne, Hervine Magon, qui riait de plaisir et pleurait de peur. Gesril se trouvait à l'autre bout, du côté de la terre. Le flot arrivait, il faisait du vent ; déjà les bonnes et les domestiques criaient : « Descendez, Mademoiselle ! Descendez, Monsieur ! » Gesril attend une grosse lame : lorsqu'elle s'engouffre entre les pilotis, il pousse l'enfant assis auprès de lui ; celui-là se renverse sur un autre ; celui-ci sur

un autre ; toute la file s'abat comme des moines de cartes, mais chacun est retenu par son voisin ; il n'y eut que la petite fille de l'extrémité de la ligne sur laquelle je chavirai qui, n'étant appuyée par personne, tomba. Le jusant[1] l'entraîne ; aussitôt mille cris, toutes les bonnes retroussant leurs robes et tripotant dans la mer, chacune saisissant son magot[2] et lui donnant une tape. Hervine fut repêchée ; mais elle déclara que François l'avait jetée bas. Les bonnes fondent sur moi ; je leur échappe ; je cours me barricader dans la cave de la maison : l'armée femelle me pourchasse. Ma mère et mon père étaient heureusement sortis. La Villeneuve défend vaillamment la porte et soufflette l'avant-garde ennemie. Le véritable auteur du mal, Gesril, me prête secours : il monte chez lui et, avec ses deux sœurs, jette par les fenêtres des potées d'eau et des pommes cuites aux assaillantes. Elles levèrent le siège à l'entrée de la nuit, mais cette nouvelle se répandit dans la ville, et le chevalier de Chateaubriand, âgé de neuf ans, passa pour un homme atroce, un reste de ces pirates dont Saint-Aaron[3] avait purgé son rocher.

R. de CHATEAUBRIAND : *Mémoires d'Outre-Tombe.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *le long du « Sillon »* - On désigne ainsi la partie du rivage qui s'étend entre la ville de Saint-Malo, entourée de ses remparts, et, vers l'Est, la localité de Paramé.

2. *magot* - Le mot n'est plus employé aujourd'hui avec la signification qu'il a ici : un *enfant.*

3. *Saint-Aaron* - Ce saint vivait au VIe siècle. Il s'était établi sur le rocher où la ville de Saint-Malo a été construite.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Hervine Magon *riait de plaisir* et *pleurait de peur* - Quel était ce plaisir ? Pourquoi avait-elle peur ? Est-il possible qu'un enfant rie et pleure presque en même temps ?

2. *Gesril :* camarade du jeune Chateaubriand et compagnon de tous ses jeux. Il habitait la même maison que lui.

3. Le père et la mère de Chateaubriand étaient sortis. Pourquoi le petit garçon a-t-il pensé : *heureusement* sortis ?

4. *La Villeneuve* - C'était la personne qui, dans la famille, s'occupait spécialement du jeune François-René de Chateaubriand, sa gouvernante.

5. Pensez-vous que, vraiment, le jeune Chateaubriand ait passé *pour un homme atroce,* un reste des pirates d'autrefois ?

TRAVAUX

1. Il y a, à la fin du récit, une *comparaison* qui se poursuit et qui est bien *amusante.* Laquelle ?

2. Tout le récit est d'ailleurs conté de façon à faire sourire le lecteur. Vous relèverez tous les traits et tous les mots qui vous ont paru *comiques.*

3. Vous noterez le passage où le récit est conté au *présent.* Quel autre temps l'auteur pouvait-il employer ? A-t-il mieux fait, à votre avis, de faire appel au présent ? Pourquoi ?

Embarquement

L'écrivain Jean-Richard Bloch embarque sur un cargo.

1 - Les cochers des gares maritimes[1] sont des gars à demi-marins. Mes deux valises entassées dans un fiacre[2] découvert, je demande si on connaît la « Pantoire », Société X, en partance aujourd'hui pour Cardiff. La « Pantoire »? A tout hasard, mon cocher lance son petit cheval vers Penhoët[3]. Pavés rebondis, rails visqueux, tôles creuses des ponts tournants, et nous voici en train de nous faufiler sur un quai, entre des rames nerveuses de wagons et des montagnes de sacs.

Arrêt. « Il doit être là-dedans, votre bateau. » Je pousse une reconnaissance sous les câbles. Ma « Pantoire » est là-bas. Deux navires accostés entre elle et moi m'en séparent.

Je ne demanderai ni aide ni renseignement. Je conquerrai seul mon bonheur. Mes valises à la main, je me hisserai par-dessus trois bordages successifs. M'y voici. Mon pied appuie fortement sur ce plancher qui est devenu le mien, je hume cet air qui m'attendait (goudron, graillon, vapeur fade, relents d'eaux stagnantes[4]).

2 - Une échelle : je grimpe sur le spardeck *. Un homme gras et puissant, en maillot bleu, sort d'une porte, me regarde vaguement, disparaît par une autre. Je n'ai donc pas trop l'air d'un intrus[5]. Je m'engage dans un couloir ; le bruit attire un marin sur le seuil d'une espèce d'office[6]; il sourit, me prend mes valises et me dit : « Vous voulez peut-être voir votre cabine? Le second est donc pas avec vous[7]? » Ce marin, c'est Dréano, le cher et patient Dréano, qui déjà m'entoure d'une servitude si muette, si affectueuse, et dont la tête servit de ballon au navire, un soir que, rentrant saoul à bord, il tomba entre le bateau et le quai. Quand vous saurez qu'un ballon est un de ces gros œufs de filin[8] qu'on interpose entre la muraille d'un bateau et la maçonnerie d'un quai pour éviter aux tôles des chocs trop rudes, vous admettrez que, lorsqu'on repêcha Dréano, il s'en faisait temps.



LUXE DÉLICAT ET TOUCHANT DES INSTALLATIONS DE BORD !...

3 - Luxe délicat et touchant des installations de bord ! Chêne verni, tringles de cuivre, portières de drap havane[9], fauteuils pivotants de velours bleu. Par terre, une couche de linoléum étincelant, des nattes et des carpettes.

Au cœur du « château » *, il y a le salon, sa table de roulis, étroite et longue, son canapé-couchette à surprise, dont les flancs, quand ils s'ouvrent, démasquent une cave. De part et d'autre d'une glace, un régulateur et un baromètre anéroïde se font pendant, l'un bavard, l'autre silencieux, actifs tous deux. Le long des parois, des mains-courantes[10] de chêne, assujetties[11] par de fortes têtes de cuivre, s'offrent aux invités du capitaine pour parer les coups de roulis. Au-dessus du canapé s'ouvrent les quatre grands hublots

qui regardent fixement l'avant. Leur reflet colle au fond de la glace quatre pastilles blanches, immobiles.

Jean-Richard Bloch : *Sur un Cargo.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *gare maritime :* dans un port, gare où l'on s'occupe particulièrement du trafic maritime.

2. *fiacre :* voiture à cheval, généralement fermée, qui assurait naguère, dans les villes, le service assuré aujourd'hui par les taxis.

3. *Penhoët :* quartier de Saint-Nazaire où se trouvent de grands chantiers de construction de navires.

4. *relents d'eaux stagnantes* - *Relents :* mauvaises odeurs. - *Eaux stagnantes :* eaux qui ne coulent pas.

5. *Un intrus :* quelqu'un qui s'introduit dans un lieu sans avoir qualité pour y être admis.

6. *office :* ici, une cuisine.

7. *« Le second est donc pas avec vous ? »* - Ce marin ne parle pas correctement (mais l'auteur a voulu le faire parler dans son langage).

8. *des œufs de filin :* des filins (des cordages) réunis de manière à former une masse ronde, un *œuf.*

9. *du drap havane :* du drap de couleur marron clair (couleur des cigares de La Havane).

10. *main courante :* partie d'une rampe d'escalier sur laquelle s'appuie la main ; ici, les *mains courantes* sont fixées le long des parois.

11. *assujetties :* fixées.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Nous voici en train de nous faufiler* - Que signifie cette phrase, particulièrement le verbe *faufiler* ?

2. *Des rames nerveuses de wagons* - Quand dit-on d'un homme qu'il est *nerveux* ? Pourquoi l'auteur le dit-il des rames de wagons ?

3. Qu'est-ce que *pousser une reconnaissance* ? Pourquoi l'auteur emploie-t-il ici cette expression ?

4. *« Je ne demanderai ni aide ni renseignements. »* Pourquoi ?

5. *« Je hume cet air. »* Sont-ce de bonnes odeurs qui le composent ? Pourquoi l'auteur dit-il qu'il *hume* cet air ?

6. *Ce marin, c'est Dréano, le cher et patient Dréano* - L'auteur du récit nomme ce marin. Cependant, il ne le connaît pas encore. Comment vous expliquez-vous qu'il le désigne ainsi ?

7. *Luxe délicat et touchant* - Qu'est-ce qu'une action touchante ? Donnez-en un exemple. Pourquoi l'auteur dit-il que ce luxe du bateau est *touchant* ?

TRAVAUX

1. Dans le premier paragraphe, l'auteur a évoqué en peu de mots l'aspect des quais. Notez les traits qu'il a choisis.

2. Ne trouvez-vous pas curieuse la façon dont l'écrivain Jean-Richard Bloch s'embarque sur ce cargo ? Qu'y voyez-vous d'étonnant ? Pourquoi embarque-t-il ainsi ?

3. Quelles découvertes fait-il en arrivant sur ce navire ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez ce qu'est un cargo.

2. Cherchez sur la carte : Saint-Nazaire et Cardiff.

3. Il y a des lignes de navigation entre la France et l'Angleterre. Mais l'auteur ne voulait pas seulement aller en Angleterre. Il voulait naviguer sur un cargo. Pourquoi ?

Retour au port

Après un voyage de plusieurs mois, un voilier rentre à son port d'attache.

1 - Le coup de vent de Nord-Ouest vient de finir ; il vente une brise légère ; de grands nuages blancs planent encore dans le ciel, et la mer apaisée a passé une belle robe d'émeraude ; sur la rade grouillante de navires, le grand trois-mâts est arrivé, la terre vers laquelle il vogue depuis quatre, cinq mois peut-être, est là toute proche devant son étrave *. On a mis en panne pour prendre le pilote, puis, prudemment, sous petite toile, le navire est venu plus près du port. Deux grands remorqueurs, à la cheminée noire, se sont approchés pour flairer la proie qu'ils vont entraîner vers l'enfer qu'est un port de commerce, puis se sont attelés à lui par les remorques * qu'on leur a fait passer de l'avant et de l'arrière.

2 - Pavillons hauts, lentement, le convoi s'est mis en route. Dans la mâture du grand voilier, les matelots, pour la dernière fois du voyage, serrent les voiles. Cette fois, on a le temps et il fait beau, on fignole[1] l'ouvrage ; le second s'affaire et voudrait pouvoir allonger les minutes qui le séparent du moment où il entrera au port ; c'est qu'il faut que son bateau soit « faraud[2] » lorsqu'il passera dans les jetées * et surtout lorsque l'armateur viendra à bord. Près de la chambre de veille, le capitaine s'enquiert des dernières nouvelles près du pilote ; les deux hommes de barre ouvrent toutes grandes leurs oreilles pour essayer de savoir quelque chose eux aussi.

3 - Les bouées * du chenal * sont passées ; voici les jetées garnies de tous les curieux qu'attirent les mouvements de chaque marée, voici le sémaphore * où claquent les pavillons de signaux, et puis l'avant-port où les bateaux de pêche roulent à l'ancre, où s'affairent les embarcations et les remorqueurs. Déjà le navire est dans le bruit de la ville. Voici l'écluse toute proche, aux deux musoirs * blancs qui semblent une bouche grande ouverte pour engouffrer le beau navire...

4 - A tribord et à bâbord, toute une foule sur le quai ; quelques parents ou amis des marins ; interpellations cordiales, joyeuses, coupées de silence à l'appel du nom d'un matelot que la mer a gardé ou que l'hôpital retient encore bien loin...

L'écluse est passée ; derrière le navire, le pont se referme, la foule s'écoule, les remorqueurs sifflent pour répondre aux ordres du pilote.

« Vire devant.
— Vire derrière.
— Doucement virer.
— Amarre comme ça. »

C'est fini, le voyage vient de se terminer.

Georges Dupuy : *Au Vent de la Brigantine.*
Éditions du Sagittaire.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *on fignole.* - Les matelots exécutent l'ouvrage avec un soin minutieux et une particulière attention.

2. *que son bateau soit « faraud »* - *Faraud* se dit d'une personne qui a de beaux habits et en paraît fière. Le bateau doit se présenter propre, net, parfaitement ordonné ce qui lui donnera beaucoup de noblesse, de fierté.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Après un long voyage, le grand voilier rentre à son port d'attache. Pourquoi n'entre-t-il pas par ses propres moyens ? Pourquoi a-t-on confié le bateau à un pilote du port ?

2. Qu'a-t-on fait à bord du trois-mâts pour marquer dignement la solennité de ce retour au port ?

3. Le bateau entre dans l'écluse ; la cohue des curieux, des parents, des amis escorte le bateau. Pourquoi la joie n'éclate-t-elle pas partout ?

TRAVAUX

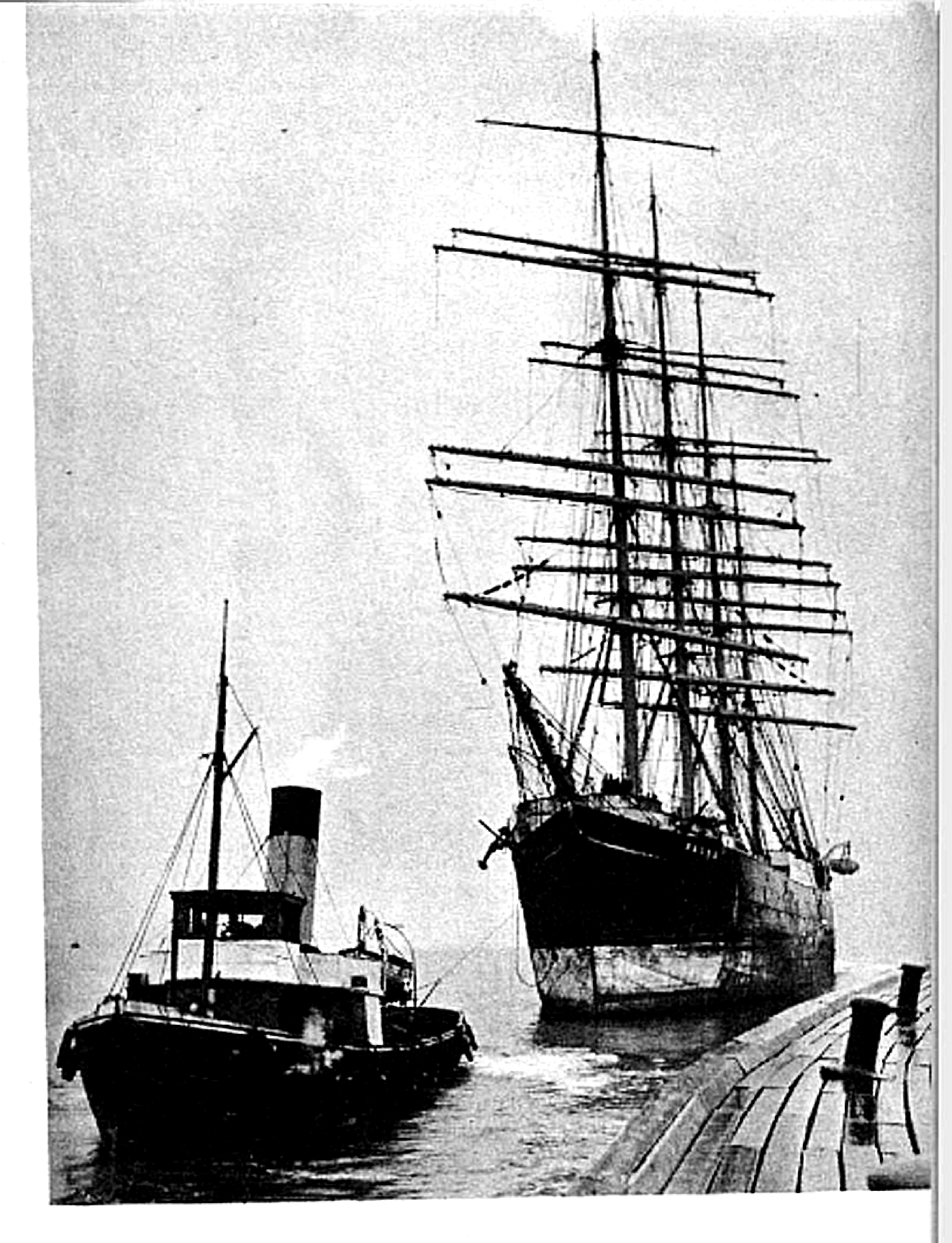
1. Trouvez des mots de la même famille que *jetée*. Ces mots ont pour radical *jet* ou *ject*.

2. Expliquez : *le second s'affaire.*

3. Pourquoi a-t-on construit des écluses dans les grands ports ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

Quelles sont les manœuvres qui sont faites pour écluser un bateau ?



...LENTEMENT LE CONVOI S'EST MIS EN ROUTE. VOICI LES JETÉES. C'EST FINI, LE VOYAGE VIENT DE SE TERMINER

LES PÊCHEURS FONT SÉCHER LEURS FILETS SUR LA PLAGE...



MARINE

Sous les molles pâleurs qui voilaient en silence
La falaise, la mer et le sable dans l'anse[1],
Les embarcations se réveillaient déjà.
Du gouffre oriental le soleil émergea
Et couvrit l'Océan d'une nappe embrasée.
La dune au loin sourit, ondoyante et rosée.
On voyait des éclairs aux vitres des maisons.
Au sommet des coteaux, les jeunes frondaisons[2]
Commençaient à verdir dans la clarté première,
Et le ciel aspirait largement la lumière.
Il se fit dans l'espace une vague rumeur
Où le travail humain vint jeter sa clameur.
Les femmes en sabots descendent du village.
Les pêcheurs font sécher leurs filets sur la plage,
Et le soleil allume, au dos des mariniers,
Les spasmes[3] *des poissons dans l'osier des paniers.*
Dans un creux de falaise où voltige l'étoupe,
Un vieil homme calfate[4], *en chantant, sa chaloupe,*
Tandis que tout en haut, parmi les chardons blancs,
Cheminent deux douaniers, aux pas graves et lents.
Dans un bateau pêcheur dont la voile latine *,
Blanc triangle, reluit à travers la bruine,
Un vieux marin, debout sur le gaillard * *d'avant,*
Tendant le bras au large, interroge le vent.

Anatole France.

Les Poèmes dorés.
Librairie Alphonse Lemerre.



LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *anse* : n. f. ; très petit golfe.

2. *les frondaisons* : le feuillage des arbres.

3. *les spasmes* : les derniers mouvements convulsifs des poissons avant l'immobilité de la mort.

4. *calfate* - *Calfater*, c'est introduire de l'étoupe et de la poix entre les fentes des planches formant la coque d'un bateau.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. A quel moment de la journée se situe cette jolie description d'Anatole France ? Relevez les mots des cinq premiers vers qui précisent ce moment.

2. Expliquez cette jolie image de l'auteur : *Et le ciel aspirait largement la lumière.*

3. Quels sont les personnages qui animent ce tableau matinal ?

4. Que font les deux douaniers ?

5. Pourquoi le vieux marin interroge-t-il le vent ?

TRAVAUX

1. Donnez les différents mots employés pour nommer chacun des quatre points cardinaux.

2. Cherchez, dans le texte, deux mots désignant des *bruits*. Citez d'autres noms de bruits.

CONNAISSANCE DU MILIEU

La direction de l'orient étant donnée par le soleil qui se lève, comment faites-vous pour trouver la direction des autres points cardinaux ? Par quel autre moyen peut-on s'orienter ? Sauriez-vous vous orienter avec le soleil et une montre à un moment quelconque de la journée ?

Pêche en Islande

La flottille des pêcheurs de Paimpol est en Islande, où l'on pêche la morue. Deux marins du bateau la « Marie », deux grands amis, Yann et Sylvestre, pêchent à côté l'un de l'autre.

1 - La « Marie » projetait sur l'étendue une ombre qui était très longue comme le soir et qui paraissait verte, au milieu de ces surfaces polies reflétant les blancheurs du ciel; alors, dans toute cette partie ombrée qui ne miroitait pas, on pouvait distinguer par transparence ce qui se passait sous l'eau : des poissons innombrables, des myriades et des myriades[1], tous pareils, glissant doucement dans la même direction, comme ayant un but dans leur perpétuel voyage. C'étaient les morues qui exécutaient leurs évolutions d'ensemble, toutes en long dans le même sens, bien parallèles, faisant un effet de hachures grises, et sans cesse agitées d'un tremblement rapide qui donnait un air de fluidité[2] à cet amas de vies silencieuses. Quelquefois, avec un coup de queue brusque, toutes se retournaient en même temps, montrant le brillant de leur ventre argenté; et puis le même coup de queue, le même retournement, se propageait dans le banc tout entier par ondulations lentes, comme si des milliers de lames de métal eussent jeté, entre deux eaux, chacune un petit éclair.

2 - Le soleil, déjà très bas, s'abaissait encore; donc c'était le soir, décidément. A mesure qu'il descendait dans les zones couleur de plomb qui avoisinaient la mer, il devenait jaune, et son cercle se dessinait plus net, plus réel. On pouvait le fixer avec les yeux, comme on fait pour la lune.

Il éclairait pourtant, mais on eût dit qu'il n'était pas du tout loin dans l'espace; il semblait qu'en allant, avec un navire, seulement jusqu'au bout de l'horizon, on eût rencontré là ce gros ballon triste, flottant dans l'air à quelques mètres au-dessus des eaux.

3 - La pêche allait assez vite; en regardant dans l'eau reposée, on voyait très bien la chose se faire : les morues venir mordre, d'un mouvement glouton; ensuite se secouer un peu, se sentant piquées, comme pour mieux se faire accrocher le museau. Et, de minute en minute, vite, à deux mains, les pêcheurs rentraient leur ligne, rejetant la bête à qui devait l'éventrer et l'aplatir.

La flottille des Paimpolais était éparse sur ce miroir tranquille, animant ce désert. Çà et là, paraissaient les petites voiles lointaines, déployées pour la forme puisque rien ne soufflait, et très blanches, se découpant en clair sur les grisailles des horizons.

Ce jour-là, ç'avait l'air d'un métier si calme, si facile, celui de pêcheur d'Islande! Un métier de demoiselle...

. . . .

Jean-François de Nantes;
Jean-François,
Jean-François!

Ils chantaient, les deux grands enfants.

Pierre LOTI : *Pêcheur d'Islande.*
Autorisé par Calmann-Lévy Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *des myriades* : très grand nombre, indéterminé; (des myriades d'étoiles).

2. *un air de fluidité* : semblable à ce qui est coulant, comme l'air et comme l'eau.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. L'ombre projetée par la « Marie » était très longue. N'y a-t-il pas là un signe qui nous fait connaître à quel moment du jour commence ce récit ?

2. Expliquez l'expression : *faisant un effet de hachures.*

3. Pourquoi Pierre Loti appelle-t-il le soleil *un gros ballon triste* ?

4. L'auteur appelle la mer : *un miroir tranquille, un désert.* Ces comparaisons vous semblent-elles justifiées ?

5. *Un métier de demoiselle* - Que signifie cette expression ? Quelle est la pensée exacte de l'auteur ?

6. *Les deux grands enfants* - Pourquoi l'auteur appelle-t-il Yann et Sylvestre de grands enfants ?

TRAVAUX

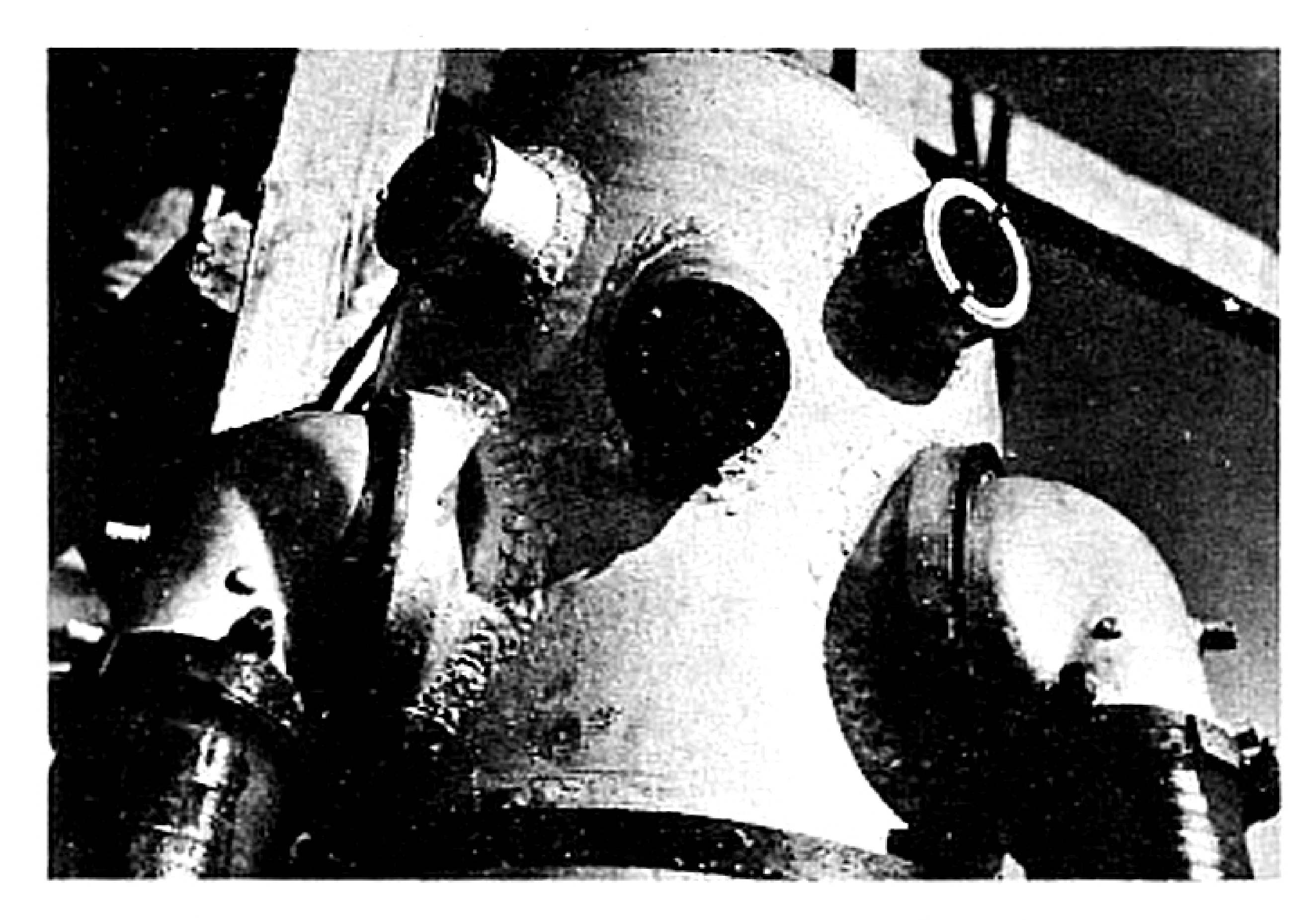
Quels sentiments vous fait éprouver la lecture de ce texte ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez sur une carte : Paimpol, l'Islande.

2. Où pêche-t-on encore la morue ?

3. Y a-t-il d'autres ports d'où partent les pêcheurs qui font la pêche à la morue ?



LE ROBOT-SCAPHANDRE
descend au fond de la mer

1 - Je mis un gros chandail, d'épaisses chaussettes de laine et des mocassins[1], car l'eau devait être froide à une telle profondeur. Loesche fit sortir le robot de son logement et je fis un signe au mécanicien. Les treuils grincèrent, les tambours tournèrent et le robot[2] fut soulevé juste au-dessus du pont, tournant lentement de droite et de gauche sur le câble tendu qui le portait.

Je me glissai à l'intérieur à travers l'ouverture de dix-huit pouces[3]. Keenan fit claquer la trappe étanche *, la verrouilla et la boulonna. J'assurai mon équilibre dans la chambre au moment où les moteurs repartirent en faisant trembler le robot. Le mât de charge se leva ; je sentis que l'appareil se mettait à tourniquer sur son câble de suspension, tandis qu'il était soulevé et amené hors du navire. Puis je commençai à descendre et plongeai sous les eaux...

2 - A travers les ouvertures, je contemplai l'eau verte et claire et la regardai glisser devant moi. Graduellement, la lumière s'affaiblit, l'eau devint plus sombre. Tandis que le robot s'enfonçait pied par pied *, des courants inattendus et de profonds courants de marée sifflaient autour de lui.

J'entendis au téléphone l'électricien, qui me demandait ce que je voyais.

« Quelle profondeur ? interrogeai-je.

— Quinze brasses *. »

Il y eut ensuite un silence de quelques instants ; puis j'entendis une voix :

« Vous êtes maintenant à vingt brasses. Apercevez-vous quelque chose ?

— Rien encore. J'ai maintenant du mal à voir ; il fait plus sombre.

— Pouvez-vous distinguer le fond ?

— Pas encore.

— A quoi ressemble l'eau au-dessus de vous ? Est-elle claire ?

— Pas très... Légèrement verte vers le haut, et foncée au-dessous ; de plus en plus sombre. »

Quelque part sur le pont, loin de l'appareil téléphonique, quelqu'un cria :

« Vingt-cinq brasses ! »

3 - A ce moment précis, je sentis que le robot touchait doucement le fond ; puis il s'immobilisa. J'allumai les puissants phares et regardai à travers l'un des yeux toujours ouverts de la machine. La lumière perça l'eau sombre et se répandit, rendant distinctes les profondeurs sous-marines et d'une beauté que je n'avais encore jamais rencontrée. Je me trouvais à l'aise dans ce sûr robot d'acier, tandis que je regardais avec attention, autour de moi, les formations rocheuses irrégulières et la végétation, n'éprouvant aucune appréhension et ne ressentant plus sur moi la pression de l'eau. J'avais la possibilité de bouger, de prendre mon temps, de jeter un regard nouveau sur le monde étrange qui s'étend à ces profondeurs.

Je regardais successivement par les différentes ouvertures du robot. Je dus pousser une exclamation involontaire, car la voix surexcitée de l'électricien me parvint :

« Qu'y a-t-il, Harry ?...

— C'est bien l'épave ! » criai-je dans le téléphone, et je sais qu'il y avait de l'excitation dans ma voix.

« Parfait ! » répondit l'électricien d'un ton plus élevé que d'habitude.

« Et ça paraît être un vrai bateau d'autrefois ! » fis-je.

(A suivre.)



PUIS JE COMMENÇAI A DESCENDRE...

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *mocassins* : chaussures en peau, comme en portent les sauvages de l'Amérique du Nord.

2. *robot* : appareil perfectionné qui fait un travail mécanique au lieu et place des hommes.

3. *un pouce* : ancienne mesure de longueur égale à la douzième partie du pied (= 0,027 m).

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi le robot-scaphandre a-t-il son propre logement à bord du bateau?

2. Quelles précautions sont prises avant la descente ?

3. Comment s'effectue la descente du robot ? Quelles constatations fait le lieutenant Riesberg au cours de la descente ?

4. Par quoi est constitué le paysage sous-marin où se trouve le robot ?

5. Comment est accueillie la découverte de l'épave ? Relevons les indications données dans le troisième paragraphe.

TRAVAUX

1. Remplacez *graduellement* par des mots ou expressions équivalentes.

2. Transformez en mètres les dimensions données en pouces et en brasses.

3. Donnez un synonyme et le verbe correspondant à *appréhension*.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Pourquoi le robot-scaphandre permet-il d'atteindre des profondeurs plus grandes que le simple scaphandre ? Dans quelles circonstances utilise-t-on un scaphandre ? Décrivez l'appareil. Quels sont les risques auxquels s'exposent les scaphandriers ?

LE ROBOT-SCAPHANDRE
explore une épave

1 - Je me fis amener à l'intérieur de l'épave et passai longtemps à errer çà et là dans les débris, repoussant des enchevêtrements[1] d'objets divers, soulevant des poutres, fourgonnant[2] dans des masses de fer et de bois tordu et brisé.

A trois ou quatre reprises, je crus avoir fait une trouvaille intéressante ; mais, chaque fois, quand je la saisissais avec les griffes, elle se révélait être sans valeur. La journée approchait de sa fin ; je me demandais, fort mécontent, si tous mes efforts avaient été vains, et j'étais sur le point de tout remettre au lendemain.

2 - Je fis une dernière tentative et me déplaçai vers la gauche... et je tombai sur ce que je cherchais ! A demi enfouie sous des objets de l'ancienne cargaison, de l'équipement, des blocs de pierre détachés et des coquillages, j'apercevais une caisse oblongue[3], cerclée de bandes de laiton. C'était un coffre, plus petit que je ne l'avais escompté, qui gisait là parmi toutes ces épaves.

« Je crois que je le tiens ! criai-je. C'est un coffre ; il sera dans le filet dans une minute. »

Tandis que j'approchais l'élingue * en fil d'acier du robot, j'entendis des voix excitées sur le pont :

« Il a le coffre ! Cette fois, il l'a ! »

3 - A l'aide des griffes du robot, je soulevai le coffre-fort et l'introduisis dans l'élingue. Puis je donnai le signal, et elle remonta avec son précieux fardeau. Je restai encore quelques minutes dans l'épave, regardant autour de moi pour voir s'il n'y avait rien d'autre qui méritât d'être emporté ! C'était peu probable ; en règle générale, les anciens galions[4] transportaient un seul coffre-fort. Pourtant celui-ci était petit et il pouvait y en avoir un second.

J'eus bientôt la certitude qu'il n'en était rien et je demandai à être remonté. J'entendis dans le téléphone la voix de Loesche qui transmettait mon ordre.

4 - Quand, une fois sur le pont, je sortis du robot, je vis que quelques hommes, sur les instructions de Keenan, étaient occupés à ouvrir le coffre, en faisant avec des pinces des pesées sur les anciennes serrures qui n'étaient plus maintenant que du fer rouillé. Je m'approchai en compagnie de Loesche ; nous nous tenions là au soleil, observant un des hommes qui faisait levier avec sa pince en appuyant de tout son poids sur elle. Il y eut un craquement et le coffre s'ouvrit brusquement.

Sous l'action de la pince, il culbuta sur le côté, et des centaines de disques métalliques se répandirent sur le pont. Nous nous baissâmes vite pour les ramasser, en cueillant quelques-uns au moment où ils allaient rouler dans la mer, et les mîmes tous ensemble. Des hourras sonores s'élevèrent et planèrent sur les eaux calmes de la baie de Manta. Les hommes allaient et venaient en se donnant des tapes dans le dos : chacun riait et parlait avec excitation. C'était la victoire ! C'était le trésor arraché à la mer !

Lieutenant Harry E. RIESEBERG : *600 Milliards sous les Mers.*
Traduit de l'anglais par Francis Cusset. Éditions de Paris.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *enchevêtrements* - Les objets sont les uns sur les autres, emmêlés, embrouillés.

2. *fourgonnant* - *Fourgonner* c'est fouiller en bouleversant tout.

3. *une caisse oblongue* : caisse plus longue que large.

4. *les anciens galions* : anciens navires qui servaient à transporter en Espagne les produits des mines d'argent et d'or du Pérou et du Mexique.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le travail du robot à l'intérieur de l'épave ne manque pas de dangers ; pourquoi ?

2. Comment la découverte du coffre est-elle accueillie ?

3. Pourquoi le lieutenant Rieseberg veut-il acquérir la certitude que l'épave ne renferme pas d'autre coffre-fort, avant d'être remonté ?

4. La vue des pièces d'or provoque une véritable explosion de joie parmi l'équipage. Il vous sera facile d'en donner les raisons.

TRAVAUX

1. Donnez des mots de sens approché des mots suivants : *révélé*, *la cargaison*, *escompté*, *excité*, *un fardeau*.

2. *Certitude* : trouvez un adjectif, un verbe et un autre nom de la même famille.

3. « Je me demandais si tous mes efforts avaient été vains. » - Remplacez le mot *vains* par un autre mot ayant un sens équivalent.

COMPTE RENDU DE LECTURE

Résumez les deux lectures en une dizaine de lignes.

L'ALBATROS

Dans l'immense largeur du Capricorne[1] *au Pôle,*
Le vent beugle, rugit, siffle, râle et miaule,
Et bondit à travers l'Atlantique tout blanc
De bave furieuse. Il se rue, éraflant
L'eau blême qu'il pourchasse et dissipe en buées ;
Il mord, déchire, arrache et tranche les nuées
Par tronçons convulsifs où saigne un brusque éclair ;
Il saisit, enveloppe et culbute dans l'air
Un tournoiement confus d'aigres cris et de plumes
Qu'il secoue et qu'il traîne aux crêtes des écumes,
Et, martelant le front massif des cachalots,
Mêle à ses hurlements leurs monstrueux sanglots.
Seul, le Roi de l'espace et des mers sans rivages
Vole contre l'assaut des rafales sauvages.
D'un trait puissant et sûr, sans hâte ni retard,
L'œil dardé[2] *par-delà le livide brouillard,*
De ses ailes de fer rigidement tendues
Il fend le tourbillon des rauques étendues,
Et, tranquille au milieu de l'épouvantement,
Vient, passe et disparaît majestueusement.

Leconte de Lisle.
Poèmes tragiques.
Librairie Alphonse Lemerre.

LES MOTS

1. *Le Capricorne :* tropique de l'hémisphère méridional.

2. *l'œil dardé :* l'œil fixé.

LE POÈME

1. Distinguez les deux parties de ce poème.

2. Quels sont les vers qui évoquent l'immense étendue où souffle la tempête ?

3. Comment qualifiez-vous le tableau de l'Océan battu par l'ouragan ?

4. Y a-t-il des *mers sans rivages* ? Non. Que veut donc dire cette expression ?

5. Notez les traits qui évoquent la *force souveraine* du Roi de l'espace.

6. Quels sentiments fait naître en vous ce poème ?



SAINT-JACUT-DE-LA-MER - LE GUILDO (C.-DU-N.)

Village de pêcheurs en Bretagne

1 - Une longue rue montante, au haut de laquelle se dresse une église, voilà le village de Saint-Jacut-de-la-Mer. Et l'on est étonné tout d'abord de voir que ce nid de pêcheurs s'étage au flanc d'une montagne et regarde la terre ferme. Mais c'est que là, sur ce versant, on est à l'abri du vent du large. D'ailleurs, il n'y a de port que de ce côté, au pied même de la montagne, où se creuse une petite anse en retrait, tandis que le reste de la presqu'île plonge dans l'eau des murailles à pic où l'abordage [1] est impossible.



2 - Au surplus, quoique tourné vers la terre, le village n'a pas le moindre aspect terrien. Aux façades des maisonnettes basses sont accrochés pêle-mêle des agrès, des engins de pêche, des vêtements marins : toiles tannées, cordages luisant de goudron, filets, lignes, casiors, haveneaux, suroîts jaunes, bottes roussies par l'embrun, vareuses raides et grises de sel. Les fenêtres, en forme de lucarnes, presque de hublots, arborent[2], pendus à leurs volets, des chapelets de morue qui sèche. L'air sent le coaltar[3] et la marée. Au seuil des portes, à croppetons[4], des grand-mères tricotent d'interminables bas, de ces bas qui montent jusqu'en haut des cuisses et dont on se *grille* entre la culotte et la botte pour aller en mer. Dans la rue, rien que des femmes et des enfants; presque pas d'hommes, sinon des anciens très cassés, tout à fait invalides. A peine, par-ci par-là, quelques gars, forcés au chômage par un atout[5]. Et tous, vieux, jeunes, hommes, femmes, petits, tous ils paraissent frères et sœurs, tant ils se ressemblent, tant ils ont la même démarche roulante, les mêmes yeux clairs et tristes...

3 - A l'église commence un plateau, qui court vers l'ouest, où il se termine brusquement en rocs élevés formant promontoire *... Plus loin... on débouche soudain sur le versant nord-est de la presqu'île et alors on a devant les yeux un des plus magnifiques spectacles que donne cette merveilleuse côte bretonne.

C'est toute la passe de Saint-Malo qui apparaît, vue par le travers, et comme un vaste éventail déployé, un éventail d'azur glauque[6], où les îles, les caps, les golfes, semblent autant de pierreries chatoyantes[7]. A gauche, l'un des bouts de l'horizon, le Fréhel s'avance en une longue barre violette. Plus près, voici le velours des bois de Saint-Cast. En face, les Ebihens arrondissent leur masse brune. Puis, c'est l'île Ago, dont les ajoncs, en broussailles touffues, se fondent en un seul bloc vert qui fait une grosse émeraude. Puis,

un peu plus sur la droite, c'est tout un archipel, terminé par Cézembre, que le lointain rend bleu, d'un bleu pâle où sa plage de sable met une tache rose. Du côté de la terre, c'est une succession de plages, pareilles à des plaques d'or. Enfin, là-bas, tout à fait à droite, en pendant [8] au Fréhel, Saint-Malo ferme l'horizon, Saint-Malo, avec son clocher et ses maisons blanches.

Jean RICHEPIN : *Braves Gens.*
Fasquelle Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *abordage* : vient du verbe *aborder* qui signifie : *arriver au bord, accoster.*

2. *arborent* - On dit qu'un bateau *arbore* un pavillon lorsqu'il porte ce pavillon déployé en haut du mât. De même, les fenêtres des maisons des pêcheurs portent, accrochées et déployées à leurs volets, des morues qui sèchent.

3. *le coaltar* : liquide visqueux, d'un noir brillant, à base de goudron, utilisé pour protéger le bois de l'humidité. On enduit de coaltar la coque des bateaux de pêche.

4. *à croppetons* : on dit aussi *à croupetons* pour indiquer la position accroupie.

5. *un atout* : un malheur, un revers qui est, le plus souvent, un accident ou une grave maladie.

6. *un éventail d'azur glauque* - La presqu'île de Saint-Jacut-de-la-Mer serait l'axe d'un grand éventail allant du cap Fréhel à Saint-Malo. La toile de fond est formée par la mer bleue teintée de vert sur laquelle apparaissent les îles, les caps, les golfes aux couleurs chatoyantes.

7. *pierreries chatoyantes* : pierres précieuses brillantes et d'un éclat changeant, comme l'œil du chat.

8. *en pendant* - Deux vases semblables sont disposés *en pendant*, c'est-à-dire symétriquement. Par rapport à Saint-Jacut-de-la-Mer, le cap Fréhel et Saint-Malo, deux sites remarquables de la région, sont disposés symétriquement.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Qu'est-ce qui fait le caractère particulier du village de Saint-Jacut-de-la-Mer ?
(Les maisons sont disposées en arête de poisson le long de cette grande rue.)

2. Partout l'on sent la présence de la mer. Il vous sera facile de le prouver (§ 2).

3. Comment expliquez-vous qu'il n'y ait presque pas d'hommes au village ?

4. Quelle impression vous laisse cette description ? Si elle a fait naître en vous un désir, exprimez-le.

TRAVAUX

1. Que désigne l'expression : *la terre ferme* ?

2. *Invalide* : décomposer le mot. Quelle est la signification du préfixe ? Qu'est-ce qu'une personne *valide* ?

3. Remarquez le sens particulier du mot *se fondent* (§ 3). Connaissez-vous un autre sens du verbe *se fondre* ?

4. Citez tous les détails du littoral que vous pourrez reconnaître sur la carte de cette région bretonne.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Quel nom donne-t-on à cette côte bretonne ? (La couleur de la mer rappelle celle d'une pierre précieuse.) Quels sont les caractères de cette côte ? Y a-t-il des ports ? (leur importance ; ce qu'on y voit.) Pourquoi cette côte est-elle très fréquentée par les touristes ?

Persistance du vent d'est

1 - Toujours ce vent, qui jamais ne fait trêve [1] ! Depuis huit jours, sa grande voix hurlante ne s'est pas tue un instant.

La nuit, quand les vivants se terrent dans les maisons peureusement closes, il règne en tyran sur les rochers et les herbes. Il parcourt la lande en tous sens, torture les maigres buissons, qui se mettent à vivre, sous la lune, font, en agitant leurs branches, des gestes de détresse [2]. Il tourne sur lui-même, follement, avec des sursauts de rage, comme si quelque affreux tourment l'enfermait dans un cercle d'angoisse. Puis, soudain libre, il bondit dans l'espace, galopant à pleines foulées vers l'infini de la mer.

On entend, sur la basse puissante de l'océan [3] qui gronde en mesure, courir son chant sauvage de triomphe et d'étrange douleur ; ses rauquements saccadés, son sifflement sans fin, tendu vers je ne sais quel impossible apaisement.

Je m'éveille en sursaut parfois, au choc des rafales qui frappent plus fort contre ma fenêtre, comme si s'abattait sur la vitre une grêle d'invisibles poings... Et l'on reste haletant dans la nuit, et torturé d'angoisse.

2 - Quand vient le matin, le vent s'ébroue [4] avec lui dans le soleil. Il emprunte une allègre vigueur [5] à la jeunesse du jour. Il s'en va par les rues en vagabond et en seigneur. Jovial, il bouscule les ménagères qui vont à leurs emplettes le long des venelles [6] balayées par les bourrasques ; il fait battre leurs jupes, tournoyer sur leur tête les coques noires de ruban ; il éparpille les cheveux, arrache les châles. Il fait claquer dans les courettes le linge suspendu, comme les focs * ralinguent * en passant par le lit du vent. Il s'engouffre en rugissant de plaisir par les portes ouvertes ; se glisse par l'huis [7] des fenêtres ; s'insinue [5] dans les fentes. Il n'est pas de coin retiré, au cœur même des maisons, que le vent ne visite, agitant les rideaux, remuant la frange d'un tapis, faisant courir partout ses petits frissons glacés.

3 - Et puis, ayant descellé un volet au passage, emporté une lame de toiture, triomphant, il bondit par la lande. Il s'en donne à cœur joie dans l'espace. Il va fourrager [9] dans les touffes de fougères, dans les petites plantes maritimes que les talus des ravins protègent mal contre ses entreprises. Il fait éclore des fleurs d'écume sur tout le champ fouetté de la mer, et tourbillonner au-dessus de chaque anfractuosité des roches de blancs nuages de flocons, qu'on peut voir se former en se penchant au bord d'une faille *, dans ces creux profonds où l'eau battue fait une mousse épaisse, parfois jaunie et comme solidifiée à force d'avoir été barattée par le ressac *.

Yvonne Pagniez : *Ouessant.*
Librairie Stock.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *trêve* - Arrêt momentané d'une lutte. Ici, le vent souffle constamment, sans jamais suspendre son action.

2. *des gestes de détresse* - Un navire *en détresse* est un bâtiment dans une position dangereuse. Les buissons sont si malmenés par le vent qu'ils semblent par leur folle agitation nous signaler leur situation critique et dangereuse.

3. *la basse puissante de l'océan :* la voix profonde et grave de l'océan.

4. *le vent s'ébroue* - *S'ébrouer* s'emploie en parlant du cheval qui souffle de frayeur ; se dit aussi des canards qui s'agitent et se nettoient dans l'eau. Le vent *s'ébroue*, c'est-à-dire se secoue, s'agite, reprend de la vigueur avec le lever du soleil.

5. *allègre vigueur* - Le jour naissant redonne de la force au vent qui va agir avec une nouvelle et toute fraîche vigueur.

6. *venelle :* petite ruelle.

7. *huis :* signifie *porte* ; l'*huis* des fenêtres désigne l'ouverture des fenêtres.

8. *s'insinuer* - Le vent se glisse, pénètre avec adresse par les fentes.

9. *fourrager* - Le vent met du désordre dans les touffes de fougères et même saccage la maigre végétation du rivage marin.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Le vent* est un personnage important ; *il domine tout.* Par quelle expression (§ 1) est exprimée cette idée ?

2. La nuit particulièrement, *il est redouté.* Pourquoi inspire-t-il la crainte ? Ne semble-t-il pas atteint de folie ?

3. Le matin, toujours sûr de *son importance* (quel mot l'exprime ?), il semble se complaire dans les *taquineries*, dans les *tracasseries* ; (relevons-les) (§ 2).

4. Brusquement, sans avertissement, il reprend *ses méfaits* (citez-les) et s'élance vers la lande et vers la mer (§ 3). Que produit-il sur l'océan ?

TRAVAUX

1. Recherchez un certain nombre de qualificatifs qui conviendraient au vent décrit au cours de cette lecture.

2. Il s'en va par les rues *en vagabond et en seigneur.* Essayez de traduire la même idée en une phrase plus simple.

3. Trouvez des mots de la famille de *vent.*

CONNAISSANCE DU MILIEU

Exprimez quelques-uns des effets du vent tels qu'ils se manifestent dans la cour de l'école ou dans la rue.



LE PAQUEBOT « FLANDRE »

Départ d'un paquebot

1 - C'est tout au bout de la ville qu'on s'embarque, après des kilomètres de hangars, de voies bruyantes, de quais encombrés où défilent sans arrêt des camions débordants et des tramways bondés. Partout du charbon, en montagnes, en sacs, en poussière. Des grues qui ferraillent, des navires qui appellent et, dans les bassins de radoub [1], de vieux cargos qu'on dirait écorchés, avec leur tôle à vif qu'on repeint au minium [2].

Mon paquebot domine le quai, comme un lourd édifice. Sur la passerelle se croisent les porteurs qui redescendent les mains vides et ceux qui montent, pliant sous la charge. Là-haut, c'est une cohue d'abordage [3]. Les chaînes, en grinçant, balancent au-dessus des têtes des poignées de colis qui s'engouffrent par les panneaux béants. Des gens tournent, étourdis.

2 - « Le pont C, s'il vous plaît ?... Le pont C ? »...

On dirait d'un immense hôtel qui s'emplit d'un seul coup, par tous ses escaliers, tous ses sabords * ouverts. Aux étages, les garçons affairés renseignent :

« A droite... A gauche... Descendez... Au-dessus... »

Les coursives * sont trop étroites pour cette ruée de passagers, de porteurs, de parents. Les cabines s'ouvrent, petites cellules blanches, chambres miniatures dont on a brusquement rapproché les quatre murs. Comment tout tiendra-t-il là-dedans, les valises, la trousse, la malle de cabine ?

« Tout à l'heure », crie la femme de chambre en se sauvant.

Il faudrait sagement s'étendre, ou bien ouvrir ses bagages, s'installer. Mais non, on ne peut pas. Le bruit environnant vous attire, cette agitation vous entraîne et, ayant tiré sa porte, on s'en va à la découverte.

3 - Çà et là, des familles bavardent. Ceux qui partent, ceux qui restent... Ils ne trouvent plus rien à se dire, tous les mots échangés, toutes les promesses faites, et ils restent face à face, muets, se souriant. Ces dernières minutes, on n'en peut plus rien faire, et tous frémissent de la même impatience : se dire un dernier adieu, relever la passerelle, en finir...

Depuis un instant, les machines se sont mises à ronfler et le paquebot tremble de toute sa carcasse. Prévenus par la cloche, visiteurs et parents viennent de quitter le bord et le pont, soudain, paraît vide, tous les passagers penchés à la rambarde *. Sur le quai, qu'on domine ainsi que d'un cinquième étage, la foule s'épaissit. Des inconnus, la tête renversée, échangent les suprêmes paroles [4] avec ceux de là-haut, pauvres mots inutiles où l'on met tout son cœur...

4 - Enfin, la cloche retentit une dernière fois, de l'avant à l'arrière. Des chaînes grincent. La sirène pousse un cri... Cette fois, c'est fini : nous levons l'ancre.

On ne sent rien, pas une oscillation, pas une secousse, et c'est seulement à la clameur jaillie de la jetée que j'ai compris que nous étions partis.

Roland Dorgelès : *Partir*.
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *bassin de radoub* : bassin d'un port spécialement aménagé pour les grosses réparations de navires.

2. *minium* : sorte de peinture rouge formée d'huile et d'oxyde de plomb, dont on enduit le fer pour le préserver de la rouille.

3. *une cohue d'abordage* - L'abordage désigne l'assaut donné par les corsaires à un bateau ennemi. Ici, le bateau en instance de départ est envahi par une foule désordonnée et bruyante.

4. *les suprêmes paroles* : les dernières paroles.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Quelles sont les personnes qui forment cette *cohue d'abordage* dont parle l'auteur ?

2. Qu'est-ce qui vous permet d'établir la comparaison entre le paquebot et un grand hôtel ?

3. Pourquoi parents et amis, ceux qui partent comme ceux qui restent, attendent-ils avec impatience le moment du départ ?

4. Essayez de dire pourquoi le spectacle d'un paquebot qui quitte le port est toujours très émouvant.

TRAVAUX

1. Un certain nombre de mots contenus dans le texte vous donnent une idée d'*abondance*, de grande quantité ; relevez-les.

2. *Un édifice* - Par quels mots de sens équivalent pourriez-vous remplacer ce mot ?

3. Citez d'autres noms désignant des *bruits*.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Pour vous rendre dans un pays lointain, quel moyen de transport utiliseriez-vous : paquebot ou avion ? Vous donnerez les raisons de votre choix en comparant les deux moyens de transport.

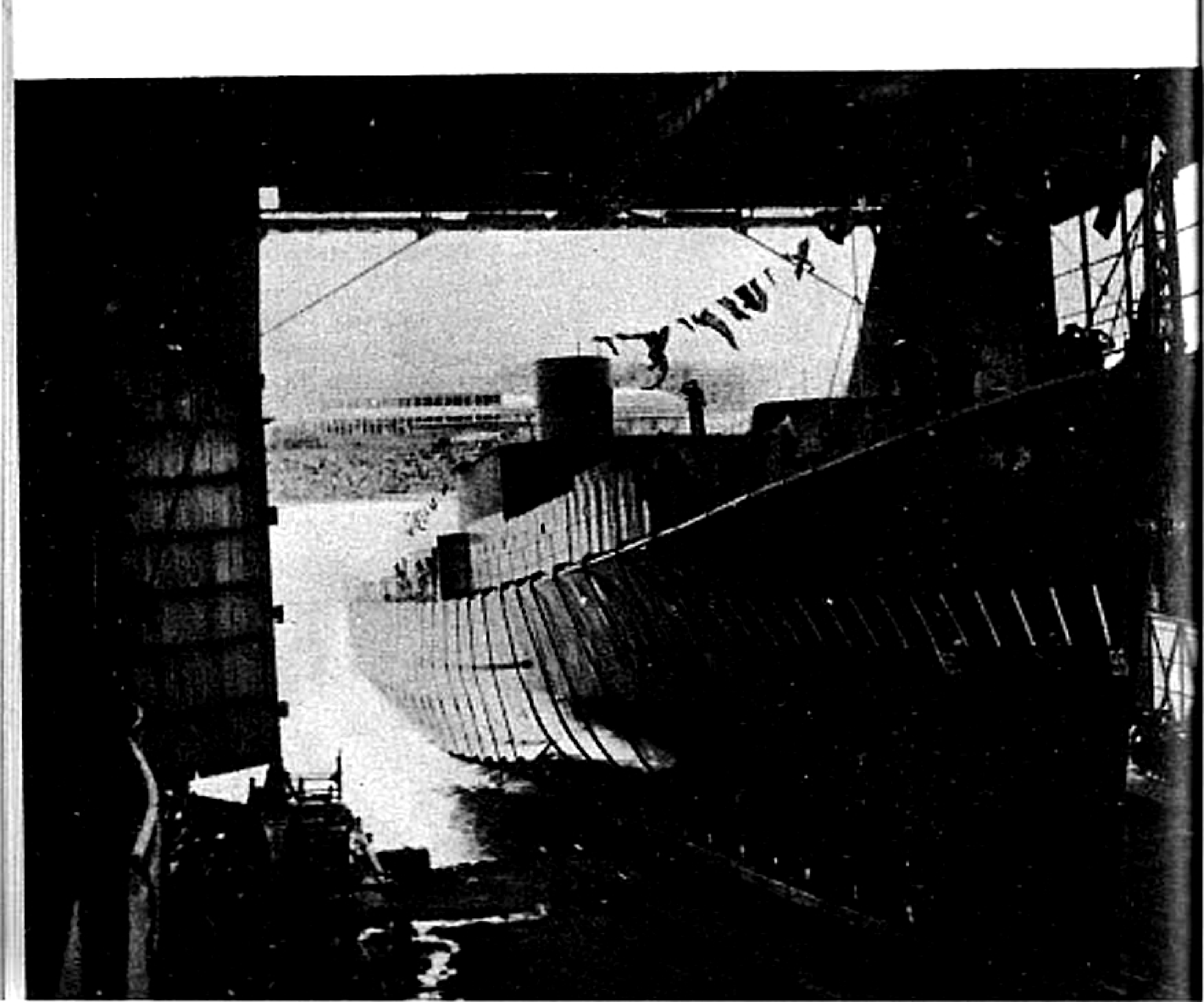


COMPAS

LANCEMENT D'UN VAISSEAU

1 - Ce vaisseau qu'on va lancer [1], c'est le « Paris », cuirassé de bataille : vingt-trois mille tonnes, trente mille chevaux, trente-six canons, dont douze géants de 305 mm, mille hommes d'équipage...

La cale : figurez-vous un bout de grand-route, qui s'abaisse en pente douce jusqu'à s'enfoncer sous la mer ; — un très grand bout d'une route très grande ; quarante mètres de large, deux cents mètres de long. C'est dallé de pierres, avec, au milieu, un chemin de bois, poli comme un miroir. Et voilà la cale. Sur la cale, le vaisseau : figurez-vous une cathédrale gothique, plus haute que large, plus longue que haute, mais retournée sens dessus dessous. Oui : le toit par terre, — c'est la carène * arrondie et cintrée, — et le pavé en haut, à quelque trente mètres au-dessus du sol, —



c'est le pont supérieur du navire. — Bref : Notre-Dame ; en plus grand ; et toute d'acier.

2 - A droite et à gauche, deux estrades. Elles regorgent d'une foule invraisemblable, extravagante [2] : il y a place, là-dessus, tout compris, pour douze cents personnes, bien tassées ; et cinq mille s'y sont empilées ! Et il a fallu refuser du monde !...

« Eh là !... Ces ouvriers, que font-ils ?... vous, qui vous y connaissez, dites ?... Qu'est-ce qui se passe ?

— Il se passe qu'on scie la savate [3]... Attention ! C'est le moment...

— Chut ! »

Sur la foule, un silence s'est abattu d'un coup. Il semble que cinq mille bâillons aient muselé ensemble les cinq mille bouches...

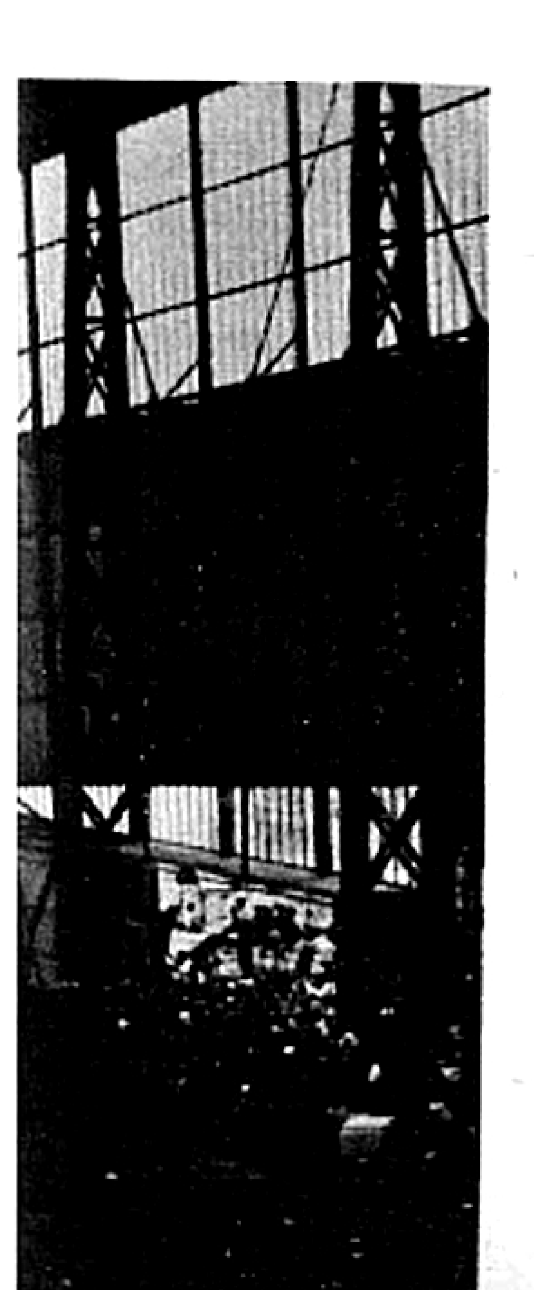
3 - Soudain, une clameur, — qui s'étrangle dans la même seconde, angoissée :

Le « Paris », doucement, doucement, vient de s'ébranler sur sa cale.

La masse géante glisse, — vers la mer. — C'est si peu de chose ce glissement presque imperceptible — d'abord, — qu'on y regarde à deux fois pour être sûr... Mais le « Paris » glisse réellement. Le « Paris » glisse déjà plus vite. Convaincue, la foule pousse un grand cri d'allégresse. Et puis, la seconde d'après, la foule, rebâillonnée, se tait...

...Parce que le glissement du navire, si lent d'abord, s'accélère — s'accélère étonnamment. Cette cathédrale sens dessus dessous, qui tantôt remuait à peine, court à présent, — court vite. Déjà, c'est comme un train express, — un train d'un seul wagon, immense. Et ce wagon-là s'élance, se précipite, tombe littéralement, comme on tombe du sommet d'une montagne...

4 - La poupe [4] touche l'eau, la pénètre, la laboure. Deux énormes vagues soulevées bondissent à tribord et à bâ-



LA MASSE GÉANTE GLISSE VERS LA MER...

bord. La mer, refoulée par la carène, se rebiffe, revient à la charge, inonde les bas-côtés de la cale. Le cuirassé flotte maintenant, et les câbles disposés pour briser son élan formidable éclatent les uns après les autres, avec un fracas d'artillerie, auquel répond, grêle, mais perçant, l'applaudissement exaspéré de la foule entière. Car ils sont tous debout, hurlant, trépignant, battant des mains, tous....

C'est fini. Le « Paris » flotte au milieu de la rade.

Claude FARRÈRE : *Dix-sept Histoires de Marins.*
Librairie Ernest Flammarion.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *lancer un vaisseau* : mettre un vaisseau à la mer.

2. *une foule extravagante* : La foule était si nombreuse qu'il paraissait *extravagant* — c'est-à-dire *insensé* — de trouver tant de personnes rassemblées sur un petit espace.

3. *la savate* : morceau de bois dur retenant le navire sur la pente où il va tout à l'heure glisser.

MOUSSES DE LA MARINE NATIONALE

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

En contant le lancement du « Paris », l'écrivain décrit le navire lui-même et nous fait assister à l'émotion de la foule, aux sentiments successifs qu'elle éprouve.

1. Pourquoi l'auteur a-t-il comparé le vaisseau à une cathédrale gothique ?

2. Comment nous a-t-il permis d'imaginer le mouvement du navire vers la mer ?

3. « *Chut !* » Pourquoi la foule est-elle soudain silencieuse ?

4. Pourquoi, l'instant d'après, est-elle angoissée ?

5. Pourquoi, ensuite, ce grand cri d'allégresse ?

6. La foule se tait de nouveau. Vous l'expliquez-vous ?

7. De quelle émotion est-elle saisie quand le « Paris » flotte au milieu de la rade ?

TRAVAUX

1. Vous expliquez-vous la curiosité et l'enthousiasme de la foule qui assiste au lancement de ce navire ?

2. C'est le lancement d'un navire de guerre qui est décrit ici. D'autres bateaux sont aussi lancés au cours de cérémonies émouvantes. Lesquels ?

LA PÊCHE A LA FOUINE

La fouine (foëne ou fouëne) est une sorte de harpon à plusieurs dents parallèles, longues et flexibles, avec laquelle on prend les anguilles dans la vase et les trous d'eau à marée basse.

1 - Le brouillard s'était levé. L'œil se perdait dans l'immense cirque du golfe du Morbihan à marée basse, tacheté par endroits de champs de varech * qui avaient l'air d'oasis dans le désert. La mer profitait de chaque dépression [1] pour s'y blottir en flaques paresseuses, et les mille embranchements des chenaux *, où l'on sentait encore la pulsation du reflux [2], rompaient la monotonie...

Ève trouva, dans le fond du bateau, une petite fouine à demi usée qui ne devait pas valoir grand-chose, mais qui était légère et qu'il avait dû apporter à son intention.

2 - Grand-Louis, debout à l'avant, s'était déjà mis à pêcher, tapant à grands coups dans l'eau transparente du chenal, au fond de laquelle on voyait des touffes de varech où gîtaient les anguilles.

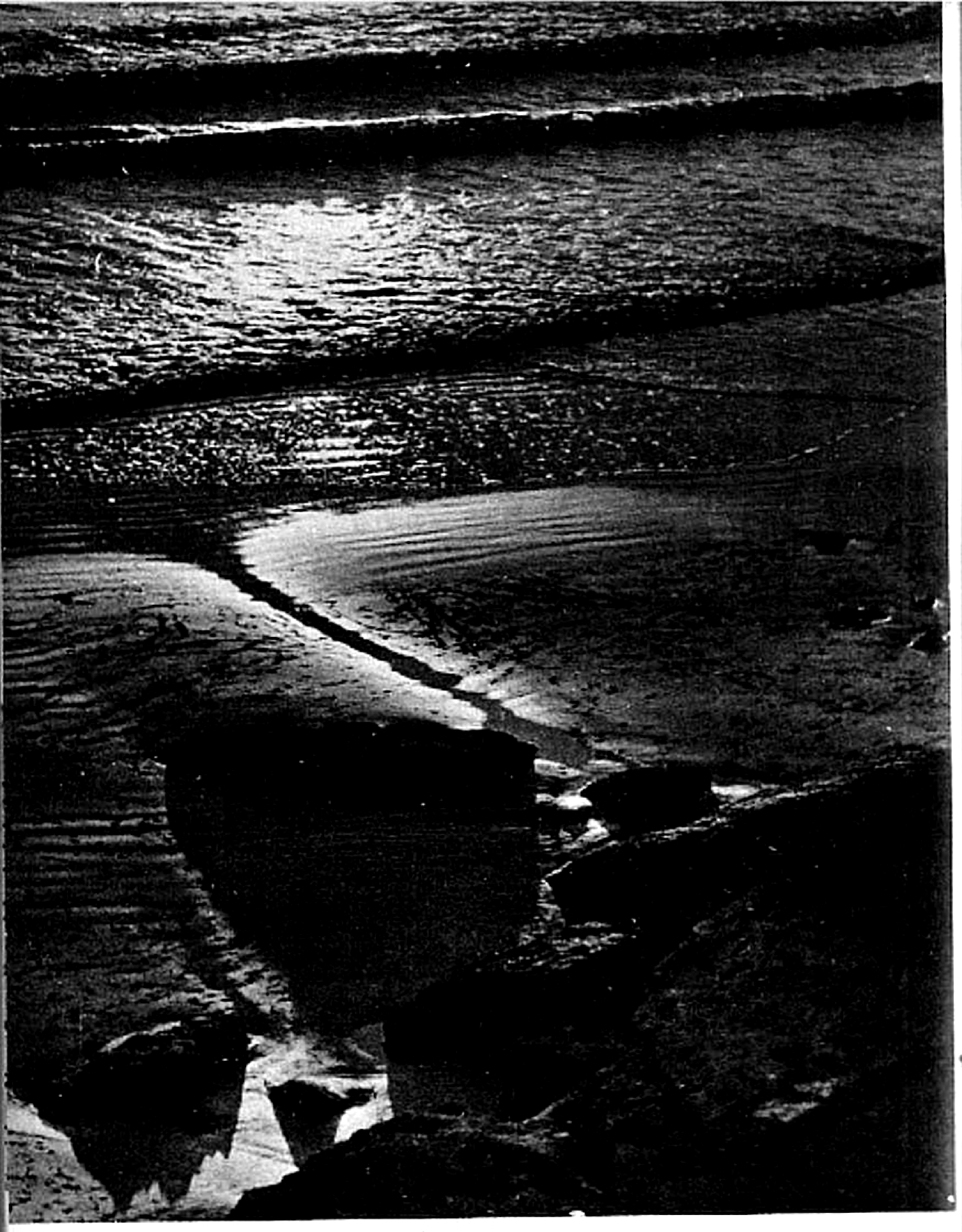
Ève essaya de l'imiter.

L'homme travaillait sans reprendre haleine. Le poisson ne donnait pas. Quand il en sentait un au bout de sa fouine, il faisait : « Ha ! » en appuyant dessus, le sortait de l'eau d'un coup sec. L'anguille frétillait furieusement. Il fallait alors la décrocher, la faire entrer dans le coffre.

Elle se décourageait. Elle n'avait encore rien pris. Une douleur la tenaillait [3] déjà à l'épaule et elle avait à la main droite des ampoules qu'elle montra piteusement à Grand-Louis. Il ramassa une poignée de goémon trempée d'eau de mer et l'entortilla autour de ses doigts. Elle sentit moins la brûlure des ampoules. Tout de même, la tâche était rude.

3 - Au moment où, d'un geste machinal, elle donnait un dernier coup de fouine, elle sentit quelque chose se débattre au bout et tira hors de l'eau une anguille argentée, transpercée et frétillante, qui s'enroulait autour des ergots [4].

Elle poussa un cri aigu et Grand-Louis vint à son aide. Sa fatigue fut oubliée. Ils pêchèrent plusieurs heures. Il avait mis ses bottes



SOLEIL COUCHANT A MARÉE BASSE

de pêche et il était descendu sur les vases. Il marchait à grandes enjambées, levant haut les pieds, sondant le terrain de sa fouine, l'air d'un étrange pèlerin, de stature formidable [5] sous le ciel bas.

4 - Quand il revint, la mer montait dans les chenaux, et on ne pouvait plus pêcher.

Elle déballa les provisions. Trop lasse pour manger, elle regardait Grand-Louis découper son pain en grosses bouchées avec son couteau de pêcheur.

Quand ils eurent fini, la marée était assez haute pour qu'on se mît en route. L'après-midi était dans sa plénitude [6], le soleil versait sa chaleur à pleine coupe, mais la brise jouait de l'éventail au ras de la mer. On était bien. Par-dessus la barque basse, Ève laissait tremper ses mains dans les vagues tièdes, qui paraissaient faites d'une eau nouvelle après leur promenade au large.

Et c'était Grand-Louis qui ramait... Grand-Louis l'Innocent ramenait Ève à la maison.

Marie LE FRANC : *Grand-Louis l'Innocent.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *une dépression* - La mer profitait de chaque trou, de chaque enfoncement de la grève, pour y laisser de l'eau.

2. *la pulsation du reflux* - (Voir *reflux* dans le lexique). Les eaux se retirent par petites vagues successives, de moins en moins fortes, que l'on compare à des battements réguliers semblables aux battements du pouls.

3. *tenaillait* - La douleur la fait cruellement souffrir. *Tenailler* consistait autrefois à torturer un criminel avec des *tenailles* brûlantes.

4. *les ergots* - L'extrémité des dents de la fouine ressemble à l'extrémité d'un hameçon ; elle porte une entaille rentrante qui laisse en saillie une petite pointe comparable à l'ergot d'un coq.

5. *de stature formidable :* d'une grande taille.

6. *plénitude* - Vient du mot *plein*. Nous sommes en plein après-midi, au milieu de l'après-midi, au moment où le soleil est le plus chaud.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. A quel moment se pratique la pêche à la fouine ?

2. Est-ce une pêche fatigante ? Pourquoi ?

3. Pourquoi Ève oublie-t-elle si facilement sa fatigue ? (§ 3).

4. La pêche à la fouine n'est pas sans dangers. Quels sont-ils ?

5. Pourquoi, la pêche étant terminée, Grand-Louis ne ramène-t-il pas immédiatement le bateau vers le rivage ou vers le port ?

TRAVAUX

1. Qu'est-ce qu'un « *geste machinal* » ?

2. *Transpercer* - Isolez le préfixe. Quelle est sa signification ? Traduisez par un seul mot les expressions suivantes :
Qui va au-delà de la Sibérie ; de l'Atlantique ; des Pyrénées ?
Enlever une plante d'un endroit pour la planter dans un autre.
Porter du bord d'un navire sur un autre.

Un pays d'enchantement

Un écrivain, Jallez, conte une promenade qu'il a faite sur une hauteur qui domine la ville de Nice.

1 - Je suis arrivé au lieu dit la Lanterne, qui est occupé par un café-hôtel et sa terrasse. Je me suis retourné vers Nice, dont la vue, de cet endroit, jetée au loin en écharpe, fait penser à la Naples des images légendaires, par une certaine composition de ville spacieuse, de rivage bien courbé, de mer parfaite, de montagnes ; par la présence, vers les premiers plans, de quelques arbres et arbustes bien isolés les uns des autres, ayant toute l'aisance de leurs gestes, posés comme des témoins qui regardent, qui s'extasient [1].

2 - J'ai continué à monter. Je suis arrivé dans un nouveau pays, fait de croupes et de crêtes flanquées de vallonnements, et toutes vêtues de terrasses champêtres, tout étagées en jardins. Chaque parcelle de ce terroir n'est pas un pré ou un champ de seigle, c'est un champ de fleurs. Chacune des petites maisons que l'on voit, gardiennes de ces champs, est bien rustique par sa forme et son toit ; c'est une maison de paysan ; mais ce paysan est cultivateur d'œillets, de mimosas, de jasmins, de roses ; et ce sont leurs couleurs, leurs nuances, leurs parfums, qui le rendent soucieux. Du matin au soir, ses outils rencontrent les mots et les épithètes dont s'est nourrie la poésie éternelle. Cependant le promeneur qui marche entre les murettes de ce lotissement [2] fait pour les anges ne cesse d'être accompagné de loin par un horizon sublime [3]. Et voilà qu'en avançant un peu plus, il découvre, en face de lui, par-delà les champs de fleurs étagés et les petites maisons à toits roses, un paquet serré de cimes blanches, une touffe, un bouquet d'Alpes neigeuses.

Ô merveille du monde ! avais-je envie de crier. Pourquoi suis-je seul ici ? Pourquoi n'y a-t-il pas ici des foules immenses qui se rassemblent sans autre but que d'acclamer ce que je vois ?

3 - Je pris mon déjeuner dans une auberge, ou plutôt sous la galerie, portée par de grêles poteaux de fer, qui régnait devant cette auberge, et que bordait une vaste cour agrémentée d'arbustes. Il faisait un peu froid. L'on me servit un vin trouble mais vif, une omelette, du ragoût de chevreau et d'autres mets qui tous sentaient la colline, la pierraille, le soleil.

Jules ROMAINS : *Les Hommes de bonne Volonté.*
Librairie Ernest Flammarion.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *des témoins qui s'extasient* - *L'extase* est une contemplation admirative. Celui qui est *en extase*, immobile, le regard fixé sur l'objet qu'il admire, ne peut penser à autre chose. Le paysage décrit dans le premier paragraphe est si beau que les arbres isolés paraissent à l'auteur des témoins qui *s'extasient* devant sa beauté.

2. *lotissement :* terrain qu'on a divisé en parcelles — en *lots* — pour le vendre à plusieurs acquéreurs.

3. *horizon sublime :* qui atteint à la perfection de la beauté et dont la vue élève l'âme.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *de mer parfaite...* - Que veut dire ici l'auteur ?

2. Le premier paragraphe est une description du rivage de Nice, vu d'une hauteur. Quels en sont les caractères ?

3. Voici, maintenant, tout près de la mer et de la ville elle-même, un *nouveau pays*. Que présente-t-il de particulier ?

4. « Chaque maison est bien rustique par sa forme et son toit. » Il y a donc une forme et un toit rustique des maisons ? Expliquez ce que veut dire l'auteur.

5. *Ce lotissement fait pour les anges* - Que veut dire l'écrivain ?

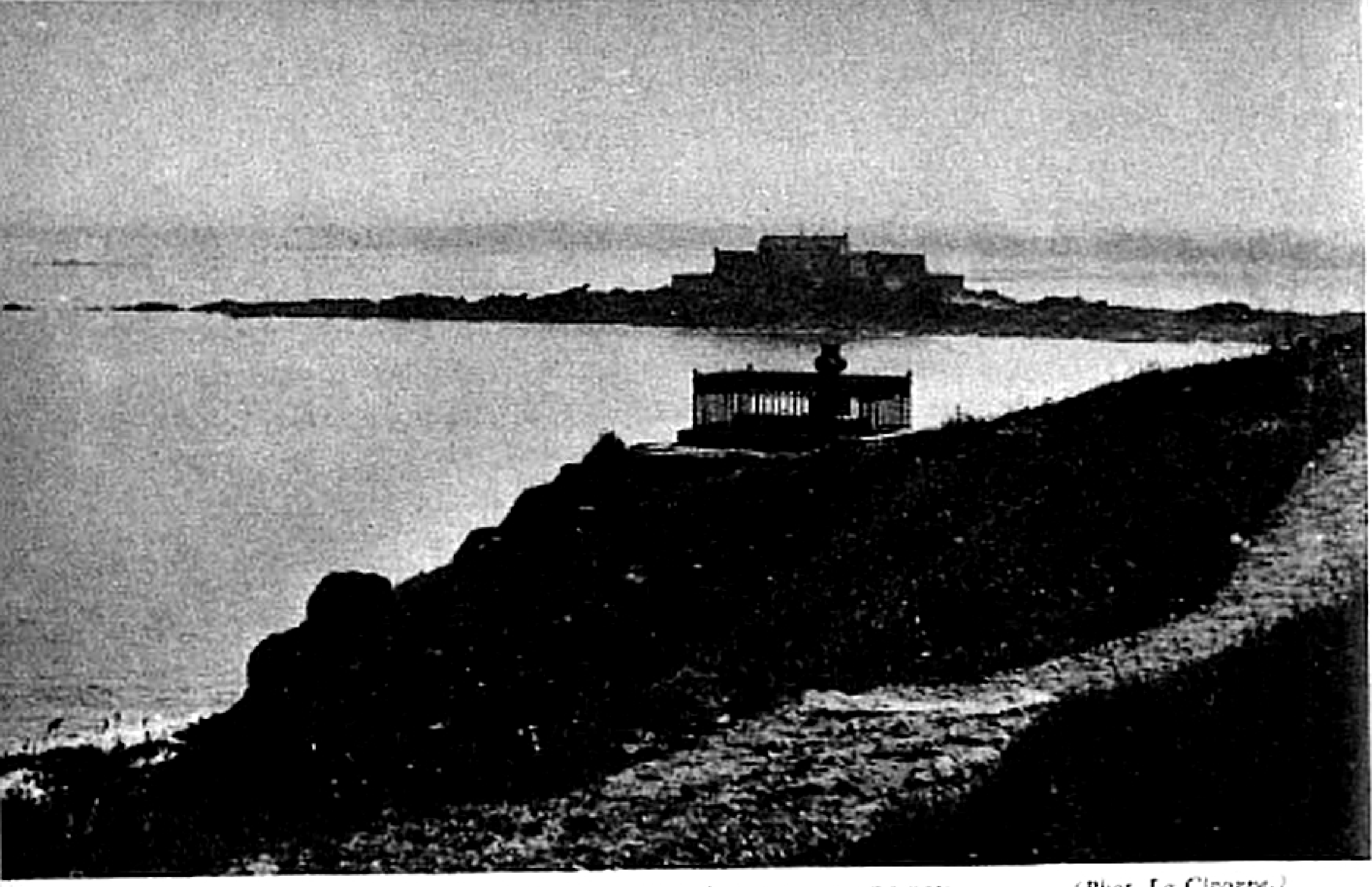
6. *Pourquoi suis-je seul ici ?* - Quel sentiment s'exprime dans cette phrase ?

TRAVAUX

En quoi le pays décrit ici par Jules Romains est-il, comme l'indique le titre, *un pays d'enchantement*.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Voyez, sur une carte, l'emplacement de Nice. Informez-vous de l'importance de la ville. Suivez, sur une carte, le rivage qu'on appelle la *Côte d'Azur*, entre Saint-Raphaël et Menton. Quelles sont les montagnes qui le bordent ?



UNE DALLE DE GRANIT SURMONTÉE D'UNE CROIX... *(Phot. La Cigogne.)*

LE TOMBEAU DE CHATEAUBRIAND

Chateaubriand a voulu dormir son dernier sommeil près de sa ville natale : Saint-Malo.

1 - En face des remparts, à cent pas de la ville, l'ilot du Grand-Bé se lève au milieu des flots. Là se trouve la tombe de Chateaubriand.

Nous y allâmes un soir, à marée basse. Le soleil se couchait. L'eau coulait encore sur le sable...

L'île est déserte ; une herbe rare y pousse où se mêlent de petites touffes de fleurs violettes et de grandes orties. Il y a, sur le sommet, une casemate[1] délabrée avec une cour dont les vieux murs s'écroulent. En dessous de ce débris, à mi-côte, on a coupé à même la pente un espace de quelque dix pieds carrés, au milieu duquel s'élève une dalle de granit surmontée d'une croix latine. Le tombeau est fait de trois morceaux, un pour le socle, un pour la dalle, un pour la croix.

2 - Il dormira là-dessous, la tête tournée vers la mer; dans ce sépulcre bâti sur un écueil, son immortalité sera, comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages. Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir; dans les tempêtes elles bondiront jusqu'à ses pieds, ou les matins d'été, quand les voiles blanches se déploient et que l'hirondelle arrive d'au-delà des mers, longues et douces, elles lui apporteront la volupté mélancolique[2] des horizons et la caresse des larges brises. Et les jours ainsi s'écoulant, pendant que les flots de la grève natale iront se balançant toujours entre son berceau et son tombeau, le cœur de René devenu froid, lentement, s'éparpillera dans le néant, au rythme sans fin de cette musique éternelle.

Gustave FLAUBERT : *Par les Champs et par les Grèves.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *casemate :* souterrain voûté d'un fort.

2. *volupté mélancolique des horizons* - Le bonheur de contempler l'infini des horizons marins est mêlé d'une tristesse indéfinissable, de mélancolie.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *En face des remparts* - La ville de Saint-Malo est presque entièrement entourée de remparts.

2. *Nous y allâmes un soir, à marée basse* - A marée haute, l'îlot du Grand-Bé est, en effet, entièrement entouré par la mer. On s'y rend — et on en revient — généralement à marée basse.

3. *son immortalité* - Chateaubriand est un des plus grands écrivains de notre langue. On peut dire qu'il est *immortel*. Dans la phrase suivante, Flaubert parle de « ce grand souvenir ».

4. *Son immortalité sera, comme fut sa vie, déserte des autres et tout entourée d'orages* - Sa vie a été *déserte des autres*, c'est-à-dire qu'il a été un grand solitaire. Non qu'il ait vécu seul ; il a eu des affections, des amitiés. Mais, parmi les hommes, il se sentait isolé. Sa vie a été *entourée d'orages* parce qu'il a été mêlé à de grands événements historiques : la Révolution, l'Empire. Il a joué aussi un rôle politique sous la Restauration.

5. *Les vagues avec les siècles murmureront longtemps autour de ce grand souvenir* - Flaubert associe ici l'infini de l'espace (la mer) et l'infini du temps (les siècles), — le murmure des vagues et les paroles, les écrits qu'inspireront aux hommes, pendant des siècles, l'œuvre et la personne de Chateaubriand. Le mot *murmure* suggère ici l'idée du respect et de l'admiration — comme si les vagues ni les siècles ne voulaient troubler le repos du grand écrivain.

6. *René* - Chateaubriand s'appelait François-René. Mais il a écrit un livre immortel, où il s'est peint lui-même et qu'il a intitulé *René*.

TRAVAUX

1. Indiquez la composition de cet extrait.

2. Dans la deuxième partie, recherchez les images heureuses.

3. Apprenez par cœur ce texte admirable.

POURSUITE

Nous sommes en 1802. L'escadre anglaise fait le blocus de Toulon. Le gouvernement français a résolu de la tromper sur ses intentions. Un petit bateau, une tartane[1], se fera prendre volontairement par l'escadre, mais en ayant l'air de fuir et de vouloir lui échapper. Les Anglais trouveront, à son bord, de fausses dépêches destinées à les tromper sur les mouvements de la flotte française si celle-ci se décide à quitter Toulon.*
L'ancien canonnier français Peyrol accepte de conduire cette tartane et d'accomplir cette dangereuse mission.
La tartane conduite par Peyrol est poursuivie par la corvette anglaise l' « Amélia ».

1 - En arrière de la tartane, le soleil sur le point de se coucher étendait une bande d'un rouge cramoisi entre le ciel couvert et la mer assombrie. La presqu'île de Giens et les îles d'Hyères ne formaient qu'une seule masse qui se détachait toute noire sur la ceinture enflammée de l'horizon ; mais, vers le nord, la chaîne des Alpilles allongeait à perte de vue sa ligne sinueuse sous des nuages bas.

2 - La tartane semblait s'élancer en même temps que les vagues dans la profondeur de la nuit tombante. A un peu plus d'un mille, par la hanche, sous le vent, l' « Amélia », toutes voiles bien pleines, menait la chasse à fond. Elle durait déjà depuis plusieurs heures, car Peyrol, en prenant le large, avait dès le début réussi à gagner de l'avance sur l' « Amélia ». Tant qu'elle fut sur cette nappe d'eau calme de la rade d'Hyères, la tartane, qui était vraiment un bâtiment très rapide, réussit positivement à gagner du terrain sur la corvette. Puis, enfilant tout à coup la passe qui séparait les deux dernières îles du groupe à l'est, Peyrol avait disparu à la vue du navire qui le poursuivait et dont il fut masqué un moment par l'île du Levant : L' « Amélia », ayant dû virer de bord à deux reprises



pour la suivre, perdit encore du terrain. En débouchant en pleine mer, il lui fallut virer de bord de nouveau, ce qui l'amena à donner chasse droit de l'arrière, position qui, comme chacun sait, prolonge le temps de la chasse. L'habileté de Peyrol avait arraché par deux fois au capitaine Vincent un murmure d'étonnement qu'accompagne un significatif serrement de lèvres. L' « Amélia » avait été un moment assez près de la tartane pour lui envoyer un coup de semonce[2]. Il fut suivi d'un autre qui passa en sifflant, tout près du mât ; mais le capitaine Vincent donna l'ordre d'amarrer de nouveau la pièce. Il dit au premier lieutenant qui, le porte-voix à la main, se tenait près de lui :

« Il ne faut à aucun prix couler ce bâtiment ; si nous avions seulement une heure de calme, nous pourrions le prendre avec les embarcations. »

3 - Le lieutenant déclara que, d'ici à vingt-quatre heures, on ne pouvait guère s'attendre à une accalmie.

« Assurément, dit le capitaine Vincent, et, d'ici une heure à peu près, il fera nuit, il peut alors très bien nous échapper. La côte n'est pas très loin et il y a des batteries des deux côtés de Fréjus, à l'abri desquelles cette tartane sera aussi assurée de n'être pas prise que si elle était halée sur la plage. Et voyez, dit-il au bout d'un moment, c'est bien ce que cet homme a l'intention de faire.

— Oui, commandant, dit le lieutenant, les yeux fixés sur la tache blanche qui, devant eux, dansait légèrement sur les vagues courtes de la Méditerranée, il ne serre pas le vent.

— Nous l'aurons d'ici moins d'une heure », reprit le capitaine Vincent ; et on eût dit qu'il allait se frotter les mains de satisfaction ; mais il s'accouda soudain à la lisse *. « En somme, continua-t-il, c'est une course entre l' « Amélia » et la nuit.

— Et il fera nuit de bonne heure aujourd'hui », dit le lieutenant en balançant son porte-voix au bout de son cordon. « Faut-il hisser les vergues pour les dégager des galhaubans *,? »

— Non, reprit le capitaine Vincent, il y a un fin manœuvrier à bord de cette tartane. Il fuit tout droit pour l'instant, mais, à tout moment, il peut encore revenir dans le vent.

Ne le suivons pas de trop près, nous perdrions notre avantage. Cet homme a résolu de nous échapper. »

4 - Si ces mots avaient pu par miracle parvenir aux oreilles de Peyrol, ils lui auraient fait venir aux lèvres un sourire ironique de satisfaction triomphante. Depuis le moment où il avait posé la main sur la barre de la tartane, toute son ingéniosité et son habileté de marin s'étaient évertuées à tromper le commandant du navire anglais, l'ennemi qu'il n'avait jamais vu, l'homme dont il s'était imaginé l'esprit d'après la manœuvre de son navire. Courbé sur la lourde barre, il rompit le silence de cet épuisant après-midi en interpellant Michel.

« C'est le moment! dit-il avec calme de sa voix profonde, choque l'écoute * de grand-voile *, Michel. Un tout petit peu seulement. »

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *tartane :* petit bâtiment portant un mât, en usage dans la Méditerranée.

2. *coup de semonce :* une semonce est un avertissement mêlé de reproches donné par un supérieur. La corvette l' « Amélia » envoie un coup de canon pour avertir le marin qui conduit la tartane et lui ordonner de s'arrêter. C'est ce que l'on appelle un *coup de semonce.*

5. *L'homme dont il s'était imaginé l'esprit* - De l'endroit de la côte où il vivait, Peyrol avait, très souvent, pendant des heures, observé à la longue-vue les mouvements de la corvette l' « Amélia », qui surveillait la côte française. Et, d'après les manœuvres du navire, il s'était imaginé le caractère du capitaine qui le commandait.

6. *Michel* - Le compagnon de Peyrol est un pauvre être, un peu innocent, qu'il a emmené avec lui dans sa dangereuse mission, ne voulant pas le laisser seul.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *La tartane réussit positivement à gagner du terrain sur la corvette* - Puisque le canonnier Peyrol, qui pilote la tartane, a l'intention de se faire prendre par la corvette anglaise, pourquoi fuit-il aussi rapidement et gagne-t-il du terrain sur elle ?

2. Que signifie le serrement de lèvres du capitaine Vincent ?

3. Pourquoi celui-ci fait-il amarrer de nouveau la pièce de canon et dit-il : « Il ne faut à aucun prix couler ce bâtiment. »?

4. Quelle est la phrase du texte qui montre que l'habileté de Peyrol a pleinement réussi ?

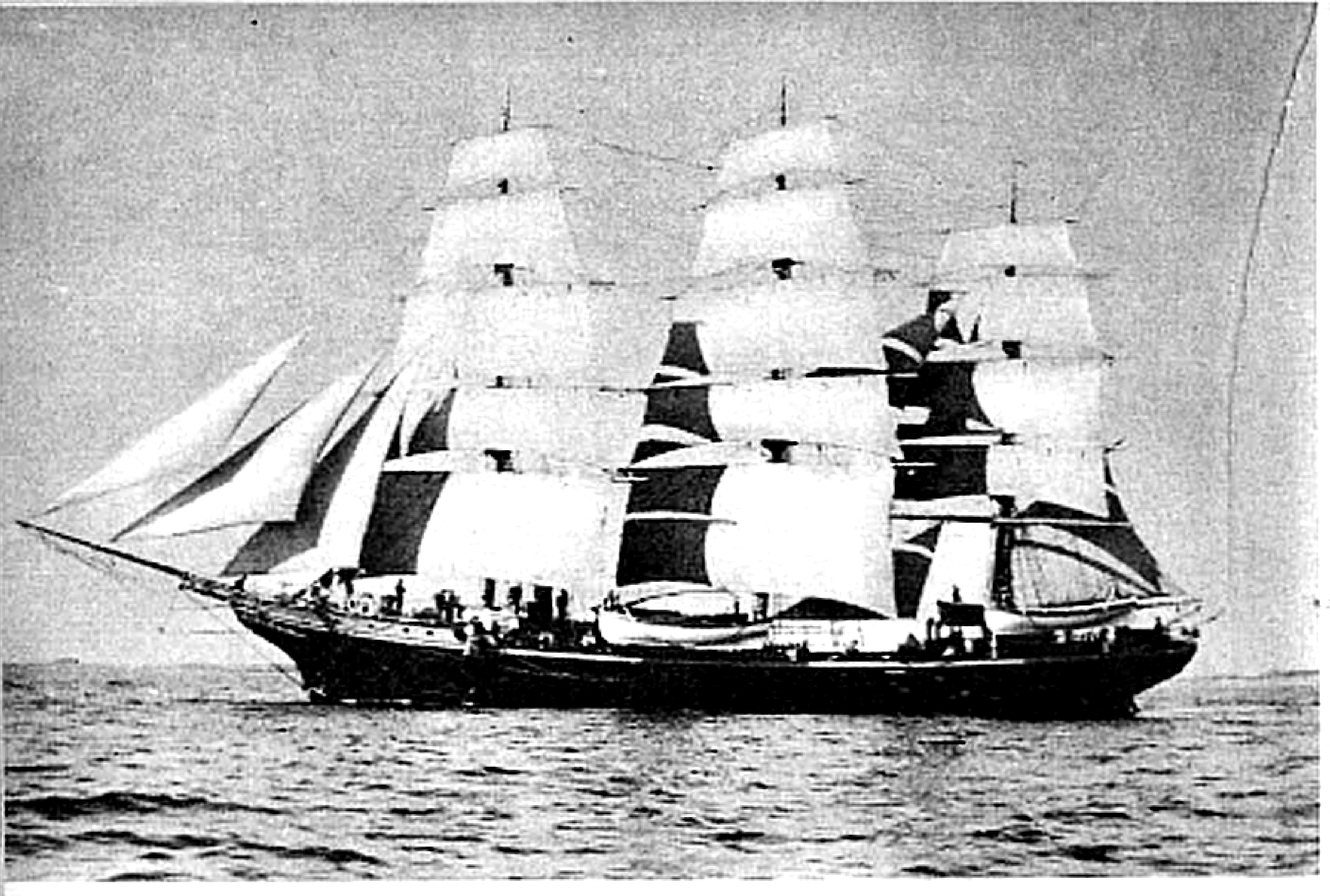
TRAVAUX

1. Le moment de la journée où se passe l'action n'ajoute-t-il pas des circonstances émouvantes à cette poursuite ? Lesquelles ?

2. En examinant le texte du dernier paragraphe, dites ce qu'il nous révèle du caractère de Peyrol.

CONNAISSANCE DU MILIEU

Observez, sur une carte, la place des lieux cités dans ce récit.



L' « AMÉLIA » TOUTES VOILES BIEN PLEINES, MENAIT LA CHASSE A FOND...

La mort de Peyrol

1 - Une demi-douzaine des soldats de l' « Amélia » se tenaient rangés sur le gaillard d'avant, les mousquets[1] tout prêts. Le capitaine Vincent vint jusqu'au milieu du pont, sous le vent, pour surveiller la chasse. Quand il jugea que le bout-dehors * de l' « Amélia » était à hauteur de l'arrière de la tartane, il agita son chapeau et les soldats déchargèrent leurs mousquets. Apparemment, aucune drisse n'avait été coupée. Le capitaine Vincent remarqua que l'homme à tête blanche qui tenait la barre portait la main à son côté gauche tout en poussant la barre pour lancer d'un coup la tartane dans le vent. Les soldats placés à la poupe * tirèrent à leur tour ; on n'entendit qu'un seul coup. Des voix sur le pont crièrent que l'homme à cheveux blancs était touché. Le capitaine Vincent dit à l'officier de manœuvre :

« Virez de bord. »

L'homme mûr qui était le second de l' « Amélia » jeta d'abord un coup d'œil avant de donner les ordres, et l' « Amélia » arrêta sa poursuite, tandis que sur le pont retentissaient les sifflets des seconds maîtres de manœuvre et le commandement rauque : « A carguer * les voiles. Pare à virer * ! »

2 - Peyrol, étendu sur le dos au-dessous de la barre qui battait d'un bord et de l'autre, entendit les commandements s'échanger, puis se dissiper ; il entendit la poussée sinistre de la vague qui précédait l' « Amélia » lorsque celle-ci ne fut plus qu'à dix mètres de la tartane ; il vit même ses vergues lui arriver dessus, puis tout disparut dans le ciel obscurci. Il n'y eut plus dans ses oreilles que le bruit du vent, le ressac * des vagues battant contre le petit bâtiment privé de direction, et le battement régulier de l'écoute * dont Michel avait largué la voile conformément à ses ordres. La tartane se mit à rouler pesamment, mais Peyrol pouvait se servir de son bras droit et il le passa autour d'une bitte * pour éviter d'être renversé. Un sentiment de paix qui n'était pas sans orgueil vint l'envahir. Tout ce qu'il avait prévu était arrivé. Il avait voulu jouer un tour à cet homme et maintenant le tour était joué. Mieux joué par lui que n'aurait pu le faire aucun de ceux en qui la vieillesse s'est insinuée[2] insensiblement...

La tête de Peyrol roula sur le côté gauche.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *mousquet :* arme à feu portative, comparable à un fusil, mais beaucoup plus lourde.

2. *insinuer :* introduire adroitement et doucement quelque chose. Ainsi la vieillesse semble pénétrer lentement un homme, affaiblir sa force ou son esprit, sans qu'il en ait conscience.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *L'homme à la tête blanche* - C'est l'ancien canonnier Peyrol.

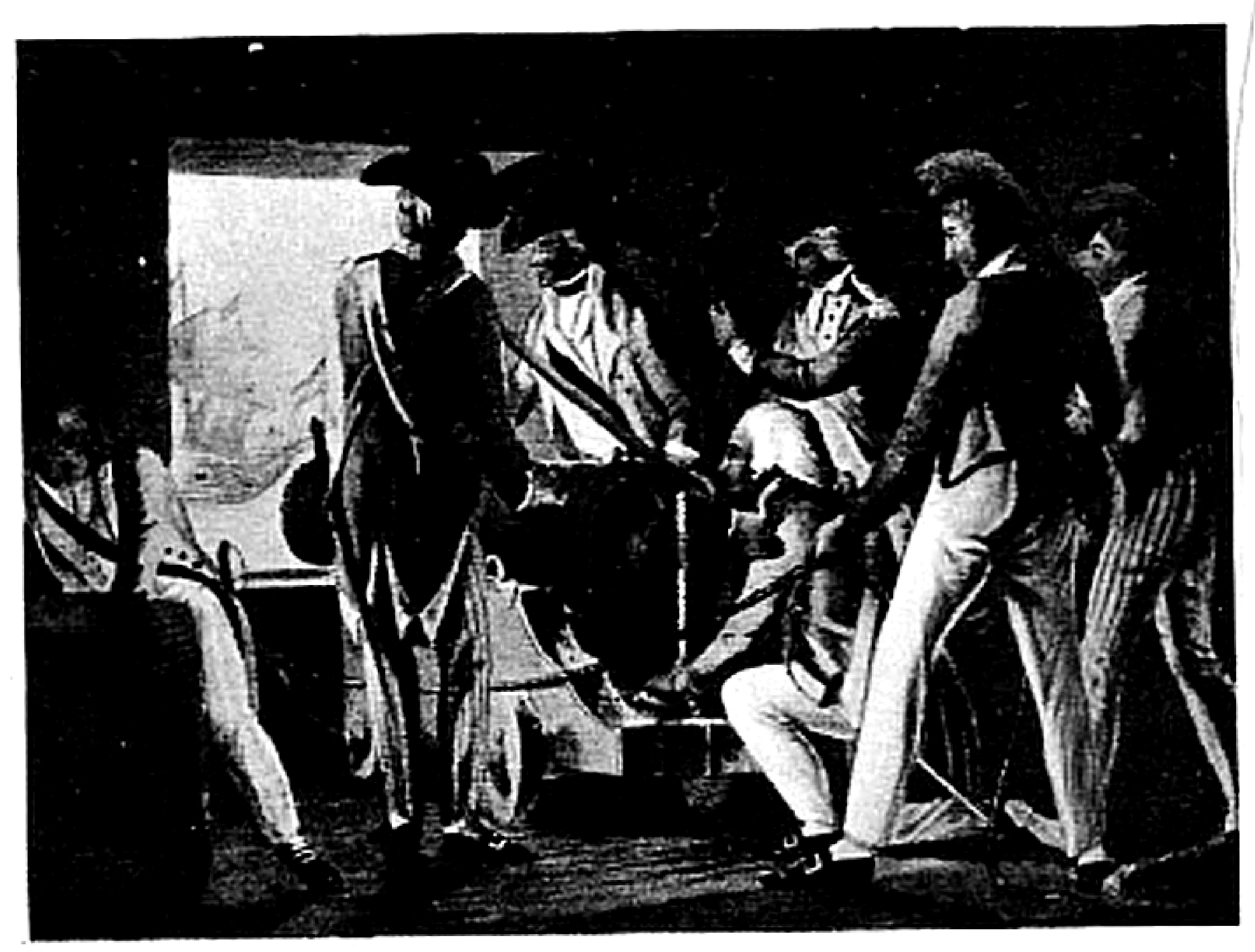
2. Deux parties bien distinctes composent ce récit. Quels titres vous paraîtraient résumer chacune d'elles ?

3. *Un sentiment de paix qui n'était pas sans orgueil vint l'envahir.* - Vous expliquez-vous ce sentiment de paix et ce sentiment d'orgueil ?

TRAVAUX

En examinant attentivement le texte, montrez comment l'écrivain a su rendre ce récit émouvant, particulièrement dans la seconde partie.

HONNEURS RENDUS AU COURAGE



LA PIÈCE REÇUT L'ORDRE DE TIRER UN COUP EN VISANT TRÈS DE L'AVANT...

La goélette anglaise l'« Amélia » s'est emparée de la tartane où le canonnier Peyrol s'est laissé prendre et est mort sous le feu de l'ennemi. Le capitaine Vincent, qui commande la goélette, rend hommage au courage des Français vaincus.*

1 - « Qu'allons-nous faire de cette tartane, commandant ? Nos hommes sont à bord.

— Nous allons la couler à coups de canon », déclara soudain le capitaine Vincent. Il n'y a pas pour un marin de meilleur cercueil que son navire, et ces gens-là méritent mieux que d'être envoyés par-dessus bord à rouler sur les vagues. Qu'ils reposent en paix au fond de la mer à bord du bâtiment sur lequel ils ont tenu si bien. »

Le lieutenant ne répondit rien, il attendait un ordre plus précis. Tout l'équipage avait les regards tournés vers le commandant. Mais le capitaine Vincent ne disait rien, il semblait ne pas pouvoir ou ne pas vouloir donner un ordre. Il sentait vaguement que quelque chose manquait à toutes ses bonnes intentions.

2 - « Ah ! Monsieur Bolt, dit-il en apercevant le second de l'officier de manœuvre sur le passe-avant *, y avait-il un pavillon à bord de cette tartane ?

— Je crois qu'elle avait un petit pavillon quand la chasse a commencé, commandant, mais il a dû partir au vent. Il n'est plus au bout de la grand-vergue. » Il regarda par dessus bord. « Pourtant la drisse est encore passée », ajouta-t-il.

« Nous avons bien un pavillon français quelque part à bord, dit le capitaine Vincent.

— Assurément, commandant, déclara le second qui les écoutait.

— Eh bien ! Monsieur Bolt, dit le capitaine Vincent, c'est vous qui avez eu la plus grande part à tout cela. Prenez quelques hommes, frappez le pavillon français sur la drisse et hissez la grand-vergue en tête de mât. »

Il adressa un sourire à tous les visages qui étaient tournés vers lui.

« Après tout, messieurs, ils ne se sont pas rendus et, ma foi, nous allons les couler, le pavillon haut. »

3 - Un silence profond, mais qui ne marquait aucune désapprobation, régna sur le pont du navire, tandis que M. Bolt avec trois ou quatre hommes s'employait à exécuter l'ordre. Et soudain, au-dessus du perroquet * de l' « Amélia », on vit apparaître le bout incurvé [1] d'une vergue latine avec le pavillon tricolore à son extrémité. Un murmure de l'équipage salua cette apparition. En même temps, le capitaine Vincent fit larguer l'amarre qui tenait la tartane accostée et brasser la grand-vergue de l' « Amélia ». La corvette dépassant sa prise la laissa immobile sur la mer, puis, la barre au vent, revint par son travers de l'autre bord. La pièce bâbord-avant reçut l'ordre de tirer un coup en visant très de l'avant. Ce coup porta juste trop haut, emportant le mât de misaine de la tartane. Le suivant fut plus heureux et frappa la petite coque en plein bois au-dessus de la ligne de flottaison [2], pour s'enfoncer profondément sous l'eau de l'autre côté. On en tira un troisième, comme disait l'équipage, au petit bonheur, et celui-là aussi ne manqua pas le but :

l'éclatement d'un trou apparut à l'avant. Après quoi on amarra les pièces et l' « Amélia », sans toucher un seul bras, revint en route vers le cap Cicié. Tout l'équipage, le dos tourné au soleil couchant, qui brillait comme une topaze[3] pâle au-dessus du bleu cru de la mer, vit la tartane pencher soudain, puis plonger lentement sans à-coup. Pendant un moment qui parut interminable, le pavillon tricolore seul resta visible, pathétique[4] et solitaire, au centre d'un horizon désert. Tout d'un coup, il disparut comme une flamme que l'on souffle, laissant aux spectateurs la sensation de demeurer seuls face à face avec une immense, une nouvelle solitude. Sur le pont de l' « Amélia » passa un murmure confus.

Joseph CONRAD : *Le Frère-de-la-Côte.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *incurvé :* à quoi on a donné la forme d'une courbe.

2. *la ligne de flottaison :* ligne que le niveau de l'eau trace sur la carène d'un bâtiment.

3. *topaze :* pierre précieuse, de couleur jaune.

4. *pathétique :* très émouvant.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Quelles sont *les bonnes intentions* du capitaine Vincent ? Et pourquoi a-t-il de bonnes intentions ?

2. « *Eh bien ! Monsieur Bolt, dit le capitaine Vincent, c'est vous qui avez eu la plus grande part à tout cela.* » - Le lieutenant Bolt, accompagné de quelques marins, était allé, de nuit, faire une reconnaissance sur la côte française. Un de ses marins avait découvert la tartane et même, pendant un certain temps, y avait été emprisonné par Peyrol.

3. Pourquoi le capitaine Vincent adressa-t-il un sourire à tous les visages qui étaient tournés vers lui ?

4. « *Nous allons les couler, le pavillon haut* » - Quelle est la signification de ce que décide le capitaine Vincent ?

5. *Le pavillon tricolore seul resta visible, pathétique et solitaire* - Pourquoi cette vision était-elle pathétique ?

TRAVAUX

1. Ce beau récit est émouvant. Efforcez-vous de dire quelle *émotion* il fait naître en vous.

2. En examinant attentivement la troisième partie du texte, vous direz les *sentiments* successifs qu'éprouve l'équipage du navire anglais. Citez les phrases qui traduisent ces sentiments.



LA REMONTÉE DU CHALUT

La pêche au chalut

Actuellement, les morues se pêchent au chalut, immense filet pouvant prendre jusqu'à 25 000 kg de poissons. C'est la première fois que le chalut a été mis à l'eau au cours de la campagne de pêche. Le capitaine Villemeur et son fils Jean attendent, anxieux, le résultat de ce premier coup de filet.

1 - Jean se hâta de descendre sur le pont, malgré l'averse battante.

Quand il arriva au bord des parcs[1], le chalut venait de lâcher un extraordinaire amas de rochers, d'algues, de sable, tout un morceau du fond de la mer, et il s'y débattait de bizarres poissons, dont les gros yeux, projetés hors de la tête par la décompression brutale de la remontée[2], dilataient une lueur rouge comme le feu de bâbord. Parmi leurs soubresauts, Jean aperçut pour la première

fois les grands poissons gris à ventre blanc, la morue que l'on était venu chercher là. Leur agonie leur avait à ce point dilaté les ouïes qu'on les prenait pour leur gueule. Certaines semblaient souffler dans un petit ballon blanc, la vessie natatoire qu'elles portaient. D'autres, surprises en plein repas, serraient encore leurs lèvres cornées sur une autre morue avalée par la tête, et dont la queue seule dépassait. Les hommes, avec leurs piquois[3], les lançaient dans les parcs.

2 - Le « faux poisson », lui, passait par paquets la lisse[*] ; les pêcheurs les piquaient par quatre ou cinq, avec une rancune brutale, pour s'être fait prendre indûment[4] ! Certains écrasaient en jurant les chats de mer, féroces, tatoués[5] comme des zèbres, et qui, de leur mufle tronqué[6], félin, essayaient encore de mordre le fer du piquois ou la semelle des sabots-bottes. Le mousse de cuisine s'insinua entre les matelots. Le cuisinier l'avait dépêché[7] à la recherche du repas du soir. Il piqua une raie, quelques plies qui se distinguaient mal des planches mouillées, jeta sa récolte dans une manne et la traîna vers la cuisine.

3 - Jean, penché sur la lisse, regardait la « crasse », les poissons rebutés, flotter le ventre en l'air le long de la coque. Il suivit quelque temps du regard une longue bête grise pliée par l'asphyxie et qui, de temps en temps, secouait quelques coups de queue convulsifs sans parvenir à s'enfoncer.

« Voilà ! Tu as vu ? »

Son père, tournant le dos à tout le bateau, venait de s'accouder près de lui.

Jean crut qu'il voulait parler de la maigre levée, et il assura, avec une autorité un peu comique :

« Un premier trait[8], ça ne compte pas ! C'est pour essayer le matériel. »

C'était une phrase toute faite, avec quoi les capitaines fardaient[9] pour leurs hommes un premier échec. Jean l'avait retenue car son père, à terre, la citait. Villemeur le regarda pourtant avec un étonnement sincère, comme s'il venait de dire une extravagance et il répliqua :

« Tous les traits comptent, ou plutôt tous devraient compter. »

Roger VERCEL : *Jean Villemeur*.
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *parcs* : clôtures de filet pour garder le poisson.

2. *la décompression brutale de la remontée* - Les poissons souffrent d'être remontés rapidement à la surface où ils supportent une autre pression.

3. *piquois :* instrument pour piquer les poissons.

4. *indûment :* contrairement à ce qui est dû. Ces « faux poissons » ne devaient pas se faire prendre.

5. *tatoués* - Les *tatouages* sont des dessins indélébiles exécutés sur la peau avec une aiguille trempée dans une encre spéciale. Ces chats de mer étaient comme tatoués.

6. *tronqués :* diminués d'une certaine partie ; exemple : *une colonne tronquée.* Le mufle de ces poissons était tel qu'il paraissait avoir été coupé.

7. *l'avait dépêché :* ici, le verbe *dépêcher* signifie : *envoyer rapidement.*

8. *Un premier trait :* ici, une première remontée des filets.

9. *fardaient :* ici, masquaient (comme le fard dissimule les véritables traits d'un visage).

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. *de bizarres poissons* - Qu'avaient-ils d'étrange ?

2. *Une rancune brutale* - Les pêcheurs avaient-ils vraiment de la rancune ? Que veut dire l'auteur ?

3. Pourquoi les pêcheurs écrasaient-ils en jurant les chats de mer ?

4. *Le mousse s'insinuait entre les matelots* - Qu'indique le verbe *s'insinuer* ?

5. Pourquoi l'auteur dit-il que l'autorité avec laquelle parle Jean était un peu comique ?

6. Qu'est-ce qu'une phrase toute faite ?

7. Pourquoi les capitaines dissimulaient-ils pour leurs hommes un premier échec ?

TRAVAUX

1. Appréciez la manière dont l'auteur décrit les poissons pêchés par le chalut.

2. Le dialogue entre Jean Villemeur et son père n'est-il pas un peu comique ? En quoi ?



TERRE-NEUVAS

Tableau de nuit

Pierre Roland se promène, au commencement de la nuit, sur les quais du Havre.

1 - Il arrivait devant le mât des signaux qui indique la hauteur de l'eau dans le port, et il alluma une allumette pour lire la liste des navires signalés au large et devant entrer à la prochaine marée. On attendait des steamers * du Brésil, de la Plata, du Chili et du Japon, deux bricks * danois, une goélette * norvégienne et un vapeur turc, ce qui surprit Pierre autant que s'il avait lu « vapeur suisse » ; et il aperçut dans une sorte de songe bizarre un grand vaisseau couvert d'hommes en turban [1], qui montaient dans les cordages avec de larges pantalons.

« Que c'est bête, pensait-il ; le peuple turc est pourtant un peuple marin. »

2 - Ayant fait encore quelques pas, il s'arrêta pour contempler la rade. Sur sa droite, au-dessus de Sainte-Adresse, les deux phares électriques du cap de la Hève, semblables à deux cyclopes [2] monstrueux et jumeaux, jetaient sur la mer leurs longs et puissants regards. Partis des deux foyers voisins, les deux rayons parallèles, pareils aux queues géantes de deux comètes [3], descendaient, suivant une pente droite et démesurée, du sommet de la côte au fond de l'horizon. Puis, sur les deux jetées, deux autres feux, enfants de ces colosses, indiquaient l'entrée du Havre ; et, là-bas, de l'autre côté de la Seine, on en voyait d'autres encore, beaucoup d'autres, fixes ou clignotants, à éclats et à éclipses, s'ouvrant et se fermant comme des yeux, les yeux des ports, jaunes, rouges, verts, guettant

la mer obscure couverte de navires, les yeux vivants de la terre hospitalière disant, rien que par le mouvement mécanique invariable et régulier de leurs paupières : « C'est moi. Je suis Trouville, je suis Honfleur, je suis la rivière de Pont-Audemer. » Et, dominant tous les autres si haut que, de si loin, on le prenait pour une planète, le phare aérien d'Étouville montrait la route de Rouen, à travers les bancs de sable de l'embouchure du grand fleuve.

3 - Puis, sur l'eau profonde, sur l'eau sans limites, plus sombre que le ciel, on croyait voir, çà et là, des étoiles. Elles tremblotaient dans la brume nocturne, petites, proches ou lointaines, blanches, vertes ou rouges aussi. Presque toutes étaient immobiles ; quelques-unes, cependant, semblaient courir : c'étaient les feux des bâtiments à l'ancre attendant la marée prochaine, ou des bâtiments en marche venant chercher un mouillage *.

Juste à ce moment la lune se leva derrière la ville ; et elle avait l'air du phare énorme et divin, allumé dans le firmament pour guider la flotte infinie des vraies étoiles.

Guy de MAUPASSANT : *Pierre et Jean.*
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *hommes en turban* - Le turban est une coiffure des Orientaux, qui se compose d'une étoffe enroulée autour de la tête.

2. *cyclopes* : géants de la mythologie grecque, qui n'avaient qu'un œil.

3. *comète* : astre errant, décrivant, autour du soleil, une ellipse très allongée, et qui est accompagné d'une traînée de lumière ou queue.

4. *la terre hospitalière* - Que veut dire cet adjectif ? Pourquoi est-il employé ici ?

5. *« C'est moi. Je suis Trouville..., etc. »* - Comment chacun de ces phares peut-il être reconnu ?

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. *Il aperçut, dans une sorte de songe bizarre...* - Pierre était cependant bien éveillé. Pourquoi l'auteur parle-t-il de songe ?

2. Pierre se reproche d'avoir été étonné en lisant *un vapeur turc*. Pourquoi a-t-il été surpris ?

3. *Il s'arrêta pour contempler la rade* - Que signifie le mot *contempler* ?

TRAVAUX

1. Recherchez les passages où sont comparés la mer et le ciel.

2. Comment vous expliquez-vous cette comparaison qui paraît s'imposer à celui qui contemple ce tableau de nuit ?

3. Dites ce qui vous frappe le plus vivement dans cette description.

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez, sur la carte, les lieux indiqués dans cette lecture.

2. Un navire n'est-il pas tenu à certaines précautions pour entrer dans un port ? Lesquelles ?

CRÉPUSCULE SUR LA MER

Le crépuscule étend sur les longs sillons gris
Ses ailes de fantôme et de chauve-souris ;
J'entends encore au loin dans la plaine ouvrière
Chanter derrière moi la douce chevrière :
Et, là-bas, devant moi, le vieux gardien pensif
De l'écume, du flot, de l'algue, du récif,
Et des vagues sans trêve et sans fin remuées,
Le pâtre promontoire, au chapeau de nuées,
S'accoude et rêve au bruit de tous les infinis,
Et dans l'ascension des nuages bénis,
Regarde se lever la lune triomphale,
Pendant que l'ombre tremble, et que l'âpre rafale
Disperse à tous les vents, avec son souffle amer,
La laine des moutons sinistres de la mer.

Victor Hugo.

Les Contemplations.
(Pasteurs et Troupeaux).

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

C'est un paysage mystérieux et émouvant qu'a peint ici le poète.

I - Les quatre premiers vers évoquent *la campagne*, le monde des hommes. Recherchez les mots qui font penser à leurs travaux, ceux qui font naître en nous une émotion douce.

II - Mais le tableau change soudain quand nous sommes devant *la mer*.

1. Il y a là, comme un personnage central, *le pâtre promontoire*.
Le poète l'appelle : *le vieux gardien pensif*.
Pourquoi *vieux* ? Pourquoi *pensif* ?
Le voit-il vraiment comme un être ?
Citez les mots qui précisent cette personnification.
Que garde ce pâtre ?
Quels sont les infinis dont il écoute les bruits ?

2. Le tableau évoque d'abord la force immense et mystérieuse qui est en l'Océan (Citez le vers évocateur).

3. Puis il s'éclaire d'une lumière qui parait triompher du tumulte des choses, mais reste mystérieuse.

4. Mais le caractère tragique l'emporte. Citez les mots qui évoquent ce mystère tragique de l'Océan.

Ainsi, Victor Hugo a évoqué un tableau mystérieux, dont la poésie nous pénètre.



COMBIEN DE FAMILLES VIVENT DU PRODUIT DE CETTE RÉCOLTE !

GOÉMONIERS

On désigne sous le nom de goémon diverses plantes de la mer, des algues, des lichens que les marées jettent sur le rivage et qui y sont ramassés pour être utilisés comme engrais ou pour la fabrication de l'iode. Les goémoniers sont ceux qui travaillent à cette récolte. Ils vont aussi cueillir en mer les algues porteuses d'iode, dont ils savent trouver les champs sous-marins.

1 - Combien de familles vivent — très misérablement du reste — du produit de cette récolte, que font souvent des femmes et des enfants ! Il faut voir en décembre, janvier, février, sur les grèves de Lanildut, de Portsall, de Loctudy, ces bandes de gamins en sabots pataugeant dans les flaques, les mains rouges, le visage tuméfié [1] à force d'être battu par le vent froid, qui ramassent les grandes laminaires [2], les stipes [3] courts à grosse racine, particulièrement

riches en iode. Parfois ils s'en vont les chercher jusque dans la mer, avançant avec peine dans l'eau glacée où ils plongent jusqu'à la taille. Les femmes entassent sur des civières, pour les transporter aux lieux de séchage, les grandes brassées lourdes d'eau que les enfants ont rassemblées ; et, dans les rafales d'hiver qui rendent la marche difficile, on les rencontre deux à deux sur les chemins qui montent de la mer, haletant sous la charge, glissant sur les galets et le sol détrempé.

2 - Dans les îles de l'archipel ouessantin, c'est à foison que les vents et les courants rassemblent le goémon d'épave dans toutes les failles du roc. Aussi y est-il l'objet d'une véritable exploitation industrielle. Ce ne sont plus ici de pauvres glaneurs [4] qui s'en vont à la grève faire leur petite moisson, qu'ils mettront à sécher sur le terrain communal. Chaque île est devenue le domaine d'un fermier. Dans l'îlot rocheux devenu son fief [5], le fermier, tout l'hiver, aidé d'une équipe de vingt à trente ouvriers fournie de charrettes et de chevaux, récolte en grand le goémon. Le printemps venu, il le fait sécher et brûler sur ses terres.

3 - Je voudrais pouvoir conter ici la vie extraordinairement primitive, riche de couleur locale, qu'on mène dans ces îles, au rythme violent de la mer, et dans l'âpre saveur de sa présence. Il y a une poésie étrange dans cette existence de sauvages. Je revois les longues soirées d'hiver dans la salle basse au sol de terre battue, où le feu de goémon achève de mourir, où le grillon se met à chanter dans la cendre chaude. Tous les phares, qui se sont allumés d'un coup autour de l'horizon, ont marqué la fin du travail. Les chariots sont remontés des grèves, avec les chevaux qui trébuchaient sur les pierres vernies d'herbes marines. Les hommes, la fourche sur l'épaule, ont dû lutter durement contre les rafales pour revenir à la ferme, dont la rougeoyante petite lueur, aux vitres de la fenêtre basse, les appelait à la soupe. Maintenant, sous les solives enfumées, où se balancent des vessies de porc suspendues, où les quartiers de lard sèchent sur des claies [6] en laissant dégoutter leur saumure, on fait la veillée autour d'une lampe fumeuse.

4 - La « patronne », large et rouge, un petit béret juché sur les quatre cheveux blancs qu'elle tire en minuscule chignon sur le sommet de son crâne, tricote sur son banc. Autour d'elle, une bande hirsute d'hommes à faces de brigands, sur lesquels sa vieille figure débonnaire exerce une surprenante autorité.

Les soirs les trouvent silencieux, abrutis de fatigue. Ils fument leur pipe, assis autour de la table longue, sur les bancs sans dossier. Et leurs barbes incultes, leurs casquettes sans couleur, obstinément enfoncées sur d'épaisses chevelures que jamais n'a touchées la brosse, leurs mises hétéroclites [7] composent, dans cette maison perdue qu'enveloppent la grande solitude de l'île et les hurlements du vent d'hiver, un tableau d'un pittoresque inquiétant.

Yvonne Pagniez : *Goémoniers.*
Revue de Paris. N° du 1er décembre 1936.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *le visage tuméfié :* le visage enflé, à la suite d'un coup.

2. *les grandes laminaires :* ce sont des algues d'une certaine espèce.

3. *les stipes :* tiges qui s'élèvent en colonnes, et, habituellement, sans ramifications.

4. *glaneurs* - Les glaneurs (ou les glaneuses) ramassent les épis qu'ont laissés les moissonneurs. - Ceux qui vont sur la grève cueillir leur petite récolte de goémon sont comparés, ici, à des glaneurs.

5. *fief* - Le fief était la propriété sur laquelle le seigneur féodal régnait en souverain. De même, ici, le fermier qui a loué l'îlot où se fait la récolte du goémon y commande en maître à ses ouvriers.

6. *des claies :* treillages en bois ou en métal. - On fait sécher les fruits sur des claies.

7. *leurs mises hétéroclites :* leurs mises singulières, bizarres.

POUR COMPRENDRE LE TEXTE

1. Relevez, dans le premier paragraphe, les précisions qui montrent combien est pénible le travail des femmes et des enfants. Il y a même un fait qu'on a peine à croire. Lequel ?

2. Qu'est-ce qu'une exploitation industrielle ? Montrez-le en citant les précisions données dans le deuxième paragraphe.

3. Pourquoi l'auteur dit-il que la vie de ces goémoniers est *extraordinairement primitive ?* A quoi s'oppose ce dernier mot ? N'est-il pas repris un peu plus loin ?

4. Qu'est-ce que la *couleur locale ?*

5. Que signifie l'expression : *les pierres vernies d'herbes marines ?*

TRAVAUX ET CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez, dans la troisième et dans la quatrième parties, les détails pittoresques du tableau.

2. Dites ce qui vous a paru particulièrement intéressant dans cette description de la vie des goémoniers.

3. Recherchez, sur une carte, les lieux cités dans ce texte.



PÊCHE A LA SARDINE

Pêche en Méditerranée

1 - Les deux hommes étaient accroupis dans cette sorte de niche basse que le mât traverse pour venir s'emmancher dans la carlingue *, dans cette niche si pleine d'objets divers et bizarres qu'on dirait un repaire de maraudeurs où l'on voit suspendus en ordre, le long des cloisons, des instruments de toutes sortes, scies,

haches, épissoirs [1], des agrès et des casseroles, puis, sur le sol entre les deux couchettes, un seau, un fourneau, un baril dont les cercles de cuivre luisent sous le rayon direct du fanal suspendu entre les bittes [2] des ancres, à côté des puits de chaîne ; et mes matelots travaillaient à amorcer les innombrables hameçons suspendus le long de la corde des palangres [3].

« A quelle heure faudra-t-il me lever ? leur dis-je.

— Mais, tout de suite, Monsieur. »

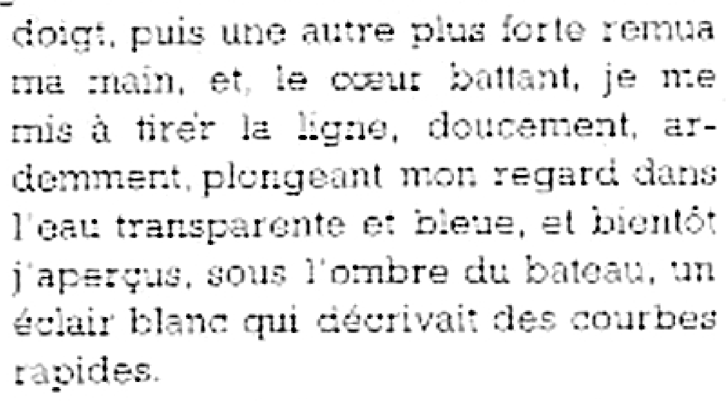
2 - Une demi-heure plus tard, nous embarquions tous les trois dans le youyou et nous abandonnions le « Bel-Ami » pour aller tendre notre filet au pied du Drammont, près de l'Ile-d'Or.

Puis, quand notre palangre, longue de deux à trois cents mètres, fut descendue au fond de la mer, on amorça trois petites lignes de fond et, le canot ayant mouillé une pierre au bout d'une corde, nous commençâmes à pêcher.

Il faisait jour déjà, et j'apercevais très bien la côte de Saint-Raphaël, auprès des bouches de l'Argens, et les sombres montagnes des Maures, courant jusqu'au cap Camarat, là-bas, en pleine mer, au-delà du golfe de Saint-Tropez.

De toute la côte du Midi, c'est ce coin que j'aime le plus. Je l'aime comme si j'y étais né, comme si j'y avais grandi.

3 - Soudain, le fil que je tenais à la main vibra ; je tressaillis, puis, rien ; puis une secousse légère serra la corde enroulée à mon


doigt, puis une autre plus forte remua ma main, et, le cœur battant, je me mis à tirer la ligne, doucement, ardemment, plongeant mon regard dans l'eau transparente et bleue, et bientôt j'aperçus, sous l'ombre du bateau, un éclair blanc qui décrivait des courbes rapides.

Il me parut énorme ainsi, ce poisson, gros comme une sardine quand il fut à bord.

Puis j'en eus d'autres, des bleus, des rouges, des jaunes et des verts, luisants, argentés, tigrés, dorés, mouchetés, tachetés, ces jolis poissons de roche de la Méditerranée, si variés,


LA COTE DE SAINT-RAPHAEL

si colorés, qui semblent peints pour plaire aux yeux, puis des rascasses[3] hérissées de dards, et des murènes[4], ces monstres hideux.

4 - Rien n'est plus amusant que de lever une palangre. Que va-t-il sortir de cette mer ? Quelle surprise, quelle joie ou quelle désillusion à chaque hameçon retiré de l'eau ! Quelle émotion quand on aperçoit de loin une grosse bête qui se débat en montant lentement vers nous !

A dix heures, nous étions revenus à bord du yacht, et les deux hommes, radieux, m'annoncèrent que notre pêche pesait onze kilos.

Guy de MAUPASSANT : *Sur l'Eau.*
Éditions Albin Michel.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *épissoir* - *Épisser*, c'est assembler deux bouts de corde en entrelaçant les torons qui les composent. L'épissoir est un poinçon qui sert à ce travail.

2. *palangre* : corde le long de laquelle sont attachées des lignes munies d'hameçons.

3. *rascasses* : poissons communs dans la Méditerranée.

4. *murènes* : poissons de mer très voraces.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi l'auteur compare-t-il cette niche (§ 1) à un repaire de maraudeurs ?

2. « Le Bel-Ami » : c'est le yacht que possédait Maupassant.

3. Pourquoi les trois hommes amorcent-ils chacun une ligne de fond ?

4. *le cœur battant* - Pourquoi l'auteur était-il si ému ? N'y-a-t-il pas, dans la même phrase, d'autres mots qui disent son émotion ?

5. Pourquoi le poisson parut-il d'abord énorme à Maupassant ?

TRAVAUX

1. Quel titre donneriez-vous à chacune des parties de ce récit ?

2. L'auteur dit du pays qu'il décrit : « Je l'aime comme si j'y étais né, comme si j'y avais grandi. » - Croyez-vous qu'on puisse aimer un pays autant que son pays natal ? Pour quelles raisons ? Maupassant était un Normand. Que pouvait-il aimer si vivement sur la côte méditerranéenne ?

CONNAISSANCE DU MILIEU

1. Recherchez, sur une carte, la place des lieux cités dans ce récit.

2. Quelle sorte de pêche nous est décrite ici ?

RENCONTRE

Un cargo, commandé par le capitaine Chabaneix, de Bordeaux, navigue en mer du Nord.

1 - Toujours fort peu de navires en mer. Nos rencontres se sont réduites, après déjeuner, pendant le quart du second lieutenant, à trois contre-torpilleurs à trois cheminées, puis un grand sous-marin en demi-plongée, enfin, vers quatre heures, un petit aviso-canonnière. Tous ces bâtiments faisaient route à contre-bord * de nous. Ils se dirigeaient apparemment dans la direction de Plymouth. Leur rencontre devait avoir quelque rapport avec celle des vingt-huit contre-torpilleurs dont les évolutions avaient égayé la nuit, le vendredi précédent, au large de Longship.

La « Pantcire » a rangé les quatre premiers sans se départir du silence maussade qui est la figure ordinaire du cargo en mer. La marine de commerce laisse aux paquebots et à la marine de guerre le luxe des coquetteries et des démonstrations exagérées.

2 - Mais le sang bordelais n'est pas ennemi des manifestations. Comme nous croisions le dernier de ces bâtiments, le commandant sortait de sa cabine où il avait mené à bien une sieste des plus copieuses[1]; il s'était réveillé d'humeur réjouie. Les prescriptions du code maritime[2] enjoignent à tout bâtiment du commerce de se faire reconnaître des navires de guerre et de les saluer ; elles se sont présentées à son esprit comme une agréable diversion à la lenteur d'une trop belle journée.

3 - Un de ces cris rauques, hurlés plutôt que formulés et qui sont, sur mer, les commandements compris de tous, a envoyé le second lieutenant à l'arrière, pour hisser le pavillon français et en saluer l'anglais. Celui-ci s'attendait si bien à cette politesse, qu'un marin tout de blanc vêtu se trouvait déjà au pied de son mât de pavillon, prêt à libérer l'Union Jack. L'échange des saluts a eu lieu, muet

et cérémonieux ; on s'est examiné curieusement d'une passerelle à l'autre au travers des jumelles ; d'un pont à l'autre les marins, rassemblés autour de leur oracle[3] naturel (qui est le cuisinier du bord), se sont aussi examinés, sans le secours d'aucune jumelle ; et les deux navires se sont éloignés l'un de l'autre, tandis que leur rencontre laissait à Monsieur Chabaneix la satisfaction d'avoir accompli un geste emphatique[4], et à moi celle d'avoir assisté à un rite[5] qui ne manque ni de courtoisie ni d'élégance.

Jean-Richard BLOCH : *Sur un Cargo*.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *une sieste des plus copieuses* - Un repas *copieux* est un repas abondant. - La *sieste* du capitaine, c'est-à-dire un somme fait pendant la journée, avait été copieuse, c'est-à-dire assez longue.

2. *le code maritime :* le code est le livre où sont inscrits les lois et les règlements. Il y a un code particulier pour les règlements concernant la navigation.

3. *oracle* - Dans les croyances des Grecs et des Romains, les oracles étaient des réponses faites par les dieux aux questions qui leur étaient adressées. Par extension, réponse donnée par une autorité dont la parole ne peut être mise en doute. — Le cuisinier est l'*oracle* des marins parce que c'est lui qui les renseigne toujours et qu'ils ont en lui une absolue confiance.

4. *un geste emphatique* - Parler avec emphase, c'est parler sans simplicité, par exemple avec un accent grave ou dramatique que les circonstances ne justifient pas. — Les deux navires auraient pu se croiser sans se saluer, très simplement. La solennité de cet échange de saluts pouvait paraître *emphatique*.

5. *un rite* - Dans une cérémonie religieuse, il y a des actes qui reviennent nécessairement, qui sont prescrits ; ce sont des rites. Par extension, un acte comme ce salut qu'échangent les deux navires — salut prescrit et qu'ils doivent échanger — peut s'appeler un *rite*.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Que signifie la dernière phrase de la première partie : *La marine de commerce... démonstrations exagérées* ?

2. *Le sang bordelais.* Le capitaine Chabaneix, commandant de la Pantoire, est originaire de Bordeaux.

3. Que signifie la phrase : *Le sang bordelais n'est pas ennemi des manifestations* ?

4. « Le commandant avait mené à bien une sieste des plus copieuses ». L'expression *mené à bien* est ironique. Dites comment.

5. Qu'est-ce qu'une agréable diversion ? Expliquez-le en prenant l'exemple du texte.

6. Pourquoi l'auteur parle-t-il d'une *trop belle journée* ? Peut-on se plaindre, surtout en mer, qu'une journée soit trop belle ?

7. L'Union Jack : c'est le pavillon anglais.

8. *Cérémonies.* Que signifie ce mot ?

TRAVAUX

1. Pourquoi, d'après l'auteur du récit, le capitaine Chabaneix a-t-il décidé la cérémonie du salut ?

2. Trouvez-vous que le code maritime a bien fait de la prescrire ? Pourquoi ?

Dans l'estuaire de l'Odet

13 novembre, à Bénodet.

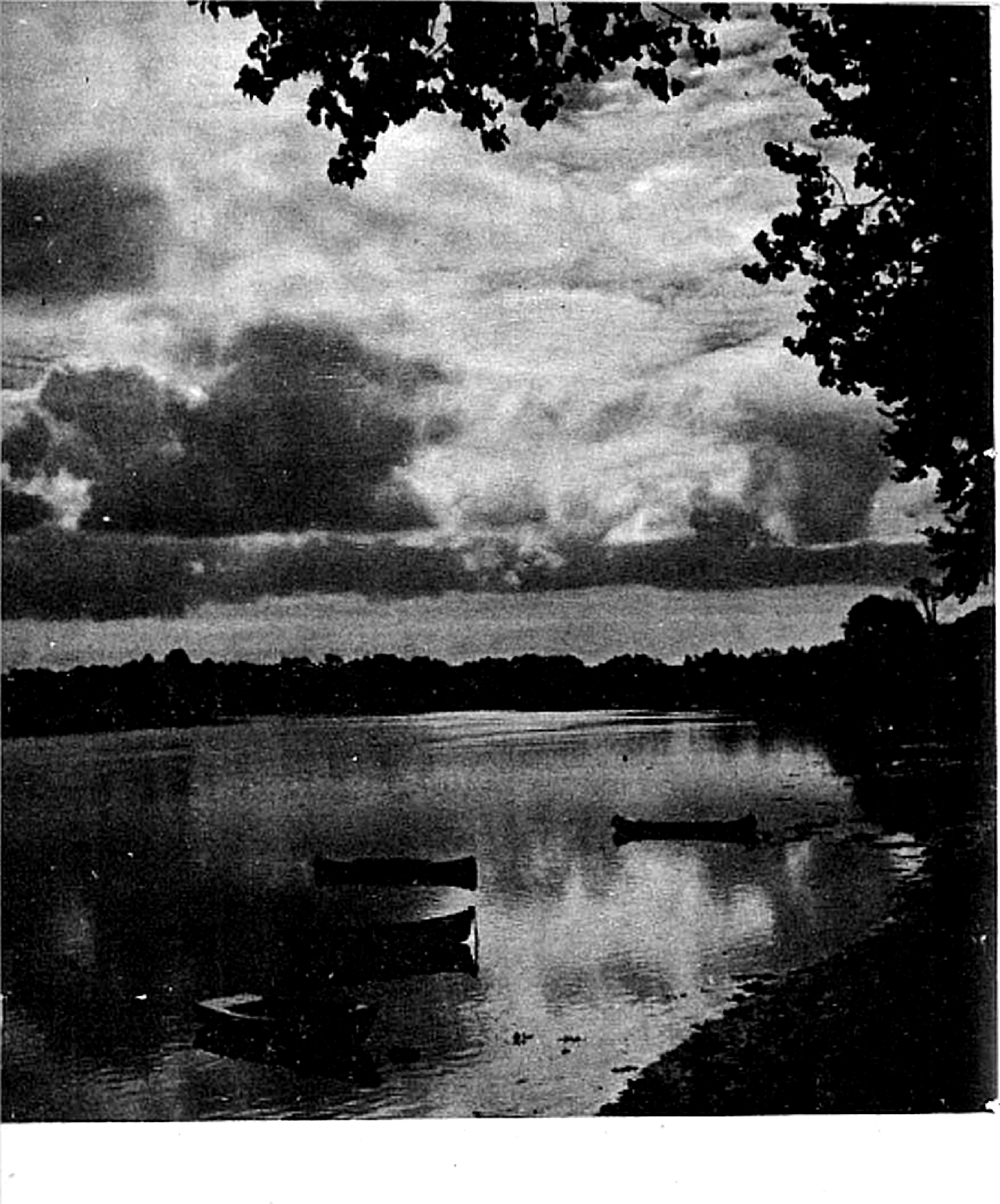
1 - Dès l'aube, il bruine[1]. Les brouillards lointains se condensent[2] au-dessus de la baie, entre les rives, et s'éparpillent en poussière humide. Il fait doux, silencieux et triste. Si l'on sort, on ne sent presque pas la pluie ; mais, au bout d'un moment, on est tout trempé, et les vêtements s'en imbibent. Partout où l'on met la main, on la mouille ; et la terre ne semble plus faite que d'une pâte pétrie.

Tout a la couleur blanchâtre de la fumée ; la mer est blanche ; la rivière est blanche ; et les arbres disparaissent à demi, sous la buée. La fumée des toits ne s'élève point, et retombe, mêlée à l'haleine brumeuse, qui flotte entre les bras fins des peupliers et les branches étendues des ormes.

Chacun reste chez soi. Sur le chemin, sur la place, personne. Les douaniers sont assis dans le corps de garde, derrière la porte poussée ; et nul ne vient lire, sous le grillage, les dernières nouvelles du temps qu'il fait.

2 - A la maison, les murs, la rampe de l'escalier, la poignée des portes, le bois de la table et des chaises collent aux doigts qui s'y posent. Les volets sont brodés d'un nombre infini de gouttelettes, toutes distinctes et rangées en longues colonnes, comme des perles. Et les vitres, les glaces, les verres sont couverts de buée.

Il fait très doux ; et pourtant l'on frissonne. Un silence nocturne s'étend sur la lande. Pas un pas ; pas un appel. De temps en temps, le cri d'une pie, ou la voix lointaine d'une femme qui tousse. Et, là-bas, derrière les haies, parfois, s'élève une vive dispute d'oiseaux : c'est, peut-être, un épervier qui a fait des siennes ? ou, peut-être, se réjouissent-ils dans les breuils[3] de n'avoir rien à craindre des chiens, ni de l'homme...



L'ESTUAIRE DE L'ODET

3 - Le murmure de la mer lui-même est plus lent. Elle soupire avec fatigue, et la vague meurt à demi-voix. Le ciel blanchâtre est bas, sur la terre : il s'étend comme une étoffe de fumée, sans un pli ; et les arbres frileux y dérobent leurs têtes. La bruine se fait plus épaisse, au coude boisé de la rivière, là où elle se cache plus avant dans le pays...

Est-ce Bénodet et le fleuve de Kember, si bleu, si gai à la lumière ? est-ce un fjord[4] en Bretagne?... ou en Écosse ?... ou, peut-être, en Norvège ?...

Les voiles noires pendent, lourdes d'eau, et luisent mouillées, comme du cuir. Les maisons grises s'effacent dans la bruine ; et les tourelles rouges du château, sur le bord de la rivière, n'ont plus que la couleur éteinte des dernières roses...

Pas un pli dans le ciel gris. Il bruine...

André SUARÈS : *Le Livre de l'Émeraude. En Bretagne.*
Éditions Émile-Paul Frères.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *il bruine* - La *bruine* est une pluie très fine, qui tombe lentement.

2. *les brouillards se condensent :* se changent en pluie.

3. *les breuils :* taillis formés de haies servant de retraite au gibier.

4. *fjords* (prononcez : *fiords*) : couloirs longs et étroits par où la mer entre profondément dans les terres. Les fjords sont nombreux sur les côtes de Norvège.

5. *Il fait très doux ; et pourtant l'on frissonne.* Pourquoi frissonne-t-on ?

6. *Un silence nocturne :* que signifie cette expression ?

7. Pourquoi les oiseaux n'ont-ils rien à craindre des chiens ni de l'homme ?

8. *les arbres frileux :* les arbres sont-ils frileux ? Que signifie cette expression ?

9. *le fleuve de Kember :* l'Odet, qui passe à Quimper (*Kember* est le nom breton de *Quimper*).

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Recherchez Bénodet sur une carte de la Bretagne.

2. Les douaniers sont assis dans le corps de garde, derrière la porte fermée. Pourquoi les précisions de cette phrase ? Que signifie-t-elle ?

3. *sous le grillage :* quel grillage ?

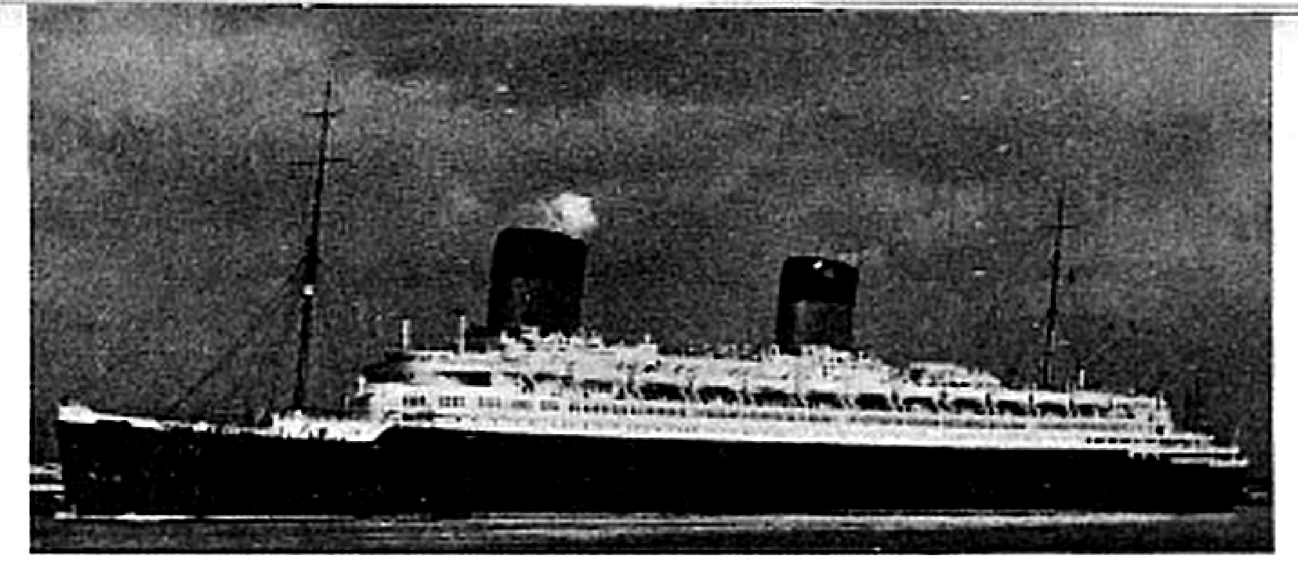
4. Au début de la deuxième partie, dans le paragraphe qui commence par : *A la maison...*, l'auteur aurait pu écrire simplement : *tout est humide.* Pourquoi a-t-il désigné tant de choses ?

TRAVAUX

1. Voici un tableau saisissant d'un paysage de Bretagne, en novembre. Vous rechercherez, d'une façon précise, les différents caractères de ce paysage, en citant les passages, les expressions du texte où ils sont exprimés.

2. L'estuaire de l'Odet n'a pas toujours le même aspect. Notez bien la date. Citez la phrase du texte qui évoque une autre image.

3. Ce tableau est triste. Pourtant n'a-t-il pas sa beauté, son charme ? Qu'en pensez-vous ?



LE PAQUEBOT « LIBERTÉ »

LA VIE A BORD D'UN GRAND PAQUEBOT MODERNE

1 - Comment allez-vous vivre dès lors ? Le moment est venu de vous initier à cette existence nouvelle [1]. Vous allez d'abord à votre cabine où vous serez « chez vous ». Un garçon prévenant vous y conduit. Comme elle est agréable, confortable et impeccablement propre ! Vous sortez satisfait de cette visite. Puis vous allez à la découverte de votre paquebot. Un peu maintenant, un peu après, un peu chaque jour, il vous deviendra familier. Par les coursives * silencieuses vous arrivez, sans le chercher, au grand salon. Ameublement, décoration, éclairage modernes, mais de grand style, et dans le style français [2]. N'est-ce pas la marque de la Compagnie Générale Transatlantique, la « French Line », et n'est-ce pas sa grande attraction pour les étrangers ? Bref, une atmosphère agréable et claire que vous retrouverez dans les salons de lecture ou de correspondance, au bar si confortable, dans la salle à manger qu'égaient ses tables fleuries, au linge éblouissant.

2 - Mais nous voilà sur le pont-promenade : la mer et le ciel toujours renouvelés... Vous n'irez pas plus avant dans la découverte du paquebot, remettant au lendemain la visite de la piscine, de la cuisine brillante, d'une propreté méticuleuse, de la salle des machines, de la passerelle.

Pour le moment, c'est la mer qui vous retient, vous hypnotise [3], et c'est toujours à sa contemplation que vous retournerez. Soit que vous parcouriez sans lassitude les ponts-promenades, soit que vous vous reposiez sur un « transatlantique [4] ». C'est elle la charmeuse, qui emplira vos yeux et vous ôtera jusqu'à la notion du temps qui passe, en vous donnant l'illusion de vivre de l'éternité même de la nature.

3 - Le gong[5] sonore qui signale le repas vous réveillera de votre rêve et sera le bienvenu. Car la cuisine de la Transat mérite sa renommée mondiale. Menu toujours abondant, varié, brillant, soigné comme une œuvre d'art, servi dans un style impeccable, un vrai poème dont chaque plat est une strophe... qu'on n'hésite pas à reprendre, accompagné d'un orchestre de vins choisis.

Par ailleurs, pour vous arracher à l'ensorcellement[6] de la mer, les distractions ne manquent pas : jeux de pont qui entretiendront votre forme physique, conversations aimables, libres, d'où sont absents les sujets attristants qu'on a laissés à terre, bridge, heure du thé, promenade, conférence, lecture. Et l'heure du dîner arrive sans qu'on s'en soit aperçu. Le dîner est une fête pour laquelle souvent on s'habille, mais une fête dont on sort léger et l'esprit en éveil. Les soirées ? C'est la danse, le concert, le cinéma, les galas.

Jules VÉRAN : *Croisière blanche*,
Compagnie Générale Transatlantique.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *vous initier à cette existence nouvelle* : commencer à vous faire connaître cette existence nouvelle. Dans les religions anciennes, les cérémonies d'initiation étaient celles au cours desquelles on faisait connaître aux nouveaux adeptes les mystères ou les pratiques de ces religions. Initier quelqu'un à un art, c'est commencer à l'en instruire.

2. *le style français* - L'ameublement, la décoration, l'éclairage sont exécutés ou installés d'une certaine manière, propre au goût français : cette manière particulière est ce qu'on appelle le *style* français.

3. *vous hypnotise* - Le sens de ce verbe est, ici : qui retient toute votre pensée, ne vous permet pas de penser à autre chose.

4. *transatlantiques* : fauteuils légers qui furent d'abord utilisés sur des transatlantiques.

5. *gong* : disque de métal dont on tire des vibrations en le frappant avec une baguette garnie d'un tampon (le mot est une onomatopée).

6. *l'ensorcellement de la mer* - La mer occupe toute votre pensée, comme si elle exerçait sur vous un charme tout puissant.—

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Que veut dire l'expression : *vous serez chez vous* ?

2. Que signifie la phrase : *le paquebot vous deviendra familier* ?

3. *La « French Line »* : la ligne française.

4. Comment la mer et le ciel sont-ils toujours renouvelés ?

5. Expliquez : *votre forme physique*.

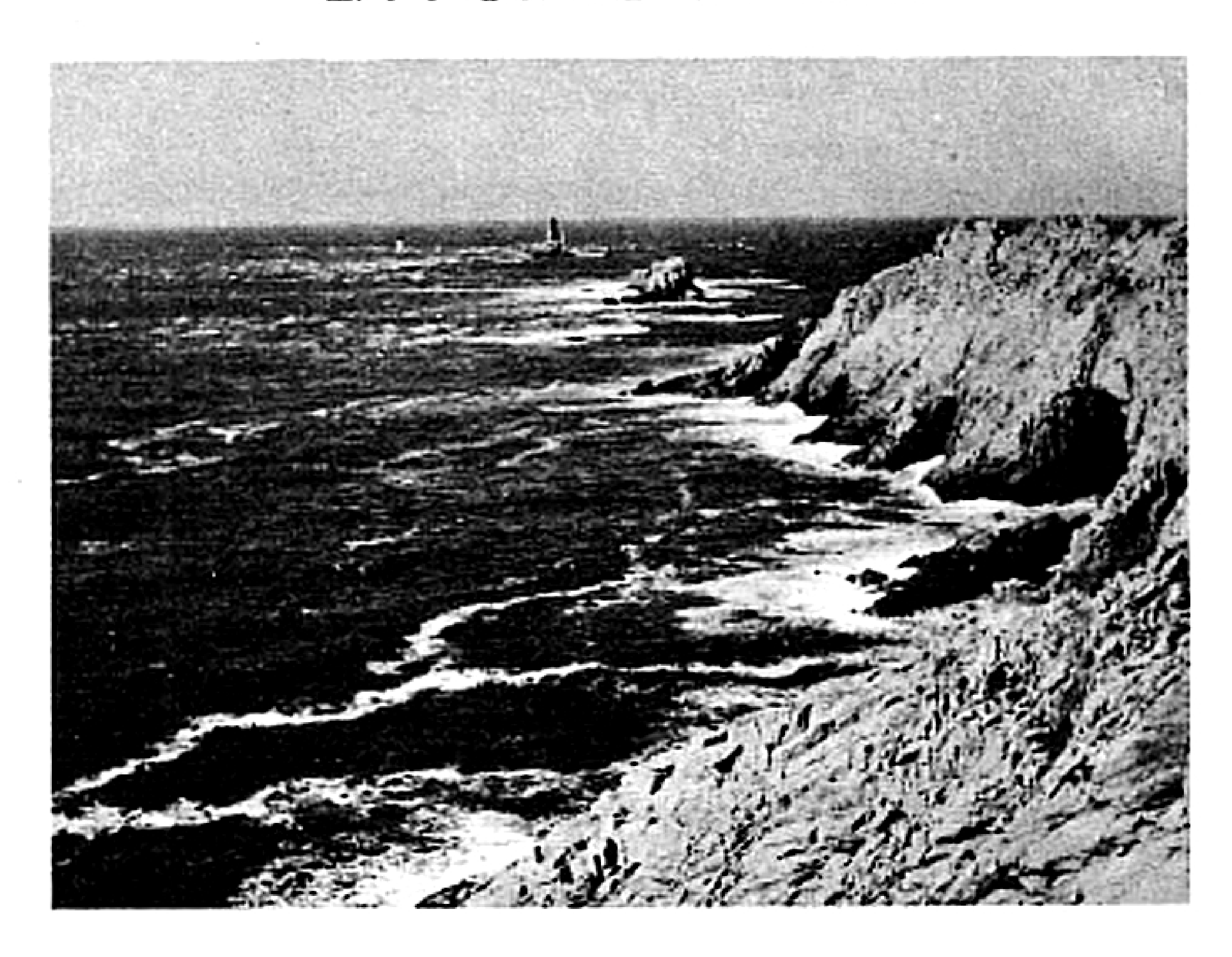
6. *On s'habille pour le dîner*. Que faut-il entendre par là ?

TRAVAUX

1. On pousse très loin, sur ces grands paquebots, la recherche du *confort* et de l'*agrément*. Montrez-le, en notant, dans ce qui est à la disposition des passagers, ce qui vous a le plus surpris.

2. Quel est, selon l'auteur, le plus grand plaisir de la vie à bord ?

LA POINTE DU RAZ



1 - C'est ici que l'océan est terrible; c'est ici qu'il est puissant. Les rochers innombrables qu'il couvre d'écume apparaissent comme les restes du rivage qu'il a submergé[1], avec ses villes antiques et tous leurs habitants. En ce moment, il est calme, il pousse dans son sommeil un immense et tranquille mugissement. Les traînées d'huile qui moirent[2] sa face glauque révèlent seules les courants perfides. Les lames qui brisent[3] à quarante pieds au-dessous de nous couvrent d'écume la falaise et nous jettent au visage leur rosée amère. Après chaque coup de la vague, le rocher, de nouveau découvert, répand avec un bruit clair, par toutes ses pentes, des cascades argentées.

2 - A notre gauche fuit la ligne désolée[4] de la baie d'Audierne jusqu'aux rochers funestes de Penmarch. A droite, la côte hérissée de falaises et d'écueils se courbe pour former la baie des Tré-

passés. Plus loin, nous voyons luire comme un feu rouge le cap de la Chèvre. Plus loin encore, la côte de Brest et les îles d'Ouessant, bleuissant à l'horizon, se confondent avec le bleu léger du ciel.

3 - L'océan et les falaises changent à tout moment d'aspect. Ses lames sont tour à tour blanches, vertes, violettes, et les rochers, qui, tout à l'heure, faisaient briller leurs veines de mica[5], sont maintenant d'un noir d'encre. L'ombre vient à grands coups d'ailes. Les dernières gouttes de flamme tombées dans la mer s'éteignent. Une grande lueur orangée marque seule l'endroit où le soleil s'est couché. C'est à peine si nous voyons encore les murs de granit qui, debout ou ruinés, ferment la baie des Trépassés. On entend distinctement, dans le silence du soir, le bruit sourd des lames que traverse le cri mélancolique du cormoran[6].

Anatole FRANCE : *Pierre Nozière*.
Autorisé par Calmann-Lévy, Éditeurs.

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *le rivage qu'il a submergé :* qu'il a recouvert de ses eaux.

2. *les traînées d'huile qui moirent sa face* - La moire est une étoffe à reflets changeants. *Moirer une étoffe*, c'est lui donner le reflet de la moire. Les traînées d'huile *moirent* la face de l'océan, c'est-à-dire lui donnent cet aspect, cet éclat, ce reflet changeant.

3. *les lames qui brisent :* qui se heurtent contre un obstacle, contre les rochers.

4. *la ligne désolée :* la ligne d'une tristesse infinie.

5. *mica :* pierre brillante, feuilletée, d'un éclat métallique.

6. *cormorans :* oiseaux de mer qui se nourrissent de poissons.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Recherchez, sur une carte de la Bretagne, la pointe du Raz, la baie d'Audierne, Penmarch, la baie des Trépassés, les îles d'Ouessant.

2. *ses villes antiques.* Allusion à une légende selon laquelle une partie du rivage de la Bretagne aurait disparu sous les flots.

3. Pourquoi l'auteur dit-il que les rochers de Penmarch sont funestes ?

4. Comment vous expliquez-vous que l'océan et les falaises changent à tout moment d'aspect ?

5. *L'ombre vient à grands coups d'ailes.* Quel est le sens de cette phrase ? Quelle comparaison contient-elle ?

6. *Les dernières gouttes de flamme.* Quelles sont ces gouttes de flamme ?

7. *Les murs de granit qui, debout ou ruinés, forment la baie des Trépassés.* Dites ce que l'auteur désigne ainsi.

TRAVAUX

1. Donnez un titre à chacune des parties de ce texte.

2. Même quand l'océan est calme, à la pointe du Raz, il apparaît puissant et terrible. Relevez les mots et les détails qui le montrent.

3. Dites l'impression que produit sur vous ce tableau.

LA FRÉGATE

*Qu'elle était belle, ma Frégate *,*
Lorsqu'elle voguait dans le vent !
Elle avait, au soleil levant,
Toutes les couleurs de l'agate[1] *;*
Ses voiles luisaient le matin
Comme des ballons de satin ;
Sa quille mince, longue et plate,
Portait deux bandes d'écarlate
Sur vingt-quatre canons cachés ;
Ses mâts, en arrière penchés,
Paraissaient à demi couchés.
Dix fois plus vite qu'un pirate,
En cent jours du Havre à Surate[2]
Elle nous emporta souvent.
Qu'elle était belle, ma Frégate,
Lorsqu'elle voguait dans le vent !

Alfred de Vigny.
La Frégate « La Sérieuse ».

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *agate :* pierre précieuse.

2. *Surate :* port des Indes, dans la province de Bombay.

BEAUTÉ DU POÈME

Ce court fragment est la première strophe d'un assez long poème de Vigny, intitulé : La Frégate « La Sérieuse ».
Le capitaine évoque son navire. Il en revoit la puissance redoutable, mais aussi la légèreté, la grâce, la beauté. Observons cette image.

1. A quel moment de la journée la revoit-il ? Pourquoi plutôt à ce moment-là ?

2. Est-ce au port qu'il l'imagine ? Non. Pourquoi ?

3. Relevez les détails qui disent la légèreté et la grâce de ce navire.

4. De quoi est faite sa puissance ?

5. *Elle nous emporta souvent.* N'y a-t-il pas quelque mélancolie dans ce vers, dans le dernier mot notamment ? Pourquoi le capitaine dit-il : *nous* ?

6. Quelle est la mesure de chaque vers ? Voyez-vous pourquoi Alfred de Vigny a choisi cette mesure ?

La caronade

*Nous sommes en 1793. Un navire anglais, monté par un équipage français, s'approche des côtes de Normandie où doit débarquer un émigré. Tout à coup, un accident terrible se produit : une caronade de la batterie s'est détachée. Maintenant, elle est transportée d'un bout à l'autre de l'entrepont * par les mouvements du navire, dont elle va bientôt, si on ne l'arrête, défoncer la coque. Mais comment l'arrêter ?*

1 - Tous se taisaient, laissant la caronade[1] faire son fracas horrible. Du dehors, le flot battant le navire répondait aux chocs du canon par des coups de mer. On eût dit deux marteaux alternant.

Tout à coup, dans cette espèce de cirque inabordable où bondissait le canon échappé, on vit un homme apparaître, une barre de fer à la main. C'était l'auteur de la catastrophe, le chef de pièce coupable de négligence et cause de l'accident, le maître de la caronade. Ayant fait le mal, il voulait le réparer. Il avait empoigné une barre d'anspect * d'une main, une drosse * à nœud coulant de l'autre main, et il avait sauté par le carré * dans l'entrepont.

2 - L'homme s'était posté dans un angle, et, sa barre et sa corde dans ses deux poings, affermi sur ses jarrets qui semblaient deux piliers d'acier, livide, calme, tragique, comme enraciné dans le plancher, il attendait.

Il attendait que le canon passât près de lui.

Le canonnier connaissait sa pièce, et il lui semblait qu'elle devait le connaître. Il vivait depuis longtemps avec elle. Que de fois il lui avait fourré sa main dans la gueule ! C'était son monstre familier. Il se mit à lui parler comme à son chien. « Viens », disait-il. Il l'aimait peut-être.

Il paraissait souhaiter qu'elle vînt à lui.

Mais venir à lui, c'était venir sur lui. Et alors il était perdu. Comment éviter l'écrasement ? Là était la question. Tous regardaient, terrifiés. Pas une poitrine ne respirait librement, excepté peut-être

celle du vieillard qui était seul dans l'entrepont avec les deux combattants, témoin du sinistre.[2]

Sous eux, le flot, aveugle, dirigeait le combat.

3 - Au moment où, acceptant le corps à corps effroyable, le canonnier vint provoquer le canon, un hasard des balancements de la mer fit que la caronade demeura un moment immobile et comme stupéfaite. — « Viens donc ! » lui disait l'homme. Elle semblait écouter.

Subitement, elle sauta sur lui. L'homme esquiva[3] le choc.

Une âme, chose étrange, on eût dit que le canon en avait une, lui aussi ; mais une âme de haine, de rage. Le monstre avait l'air de guetter l'homme. Par moments, cette sauterelle colossale cognait le plafond bas de la batterie, puis elle retombait sur ses quatre roues comme un tigre sur ses quatre griffes, et se remettait à courir sur l'homme. Lui, souple, agile, adroit, se tordait comme une couleuvre sous tous ces mouvements de foudre. Il évitait les rencontres, mais les coups auxquels il se dérobait tombaient sur le navire et continuaient de le démolir.

Par instants, c'était l'homme qui attaquait le canon ; il rampait le long du bordage, sa barre et sa corde à la main ; et le canon avait l'air de comprendre et, comme s'il devinait un piège, fuyait. L'homme, formidable, le poursuivait.

(A suivre.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *caronade :* canon employé dans la marine à voiles (voir p. 269).

2. *sinistre* - Ce mot est, ici, un nom. Il signifie un événement, particulièrement un incendie, qui entraîne de grandes pertes matérielles. C'est une catastrophe, — un sinistre — que la caronade, détachée, soit libre dans l'entrepont.

3. *l'homme esquiva le choc :* l'homme évita adroitement le choc (en se jetant de côté).

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi tous se taisaient-ils ?

2. Pourquoi l'auteur dit-il que l'entrepont était un *cirque inabordable* ?

3. *Sous eux, le flot aveugle dirigeait le combat.* Que signifie cette phrase ?

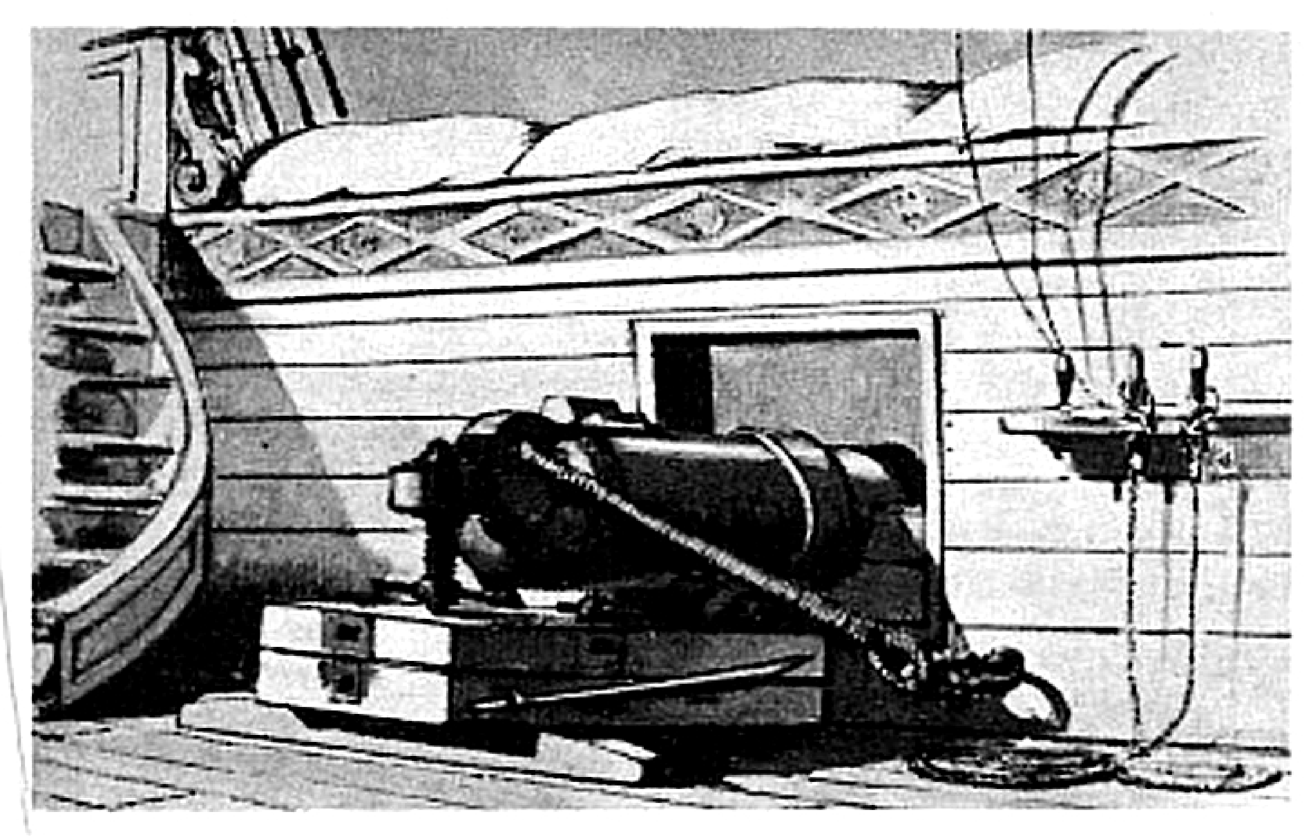
4. Le vieillard qui était seul dans l'entrepont est l'émigré qui doit être débarqué sur la côte normande.

5. *L'homme, formidable, le poursuivait.* Pourquoi Victor Hugo a-t-il écrit que l'homme était *formidable* ?

TRAVAUX

1. Ce qui a rendu ce récit si *dramatique*, c'est que, pour l'auteur, le canon est un être vivant. Vous rechercherez toutes les expressions où la caronade est ainsi représentée comme *ayant une âme, une âme de haine, de rage.*

2. L'homme et le canon, ces deux combattants, luttent-ils de la même manière ?



UNE CARONADE (*Lavis d'Albert Sébille.*)

La caronade

I - De telles choses ne peuvent durer longtemps. Le canon sembla se dire tout à coup : « Allons ! il faut en finir ! » et il s'arrêta. On sentit l'approche du dénouement[1]. Le canon, comme en suspens, semblait avoir, ou avait car, pour tous, c'était un être, une préméditation[2] féroce. Brusquement, il se précipita sur le canonnier. Le canonnier se rangea de côté, le laissa passer et lui cria en riant : « A refaire. » Le canon, comme furieux, brisa une caronade à bâbord ; puis, ressaisi par la fronde invisible qui le tenait, il s'élança à tribord sur l'homme, qui échappa. Trois caronades s'effondrèrent sous la poussée du canon ; alors, comme aveugle, et ne sachant plus ce qu'il faisait, il tourna le dos à l'homme, roula de l'arrière à l'avant, détraqua l'étrave *, et alla faire une brèche à la muraille de proue *. L'homme s'était réfugié au pied de l'escalier, à quelques pas du vieillard témoin. Le canonnier tenait sa barre d'anspect en arrêt. Le canon parut l'apercevoir et, sans prendre la peine de se retourner, recula sur l'homme avec une promptitude de coup de hache. L'homme, acculé au bordage, était perdu. Tout l'équipage poussa un cri.

2 - Mais le vieux passager, jusqu'alors immobile, s'était élancé, lui-même plus rapide que toutes ces rapidités farouches. Il avait saisi un ballot de faux assignats[3] et, au risque d'être écrasé, il avait réussi à le jeter entre les roues de la caronade.

Le ballot fit l'effet d'un tampon... La caronade trébucha. Le canonnier, à son tour, saisissant ce joint redoutable, plongea sa barre de fer entre les rayons d'une des roues d'arrière. Le canon s'arrêta.

Il penchait. L'homme, d'un mouvement de levier imprimé[4] à la barre, le fit basculer. La lourde masse se renversa avec le bruit d'une cloche qui s'écroule, et l'homme, se ruant à corps perdu, ruisselant de sueur, passa le nœud coulant de la drosse au cou de bronze du monstre terrassé.

3 - C'était fini. L'homme avait vaincu...

Les soldats et les marins battirent des mains...

Tout l'équipage se précipita avec des câbles et des chaînes et, en un instant, le canon fut amarré.

Le canonnier salua le passager :

« Monsieur, lui dit-il, vous m'avez sauvé la vie. »

Victor Hugo : *Quatre-vingt treize.*

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *le dénouement :* moment où se termine, où se *dénoue* une action, dans une pièce de théâtre, ou dans un récit, ou dans la vie. Ici, la fin du combat entre l'homme et le canon.

2. *une préméditation* - Une faute est commise avec préméditation quand le coupable l'a voulue, s'est préparé à la commettre. Ici, le canon semblait prévoir avec férocité ce qu'il allait faire.

3. *assignat* - Les assignats étaient les billets de banque utilisés pendant la Révolution, lorsque la France fut gouvernée par la Convention, puis par le Directoire. Il s'agit, ici, de faux assignats imprimés en Angleterre.

4. *un mouvement imprimé à la barre :* un mouvement que l'homme avait fait exécuter à la barre par une pression, par l'action de sa force musculaire.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Le canon, *comme en suspens.* Que signifie cette expression ?

2. Le canonnier crie au canon en riant : « *A refaire.* » Comment vous expliquez-vous qu'il parle au canon ? Est-il vraisemblable qu'il puisse rire dans un combat aussi tragique ?

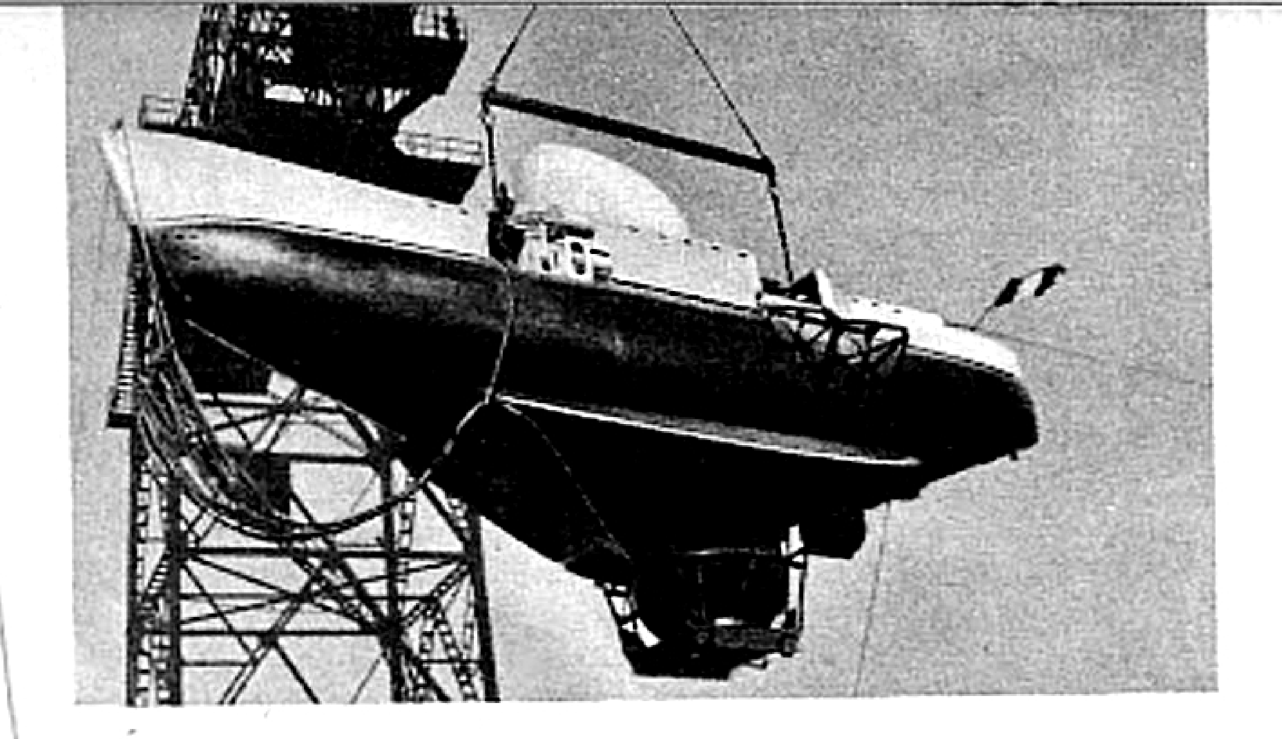
3. *Le canon est ressaisi par la fronde invisible qui le tenait.* Que signifie cette phrase ?

4. *Le canonnier, saisissant ce joint redoutable...* Quel joint ? Que veut dire l'auteur?

TRAVAUX

1. Comme dans le fragment qui précède, vous rechercherez les expressions qui font de cette caronade un être vivant.

2. De quelles qualités le vieux passager fait-il preuve ?



Le bathyscaphe

Deux Français, le commandant Houot et l'ingénieur Willm, expérimentent un nouvel appareil, le bathyscaphe, construit pour explorer les grandes profondeurs.

1 - Le 14 août 1953, au large de Toulon, la montée du jour fit apparaître un navire blanc comme neige, traînant au bout d'une laisse un sous-marin miniature. Le bateau-laboratoire « Élie Monnier » remorquait le bathyscaphe, vaisseau révolutionnaire qui ne sait naviguer qu'à la verticale. Après avoir appareillé * à deux heures de la nuit dans l'arsenal * de Toulon, et défilé en silence devant tout ce qu'il y a de classique [1] en fait de marine, du « Richelieu » harnaché de tourelles au plus périmé des rafiots [2], le couple étrange du bateau blanc et du bathyscaphe atteignait dès l'aube les solitudes de la haute mer. L' « Élie-Monnier » stoppe ses machines à dix mille * au sud du cap Cépet, à l'aplomb d'un abîme marqué sur la carte par le chiffre 2 300, ce qui signifie que l'épaisseur de la mer y dépasse deux kilomètres. C'est là que Houot et Willm vont risquer la croisière de l'impossible, la plongée de deux mille mètres pour agrandir la troisième dimension de la marine. Après la conquête des pôles et celle de l'Everest, ils veulent atteindre le pôle noir, celui des profondeurs abyssales [3] ! Le commandant Houot a quatre galons et l'ingénieur du génie maritime Willm en

a trois. Ils sont en bleu de travail et tiennent un chandail à la main comme « en-cas »[4]. Grands, sveltes, le visage studieux, la joue marquée d'une fossette, ils ont l'apparence de deux frères, mais ils se disent « vous », malgré l'aventure qu'ils vont tenter en commun. Ils se dirigent maintenant vers le « bathyscaphe FNRS. 3 », et montent dans son kiosque, la baignoire *, en terme de métier. La brise n'a pas molli[5] et le clapotis reste assez fort...

Les deux hommes sont à leur poste sous la coque du petit navire à l'intérieur d'une sphère d'acier de deux mètres de diamètre capable de résister à des pressions considérables. Plusieurs tonnes de grenaille de plomb retenues par des électro-aimants pourront être libérées pour freiner la descente et faciliter la remontée.

2 - ...A 8 h. 50, Houot et Willm démarrent vers l'abîme...

Les communications téléphoniques et radio sont désormais coupées entre la sphère et le reste du monde. Houot et Willm, assis sur leurs pliants, les mains posées sur les manettes, commencent la suprême bataille contre la mer.

A 10 heures, les indicateurs marquent — 400 mètres. L'eau qui passe devant le hublot * pratiqué dans la sphère s'est complètement assombrie...

Le bathyscaphe accélérant sa descente, il faut constamment vérifier la vitesse de chute et se tenir prêt à larguer * de la grenaille pour ne pas risquer l'emballement et l'écrasement contre le fond de la mer... Mais tout va bien à bord : vitesse 26 mètres-minute. A 10 h. 25, le bathyscaphe atteint la profondeur de — 1 050 mètres. La pression dépasse 100 kilos par centimètre carré...

3 - La mer qui défile contre le hublot est noire comme de l'encre. Pour mieux observer l'abîme, Willm éteint la lumière de l'habitacle[6]. Les manœuvres se font dans l'obscurité totale. Mais les deux pilotes ont, pendant des semaines, éduqué leurs gestes comme des aveugles pour parer à une panne de lumière. Des poissons phosphorescents, sortes de petites méduses, créent des myriades de lumières verdâtres. Un film mystérieux se déroule devant le plexiglas[7] : Houot et Willm ont beau chercher ces poissons étranges, ces bêtes piquetées de lumière comme des coques de paquebot, ces monstres porteurs d'antennes, et songer aux exploits des cachalots qui plon-

gent jusqu'à ces profondeurs pour chasser les pieuvres, ils ne voient rien !...

Peu après 11 h. 15, les deux explorateurs stoppent le bathyscaphe 2 140 mètres au-dessous du niveau de la mer.
Vers 11 h. 20, la remontée commence.

4 - Une heure après, à 13 h. 32 exactement, Houot et Willm, ayant tout remis en ordre dans leur sphère et déboulonné les boulons du sas *, apparaissent à la lumière.

« Qu'avez-vous dit, alors ? leur demandai-je.

— Quelque chose comme : Jules Verne nous a montré la route. Nous n'en sommes pas bien sûrs. Mais, en tout cas, nous le pensions. »

(*Constellation*. N° 66, octobre 1953.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *ce qu'il y a de classique en fait de marine :* les navires qui sont du modèle habituel.

2. *le plus périmé des rafiots* - Le mot *rafiot* désigne, ici, un bateau de peu de valeur, soit parce qu'il est d'un modèle ancien et qu'il a fait un long usage, soit parce qu'il est mal construit.
Un billet, un permis sont *périmés* lorsqu'ils ne valent plus rien, le délai pendant lequel ils pouvaient être utilisés étant expiré.
Le plus périmé des rafiots signifie donc : un navire d'un modèle très ancien.

3. *les profondeurs abyssales :* les profondeurs des abîmes.

4. *comme « en-cas »* - Un *en-cas* est une chose qu'on emporte par précaution, en prévoyant qu'elle sera peut-être nécessaire.

5. *la brise n'a pas molli :* la brise n'est pas devenue moins forte.

6. *habitacle :* boîte cylindrique où l'on enferme la boussole, les fanaux d'éclairage.

7. *plexiglas* - Le hublot du bathyscaphe est fermé par une épaisse vitre faite d'une matière transparente et incassable, appelée *plexiglas*, à travers laquelle on peut observer la mer.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Qu'est-ce qu'un sous-marin miniature ?

2. Qu'est-ce qu'un bateau-laboratoire ?

3. Que signifie l'expression : *la croisière de l'impossible* ?

4. *agrandir* la troisième *dimension de la marine*. Quelles sont les deux premières ? et quelle est cette troisième ?

5. L'eau qui passe devant le hublot s'est assombrie. Plus tard, elle devient noire comme de l'encre. Pourquoi ?

6. Qu'est-ce que des poissons phosphorescents ?

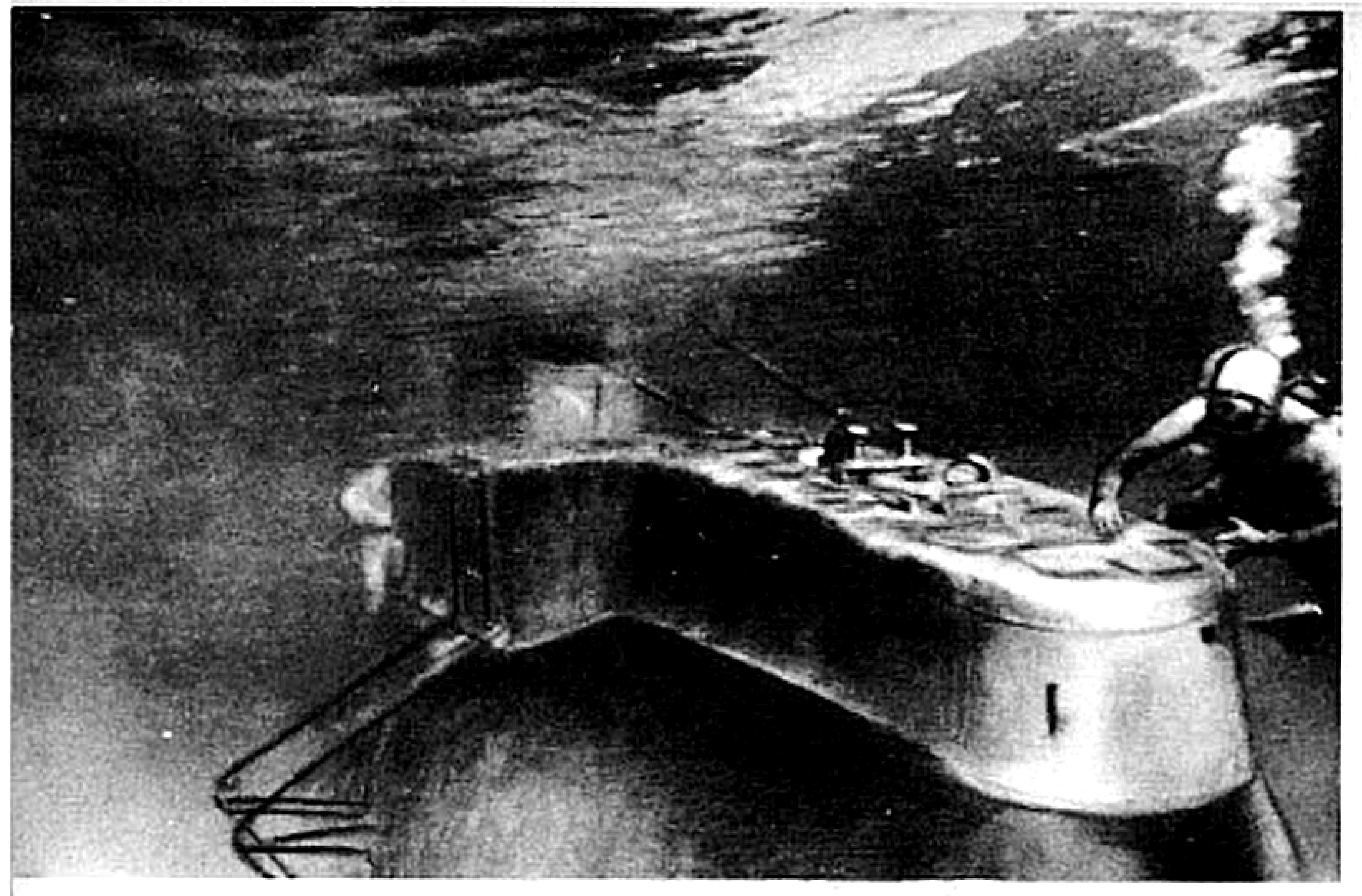
7. « *Nous n'en sommes pas bien sûrs.* » De quoi n'étaient-ils pas bien sûrs ?

8. Pourquoi ont-ils pensé à Jules Verne ?

TRAVAUX

1. Dites en quoi consiste l'héroïsme du commandant Houot et de l'ingénieur Willm.

2. Dites ce qui vous a paru particulièrement intéressant dans ce récit.



DÉBUT DE PLONGÉE DU BATHYSCAPHE : UN HOMME-GRENOUILLE VÉRIFIE L'OUVERTURE DES SOUPAPES DE LA CLOCHE A AIR

LA DERNIÈRE CONQUÊTE DU BATHYSCAPHE

Au cours d'une autre plongée au large de Dakar, le 15 février 1954, le bathyscaphe est descendu à la profondeur jamais atteinte de 4 050 mètres. Le commandant Houot et l'ingénieur Willm ont conté cette plongée.

1 - Après une nuit troublée par de multiples pensées et au cours de laquelle nous n'avons guère dormi, à bord de l'« Élie-Monnier », chacun est debout de fort bonne heure. L'aube se lève sur le groupe de trois bâtiments qui entourent le bathyscaphe ; le vent est à peu près tombé, mais la mer reste agitée. Il faut de nouveau utiliser le dinghy[1] pour accoster le « F. N. R. S. III », et à 7 h. 40 nous prenons passage dans la petite embarcation de caoutchouc avec l'aspirant Michaudon. Une légère angoisse non dissimulée se lit sur tous les visages alors que nous disons au revoir aux commandants Taillez et Ortolan.

Nous nous hâtons, après un dernier au revoir à Michaudon, de pénétrer dans le sas *, dont nous fermons le panneau derrière nous.

2 - Dès cet instant, nous sommes isolés, séparés du monde extérieur. Nous effectuons les derniers gestes déjà familiers de mise en place et de serrage des seize boulons qui écrasent le joint de la lourde porte de la sphère. Nous donnons, par téléphone, les derniers ordres au personnel resté dans la baignoire : ouverture des purges[2], largage * de la remorque *, jusqu'au moment où il évacue le flotteur : il est 10 heures.

Nous sommes libres de notre destin : nous déclenchons nous-mêmes la plongée en ouvrant le clapet[3] de remplissage du sas.

3 - 11 heures. — 1 000 mètres. Le presse-étoupe d'un robinet de manomètre fuit légèrement, — régulièrement une goutte d'huile s'en échappe et tombe sur la nuque de celui d'entre nous qui est au hublot. Pensant à la pression quatre fois plus grande qu'il subira tout à l'heure, nous saisissons l'énorme clef à molette qui fait partie de notre coffre à outils et nous nous efforçons de le resserrer.

Le travail n'est pas facile ; jamais la sphère n'a été aussi encombrée : vêtements chauds de réserve, casse-croûte, poste émetteur 600 mètres de secours, destiné à faciliter les recherches de l'engin en surface, et son antenne cerf-volant, etc...

12 h. 45. — Les manomètres[4] indiquent 3 600 mètres. Nous lançons le sondeur, et, quelques minutes plus tard, avec une émotion que nous ne cherchons pas à nous dissimuler mutuellement, un écho apparaît sur le papier : nous ne sommes plus qu'à 200 mètres du but ! Il faut ralentir, car nous ne savons pas exactement la nature de ce fond. Le contact doit être très doux.

4 - Houot, l'œil au hublot, rompt le silence : « Je vois le fond ! » Moment d'émotion. Un cercle lumineux se dessine, en effet, à l'aplomb des projecteurs. Le guiderope[5] a touché. Le « F. N. R. S. III », allégé, s'arrête. Il n'y a plus aucune manœuvre à faire. La température extérieure est de 5°, celle de l'essence est encore de 10 à 11°, son refroidissement nous alourdira lentement mais suffisamment pour que, à 13 h. 30, la sphère, elle-même, touche la vase.

Au contact, un léger nuage de sable très fin, impondérable[6], se dégage, passe devant le hublot et se dissipe lentement. De jolies colonies d'animaux, du genre actinies, accrochées au fond, ressem-

blant à s'y méprendre à des tulipes de cristal, s'inclinent doucement au gré du léger courant.

Soudain, Willm a une exclamation qui paraît devoir devenir familière aux grandes profondeurs : « Un squale. » En effet, un magnifique animal, de deux mètres de long environ, s'approche lentement, curieusement, du hublot. Son long corps ondule, cependant que ses deux gros yeux semblent contempler, sans le moindre effroi, ce monstre qui vient d'un autre monde.

5 - Il est 14 h. 6 : un léger frémissement secoue le « F. N. R. S. III ». Nous nous regardons ! Le lest de sécurité (batteries extérieures), vient intempestivement[7] de se décrocher. Malgré nous, trop tôt, hélas ! nous décollons du fond et amorçons une remontée rapide qu'il nous est impossible d'arrêter. Par ultra-sons, nous prévenons aussitôt de notre retour les bâtiments de surface.

A 15 h. 21, le bathyscaphe crève la surface.

L'ultime[8] plongée d'épreuve du bathyscaphe est terminée.

Nous venons de vivre une des plus belles journées de notre existence.

Capitaine de corvette Houot
et Ingénieur du génie maritime Willm.
(*Le Figaro*, 24 février 1954.)

LES MOTS ET LES EXPRESSIONS

1. *le dinghy* : petite embarcation de caoutchouc.

2. *purges* : robinets servant à vider certains réservoirs.

3. *clapet* : soupape à charnière, dans le jeu d'une pompe, par exemple.

4. *manomètre* : instrument qui sert à mesurer la pression, et par là-même — dans le bathyscaphe — la profondeur atteinte par l'appareil.

5. *guiderope* : câble que le bathyscaphe laisse pendre au-dessous de lui.

6. *impondérable* : ici, sable si *fin* qu'on ne pourrait le saisir.

7. *intempestivement* : très mal à propos.

8. *L'ultime plongée* : la dernière plongée.

POUR BIEN COMPRENDRE LE TEXTE

1. Pourquoi les deux officiers ont-ils peu dormi pendant la nuit qui a précédé cette plongée ?

2. *Une légère angoisse non dissimulée se lit sur tous les visages.* Pourquoi les marins étaient-ils ainsi angoissés ? Le bathyscaphe n'avait-il pas réussi d'autres plongées ?

3. Pourquoi la sphère n'a-t-elle jamais été aussi encombrée ?

4. *Avec une émotion que nous ne cherchons pas à nous dissimuler mutuellement.* Quelle est cette émotion ? Pourquoi ne cherchent-ils pas à la dissimuler ?

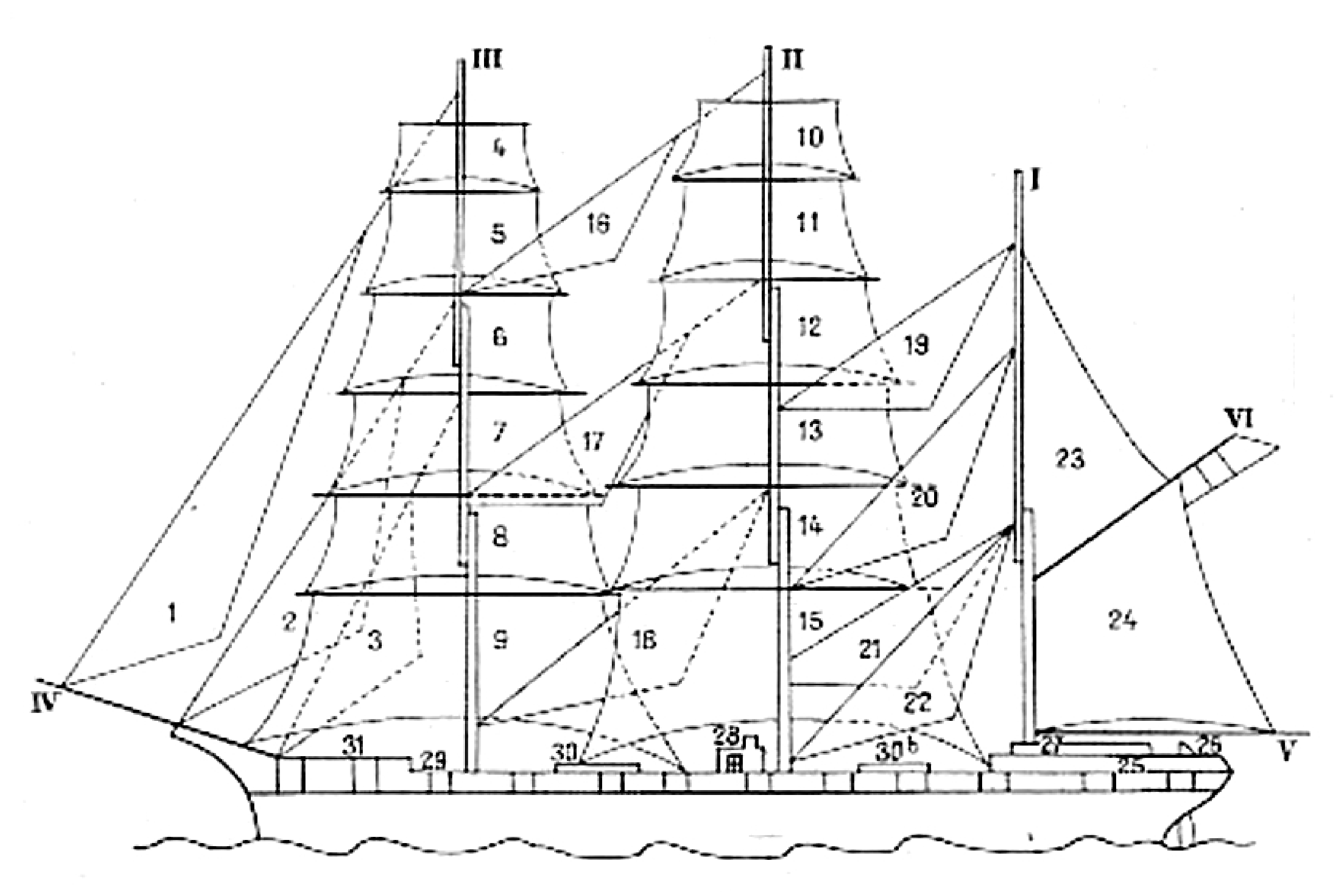
5. Qu'est-ce que le *lest de sécurité* ?

TRAVAUX

1. Il y a plusieurs épisodes dans ce récit. Lesquels ?

2. Pourquoi le commandant Houot et l'ingénieur Willm ont-ils écrit qu'ils venaient de vivre une des plus belles journées de leur existence ?

LEXIQUE



I Mât d'artimon
II Grand mât
III Mât de misaine
IV Beaupré
V Gui
VI Corne de brigantine

1 Clin foc
2 Grand foc
3 Petit foc
4 Petit cacatois
5 Petit perroquet volant
6 Petit perroquet fixe
7 Petit hunier volant
8 Petit hunier fixe
9 Misaine
10 Grand cacatois
11 Grand perroquet volant
12 Grand perroquet fixe
13 Grand hunier volant
14 Grand hunier fixe
15 Grand-voile
16 Voile d'étai de grand cacatois
17 Voile d'étai de grand perroquet
18 Grand-voile d'étai
19 Voile d'étai de flèche
20 Diablotin
21 Marquise
22 Foc d'artimon
23 Flèche
24 Artimon ou brigantine
25 Dunette
26 Tortue
27 Roof
28 Cuisine
29 Descente du poste
30-30' Panneaux de cale
31 Gaillard.

A

albatros, *n. m.* : oiseau palmipède des mers de l'hémisphère sud. C'est le plus grand des oiseaux de mer ; il atteint 4 mètres d'envergure.

algue, *n. f.* : plante qui ne produit jamais de fleurs et qui vit à la surface ou au fond des eaux douces ou salées.

amarre, *n. f.* : câble destiné à maintenir un navire au rivage ; désigne aussi tout

cordage servant à attacher, à fixer, à retenir.

amener la voile : abaisser la voile, la mettre bas.

amure, *n. f.* : cordage servant à la manœuvre des voiles.

anspect, *n. m.* : levier employé à bord des navires. Il sert également à manœuvrer les lourds véhicules (wagon, voitures).

appareillage, *n. m.* : ensemble des dispositions qui sont prises avant le départ d'un bateau.

appareiller : se préparer à partir.

armateur, *n. m.* : celui qui arme, ou qui équipe un ou plusieurs navires à ses frais.

arsenal, *n. m.* : désigne ici l'établissement maritime où se construisent, se réparent et s'arment les bâtiments de guerre.

aviron, *n. m.* : rame servant à faire avancer une embarcation.

B

bâbord, *n. m.* : côté gauche d'un navire en allant de l'arrière à l'avant. — *Bâbord amures* : la voile est disposée pour recevoir le vent par la gauche.

bâbordais, *n. m.* : marin appartenant à l'équipe de bâbord.

baignoire, *n. f.* : terme qui désigne le kiosque du sous-marin, c'est-à-dire la tourelle élevée sur la passerelle.

balise, *n. f.* : perche surmontée d'un voyant, ou tour en maçonnerie, servant à indiquer aux navigateurs les endroits dangereux.

banc, *n. m.* : écueils cachés sous l'eau (banc de rochers, banc de sable).

barre, *n. f.* : pièce de bois fixée à la partie supérieure du gouvernail. A bord des paquebots, la barre est une roue qui manœuvre le gouvernail. Elle est confiée à l'homme de barre.

bassin, *n. m.* : un grand port est formé de plusieurs bassins. Un bassin est une partie d'un port fermée par des écluses et dans laquelle le niveau d'eau est constant.

batayole, *n. f.* : montant en fer ou en cuivre qui supporte les garde-fous des hunes, des passerelles, etc.

bâtiment, *n. m.* : navire.

beaupré, *n. m.* : mât incliné qui sort à l'avant d'un bâtiment à voiles (voir *croquis du trois-mâts*, p. 277).

bitte d'amarrage, *n. f.* : billot de bois ou de fonte servant de point fixe d'amarrage à bord des bateaux.

bord, *n. m.* : désigne ici le navire lui-même.

bordage, *n. m.* : planches qui recouvrent extérieurement les flancs d'un navire.

bordée, *n. f.* : ensemble des marins affectés spécialement au service d'un des côtés du navire : la bordée des tribordais, des bâbordais.

bosco, *n. f.* : désigne le chef de manœuvre. Maître d'équipage.

bouée, *n. f.* : appareil flottant indiquant la route en mer, ou un obstacle, ou un point d'amarrage.

bout-dehors, *n. m.* : le bout-dehors de foc est un mât incliné en prolongement du beaupré à l'avant du voilier.

branle-bas, *n. m.* : préparatifs de combat à bord d'un vaisseau. Le branle-bas du mouillage désigne l'ensemble des manœuvres à exécuter pour procéder au mouillage du bateau.

brasse, *n. f.* : mesure de longueur équivalant à la longueur des deux bras étendus. La brasse française était de 1,62 mètre.

brick, *n. m.* : petit navire à deux mâts, dont le plus grand est à l'arrière.

brisant, *n. m.* : rochers à fleur d'eau contre lesquels les navires viennent se briser.

C

cacatois, *n. m.* : nom d'un mât et d'une voile (voir *croquis du voilier*, p. 277).

cale, *n. f.* : partie la plus basse dans l'intérieur d'un vaisseau.

cap, *n. m.* : *mettre le cap* sur un point désigné, c'est se diriger vers ce point. —

cap *(tête)* désigne aussi l'avant d'un navire.

capelage, *n. m.* : emplacement ou ferrure, en haut d'un mât, où sont fixés les haubans et les étais.

carène, *n. f.* : c'est la partie de la coque qui plonge dans l'eau.

cargo, *n. m.* : navire spécialement destiné au transport des marchandises.

carguer : replier, serrer les voiles.

carlingue, *n. f.* : grosse pièce de bois placée à l'intérieur d'un navire dans le sens de la quille et servant à consolider la carène.

carré, *n. m.* : sur un navire, salle où les officiers prennent leurs repas.

chaland, *n. m.* : bateau plat pour transporter les marchandises sur rades ou rivières.

château arrière, *n. m.* : construction, logement élevé à l'arrière du navire.

chenal, *n. m.* : ancienne forme du mot *canal*. Désigne un passage étroit et profond, accessible aux navires, à l'entrée d'un port.

choquer : lâcher progressivement une amarre, une chaîne, une manœuvre.

chouquet, *n. m.* : double collier en fer servant à maintenir un mât au-dessus d'un autre.

cingler : naviguer dans une direction déterminée.

compas, *n. m.* : nom donné à la boussole par les marins.

contrebord : à contrebord, en allant à l'opposé l'un de l'autre.

coque, *n. f.* : la carcasse du navire ; elle est en bois, en tôle de fer ou d'acier.

corne, *n. f.* : vergue dont l'extrémité inférieure s'appuie contre un mât, et dont l'autre extrémité est maintenue par des cordages qui lui font prendre une position oblique.

corps mort, *n. m.* : chaînes et ancres reposant sur le fond d'une rade pour servir à l'amarrage des navires.

corsaire, *n. m.* : Surcouf, Jean-Bart, Duguay-Trouin furent des corsaires. C'étaient de hardis marins dont la tâche était de capturer les vaisseaux de commerce de la nation avec laquelle leur pays était en guerre.

coupée, *n. f.* : ouverture pratiquée de chaque côté d'un navire, donnant accès sur le pont supérieur et destinée à faciliter l'embarquement des personnes.

courant, *n. m.* : sorte de fleuve d'eau de mer qui parcourt la mer dans une direction déterminée sans se mêler à la masse des flots environnants.

coursive, *n. f.* : passage étroit dans le sens de la longueur du navire (famille du mot *course*).

croisière, *n. f.* : voyage d'exploration maritime dans une zone déterminée.

D

docker, *n. m.* : ouvrier des docks, employé au chargement ou au déchargement des navires.

drisse, *n. f.* : cordage servant à hisser une voile.

drosse, *n. f.* : appareil qui transmet au gouvernail les mouvements de la barre.

dunette, *n. f.* : partie du pont qui domine la poupe, c'est-à-dire la partie arrière d'un navire.

E

écoute, *n. f.* : cordage attaché au coin inférieur des voiles.

écoutille, *n. f.* : ouverture pratiquée dans le pont d'un navire pour pénétrer dans l'intérieur.

élingue, *n. f.* : corde en forme d'anneau dont on entoure un objet pesant et qui permet de le soulever.

embrun, *n. m.* : pluie fine provoquée par les vagues en se brisant.

empile, *n. f.* : fil qui supporte l'hameçon d'une ligne.

empointure, *n. f.* : chacun des coins supérieurs d'une voile carrée.

encâblure, *n. f.* : mesure de longueur ancienne des marins. Elle vaut le dixième du mille marin : 185 mètres.

entrepont, *n. m.* : intervalle, qui dans un navire, est compris entre deux ponts.

enverguer : fixer les voiles aux vergues.

épuisette, *n. f.* : filet de pêche monté sur un cerceau emmanché.

escadre, *n. f.* : groupe de bâtiments de guerre sous un même chef.

étanche : qui ne laisse pas sortir ou pénétrer l'eau. — La *trappe étanche* est la porte ou, plus précisément, le panneau qui ferme l'ouverture du robot, de telle manière que l'eau ne puisse pénétrer à l'intérieur.

étarquer : étarquer une voile, c'est la hisser et la tendre autant que possible.

étrave, *n. f.* : assemblage de fortes pièces de bois courbes qui continuent la quille et forment la proue d'un navire.

F

faille, *n. f.* : une fente, une crevasse entre les blocs de rochers.

falot, *n. m.* : lanterne de grande dimension.

fanal, *n. m.* : au pluriel : *des fanaux* ; petit phare qu'on allume la nuit à l'entrée d'un port. Grosse lanterne qu'on allume sur un navire. — *Fanaux de position*, ou feux de position ou feux de route : lumières réglementaires pour éviter les collisions.

filin, *n. m.* : cordage en chanvre.

foc, *n. m.* : voile triangulaire à l'avant du bateau (voir *croquis du voilier*).

frégate, *n. f.* : vaisseau à voiles de l'ancienne marine. C'est aussi le nom d'un oiseau marin doué d'une puissance de vol considérable.

fusée du mât, *n. f.* : l'extrémité du mât qui pointe vers le ciel.

G

gabier, *n. m.* : matelot qui se tient dans la mâture pour visiter et entretenir le gréement.

gaillard, *n. m.* : gaillard avant, gaillard arrière ; chacune des parties extrêmes du pont supérieur d'un navire, généralement surélevé. Souvent, le logement des matelots se trouve sous le gaillard.

galet, *n. m.* : caillou arrondi par le frottement que l'on trouve sur le bord de la mer ; désigne aussi la plage couverte de galets.

galhauban, *n. m.* : long cordage pour soutenir les mâts de hune et de perroquet dans le sens latéral.

glène de filin, *n. f.* : filin (c'est-à-dire cordage en chanvre) roulé sur lui-même.

godille, *n. f.* : rame que l'on place à l'arrière d'un canot et qui, manœuvrée de droite à gauche et de gauche à droite, le fait avancer.

goélette, *n. f.* : navire léger à deux mâts jaugeant de 30 à 150 tonneaux.

goémon, *n. m.* : algue, herbe marine que l'on trouve sur nos côtes de la Manche et de l'Atlantique.

grand-voile, *n. f.* : voile carrée de la grand-vergue (voir *croquis du voilier*).

gréement, *n. m.* : ensemble de tous les accessoires nécessaires à un bâtiment, à un mât (poulies, cordages, voiles, etc...).

grève, *n. f.* : étendue de sable et de gravier alternativement couverte d'eau et découverte par les mouvements de la marée.

H

haler : tirer avec effort, avec force.

harpon, *n. m.* : instrument dont on se sert pour la pêche des gros poissons. Le harpon est, fait le plus souvent, d'une hampe de bois dur armée à l'extrémité d'un fer en pointe de flèche.

hauban, *n. m.* : cordages en échelle qui maintiennent un mât vertical.

haveneau, *n. m.* : filet en forme d'épuisette utilisé pour la pêche de la crevette.

houle, *n. f.* : le vent produit à la surface de la mer une succession de « creux » et de « bosses » qu'on appelle la *houle.*

hublot, *n. m.* : petite ouverture ronde pour éclairer et aérer l'intérieur d'un navire.

hune, *n. f.* : plate-forme élevée autour d'un mât qui la traverse.

hunier, *n. m.* : mât portant une hune.

I

immersion, *n. f.* : action de plonger dans un liquide. Un sous-marin en immersion disparaît complètement dans la mer. On dit encore qu'*il est en plongée.*

J

jetée, *n. f.* : construction en pierre ou en bois qui protège l'entrée d'un port.

jusant, *n. m.* : reflux ou retrait des eaux de la mer résultant du mouvement périodique de la marée.

L

lagune, *n. f.* : partie de mer peu profonde qui s'avance dans les terres.

lame, *n. f.* : vague de la mer. Elle correspond à une « bosse » dans l'explication de la houle (voir ce mot).

large, *n. m.* : la partie de la mer qui est loin de toute côte. Un navire qui passera « au large » de la Bretagne percevra, la nuit, les phares de la côte. En plein jour, il verra la côte bretonne se dessiner à l'horizon.

larguer : c'est détacher, lâcher, laisser aller une corde, une amarre. — *Larguer les voiles,* c'est laisser les voiles pendre des vergues qui les portent.

latines : voir *voiles,* p. 283.

latitude, *n. f.* : distance exprimée en degrés, minutes, secondes, qui sépare un lieu de l'équateur.

lisse, *n. f.* : triangle de bois servant d'appui et placé sur la rampe du platbord qui entoure le pont du navire. — *La lisse du vent* : la partie bordant le pont du navire dans la direction d'où vient le vent.

littoral, *n. m.* : rivage, région qui s'étend le long de la mer.

longitude, *n. f.* : distance exprimée en degrés, minutes, secondes, qui sépare un lieu du méridien d'origine (méridien de Greenwich).

louvoyage, *n. m.* : action de louvoyer. Louvoyer, c'est avancer en zigzag pour naviguer quand on a le vent contraire.

M

marée, *n. f.* : mouvement de va-et-vient de la mer qui monte durant 6 heures et redescend ensuite pendant 6 autres heures pour remonter encore.

membrure, *n. f.* : ensemble des pièces de bois courbes fixées sur la quille qui forment la carcasse d'un navire.

mille, *n. m.* : le mille marin est la soixantième partie d'un degré du méridien terrestre (1 852 mètres).

mine, *n. f.* : il s'agit, ici, d'un engin explosif pour faire sauter les navires ennemis. Quelquefois, les mines sont immergées à une certaine profondeur ; d'autres fois, elles reposent sur le fond de la mer. Elles éclatent, soit par le moyen d'un contact électrique, soit à la suite d'un simple choc.

misaine, *n. f.* : nom d'un mât et d'une voile (voir *croquis du voilier*).

môle, *n. m.* : jetée construite à l'entrée d'un port pour l'abriter contre les vagues.

mouillage, *n. m.* : lieu de la mer où un vaisseau peut être mis à l'ancre.

mouiller : jeter l'ancre à la mer pour arrêter le navire.

mucus, *n. m.* : sorte d'humeur, de liquide visqueux qui recouvre le corps des poissons.

musoir, *n. m.* : extrémité d'une jetée ou d'une écluse qui se termine en forme de museau.

N

nœud, *n. m.* : le nœud vaut 15,43 mètres. Il est la cent vingtième partie du mille marin. Un bateau qui file 20 nœuds effectue un trajet de 20 fois 15,43 mètres en une demi-minute, soit 20 milles à l'heure.

nordet, *n. m.* : vent qui souffle du nord-est ; on dit : *sec comme nordet*, ce qui signifie : *très sec*, au sens propre comme au sens figuré.

O

officier de quart, *n. m.* : officier chargé de la surveillance du navire pendant un certain temps de la journée.

P

panneau, *n. m.* : sorte de couvercle qui ferme la trappe par laquelle on descend à l'intérieur d'un navire.

pare à virer : signifie : *tenez-vous prêts à changer de direction.*

passe, *n. f.* : entrée d'un port, passage navigable entre deux terres, entre deux écueils.

passe-avant ou **passavant**, *n. m.* : partie du pont supérieur d'un navire servant de passage entre l'avant et l'arrière.

passerelle, *n. f.* : plate-forme placée au-dessus du pont supérieur d'un navire, où se tiennent l'officier de quart et l'homme de barre. C'est de la passerelle que partent tous les ordres donnés pour la conduite du navire.

perroquet, *n. m.* : nom d'un mât et d'une voile (voir *croquis du voilier*).

pied, *n. m.* : ancienne mesure de longueur valant 0,324 m. Le pied anglais mesure 0,3048 m. et se divise en 12 pouces.

pied par pied : pas à pas, graduellement.

pilotis, *n. m.* : gros pieu que l'on enfonce dans l'eau ou dans un fond peu résistant. Les pilotis servent de fondations aux ouvrages construits sur l'eau.

plat-bord, *n. m.* : bordage épais qui termine le pourtour d'un navire.

pont, *n. m.* : plancher du navire. Les grands paquebots ont plusieurs étages de ponts.

ponté, *adj.* : muni d'un ou de plusieurs ponts.

pontons, *n. m.* : bâteaux pontés qui portent des grues, des aspirateurs servant au déchargement des marchandises.

poste, *n. m.* : désigne, à bord d'un bateau, le logement réservé aux matelots.

poupe, *n. f.* : l'arrière d'un navire.

promontoire, *n. m.* : cap élevé.

proue, *n. f.* : l'avant d'un navire.

R

rade, *n. f.* : portion de mer enfermée en partie par des terres et où les navires peuvent mouiller à l'abri des vents.

ralinguer : c'est garnir une voile de ralingues, c'est-à-dire coudre des cordages à une voile pour la fortifier. L'expression « les voiles ralinguent » signifie que le vent ne prend plus dans les voiles et qu'elles battent.

rambarde, *n. f.* : garde-corps placé autour des gaillards et des passerelles.

récif, *n. m.* : chaîne de rochers à fleur d'eau dans la mer.

reflux, *n. m.* : mouvement des eaux de la mer qui s'éloignent du rivage lorsque la marée baisse.

régate, *n. f.* : course de bateaux.

remorque, *n. f.* : câble qui rattache un bateau, un navire à celui qui le remorque.

ressac, *n. m.* : retour violent des vagues sur elles-mêmes lorsqu'elles se sont heurtées contre un obstacle.

ris, *n. m.* : partie d'une voile comprise entre la vergue et un rang d'œillets dans lesquels on passe des cordelettes pour raccourcir la voile quand le vent est trop fort. — *Prendre un ris*, c'est replier une partie de la voile sur la vergue. Faire la manœuvre contraire, c'est *larguer un ris*.

rogue, *n. f.* : appât utilisé dans la pêche à la sardine. Le mot *rogue* désigne aussi des œufs de poisson, en général.

rouler - roulis, *n. m.* : mouvement d'un bord sur l'autre, de droite à gauche. On dit que le navire *roule*.

S

sabord, *n. m.* : ouverture de grande dimension par où l'on charge les marchandises encombrantes dans un navire du commerce.

sas, *n. m.* : sorte de cheminée, de couloir entre deux panneaux.

second, *n. m.* : désigne le second capitaine. Le second est particulièrement chargé de la conduite de l'équipage, de l'entretien du navire et de la cargaison.

sémaphore, *n. m.* : autrefois, appareil muni de bras, au moyen desquels on exécutait des signaux de télégraphie optique. Aujourd'hui, c'est un poste établi sur une côte pour signaler les navires et correspondre avec eux, soit par signaux aériens, soit par T. S. F.

serrer le vent : naviguer aussi près que possible de la direction du vent.

sillage, *n. m.* : trace que laisse sur l'eau le passage d'un navire. Dans la lecture page 79, désigne les routes habituellement suivies par les navires.

sloop, *n. m.* : petit navire à un seul mât.

souquer : tirer violemment, avec beaucoup d'énergie, sur les avirons.

soute, *n. f.* : chambre, magasin, établi dans la cale d'un navire pour recevoir toutes sortes de provisions et de munitions (la soute aux vivres, la soute à charbon).

spardeck, *n. m.* : pont léger sur montants, qui recouvre les cabines et salons du pont supérieur des paquebots.

steamer, *n. m.* : navire à vapeur.

suroît, *n. m.* : désigne le vent du sud-ouest. Désigne également le chapeau de toile huilée imperméable ou une vareuse de laine à capuchon pour s'abriter du suroît.

T

tangage, *n. m.* : mouvements d'oscillation d'un navire dans le sens de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant.

tangon, *n. m.* : espar, c'est-à-dire sorte de petit mât que l'on fait déborder du navire pour établir une voile, ou amarrer les embarcations.

timonerie, *n. f.* : partie du pont qui est à l'arrière du navire et où se tiennent les timoniers.

timonier, *n. m.* : homme qui est chargé de la surveillance de la route à bord d'un navire et du service des signaux. Désigne aussi l'homme de barre qui manœuvre le gouvernail d'un navire.

tonnage, *n. m.* : capacité de transport d'un navire évaluée en tonneaux.

tonneau, *n. m.* : unité de volume pour le jaugeage des navires. Le tonneau de jauge international vaut 2,830 mètres cubes.

tribord, *n. m.* : côté droit d'un navire en allant de l'arrière à l'avant. — *Tribord amures* : la voilure est disposée pour recevoir le vent par la droite.

tribordais, *n. m.* : homme d'équipage faisant partie du quart de tribord.

V

varech, *n. m.* : genre d'algues qui vivent à une faible profondeur sur les rochers des rivages maritimes, même sur ceux qui sont découverts à marée basse.

vergues, *n. f.* : pièces de bois placées horizontalement sur les mâts d'un navire et destinées à porter les voiles.

voiles, *n. f.* : on distingue différentes formes de voiles :

- les *voiles latines* ou triangulaires ;
- les *voiles auriques* ou à quatre côtés non symétriques ;
- les *voiles carrées* ou à quatre côtés symétriques.

Le nombre des mâts et la forme des voiles permettent de fixer la variété de voilier à laquelle appartient un navire.

rogue, *n. f.* : appât utilisé dans la pêche à la sardine. Le mot *rogue* désigne aussi des œufs de poisson, en général.

rouler - roulis, *n. m.* : mouvement d'un bord sur l'autre, de droite à gauche. On dit que le navire *roule*.

S

sabord, *n. m.* : ouverture de grande dimension par où l'on charge les marchandises encombrantes dans un navire du commerce.

sas, *n. m.* : sorte de cheminée, de couloir entre deux panneaux.

second, *n. m.* : désigne le second capitaine. Le second est particulièrement chargé de la conduite de l'équipage, de l'entretien du navire et de la cargaison.

sémaphore, *n. m.* : autrefois, appareil muni de bras, au moyen desquels on exécutait des signaux de télégraphie optique. Aujourd'hui, c'est un poste établi sur une côte pour signaler les navires et correspondre avec eux, soit par signaux aériens, soit par T. S. F.

serrer le vent : naviguer aussi près que possible de la direction du vent.

sillage, *n. m.* : trace que laisse sur l'eau le passage d'un navire. Dans la lecture page 79, désigne les routes habituellement suivies par les navires.

sloop, *n. m.* : petit navire à un seul mât.

souquer : tirer violemment, avec beaucoup d'énergie, sur les avirons.

soute, *n. f.* : chambre, magasin, établi dans la cale d'un navire pour recevoir toutes sortes de provisions et de munitions (la soute aux vivres, la soute à charbon).

spardeck, *n. m.* : pont léger sur montants, qui recouvre les cabines et salons du pont supérieur des paquebots.

steamer, *n. m.* : navire à vapeur.

suroît, *n. m.* : désigne le vent du sud-ouest. Désigne également le chapeau de toile huilée imperméable ou une vareuse de laine à capuchon pour s'abriter du suroît.

T

tangage, *n. m.* : mouvements d'oscillation d'un navire dans le sens de l'avant à l'arrière et de l'arrière à l'avant.

tangon, *n. m.* : espar, c'est-à-dire sorte de petit mât que l'on fait déborder du navire pour établir une voile, ou amarrer les embarcations.

timonerie, *n. f.* : partie du pont qui est à l'arrière du navire et où se tiennent les timoniers.

timonier, *n. m.* : homme qui est chargé de la surveillance de la route à bord d'un navire et du service des signaux. Désigne aussi l'homme de barre qui manœuvre le gouvernail d'un navire.

tonnage, *n. m.* : capacité de transport d'un navire évaluée en tonneaux.

tonneau, *n. m.* : unité de volume pour le jaugeage des navires. Le tonneau de jauge international vaut 2,830 mètres cubes.

tribord, *n. m.* : côté droit d'un navire en allant de l'arrière à l'avant. — *Tribord amures* : la voilure est disposée pour recevoir le vent par la droite.

tribordais, *n. m.* : homme d'équipage faisant partie du quart de tribord.

V

varech, *n. m.* : genre d'algues qui vivent à une faible profondeur sur les rochers des rivages maritimes, même sur ceux qui sont découverts à marée basse.

vergues, *n. f.* : pièces de bois placées horizontalement sur les mâts d'un navire et destinées à porter les voiles.

voiles, *n. f.* : on distingue différentes formes de voiles :

- les *voiles latines* ou triangulaires ;
- les *voiles auriques* ou à quatre côtés non symétriques ;
- les *voiles carrées* ou à quatre côtés symétriques.

Le nombre des mâts et la forme des voiles permettent de fixer la variété de voilier à laquelle appartient un navire.

TABLE DES MATIÈRES

PHOTOGRAPHIES de : *A. N. V. V.* (Office néerlandais de Tourisme), pages 134, 138 ◆ *Boudot-Lamotte*, 13, 16, 18, 36, 53, 71, 158, 167, 247, 255, 260, 264 ◆ *Braun et Cie*, 179 ◆ *Bruckmann*, 136 ◆ *Cie Générale Transatlantique*, 223, 262 ◆ *Crevaux*, 58 ◆ *Fox-Phot* (Atlas-Photos), 76 ◆ *Giraudon*, 27 ◆ *Georges Broihanne*, 28, 66, 174, 230 ◆ *Illustration* (Lavis d'*Albert Sébille*), 269 ◆ *Intercontinentale* (A. F. P.), 214 ◆ *Institut Océanographique*, 251 ◆ *Jacques Gadreau* (A. D. E. P.), 126 ◆ *Jacques Lang*, 164, 185, 195 ◆ *Keystone*, 93, 96, 105, 212, 226, 271, 274 ◆ *Marie Chamois* (Atlas-Photos), 156 ◆ *Molina* (Atlas-Photos), 68, 148 ◆ *Pierre Auradon*, 39, 41, 160, 177, 208, 254 ◆ *Paul Popper* (Atlas-Photos), 11, 31, 49, 50, 60, 100, 101, 111, 114, 130, 150, 162, 169, 181, 183, 186, 198, 207, 237, 240, 245 ◆ *Ray Delvert*, pilote photographe (Artaud, édit.) 218 ◆ *Rod-Riéder* (Atlas-Photos), 46, 56, 113, 176 ◆ *T. P. O.* (Ambassade des Pays-Bas), 51 ◆ *Zuber* (A. D. E. P.), 109, 143, 188, 203, 225, 228.

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 31 JUILLET 1954, SUR LES PRESSES DE L'IMPRIMERIE TARDY, A BOURGES

Dépôt légal 3e trim. 1954.
Nº d'Editeur : 1397. Nº d'imprimeur : 1844